This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
L18
I1

ŒUVRES

DE LA HARPE.

TOME XII.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT
PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS DU ROI, DE L'INSTITUT ET
DE LA MARINE, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE LA HARPE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ACCOMPAGNÉES D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SUR SES OUVRAGES.

TOME XII.

A PARIS,

CHEZ VERDIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1820.

CORRESPONDANCE

LITTÉRAIRE,

ADRESSÉE

A SON A. I. M^or LE GRAND-DUC,

AUJOURD'HUI

EMPEREUR DE RUSSIE;

ET A M. LE COMTE ANDRÉ SCHOWALOW,

CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE CATHERINE II,

Depuis 1774 jusqu'à 1789.

Et mihi res, non me rebus submittere conor. (HOR.)

LETTRE CLXVIII.

LA première partie des *Confessions de Rousseau* a paru. Ce singulier livre achevera de faire connaître ce singulier auteur, non pas tant pour le talent qu'on a pu suffisamment apprécier par ses autres écrits, que pour le personnel qui se montre ici dans le plus grand jour, puisque Rousseau

267836

est lui-même le sujet de son ouvrage. Le plan, les motifs et l'exécution peuvent donner lieu à bien des observations sur l'homme qui a pu écrire un tel livre, et sur ce siècle, le seul peut-être où l'on ait pu imaginer de l'écrire.

Les détails de son enfance n'ont rien de remarquable que la sérieuse attention qu'un homme de soixante ans a pu mettre à rappeler ce qu'il a fait depuis six jusqu'à douze, comme l'histoire rappelle quelques-uns de ces traits particuliers qui ont marqué le commencement des grands hommes. On y voit que Rousseau fut d'abord élevé par des parents fort honnêtes, et par un fort bon maître d'école, avec beaucoup de simplicité et de sagesse, et qu'il le fut ensuite assez mal lorsqu'il fut en apprentissage chez un graveur en boites de montres, dont il fait un portrait fort peu avantageux. Celui qu'il fait de lui-même à cette époque, est celui de tous les enfants du même âge; et quand on voit Rousseau raconter au public et à la postérité comment il a *pissé dans la marmite de madame Clot*, comment il a volé des pommes, comment il prenait plaisir à être fouetté par la sœur de son maître d'école, mademoiselle Lambercier, et comment cette demoiselle étant tombée dans un pré, montra son derrière au roi de Sardaigne qui passait près de Genève; il est impossible de n'en pas conclure qu'il y avait un coin de petitesse bien marqué dans un esprit qui s'occupe gravement du souvenir de ces niai-

series puériles, et qui croit que le lecteur doit en être le confident. Mais cette petitesse ne peut tenir qu'à cet excès d'amour-propre exalté jusqu'au délire, qui seul peut expliquer les inconséquences de Rousseau, et qui est un de ses traits caractéristiques. On voit que tout ce qui le regardait avait acquis à ses yeux le plus haut degré d'importance; que toute femme qu'il avait aimée devenait à ses yeux une femme extraordinaire, même cette madame de W***, qui couche avec son laquais, avec un garçon perruquier, avec tous les aventuriers qui se présentent, et qui n'en est pas moins, trente ans après, une divinité aux yeux de Jean-Jacques, de ce même Jean-Jacques qui avait écrit avec tant de raison, qu'une femme qui n'a pas le sentiment des devoirs de son sexe, ne peut guère en respecter d'autres. On voit aussi que lui-même n'a jamais eu de principes sur rien; que, livré à son imagination qui est vive, aux circonstances qui le mènent, il est bon ou mauvais avec la même facilité. Cependant il est à remarquer que, dans ce qui a paru jusqu'ici de ses mémoires, il y a beaucoup de très-vilaines actions, et pas un acte de vertu ni d'honnêteté. Mais comment a-t-il imaginé de faire de pareils aveux, et de laisser de lui un portrait si peu favorable? Il faut tâcher d'en découvrir les raisons, du moins autant que cette recherche est possible avec un homme dont la raison n'est sûrement pas faite comme celle d'un autre. Rousseau n'a conçu le projet d'écrire

ses mémoires, qu'étant déja sur le déclin de l'âge, la tête aigrie et malade, ayant long-temps vécu dans la retraite, et par conséquent accoutumé à s'occuper continuellement de lui-même, et à se faire l'objet de toutes ses pensées. Son éducation avait été fort négligée à beaucoup d'égards : la vie errante et vagabonde qu'il avait long-temps menée, tantôt laquais, tantôt néophyte pour de l'argent, tantôt maître de musique sans la savoir, tantôt commis, etc., ne lui avait pas donné beaucoup de délicatesse dans les sentiments, ni beaucoup de tact des bienséances sociales. Abandonné à toute l'énergie de ses passions, qu'aucun respect humain n'avait tempérées, il fut égaré surtout par celle qui dominait en lui sur toutes les autres, par un orgueil prodigieux, qui devint enfin une véritable folie. C'est cet orgueil démesuré qui lui a fait écrire que M. de Choiseul *n'avait voulu conquérir la Corse que pour empêcher qu'il n'en fût le législateur; que l'Europe devait lui élever des statues; que l'Europe s'était liguée contre le fils d'un horloger; que toute la génération présente, depuis le trône jusqu'à la cabane, avait formé une conspiration contre lui;* et cent autres extravagances incompréhensibles. Les gens instruits savent ce qu'il faut penser de toutes ces plaintes, et ceux qui sont le moins favorables à Rousseau, pensent qu'elles n'étaient pas de bonne foi. Ils soutiennent qu'à moins d'être absolument un fou à renfermer, Rousseau, banni

par arrêt du parlement, pour avoir répandu en France un livre irréligieux, et brouillé ensuite à Motiers-Travers avec le pasteur Montmolin, ne pouvait pas croire sérieusement que cela pût s'appeler *la ligue des puissances contre le fils d'un horloger;* mais qu'en prenant ainsi le ton plaintif d'un opprimé, il y avait un amour-propre très-raffiné à représenter ce *fils d'horloger* occupant toute l'Europe de lui; et ce même artifice se démêle à tout moment à travers les déclamations élégiaques et la prétendue ingénuité de Rousseau. D'autres se sont plaints pour se rendre intéressants : il se plaint pour se rendre considérable, et il l'est toujours excessivement à ses propres yeux. Il parle de l'*éclat de son enfance;* et, de son aveu, tout le monde alors le croyait inepte. Il se peint sans cesse comme persécuté par tout le monde : examinez les faits, et vous trouverez qu'il eut ses ennemis, ses rivaux, ses détracteurs, comme tout homme de talent et de réputation, mais encore moins que beaucoup d'autres, et que même il n'a jamais éprouvé, comme Voltaire, la plus sensible de toutes les injustices pour les écrivains et les artistes, celle qui tombe sur le talent méconnu et dénigré. Il fut mis à sa place dès qu'il eut écrit, et sa réputation a été long-temps supérieure à son mérite; d'abord, parce que ses ouvrages, faits sur-tout pour les femmes et les jeunes gens, étaient propres à faire des enthousiastes; ensuite, parce que s'étant déclaré contre

les philosophes, il eut pour partisans tous leurs ennemis, soit dans le monde, soit dans la littérature, même quelques dévots pour qui il était devenu précieux à titre de transfuge qui avait révélé les secrets du parti. Examinez encore les faits, et vous trouverez qu'il fut comblé de biens par madame de Luxembourg, par madame d'Épinay, par M. Hume; honoré par le prince de Conti, qui le logea au Temple lorsqu'il revint à Paris après son bannissement; qu'il vécut tranquille à Paris pendant quinze ans, sans que ce même parlement qui l'avait banni l'inquiétât en rien, ce qui était, je crois, sans exemple; que le roi d'Angleterre lui offrit une pension; que M. Girardin lui donna le logement où il est mort. Rappelez-vous ensuite comment (excepté ce dernier) tous ses bienfaiteurs ont été traités par lui, et vous verrez qu'il se rend une justice exacte, en disant, dans sa lettre à M. de Malesherbes, *qu'il est un ingrat.*

— Mais encore une fois, n'y a-t-il pas une sorte de franchise louable à se juger ainsi soi-même? — Oui, s'il n'ajoutait pas que, tel qu'il est, il ne connaît point d'homme qui *vaille mieux que lui*, et ce résultat si orgueilleux détruit tout le mérite de la franchise.

Je résumerai donc ainsi les raisons qui peuvent expliquer l'étrange dessein de ses mémoires : une imagination exaltée qui grossissait aux yeux de Rousseau tout ce qui avait rapport à lui; la so-

litude qui le concentrait en lui-même, et qui ajoutait le besoin de s'occuper au besoin qu'il avait si naturellement de parler de lui; ce besoin porté au point qu'il aimait mieux (et cela n'est pas sans exemple) médire de lui que de n'en rien dire; enfin la prétention si hautaine de se peindre à la postérité, pour mettre au bas du portrait: *Nul homme n'a valu mieux que moi.* S'il est vrai que beaucoup de personnes soient maltraitées dans l'autre partie de ses *Confessions*, on peut ajouter à toutes ces raisons le désir de donner à ses vengeances la sanction et la solennité d'une confession et d'un testament; mais cette partie n'a pas encore paru, et dans celle que nous connaissons, il ne dit guère du mal que de lui.

Il reste encore une réflexion générale à joindre à toutes les observations particulières. L'amour-propre sans doute est de tous les temps et de tous les hommes; mais celui du bel-esprit et des talents est aujourd'hui monté à un degré qui n'appartient qu'à notre siècle, puisque rien n'y ressemble dans les siècles passés. Les poëtes, dans un accès de verve et d'enthousiasme, ont pu autrefois se promettre l'immortalité: personne n'en est ni blessé ni surpris: c'est une sorte de donnée poétique, une figure de style: on suppose toujours dans les poëtes une muse qui parle pour eux. On a reproché à Cicéron de se louer; mais il ne se louait pas comme orateur ou philosophe; il se glorifiait, devant ses ennemis, d'avoir été le

sauveur de sa patrie, et il ne manquerait pas de raisons pour l'excuser. Lisez d'ailleurs tous les grands auteurs du dernier siècle : vous n'en trouverez pas un seul qui parle de lui d'une manière absolument choquante : vous verrez par-tout plus ou moins le sentiment des bienséances et le respect qu'on doit au public ; et cette même réserve se retrouve dans les bons écrivains de nos jours, dans ceux qui sont véritablement l'honneur de notre littérature. Mais qu'on lise un Linguet, un M**, un Gilbert, un R** de la B***; qu'on lise les préfaces de nos prosailleurs et rimailleurs, on y voit une jactance sans pudeur et sans borne, une arrogance folle, un mépris insolent pour tout ce que le bon sens apprend à respecter, un oubli complet de ce qu'on doit au public et à soi-même. Ce fou de R** n'a-t-il pas intitulé fastueusement une de ses rapsodies romanesques, *la Vie de mon Père!* Quel excès d'impertinence! Ne dirait-on pas sur ce titre que l'univers est très-curieux de savoir quel a été R**, honnête paysan, père de R**, correcteur d'imprimerie! *la Vie de mon Père!...* Eh! mon ami, ton père a vécu et est mort ignoré : que n'as-tu fait de même? Pourquoi associer aux ridicules du fils le père qui n'y est pour rien? Mais non : depuis que Pope a parlé de sa mère en fort beaux vers et fort à-propos, tout le monde a voulu faire comme lui. Tous nos petits auteurs ont parlé de leurs *père et mère*, apparemment pour

nous apprendre qu'ils n'étaient pas bâtards. Voilà M. Roucher, en dernier lieu, qui a *dédié* son poëme des *Mois* à M. son père, tailleur ou corroyeur (1), je ne sais lequel, qui heureusement, dit-on, ne sait pas lire! Au milieu de toutes ces folies à la mode, il est moins étonnant que Rousseau (que d'ailleurs je suis bien loin de comparer pour le talent à tous ces barbouilleurs) ait imaginé de faire au public les étranges confidences qu'il lui fait. Il y a quelques fanatiques qui prétendent que le style de Rousseau ennoblit toutes ces pauvretés; mais tout esprit raisonnable n'en sentira que le dégoût. On aperçoit, il est vrai, le talent de l'auteur dans quelques morceaux écrits avec le charme qu'il a pour l'ordinaire, quand il parle des femmes et de la campagne, parce qu'il aimait véritablement l'une et l'autre; et l'on exprime toujours bien un sentiment vrai. Mais ces morceaux suffisent-ils pour racheter les puérilités, les inconséquences, le phébus, l'égoïsme, et le mauvais goût? La curiosité qu'inspire le nom de

(1) S'il ne fallait pas quelquefois songer qu'on sera lu par des sots, il ne serait pas nécessaire d'avertir de ce qui est clair; que le reproche ne tombe pas sur la profession des pères, mais sur la sottise des enfants, et qu'on ne relève ici que l'oubli de toutes les convenances. Mais comme je sais à qui j'ai affaire, vous verrez, malgré cette note, combien de phrases sur l'*aristocratie*, sur l'*égalité*, sur le *génie*, etc., prouveront que cette note était bonne à quelque chose, ne fût-ce qu'à prophétiser la bêtise.

Rousseau a fait dévorer ce livre ; mais, à quelques endroits près, le sentiment qui en reste, c'est d'être fâché que l'auteur l'ait écrit.

LETTRE CLXIX.

Apparemment que l'on croit ce moment-ci favorable à la satire, puisqu'après *l'Homme dangereux* de Palissot, on a remis ses *Philosophes* : ceux-ci pourtant ont encore moins de succès que *l'Homme dangereux*, qui a été joué six ou sept fois sans monde. Il n'y en a point eu aux *Philosophes*, même à la première représentation, ce qui a pu paraître très-extraordinaire, après la grande vogue qu'ils eurent dans la nouveauté, en mil sept cent soixante. Mais tel sera toujours le sort des pièces-vaudevilles, et des ouvrages qui ne seront que la satire du moment. Quand la pièce des *Philosophes* parût, elle était soutenue par un parti puissant, armé contre l'Encyclopédie. Madame Geoffrin, Helvétius, Duclos, Rousseau, étaient vivants : ils sont morts. D'Alembert et Diderot sont à la fin de leur carrière, et l'Encyclopédie, réimprimée par-tout, ne fait plus peur à personne. Dans de telles circonstances, il n'était pas adroit de remettre les *Philosophes*. Il n'y avait guères à la première représentation que des gens de parti pour ou contre, sur-tout relativement à Rousseau : ce qui a causé une petite aven-

ture assez curieuse. Le dénouement de la pièce est amené par un valet qui vient à quatre pattes, vêtu en Arménien, et tirant de sa poche une laitue qui est, dit-il, sa *cuisine*. Cette farce était un emblême grotesque du systême de Rousseau dans le discours sur l'*Inégalité des conditions*, où il prétend que l'homme s'est dépravé en se civilisant, et que la vie sauvage est l'état de la nature humaine. Cette critique de Rousseau réussit beaucoup en mil sept cent soixante ; car Rousseau était vivant; mais, comme on ne se soucie point du tout de voir attaquer les morts, attendu que cela ne peut plus leur faire aucune peine, et que par conséquent il n'y a de plaisir pour personne, le public a si mal reçu Crispin-Jean-Jacques, et sa marche quadrupède, et sa laitue, que, quoique la pièce eût été écoutée assez favorablement jusques-là, il a fallu baisser la toile. Les comédiens ont tenu conseil dans les coulisses, et on a pris le parti de mettre Crispin sur ses pieds, et de recommencer la scène, en supprimant quelques vers, et la pièce a été jusqu'à la fin comme elle a pu. Ce petit incident a attiré un peu plus de monde à la seconde représentation, où tout s'est passé fort tranquillement : à la troisième, il n'y avait personne. Palissot n'a pas manqué d'écrire là-dessus de grandes lettres au journal de Paris, où il se plaint, avec la modestie qui est aujourd'hui de mise, d'avoir été obligé de sacrifier à la cabale une situation *fortement comique*, un des

traits de génie qui sont dans sa pièce. Mais, je le répète, toutes les fois que la satire fera seule le fond d'un ouvrage, l'ouvrage sera froid: quelque attrait que ce genre ait pour la malignité humaine, il ne suffit pas pour occuper et attacher, sur-tout au théâtre. Tous les bons écrivains ont senti que la satire personnelle ne devait être qu'épisodique ; et c'est ce qu'elle est dans *les Femmes savantes*, dans *le Lutrin*, dans *le Pauvre Diable*, etc.

Pour passer de la satire au panégyrique, voici des vers de l'abbé de Boismont au comte d'Artois : ils ne sont pas sans agrément, malgré quelques fautes et quelques traces de l'affectation que cet auteur a trop souvent dans son style.

Dans des cadres religieux,
Dévoués aux crayons funèbres,
Prince, j'ai conservé les noms, les faits célèbres,
Et les vertus de tes aïeux.
J'ai pleuré ton auguste père;
Je l'ai vu *plus grand que son sort;*
J'ai vu son cœur, son caractère,
Sa vie écrite dans sa mort.
Triste hommage d'un art sévère
Qui ne se nourrit que de pleurs!
Ah! pourquoi d'une main légère,
Mêlant de plus douces couleurs,
Ne puis-je peindre l'art de plaire,
Cet art qu'on ne peut contrefaire,
Dont tu parais avoir surpris

Tous les secrets, tout le mystère,
Ou que les Graces t'ont appris?

Tout serait vrai dans ma peinture;
La vaine hyperbole, l'enflure
Ne chargerait pas mes tableaux.
On ment, sans le savoir, pour parer les tombeaux.
L'éloquence a son imposture,
Et la chaleur de ses pinceaux
Rend l'objet plus grand que nature.

Mais, prince, lorsqu'on peint ce charme si vanté,
Cet air français dont la grace étincelle,
Et ce regard doux avec dignité,
Ce touchant abandon d'une ame encor nouvelle,
D'un jeune Mars l'élégante fierté,
On n'a besoin que d'un tableau fidèle.
L'art gâterait la vérité;
Le peintre doit tout au modèle.

Ce ne sont pas les seuls vers que l'abbé de Boismont ait faits dans sa vie : quoiqu'en public il n'ait été qu'orateur évangélique, il a été souvent poëte de société, comme peut l'être un homme du monde. Quelque chose de plus singulier, ce sont les vers du janséniste la Bletterie, et des vers beaucoup meilleurs que ceux que vous venez de lire. Il les fit au nom de madame la duchesse d'Aiguillon, qui donnait un peloton de fil à M. de la Vauguyon, partant pourson ambassade de Rome.

Jadis l'austère honneur, et la noble franchise
Régnaient aux bords du Tibre, et seuls donnaient la loi.

Vous partez bien muni de cette marchandise;
Mais aujourd'hui dans Rome elle est de mince aloi.
Vous n'y verrez, seigneur, ni Caton, ni Fabrice;
Vous méritiez pourtant de traiter avec eux.
La politique et l'artifice
Sont les vertus de leurs neveux.
Dans le dédale tortueux
De votre oblique ministère,
Un peloton vous est-il nécessaire?
Non sans doute; votre œil subtil
A travers ces détours vous guide.
N'importe, l'amitié timide
A tout hasard vous présente ce fil.
De ses chastes mains c'est l'ouvrage;
Thésée en eut autant de celles de l'amour.
Allez, preux chevalier, imitez son courage;
Partez et revenez un jour
Aussi fidèle ami qu'il fut amant volage.

LETTRE CLXX,

AU COMTE SCHOWALOW.

Le *Poëme sur les Jardins*, de l'abbé Delille, qui vient de paraître en trois formats *in*-4°, *in*-8° et *in*-12, n'a pas échappé à ce retour de sévérité qui suit ordinairement les succès de société, et les éloges précoces et exagérés. Ce n'est pas que les juges équitables et éclairés n'y aient retrouvé dans le même degré le talent poétique qui se fai-

sait sentir quand l'auteur lisait ses vers ; mais tous les défauts de composition et d'ensemble qui ne pouvaient s'apercevoir dans des fragments, ont été d'autant plus sentis à la lecture du cabinet, que l'auteur n'était plus là pour les couvrir de toute la séduction de son débit. Aussi ne l'a-t-on pas épargné, et il faut convenir encore que dans la partie même du style où l'abbé Delille est véritablement supérieur, il a laissé, soit négligence, soit obstination, beaucoup de fautes difficiles à excuser dans un ouvrage de peu d'étendue, et qui devrait avoir éminemment le mérite d'une diction soignée. Il serait trop long d'entrer dans ce détail critique ; mais voici le résultat général de la lecture que j'en ai faite ; il s'accorde assez avec le jugement que j'en ai entendu porter, et par les gens instruits qui connaissent l'art, et par ceux qui ne consultent que la sensation qu'ils éprouvent. Car il est à remarquer que, excepté quelques misérables journalistes, aboyeurs de profession, et qui par conséquent doivent être comptés pour rien, l'abbé Delille n'a point de détracteurs connus, ni de juges récusables ; et si on ne lui a pas fait de grace, on ne lui a point refusé justice.

Le défaut le plus sensible, même pour les lecteurs les moins instruits, c'est celui du plan qui est trop peu marqué, et qui ne mène pas assez le lecteur, et cela devait arriver. L'auteur lui-même n'a jamais bien su quelle marche il devait tenir ;

il a commencé des morceaux détachés sur les paysages ; il a cherché long-temps comment il ferait un tout de ces différentes parties, et quel titre il leur donnerait quand elles seraient rassemblées. Il n'a pas assez compris de quelle importance il était qu'un ouvrage didactique et descriptif attachât du moins par l'unité d'objet, et par cette série d'idées et ce développement successif qui est un des grands secrets de la composition, et un des grands mérites des *Géorgiques*.

A ce premier défaut d'un sujet faiblement et vaguement conçu, se joint la stérilité d'imagination, qui fait que l'auteur n'a point enrichi son ouvrage de cette foule d'accessoires moraux que la sensibilité et la philosophie pouvaient lui fournir tour-à-tour, et qui attachent toujours le lecteur, quand ils sont joints au mérite de la versification. Ce n'est pas qu'on n'y rencontre des traits de sentiment et des teintes douces ; mais ce sont des lueurs, et il n'y a pas dans ce genre un seul morceau approfondi et d'un grand effet; rien qui ressemble, par exemple, à ce tableau charmant que fait Virgile de la vie champêtre, *ô fortunatos !* C'est après que l'ame du poëte a su se répandre ainsi dans des peintures animées et touchantes, que son art sait vous intéresser davantage à la description des objets ; et quand au contraire le poëte crayonne toujours, c'est qu'il a peu de sentiments dans le cœur, et peu de richesse dans l'imagination. Un épisode tel que celui du

cimetière de Gray, tel que celui des deux amants qui rencontrent un tombeau dans l'*Automne* de Saint-Lambert, aurait convenu parfaitement au poëme de l'abbé Delille. Je ne parle pas d'un morceau tel que l'*Épisode d'Orphée* : c'est le comble de l'art d'avoir su le placer dans les *Géorgiques*, et le chef-d'œuvre du génie poétique de l'avoir écrit avec cette inimitable perfection. Venons à la partie de l'exécution dans le *Poëme des Jardins*.

Sous ce point de vue, les deux premiers chants m'ont paru très-défectueux : un exorde de mauvais goût, trop peu de tissu dans le style, des transitions qui ne sont que des coutures maladroites, des idées fausses ou petites, des vers combinés avec de petits rapports, des phrases obscures et embarrassées, de mauvais vers, tous ces défauts en assez grand nombre, sur un fond d'ailleurs un peu maigre, ne sont pas suffisamment rachetés par des morceaux très-bien écrits, et la lecture de ces deux premiers chants m'a fait craindre d'abord que l'auteur, avec tout son talent, n'eût manqué entièrement son ouvrage. Mais j'avoue que les deux derniers chants m'ont paru assez remplis de beautés pour compenser, autant qu'il est possible, ce qui manque aux deux premiers, et faire vivre l'ouvrage, malgré ses imperfections. Ces deux chants, dont le dernier m'avait déja fait tant de plaisir à la lecture publique que l'auteur en fit l'année passée, doivent être comptés parmi les meilleurs morceaux de poésie descrip-

tive que nous ayons dans notre langue. Tout ce qui regarde les eaux dans le troisième chant, respire l'enthousiasme poétique ; tout est fait de verve, tout est mouvement ou image ; et quelle variété de tournures ! quelle foule d'expressions heureuses ! quel art dans le rhythme et la période ! quel charme dans la diction, toujours pittoresque à-la-fois et naturelle ! Je le répète : si l'auteur avait exercé son ame autant que son talent, s'il eût jeté dans ces paysages si riches sous ses crayons, quelques-unes de ces scènes que le génie sait créer, il aurait fait un chef-d'œuvre. Mais si l'on ne peut lui donner le titre de grand poëte, titre réservé à l'homme rare qui joint le talent d'écrire au don d'émouvoir ou d'imaginer, on ne peut du moins lui refuser le titre d'excellent versificateur, et cela même n'est pas commun.

Ce qui fait le plus d'honneur à l'auteur du *Poëme des Saisons*, c'est que chaque ouvrage qui a paru dans le même genre, n'a servi qu'à faire mieux sentir le mérite du sien, sans en excepter celui de l'abbé Delille, quoique l'abbé qui joue dans la société le rôle d'un enfant étourdi, soit bien plus porté par la faveur générale que le philosophe Saint-Lambert, naturellement sévère et même un peu humoriste. Mais, en mettant de côté toute prévention, on le trouvera, je crois, fort supérieur du côté de la sensibilité et des idées, et encore plus par l'ensemble et par la disposition. L'abbé Delille s'est particulièrement appli-

qué à varier le rhythme, à donner du mouvement à la phrase, et de l'effet à son vers; mais j'avoue que, mettant en balance sa manière et celle de Saint-Lambert, je me sens porté à préférer dans celui-ci un ton naturellement élevé, et une expression simple avec intérêt, ou magnifique sans effort. Il a moins d'art et de variété dans la facture du vers; mais un naturel plus heureux et plus beau, où le travail ne se fait point sentir, ce que je préfère à tout dans les beaux-arts, dont on sait que le plus grand mérite est de faire oublier l'art.

On a fait plusieurs analyses du *Poëme des Jardins*: il y en a une dans le Mercure, où le mérite de l'ouvrage est senti, mais où la louange perd tout son prix à force d'exagération. L'auteur ne s'occupe qu'à chercher des formules de compliment, et à soutenir le ton de l'hyperbole. Un autre, dans une brochure critique, est tombé dans l'excès contraire : il saisit très-bien le faible de l'ouvrage qu'il censure, mais il en méconnaît toutes les beautés. C'est une satire faite par un homme d'esprit qui se croit dispensé d'être juste. Il y a dans sa feuille un mot heureux qui caractérise plaisamment *le Poëme des Jardins* et son auteur : « M. l'abbé Delille, dit-il, occupé de faire « un sort à chacun de ses vers, a négligé de faire « la fortune de l'ouvrage. » Il lui reproche aussi des imitations trop fréquentes des meilleurs écrivains modernes, et ce reproche est très-fondé :

personne là-dessus n'a été moins scrupuleux que l'abbé Delille, et c'est un tort qui sera mis dans la balance de la critique.

LETTRE CLXXI.

Les satires et les libelles, ressource facile et inépuisable de la médiocrité impuissante et humiliée, après avoir infecté la littérature et la société, s'emparent aujourd'hui du théâtre. De tous ces libelles, le plus plat et le plus impudent est sans contredit la pièce intitulée *les Journalistes anglais*. L'auteur, franc Gascon qui a tous les ridicules de son pays et qui n'en a pas l'esprit, s'est donné bonnement pour le restaurateur de la vraie comédie, l'a répété dans deux ou trois journaux à sa disposition, a mis sur sa tabatière le portrait de Molière, en disant à tout le monde, *Voilà mon maître;* et au bas de son portrait, il a fait mettre des vers où il s'appelle le *Molière du siècle*. C'est ce personnage si complètement ridicule, et qui n'est guère connu que dans les cafés et aux foyers de la comédie, qui a imaginé de mettre sur la scène les *Journalistes*, non pas ceux dont il est le coopérateur et le complice, mais ceux qui, plus honnêtes et plus éclairés, l'ont traité comme ils le devaient. Le pauvre homme a cru qu'il suffisait d'être méchant pour réussir, et qu'avec des injures on pouvait se pas-

ser d'esprit. Il s'est trompé : sa pièce a été sifflée le premier jour, et abandonnée le second. Le plan est absurde : c'est un colonel qui veut épouser la fille d'un négociant anglais (car l'auteur a mis la scène à Londres pour échapper à la censure) ; ce colonel a pour rival un journaliste ; et, pour perdre ce rival auprès du négociant, et découvrir ses secrets, il imagine de se faire secrétaire du journaliste, idée doublement révoltante. Comment un homme de cette distinction peut-il descendre à un pareil déguisement? Et comment un homme donné pour honnête peut-il faire le rôle d'un espion et d'un traître? Le dialogue n'est qu'un ramassis de calembourgs usés et de vieux dictons qui courent les rues; le dénouement est une mauvaise imitation de celui du *Malade imaginaire*. Toute cette farce, remplie d'ailleurs des plus dégoûtantes grossièretés, a ennuyé le public par sa platitude, et révolté les honnêtes gens par l'excès de l'impudence. Des membres de l'académie française y sont insultés; aussi M. le duc de Nivernois, qui se trouvait en loge à la première représentation, est sorti avant la fin du second acte, en manifestant son indignation et son mépris. Ce dernier sentiment est tout ce que mérite un calomniateur imbécille, qui ne peut pas même parvenir à faire tout ce qu'il y a de plus aisé, une satire qu'on puisse écouter.

A cette belle production, qui n'a eu qu'un

moment d'existence, ont succédé *les Courtisannes* de Palissot, jouées sous le nom de *l'Écueil des Mœurs*. Cette pièce, comme toutes celles du même auteur, manque absolument de fond, et ne se fait applaudir que par quelques détails qui ne sauraient soutenir un ouvrage au théâtre. Le sujet, qui par lui-même est très-étendu et très-moral, est totalement manqué, et il serait à souhaiter qu'il fût traité par un homme d'un véritable talent; mais qui est-ce qui sait faire aujourd'hui des comédies? Palissot, selon sa coutume, qui est celle de bien d'autres, a inséré dans le journal de Paris, qui reçoit tout, une longue lettre, où, sous le nom *d'un des abonnés*, il se prodigue les plus grands éloges. Quoi de plus *sublime*, dit-il, que ce *dénouement*, etc.? Le lecteur instruit, qui sait que ce dénouement n'est que celui de *Turcaret*, et n'est pas à beaucoup près aussi bien amené, ne voit rien là de *sublime*, et voit dans la lettre postiche beaucoup de ridicule.

Aux Italiens, la fureur du vaudeville commence à passer, et la muse infatigable de M. Piis reste dans l'inaction. Les Italiens ont la permission de jouer des comédies; mais, comme cette permission ne donne pas le talent d'en faire, en attendant ils jouent des drames et des parodies qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

A l'Opéra, M. Lemoine, imitateur de Gluck, a mis en musique une *Électre* de M. Guillard; car

aujourd'hui Oreste ne quitte plus le théâtre de l'Opéra. Cette *Électre* n'est autre chose que l'*Oreste* de Voltaire, misérablement dépecé et lardé du dénouement de *Sémiramis*. Les vers de Voltaire y sont défigurés d'une manière risible : on en peut juger par ces deux-ci. Voltaire fait dire à Oreste, en parlant du tombeau d'Agamemnon :

Je l'ai vu ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes.

M. Guillard a mis :

Arrosé de l'eau sainte, et *surchargé* d'offrandes.

Il faut avouer que ce mot de *surchargé* est un changement bien adroit, et qu'il y a du tact à supprimer l'inversion de cet hémistiche, *de l'eau sainte arrosé.*

La musique est la plus horriblement criarde qu'il soit possible d'entendre. On ne conçoit pas comment les poumons de l'actrice et les oreilles des spectateurs peuvent y tenir. Il faut espérer qu'à la fin on se lassera de faire d'un spectacle enchanteur un sabbat infernal. L'ambassadeur de Naples s'en va toujours répétant que nous avons *des oreilles de cornes.*

Linguet est sorti de prison depuis six semaines. Il a couru de lui un mémoire où il promettait au gouvernement un moyen de faire passer un avis en deux heures de Paris à Brest. On croit que cette offre n'était qu'un prétexte qu'on a bien voulu saisir pour lui rendre sa liberté : quoi qu'il

en soit, il est actuellement à Bruxelles, et a promis (dit-on) *d'être sage.*

M. Gaillard a fait paraître son *Histoire de Charlemagne*, en quatre volumes, *in*-12; on y reconnaît l'académicien des inscriptions, à l'étendue et à l'exactitude des recherches, et l'académicien français à la correction du style.

On vient d'affubler un autre académicien, le Mierre, d'une épitaphe dans le goût de celle que Boileau fit pour Chapelain.

Passant, entre en cet antre, et pleure sur ce roc
Un grand et rare auteur qui franchit la noire onde,
Tout fier d'avoir avant tiré de son estoc
Son vers, *le vers du siècle*, et qu'on claque à la ronde:
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il faut savoir pour l'intelligence de cette épitaphe, que le vers qui la termine et qui est en effet très-beau, est tiré d'une pièce de M. le Mierre, et qu'il a coutume de dire lorsqu'il en parle, *C'est le vers du siècle.*

LETTRE CLXXII.

On a joué aux Italiens deux nouveautés qui n'ont pas fait fortune; l'une est la *Comtesse de Givry*, drame en deux actes, ouvrage de la vieillesse de M. de Voltaire, qui fut représenté chez lui à Ferney en 1767, et qui n'y eut point de suc-

cès. Le zèle mal entendu de quelques-uns de ses amis l'a fait essayer sur le Théâtre-Italien, où il n'a pas été mieux reçu qu'à Ferney. C'est le sujet usé et ingrat de *la Force du Naturel*, traité par Destouches et par quelques autres auteurs. C'est en général une mauvaise fable que M. de Voltaire n'a pas même pris soin d'embellir par les détails, et qu'il composa à la hâte, comme pour un théâtre de société.

L'autre pièce n'est pas tout-à-fait une nouveauté, puisqu'elle avait déja été jouée il y a quelques années. C'est *le Mort marié*, de Sedaine, qui était tombé avec la musique de Bianchi, et qui n'a pas été plus heureux sans musique. Comme il est imprimé depuis long-temps, il serait superflu d'en dire davantage d'une pièce qui n'a fait que paraître et disparaître.

Un jeune homme nommé M. de Florian, allié à la famille de M. de Voltaire, a donné au même théâtre *les Deux Jumeaux de Bergame*, arlequinade beaucoup meilleure que ne l'ont été jusqu'ici ces sortes de pièces, et qui a beaucoup réussi. Il y a de l'esprit et de l'agrément dans le dialogue; l'intrigue d'ailleurs est fondée sur des méprises semblables à celles des *Ménechmes*. L'auteur vient en même temps de remporter le prix de poésie à l'académie française. Il est attaché en qualité de gentilhomme à M. le duc de Penthièvre.

Il court ici une satire contre l'abbé Delille,

intitulée *Le Chou et le Navet*. Quoique l'idée de faire dialoguer un *chou* et un *navet* pour critiquer un poëme, soit forcée et par conséquent froide, ce qui manque à la fiction est à-peu-près compensé par le style, qui est en général ingénieux et élégant. Cette satire très-piquante a fait grand bruit dans Paris, dans ce monde qui aime beaucoup les bons vers, mais qui aime encore davantage qu'on se moque un peu de ceux qui en font. Je vais la transcrire ici, en me permettant quelques observations.

LE CHOU,

*A M. l'abbé D***.*

Lorsque sous tes emprunts masquant ton indigence,
De tous les écrivains tu cherchais l'alliance,
D'où vient que ton esprit et ton cœur en défaut,
Du jardin potager ne dirent pas un mot?
Il aurait pu fournir à ta veine épuisée
Des vrais trésors de l'homme une peinture aisée.
Le verger de ses fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des souvenirs touchants.
N'est-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui soutins de mes sucs ton enfance débile?
Le navet n'a-t-il pas dans les pays latins,
Long-temps composé seul tes modestes festins,
Avant que de Paris la gourmande cohue
Payât de ses dîners ta muse bien repue?
Enfant dénaturé, si tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi.

Songe à tous mes bienfaits, délicat petit-maître :
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître.
Dans tes jardins anglais tu me proscris en vain.
Adam au paradis me plantait de sa main ;
Le Nil me vit au rang de ses dieux domestiques,
Et l'auteur immortel des douces Géorgiques,
De ses grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans son vol pour chanter le persil.
Que ne l'imitais-tu ? Mais ta frivole muse
Quêtant un sentiment aux échos de Vaucluse,
De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi,
Et ne réserve pas d'hémistiche pour moi.
Réponds donc maintenant aux cris des chicorées,
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
Les chardons aux pavots s'enlacer sur ton front.

LE NAVET, AU CHOU.

J'ai senti comme toi notre commune injure ;
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
Des oignons irrités j'imite le courroux :
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
Des mépris d'un ingrat le sage se console ;
Je vois que c'est pour plaire à ce Paris frivole,
Qu'un poëte orgueilleux veut nous exiler tous
Des jardins où Virgile habitait avec nous.
Un prêtre dans Memphis avec cérémonie
Eût conduit au bûcher le candidat impie :
Mais le temps a détruit Memphis et nos grandeurs ;
Il faut à son état accommoder ses mœurs.
Je permets qu'aux boudoirs, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous,

Et n'y parle jamais des navets et des choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
Et pour nous renonçant au musc du parfumeur,
Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur?
Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Éole,
C'est assez qu'il effleure en ses légers propos,
Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos.
La mode à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé *ses girouettes* (1).
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis,
Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Préville,
Lui décernent déja le laurier de Virgile.

LE CHOU.

Qu'importent des succès par la brigue surpris?
On connaît les dégoûts du superbe Paris.
Combien de grands auteurs dans les soupers brillèrent,
Qui, malgré leurs amis, au grand jour s'éclipsèrent!
Le monde est un théâtre, et dans ses jeux cruels,

---

(1) *Girouettes* ne peut avoir en vers que la valeur de trois syllabes : avec quatre, il choque l'oreille. C'est le privilége de la poésie de réduire dans ces sortes de mots les deux syllabes à la diphtongue, en faveur du nombre si essentiel en vers.

L'idole du matin le soir n'a plus d'autels.
Nous y verrons tomber cet esprit de collége,
De ses dieux potagers déserteur sacrilége.
Sa gloire passera; les navets resteront.

LE NAVET.

Si la fortune un jour, pour venger notre affront,
Et donner du relâche aux oreilles publiques,
Force à planter des choux ses mains académiques;
Alors, comme un vrai sage à son jardin réduit,
Qu'il vienne de l'Auvergne être le bel-esprit.
Qu'il vienne, reprenant les mœurs de son enfance,
De son cœur et du mien sentir la différence.
Je veux lui rendre alors mes bienfaits, mes secours,
Et de ce grand débris (1) consoler les vieux jours.

On voit d'abord qu'il n'y a pas un fond de critique bien fin ni bien délicat à reprocher à l'abbé Delille d'avoir été nourri de choux et de navets à Sainte-Barbe où il a été élevé. C'est de plus une véritable bouffonnerie de faire d'un navet *un sage*, et de faire parler un chou de *son cœur;* ce n'est pas là la plaisanterie de Boileau. L'omission des potagers dans un poëme des *Jardins* est sans doute un défaut; mais l'auteur de la satire, qui prétend, dans ses notes, que les jardins ne pouvaient fournir qu'un épisode (en quoi certes il se trompe beaucoup), devait sentir au moins qu'à plus forte raison les potagers

(1) Hémistiche du poëme des *Jardins*.

ne devaient pas tenir une grande place dans un ouvrage de poésie.

Au reste, les vers de cette satire sont généralement bien tournés; il y en a même d'un naturel très-heureux; mais on y remarque beaucoup de fautes qu'on ne peut pas excuser dans un homme qui censure si amèrement un talent rare et célèbre. *Chercher l'alliance des écrivains*, est du galimatias; *créature fragile*, est une cheville; *s'arrêter dans son vol, en interrompant le fil de ses leçons*, voilà des figures incohérentes; *quêtant un sentiment et rabâche la foi*, voilà des platitudes. Il n'est point vrai qu'on eût brûlé un poëte dans Memphis pour n'avoir pas chanté les oignons; c'est tout au plus ce qu'on aurait pu faire s'il en avait dit du mal. Le *musc du parfumeur* est dur, et l'on ne voit pas pourquoi le poëte s'appelle ici un *candidat;* le terme est impropre; et mettre les *oreilles publiques* pour les oreilles du public, c'est ne pas parler français. Il y a aussi une contradiction marquée à traiter d'*esprit de collége* l'homme qu'on vient de peindre comme un *abbé petit-maître;* rien ne s'accorde moins ensemble. Voilà bien des fautes dans un morceau très-court; mais en lisant une satire, on n'y regarde pas de si près, et vous pouvez être sûr que tout le monde n'a pas vu la pièce des mêmes yeux que moi.

LETTRE CLXXIII.

L'académie française a tenu sa séance publique le jour de la Saint-Louis, pour la distribution des prix. Comme j'étais chargé de porter la parole et de présider l'assemblée en qualité de directeur, les détails relatifs à cet objet se trouvent dans l'exposé que je lus ce jour-là, et que je vais transcrire ici du moins en grande partie.

« L'auteur du *Siècle de Louis XIV*, en déplorant à la fin de son ouvrage la corruption du langage et du goût dans tous les genres de littérature, s'exprime ainsi : « C'est contre cette décadence « que l'académie française lutte continuellement; « elle préserve le bon goût d'une ruine totale en « n'accordant des prix qu'à ce qui est écrit avec « quelque pureté, et en réprouvant tout ce qui « pèche par le style. » C'était nous rappeler en peu de mots notre principal devoir et l'esprit de notre fondation. En effet, une compagnie littéraire telle que l'académie française, quoique établie pour l'honneur et le progrès des lettres, ne peut pas faire naître les talents; mais du moins, en présentant un but à l'émulation, elle peut encore servir de barrière contre le mauvais goût, si elle persiste à maintenir dans toute leur intégrité les vrais principes de l'art d'écrire, principes invariables et sûrs, non pas seulement parce qu'ils ont été ceux des meilleurs esprits de tous les

siècles, depuis Aristote jusqu'à Horace, et depuis Quintilien jusqu'à Despréaux; mais sur-tout parce qu'ils sont essentiellement conformes au bon sens, qui est le même dans tous les temps et dans tous les lieux. C'est le bon sens qui nous dit que les deux qualités reconnues les plus indispensables en tout genre d'écrire, sont la justesse des idées et la propriété des termes. L'académie a cru d'autant plus nécessaire de rappeler aux jeunes écrivains cette vérité commune et oubliée, qu'elle a vu, en lisant les pièces du concours, que ce dont ils étaient le moins occupés, c'était de s'entendre eux-mêmes, et de se faire entendre aux autres. Plusieurs annoncent de l'esprit et même du talent; mais ceux-là même ne songent point assez à appliquer les idées au sujet et les expressions aux idées. On voit trop clairement que, égarés par les poétiques sans nombre que l'on fait pour le moment et pour le besoin, ils ont borné tous leurs efforts à chercher quelques beautés accessoires, quelques parties de l'art dont on leur a exagéré l'importance, et qu'ils ont négligé l'art lui-même dans ce qu'il a d'essentiel; et pourquoi? c'est qu'en effet on ne leur en parle jamais. Boileau leur en parlerait : Boileau (si tant de législateurs modernes leur laissaient encore le loisir de lire et de méditer ces auteurs du vieux temps), Boileau leur dirait :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser....

. . . . . .

Aimez donc la raison : que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix...
. . . . . .
Tout doit tendre au bon sens ; mais pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir...
. . . . . .
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre.
. . . . . .
C'est peu que dans l'ouvrage où les fautes fourmillent,
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent :
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y fassent qu'un seul tout de diverses parties ;
Que jamais du sujet le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant, etc.

Il faut bien qu'on nous pardonne de citer à l'académie des vers de Boileau : ils sont d'ailleurs ici d'autant mieux placés, que chaque mot est fait pour rappeler aux jeunes auteurs ce qu'il est le plus important d'observer, le plus difficile d'acquérir, et le plus ordinaire de négliger. Ces vérités, qui leur paraissent si simples, deviendront fécondes pour eux quand ils les auront méditées, et ils sentiront mieux toute l'étendue de ces préceptes, à mesure qu'ils apprendront à les pratiquer. L'oubli trop commun aujourd'hui de ces leçons si lumineuses, est une des raisons principales qui ont déterminé les suffrages de l'académie en faveur de la seule pièce où elle ait vu un sujet

traité et une marche suivie. Cette pièce a pour titre : *Voltaire et le Serf du Mont-Jura*, avec ces deux vers pour devise :

Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise.
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
(VOLTAIRE.)

L'auteur est M. de Florian, gentilhomme de S. A. S. monseigneur le duc de Penthièvre. L'académie n'a point donné d'*accessit*, parce que d'après les principes qu'elle a eus en vue en décernant le prix, elle n'a pas cru devoir accorder cette distinction marquée à des ouvrages qui manquent de fond et d'ensemble, et ne se recommandent que par quelques détails. Elle s'est contentée de faire une mention honorable de six pièces qui lui ont paru contenir des morceaux estimables, et mériter un encouragement public.

L'académie, qui a trouvé dans la pièce couronnée un sujet intéressant, des vers ingénieux et faciles, des traits de sensibilité, ne s'est pas dissimulé ce qu'il pouvait y avoir à désirer; mais elle a cru que ce qui manquait à l'ouvrage pouvait être suffisamment compensé par deux qualités devenues si prodigieusement rares, qu'elles ne sauraient être trop encouragées, le naturel et la raison.

Pour entendre aujourd'hui ce mot de raison dans son sens véritable, il n'est pas hors de propos de se rappeler un passage d'un écrivain cé-

lèbre, qui, n'employant les termes qu'à leur place, et ne leur donnant jamais une acception vague ou exagérée, leur laisse toute l'énergie qui leur est propre, ce qui est encore un des secrets connus seulement de ceux qui savent écrire. Cet homme est la Bruyère, un des auteurs originaux du dernier siècle. « Les esprits médiocres, dit-il, « croient écrire *divinement;* les bons esprits croient « écrire *raisonnablement.* » On s'aperçoit bien dans la plupart des productions de nos jours, que leurs auteurs n'ont pas des prétentions si modestes.

Après avoir rendu compte des motifs et des vues de l'académie, qu'il nous soit permis de saisir cette nouvelle occasion de manifester les sentiments qu'elle conserve pour la mémoire du grand homme dont elle a reçu, pour ainsi dire, les derniers soupirs. Elle se félicite d'avoir encore à couronner un ouvrage consacré à la gloire de M. de Voltaire, et un jeune auteur allié à sa famille et à son nom. C'est là sans doute une de ces circonstances qui doivent rendre le vainqueur plus intéressant, et lui rendre sa victoire plus chère; et, pour que rien ne manque aux douceurs de son triomphe, il peut offrir l'hommage de sa première couronne au prince à qui dès l'enfance il eut le bonheur d'être attaché; prince que l'adulation ne vanta jamais, parce que jamais il ne fit rien pour la vanité; qui, tout occupé de soulager des souffrances secrètes, met autant de soin à cacher le bien qu'il fait, que cette classe respectable

de malheureux en met à cacher sa misère; bienfaiteur vraiment rare, qui n'a besoin que des jouissances de son cœur, et non pas de la renommée de ses bienfaits, puisqu'il les répand de préférence sur ces infortunés obscurs, dont la reconnaissance, aussi timide que leurs besoins, ne sait s'exprimer que par des larmes.

Quelque plaisir qu'il y ait à rendre un hommage si légitime et si pur, il eût fallu peut-être l'épargner à sa modestie; mais nous aurons eu du moins pour excuse le désir de faire entendre l'expression de la voix publique à la tendresse filiale qui en jouira plus que lui, à la princesse auguste (1) en qui l'on adore, et cette bonté affable et compâtissante qui semble chez elle un héritage de famille, et ces graces que son sexe sait ajouter aux vertus.

M. d'Alembert fit ensuite la lecture de la pièce couronnée; l'abbé Arnaud lut un morceau de prose intitulé : *Portrait de Jules-César,* qui fut fort peu applaudi. C'est, à deux ou trois phrases près, un lieu commun ambitieusement délayé : il y a de la pesanteur et de l'embarras dans le style, des fautes de sens et de diction. Le vers fameux de Lucain

Nil actum reputans si quid superesset agendum.
Croyant n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire.

---

(1) Madame la duchesse d'Orléans, présente à la séance.

est paraphrasé en quatre lignes de prose. Il y a beaucoup d'autres idées d'emprunt dans ce morceau de rhéteur, fort différent des portraits que traçaient en vingt ou trente lignes Salluste, Patercule, Tite-Live et Tacite.

Pour achever de remplir la séance, je lus la traduction du dixième chant de la *Pharsale*, suivie d'un épilogue adressé aux mânes de Lucain, et l'un et l'autre ont été fort applaudis, sur-tout l'épilogue. M. d'Alembert finit par annoncer au public la fondation d'un prix de douze cents francs, qui doit être donné à une action vertueuse, mais qui, dans l'intention du fondateur, ne doit être décerné qu'à une personne de la classe du peuple, celle de toutes qui a le plus besoin d'encouragement et de récompense.

Un autre programme annonçait aussi un prix de la même valeur pour un catéchisme de morale, propre à servir à l'éducation des enfants.

Parmi les parodies qu'on joue de temps en temps au Théâtre-Italien, on a remarqué celle d'*Agis*, non pas qu'elle fût meilleure que les autres, mais pour une singularité en effet assez étrange. On y a mis en scène toute l'histoire du parlement Maupeou sous le dernier règne. Le roi de Lacédémone ordonne à son ministre de lui composer un sénat à sa dévotion, et le ministre ne peut en venir à bout, attendu que tout le monde se moque de ses nouveaux sénateurs. Cela fournit matière à des couplets et à des plai-

santeries dont l'allusion fait tout le mérite; mais ce mérite est de nature à être fort goûté par tous les ordres de spectateurs.

Comme on se met à-présent à parodier de mauvaises tragédies, espèce d'honneur qu'autrefois on n'accordait guère qu'aux bonnes pièces, il faut espérer que nous aurons la parodie de *Tibère*, ouvrage ridicule et absurde que l'on joue actuellement au Théâtre-Français, à la vérité sans aucun succès, et qui est d'un M. *F***, secrétaire de la Gazette : assurément il n'est pas celui des Muses.

LETTRE CLXXIV.

Dans la disette des nouveautés qui se fait sentir ordinairement dans le temps des vacances, je me vois obligé de recourir à mon porte-feuille. J'en tirerai aujourd'hui un épisode d'un poëme commencé l'année dernière, et qui a pour titre Les Femmes. L'exorde suffira pour vous donner une idée du plan et de la division.

Vous par qui des mortels s'embellit l'existence,
Vous chef-d'œuvre d'un Dieu, présent de sa clémence,
Quand il voulut, aux yeux du premier des humains,
Enchanter l'univers qui sortait de ses mains,
O Femmes!.. ce nom seul si touchant et si tendre,
Que sans émotion le cœur ne peut entendre,
Comprend tous les appas, réunit tous les droits.
Ah! si jusqu'à ce jour j'ai vécu sous vos lois,
Prêtez à mes accents ce charme inexprimable

Qui fonde votre empire, et qui le rend aimable.
Donnez au chantre heureux par vous assujetti,
Le talent d'exprimer tout ce qu'il a senti.
J'ai passé les moments de la première ivresse :
La saison qui succède à l'ardente jeunesse,
N'affranchit point mon cœur d'un joug qu'il veut porter;
Je sais aimer encore, et j'ose vous chanter.
Ma muse à vos attraits destinant cet hommage,
Préluda dès long-temps à son plus cher ouvrage,
Et promit à vos pieds de célébrer un jour,
La Beauté, les Talents, les Vertus et l'Amour.

Ce qui peut paraître singulier, c'est que j'ai commencé par le second chant (1); mais j'étais sûr de mes matériaux pour les trois autres; nos idées nous dominent malgré nous, et j'avais la tête remplie des *talents* bien plus que de la *beauté,* parce que l'un des deux objets est bien moins usé que l'autre. Vous en jugerez par cette fiction que j'ai imaginée pour faire sentir le pouvoir que les talents donnent à la beauté, et le charme qu'ils

(1) C'est aussi le seul qui ait été achevé : d'autres occupations vinrent à la traverse. Le Théâtre-Français, long-temps obstrué, devenait à cette époque (1781) un peu plus accessible, et l'auteur donna de suite et en peu d'années, *Jeanne de Naples*, *Philoctète*, *Coriolan*, *Virginie*, etc. Vint ensuite le Lycée qui absorba toute son attention et tout son temps, et enfin la révolution, qui ne laissait plus de place aux lettres. Alors son âge et ses principes ne lui permettaient plus de songer à un poëme de ce genre, et il n'en resta que les fragments que l'on trouve ici.

ajoutent à l'amour. Je crois tout ce morceau absolument neuf; du moins ne me rappelé-je pas d'en avoir rien vu nulle part; et vous savez que ce que j'évite le plus en tout genre, c'est de rentrer dans ce qui a été fait.

Adonis autrefois brûla pour Cythérée, etc. (1).

Voici une peinture d'un autre genre, et tout-à-fait morale, où j'ai voulu représenter ce que j'ai vu plus d'une fois, et toujours avec attendrissement; le début d'une jeune personne bien élevée qui essaie pour la première fois dans un concert de société ses talents pour la musique.

J'ai joui des talents, j'en ai chéri l'usage, etc.

LETTRE CLXXV.

On a donné une tragédie nouvelle, d'un genre assez extraordinaire, intitulée *Zoraï*, ou *les Insulaires de la nouvelle Zélande*. Elle n'a eu qu'une seule représentation, et il ne paraît pas que l'auteur songe à l'imprimer. Les absurdités du plan de cette pièce sont palpables, et il serait inutile de les détailler. C'en est une entre autres qui n'est pas médiocre, que le projet attribué par l'auteur

(1) Ces fragments se trouvent dans le tome III de ses œuvres. (Poëmes et Discours en vers.)

à des peuplades aussi barbares que celle de la nouvelle Zélande, pays le plus sauvage des deux hémisphères, pays dont on a reconnu à peine quelques plages, et où peut-être le nom de l'Europe n'est pas même connu. Il y a loin de là aux progrès qu'il faut avoir faits nécessairement pour sentir le besoin d'un gouvernement régulier, et pour aller en chercher le modèle chez des puissances européennes. Il n'y a point d'exemple que jamais un peuple sauvage ait conçu une pareille idée, pas même ceux qui sont en relation depuis long-temps avec l'Europe, et familiarisés avec ses habitants. L'auteur a donc fondé son ouvrage sur une supposition contraire à toute vraisemblance et à toute raison. Ce n'est pas une idée moins bizarre ni moins déraisonnable, que celle d'envoyer en Angleterre un sauvage qui n'en rapporte que des leçons de tyrannie et l'ambition d'asservir ses concitoyens. Assurément on n'aurait jamais cru que ce fût à l'école des Anglais que se forment les tyrans. Cet extravagant ouvrage, aussi mal conçu que mal écrit, et la dégoûtante adulation pour le gouvernement français, qu'on a cru y apercevoir, ont révolté ce même public qui avait souffert patiemment *Agis*, *Manco, et Tibère*, ouvrages qui n'étaient pas meilleurs que *Zoraï*. Apparemment qu'il y a un terme à la patience publique, et l'auteur de *Zoraï* l'a trouvé. Les comédiens avaient été tellement charmés de cette pièce, et comptaient si fort sur les flatteries qu'elle

renferme, qu'ils ont trouvé les moyens, grace à la protection qu'obtiennent facilement ces sortes d'ouvrages, de le faire jouer sur-le-champ et hors de rang, comme tragédie du *moment*. L'évènement a fait voir qu'il n'y a point de bon *moment* pour des ouvrages de cette espèce.

Un nouveau *Voyage dans l'Amérique septentrionale, par M. l'abbé Robin*, contient des détails intéressants et curieux sur la campagne de M. de Rochambeau en 1781, sur le séjour des troupes françaises en Amérique, sur les chefs de la révolution opérée en ce pays, sur les mœurs, le commerce, les productions, etc. : malheureusement l'auteur a toujours le ton d'un panégyriste, et le style d'un déclamateur. C'est la maladie de ce siècle; elle a tout infecté. Il n'y a point de lecteur raisonnable qui ne soit dégoûté lorsqu'il lit dans la description des arbres d'une de ces contrées : *Le monarque de ces forêts est le tulipier; sa tête altière domine*, etc. Quelle ridicule emphase d'expressions, qui seraient mauvaises même en poésie! Qu'est-ce qu'un arbre qui est le *monarque des forêts!* C'est ce qu'on dirait du lion. Mais enfin, c'est la mode d'écrire ainsi : il faut attendre que cela passe comme autre chose.

Depuis quelques années on s'occupe à nous faire connaître le théâtre allemand. Il est vrai que la langue étant peu cultivée par nos littérateurs, les traductions que nous en avons ont été faites presque toutes par des Allemands francisés,

qui ont le double défaut de ne pas écrire assez bien pour ce pays, et de mettre dans leurs opinions les préjugés du leur. Ainsi, par exemple, M. Friedel vient de nous traduire en 4 volumes *les meilleures pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales d'Allemagne*, et dont les auteurs sont MM. Lessing, Veisse, Vezel, Goëthe, Leiscwits, Brandes, Gebler, Leippel, etc. Il fait le plus grand éloge de tous leurs ouvrages, et les donne comme des preuves du progrès de l'art dramatique en Allemagne; et pourtant rien ne prouve mieux combien cet art y est encore inconnu. La tragédie sur-tout, à en juger par les pièces que M. Friedel a choisies, paraît encore dans l'enfance, non pas seulement par l'inobservation de certaines règles qui donnent plus de gloire à acquérir en offrant plus de difficultés à vaincre, et dont l'oubli n'empêche pas qu'on ne puisse produire des beautés réelles dans un ensemble défectueux; mais sur-tout par l'absence presque totale de ces mêmes beautés qui prouvent le talent et rachètent les défauts. *Atrée et Thyeste*, de M. Veisse, est une déclamation froidement ampoulée, dans le goût de Sénèque, et fort au-dessous de l'auteur latin, qui brille du moins quelquefois par la pensée et par certains traits de force. *Agnès Bernau*, intitulée *pièce nationale*, et dont l'auteur n'est pas nommé, est une composition barbare, qui semble être du temps où l'action s'est passée. Ses personnages

voyagent sans cesse et reviennent en un clin-d'œil d'une extrémité de la Bavière à l'autre. L'héroïne de la pièce est jetée, sur le théâtre, du haut d'un pont dans la rivière, et les bourreaux l'enfoncent dans l'eau avec des crocs. Le sujet est précisément celui de notre *Inès de Castro*. Le fils s'est marié à l'insu de son père, et sa maîtresse meurt à la fin. On peut voir combien l'exécution est différente pour le mérite et les effets. La pièce française sera par-tout un ouvrage plein d'intérêt, et la pièce allemande est d'une atrocité froide. Enfin le chef-d'œuvre de la scène germanique, suivant le traducteur, *l'Émilie Galotti* de Lessing, ne vaut pas mieux que le reste. C'est le sujet de *Virginie*, sous d'autres noms; un père qui ne croyant pas pouvoir sauver autrement l'honneur de sa fille, lui plonge un poignard dans le cœur. Cette scène terrible fait frémir dans Tite-Live; elle est ridicule dans l'ouvrage allemand, et ressemble à une parodie. Le père et la fille conversent ensemble par quolibets, et font de jolies phrases. Émilie qui ne craint pas la violence d'un ravisseur, craint *la séduction*, Emilie, mariée ce jour-là même à son amant! quelle indécence et quelle fausseté dans les idées! Aux yeux d'une jeune personne qui aime, est-il quelque chose de plus horrible que celui qui l'arrache à son amant, et peut-elle craindre d'être *séduite?* Il faut voir le dialogue qui amène le dénouement. — « C'est à moi, mon père, qu'il faut donner ce

poignard. » — « Ma fille, ce n'est point une épingle à cheveux. » — « Eh bien! une épingle à cheveux me servira de poignard,... » — « Si tu savais ce que c'est que ce poignard! » — « Et quand je ne le saurais pas, un ami inconnu est toujours un ami... » — « Il n'est point fait pour ta main. » — « Il est vrai, c'est une épingle à cheveux qui doit me servir. » En cherchant cette épingle, elle met la main sur une rose qui est dans ses cheveux : — « Quoi, tu es encore là! tu ne dois plus orner la tête d'une victime de la *séduction.* » Elle en revient toujours, comme on voit, à cette *séduction.* Elle reproche à son père de n'avoir pas le courage de Virginius. Là-dessus, il prend enfin son parti et la poignarde. — « Dieux! qu'ai-je fait? » — « Vous avez cueilli une rose avant qu'un souffle cruel en fît tomber les feuilles.... » Le ravisseur paraît : — « Père cruel, qu'avez-vous fait? » — « J'ai cueilli une rose avant qu'un souffle cruel en fît tomber les feuilles; n'est-ce pas, ma fille? » — « Ah! mon père... » *Elle expire et il la pose doucement à terre.* Certes il est difficile de tuer sa fille avec un plus beau sang-froid. Dans *Jules de Tarente*, autre pièce qu'on appelle aussi *tragédie*, il y a un père qui tue son fils tout aussi tranquillement.

Les comédies des Allemands, quoique faibles d'intrigue, de situation et de comique, me paraissent beaucoup plus supportables que leurs tragédies. Leur plaisanterie est froide; mais il y

a quelque vérité dans le dialogue et dans les caractères, et du moins on y trouve peu de ce mélange d'enflure et de trivialité qui est si choquant dans leurs scènes tragiques. Le seul ouvrage de ce genre qui m'ait paru exempt de ce défaut, n'est pas dans le recueil de M. Friedel : c'est *la Mort d'Adam*, de Klopstock. Le sujet est peut-être pour nous un peu trop simple et trop dénué d'action ; mais le dialogue en est vrai, touchant et quelquefois sublime. L'auteur avait le sentiment de la belle nature, et je ne connais parmi les Allemands que l'auteur du poëme d'*Abel* qui ait aussi ce mérite. Ce qu'il y a de mieux dans le recueil de M. Friedel est un drame intitulé *le Ministre d'état*, du baron de Gebler. Ce genre est plus aisé que les deux autres ; il ne demande ni l'élévation de la tragédie, ni la gaieté comique. Avec un peu d'intérêt dans le sujet, on s'en tire assez facilement ; il y en a dans *le Ministre d'état*, et la pièce n'est pas mal conduite. Au surplus, on nous promet une suite de cette collection qui a son utilité, puisqu'elle nous fait connaître un théâtre étranger.

On a joué à celui de la comédie française une pièce nouvelle en cinq actes et en prose, *les Amants espagnols*, qui a été encore plus mal reçue que *Zoraï* : on a cru qu'elle n'irait pas jusqu'à la fin. C'est un mauvais *imbroglio* dans le goût des anciennes farces de Trivelin et de Scaramouche. Tout au milieu des huées, un person-

nage de la pièce disait, *Nous avons passé une terrible soirée.* Le public qui n'était pas trop content de la sienne, n'a pas manqué de saisir l'à-propos, et les battements de main ne finissaient pas.

Voici une chanson nouvelle qui a le mérite de la naïveté, et c'en est un dans ce genre.

Soir et matin sur la fougère,
L'an passé je filais mon lin.
Mathurin qui voulait me plaire
Venait m'y voir soir et matin.
Il voulait parler, moi de même;
C'était à qui s'enhardirait.
Il fallait dire, Je vous aime,
C'était à qui commencerait.

Par un beau jour (c'était ma fête),
Il vint m'apporter un bouquet;
Je l'acceptai d'un air honnête,
Puis je le mis à mon corset.
Il faisait un pas, moi de même;
C'était à qui s'approcherait.
Il fallait dire, Je vous aime,
C'était à qui commencerait.

Une autre fois (c'était dimanche),
Le voilà qui court après moi;
Puis en me tirant par la manche,
Il me dit, Mon cœur est à toi.
Je lui répondis, Moi de même;
Et v'la que depuis ce jour-là,
Il me dit, je lui dis, Je t'aime,
Et c'est à qui le redira.

LETTRE CLXXVI.

La permission qu'ont eue les Italiens de jouer des comédies, a produit enfin un ouvrage de mérite, et c'est en même temps la première comédie en cinq actes qu'on ait jouée à ce théâtre; elle est intitulée *Tom Jones à Londres*. L'on se doute bien que l'auteur n'a eu rien de mieux à faire que de prendre son intrigue et ses caractères dans l'excellent ouvrage de Fielding. Il en a même emprunté ses détails les plus heureux; mais on doit lui rendre cette justice, que c'est en homme d'esprit et de talent qu'il a mis en œuvre le fonds qu'il avait à faire valoir. La marche de sa pièce est bien entendue, les situations sont intéressantes et bien ménagées, le dialogue est rapide et animé, le style en général ingénieux et facile; beaucoup de jolis vers, et peu de mauvais goût; ses principaux caractères bien soutenus; celui du lord Fellamarre qu'il s'est rendu propre, et qu'il a fort embelli, lui fait sur-tout honneur. Ce personnage est plein de traits d'une grande noblesse; mais l'auteur a manqué totalement celui de Blifil, et c'est la partie faible de sa pièce. Dans l'auteur anglais, Blifil est un infâme scélérat, mais un très-adroit hypocrite, qui ne fait jamais une seule démarche qui puisse l'exposer ou le compromettre. S'il finit par être démasqué, c'est la faute des

évènements et non pas la sienne; c'est parce qu'il faut bien que tôt ou tard la vérité l'emporte sur le mensonge. Mais dans la pièce française, Blifil est d'une bassesse révoltante, d'une hypocrisie maladroite, et il s'engage lui-même, sans aucun motif, dans de fausses démarches dont il doit être visiblement la victime. Si l'auteur corrigeait ce défaut, et quelques fautes dans la diction, son ouvrage y gagnerait infiniment. Tel qu'il est, il est supérieur à toutes les comédies qu'on a jouées au Théâtre-Français depuis quinze ans. L'auteur, que ce premier succès doit fort encourager, est un comédien de province nommé Desforges. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'à la première représentation, cet ouvrage fut très-maltraité par ce même public qui prodigue si souvent une si scandaleuse indulgence aux plus plates rapsodies; tant on est porté aujourd'hui à étouffer toute sorte de mérite. Il est vrai qu'il a repris le dessus aux représentations suivantes, et il a aujourd'hui un grand succès.

Puisque nous sommes sur l'article de la littérature anglaise, je crois devoir placer ici un morceau qui m'a paru assez curieux pour m'engager à le traduire; il est tiré de la feuille de Londres qui a pour titre, *Morning Chronicle.*

« La petite histoire suivante est si exactement vraie, qu'elle n'a besoin ni du secours de la fiction, ni des graces du langage. Elle sera sentie par ceux pour qui le vrai est le seul beau, et c'est

pour eux seuls qu'elle est écrite. Je vais la raconter avec la plus grande simplicité et la fidélité la plus précise.

« Il y a environ quatre ans qu'une jeune femme s'arrêta dans un petit village près de Bristol, et demanda qu'on lui donnât par charité un peu de lait. Il y avait quelque chose de si attrayant dans son extérieur, qu'elle fixa l'attention de tout ce qui était autour d'elle. Elle était de la première jeunesse et d'une beauté frappante; ses manières étaient nobles et gracieuses, et tout son maintien inspirait le plus grand intérêt. Elle était seule, étrangère dans le pays, et dans une extrême misère; cependant elle ne proférait aucune plainte, et ne cherchait point à exciter la compassion. Sa manière de parler et d'agir annonçait visiblement une naissance distinguée; cependant on remarquait dans ses paroles et dans ses actions des disparates qui indiquaient une tête dérangée. Elle passait la journée à chercher une place où elle pût reposer sa pauvre tête, et la nuit elle couchait sous l'abri d'un tas de foin. Des dames du voisinage lui représentaient le danger d'une situation si exposée, mais inutilement; leurs secours fournissaient à ses besoins; mais ni prières ni menaces ne pouvaient l'engager à coucher dans une maison. Comme elle donnait de temps en temps des marques d'une véritable folie, à la fin on l'enferma. Je passe sur cet endroit de son histoire; il affecte trop mon ame et affligerait celle

du lecteur. Enfin elle fut élargie; et, sans perdre un moment, elle recueillit ce qui lui restait de forces, et revint à son tas de foin, quoique ce fût à six milles de sa prison. On ne peut exprimer son ravissement, lorsqu'elle se retrouva libre et encore en possession de son chétif asyle. Il y a actuellement près de quatre ans que cette malheureuse créature s'est dévouée à une si déplorable condition, et qu'elle n'a couché dans un lit ni sous un toit. La peine, la maladie, le froid, la misère, ont altéré sa santé et ses charmes; mais sa figure est toujours intéressante, et il y a toujours dans son air et dans ses manières une douceur et une délicatesse peu communes. Elle est bien éloignée de la vanité des habillements, si naturelle à son sexe et si ordinaire dans la folie. Elle ne porte ni n'accepte aucune parure, et lorsqu'on lui fait quelque présent de cette espèce, elle le pend à une branche d'arbre, et le laisse là comme indigne de son attention. Elle refuse de donner aucun éclaircissement sur ce qui la concerne; son silence sur ce point est invincible. Ses moments de raison deviennent plus rares, et son esprit est sensiblement aliéné. Cependant ses réponses sont assez sensées, à moins qu'elle ne soupçonne quelque intention de la surprendre dans les questions qu'on lui fait. Au reste, sa vie est l'innocence même. Les matins elle se promène autour du village, converse avec de pauvres enfants, leur fait de petits présents de ce qu'on

lui a donné, et reçoit les leurs en échange. Elle ne prend rien que du lait, du thé, et la plus simple nourriture. Les dames du voisinage, et une en particulier qui a été sa constante et infatigable bienfaitrice, n'ont rien oublié pour obtenir d'elle de vivre dans une maison. Mais elle répond toujours : *Le trouble et le malheur habitent dans les maisons; la liberté et l'air, voilà le bonheur.* Une certaine singularité de termes, quelque chose d'étranger dans sa prononciation et dans la tournure de quelques phrases, ont fait conjecturer qu'elle n'était pas de ce pays-ci. On a fait différents essais en différents temps pour tirer de ces circonstances quelque connaissance de son origine. Il y a environ un an qu'un gentilhomme lui parla plusieurs langues du continent. Elle parut inquiète et embarrassée; mais lorsqu'il vint à lui parler allemand, son émotion fut si grande qu'elle ne put la cacher; elle détourna la tête et fondit en larmes. Cette anecdote répandue dans le voisinage parvint, il y a quelques jours, à deux gentilshommes que l'humanité engagea à visiter cette infortunée. L'un d'eux qui parle allemand très-couramment, voulut faire la même épreuve. Elle parut singulièrement troublée, rougit, et soit hasard, soit qu'en effet elle entendît cette langue, elle répondit en anglais à quelques questions. Mais tout-à-coup, comme si elle se fût aperçue qu'elle avait commis une imprudence, elle changea adroitement de conversation, et nia qu'elle eût rien entendu de ce qu'on lui avait dit.

« On ne s'est déterminé à rapporter cette histoire si simple, que dans l'espérance qu'elle pourrait passer sous les yeux de quelque personne intéressée au sort de cette triste créature, et tout ce que l'historien désire, c'est de ramener (peut-être) une jeune fille aimable et malheureuse dans les bras de parents actuellement désolés de sa perte. Il voudrait bien que tout ce récit ne fût qu'une fiction, et n'avoir pas été témoin oculaire de ce qu'il raconte; il se serait épargné une impression bien douloureuse et des larmes malheureusement inutiles. »

Le jeune M. de Florian, qui a été couronné cette année à l'académie française, a fait jouer aux Italiens une petite pièce de féerie, intitulée, *Le Baiser ou la Bonne Fée.* L'idée en est simple et pastorale : ce sont deux jeunes amants sous la protection d'une fée, et qu'un oracle menace des plus grands malheurs, si le jour de leur mariage ils se donnent un seul baiser. Il semble qu'un fond si mince ne devait fournir qu'un acte : l'auteur a nui à sa pièce en l'allongeant en trois actes, et en y mettant un génie bêtement amoureux, qui donne dans le piége le plus grossièrement tendu. Le dénouement qui, après la scène des deux amants, ne pouvait pas être trop vif et trop rapide, est chargé d'évènements maladroitement compliqués. Le style est le plus souvent faible et négligé; mais la scène essentielle de la pièce, celle où le sujet est traité, et qui se passe

entre les deux jeunes amants, forme un très-joli tableau, où l'on remarque des traits d'un naturel charmant et de la plus heureuse naïveté. En général, l'auteur a de l'esprit et de la délicatesse, et il serait à souhaiter, quand il écrit en vers, qu'il sentît davantage la nécessité de soigner son style.

On a imprimé la tragédie de *Tibère*, et si quelque chose prouve à quel degré d'ineptie on est parvenu dans les ouvrages et dans les jugements, c'est qu'on ait toléré une pareille production, qui prouve une absence totale, non-seulement de talent, mais d'esprit. C'est aujourd'hui plus que jamais que l'on pourrait s'écrier avec Boileau : *Les Pradons étaient des soleils en comparaison de ces gens-là.*

LETTRE CLXXVII.

On a joué au Théâtre-Français un petit acte en vers, intitulé : *Les Deux Amis rivaux*, très-faible d'intrigue et de style ; mais dialogué agréablement, et que le jeu des acteurs faisait valoir. Le succès a été fort médiocre comme l'ouvrage : l'auteur est un jeune homme nommé Forgeot, qui avait donné au Théâtre-Italien *les Deux Oncles* et *Lucette et Lucas*, deux petites pièces où l'on retrouve tout ce que l'on connaît, mais qui ont mérité l'indulgence du public, parce qu'au moins il y a du naturel.

L'Opéra ne s'est pas enrichi avec *l'Embarras des richesses*, vieux cannevas de feu Dalinval, et qui avait assez réussi au Théâtre-Italien, quoiqu'il ne valût pas à beaucoup près son *École des Bourgeois*. M. de S***, auditeur des comptes, auteur de *Colinette à la cour*, a voulu donner à Grétry un second ouvrage, et a récrépi cette vieille farce d'Arlequin. Les paroles sont plates, et la musique extrêmement faible, et remplie de réminiscences. La scène était d'abord à Athènes, et l'on a beaucoup ri d'une bergère de l'Attique qui parlait *de danser le dimanche*, et d'un paysan qui vend sa métairie deux mille *écus*. L'auteur, pour se tirer d'embarras, a mis la scène à Chaillot à la troisième représentation; mais par malheur le dieu *Plutus* joue un grand rôle dans la pièce, et il n'est pas plus facile de trouver *Plutus* à Chaillot que le *dimanche* chez les Grecs. On ne peut pas songer à tout, et puis le journal de Paris nous a prouvé dans une grande lettre, qu'à l'Opéra il ne fallait pas y regarder de si près, et que les platitudes de la pièce n'étaient pas les premières qu'on eût entendues sur ce théâtre, ce qui répond à tout, excepté au couplet que voici:

Embarras d'intérêt,
Embarras de paroles,
Embarras de ballet,
Embarras dans les rôles;
Enfin de toute sorte
On n'y voit qu'embarras;

Mais allez à la porte,
Vous n'en trouverez pas.

Les Italiens n'ont guères mieux réussi avec *la Nouvelle Omphale* de Floquet, sujet tiré d'un ancien conte en vers qui vaut beaucoup mieux que la pièce. La musique est excessivement médiocre, comme tout ce qu'a fait le compositeur. Voilà pour le moment nos productions : elles ne sont pas brillantes.

Un acteur nouveau a débuté aux Français dans le premier emploi tragique, et c'est le seul depuis Lekain qui donne des espérances fondées ; il a sur-tout de très-beaux moyens que le travail peut développer. Il a été fort accueilli par le public, et fort dénigré dans le Mercure, où M. de Charnois, chargé de la partie des spectacles, fait le même métier que les Frérons, celui d'ennemi des talents.

L'abbé Coyer est mort : c'est une perte médiocre pour les lettres, quoiqu'il ne fût ni sans mérite ni sans esprit. Ses premiers ouvrages intitulés, *Bagatelles morales*, et qui ne sont en effet que des bagatelles, étaient d'un homme qui s'efforçait d'être aussi léger dans ses écrits, que la nature l'avait fait lourd dans la société. On y trouve une critique superficielle de quelques abus et de quelques ridicules assez agréablement saisis. Sa *Vie de Sobieski* est écrite d'un style plein d'afféterie et indigne de l'histoire. Le seul ouvrage de lui qui ait fait du bruit dans sa nouveauté,

est une brochure qui avait pour titre, *La Noblesse commerçante*. Il y combat le préjugé qui attache au commerce une sorte d'avilissement, et il a raison, c'est bien là un préjugé. Mais il combat aussi le principe reçu qui ne permet pas le commerce à la noblesse; et il a tort: si c'est là un préjugé, il est monarchique et il faut le conserver. M. Turgot lui confia ses idées sur les maîtrises et les priviléges, idées qu'il développa dans *Chinki*, opuscule qui est, selon moi, ce qu'il a fait de mieux, quoique je sois fort loin d'en adopter toutes les idées; mais ici du moins il a conformé son style au sérieux du sujet. Il fut toute sa vie postulant de l'Académie française, et inutilement, quoiqu'on y ait reçu quelquefois des gens qui ne le valaient même pas; mais il était sans crédit et un peu ennuyeux. C'est lui qui avait imaginé de s'établir trois mois à Ferney, sans savoir si cela conviendrait à M. de Voltaire, et il est très-vrai que M. de Voltaire, effrayé de l'idée d'un si long séjour, fit à son hôte ce compliment qui a été tant répété: *M. l'abbé, savez-vous la différence qu'il y a entre Don-Quichotte et vous? c'est qu'il prenait les auberges pour des châteaux, et vous prenez les châteaux pour des auberges.*

LETTRE CLXXVIII.

M. Dubuisson, auteur d'une tragédie de *Thamas Koulikan*, jouée il y a deux ans, et qui annonçait un homme incapable de rien faire de bon, a voulu s'essayer dans la comédie, et vient de donner *le Vieux Garçon*. C'est le même sujet que *le Célibataire* de feu Dorat, qui parut avec plus de succès que de mérite, et l'un de ces ouvrages qui, après avoir joui d'une indulgence passagère, sont bientôt mis à leur place, c'est-à-dire dans l'oubli. Dorat n'avait point du tout saisi le but moral et comique de son sujet, qui était de faire voir à quels inconvéniens est exposé l'homme qui a vieilli garçon. Son prétendu *Célibataire* était un homme de trente ans qui ne voulait pas se marier, et qui pourtant finissait par céder aux avances d'une jeune personne qui se jetait à sa tête : mauvais plan comme tous ceux de l'auteur. Celui de M. Dubuisson est plus romanesque, et tient beaucoup de ce qu'on appelle drame. Son *Vieux Garçon* retrouve à la fin de la pièce un fils naturel qu'il a eu il y a vingt ans, et il le marie avec une Sophie, qui se trouve là on ne sait pourquoi; et le bonheur de ces deux époux, celui d'un neveu et d'une nièce qui demeurent chez lui, consolent du moins le *Vieux Garçon*, qui ne peut plus jouir de ce bonheur-là pour lui-

même. Rien de tout cela ne remplit le sujet du célibataire, qui, comme on voit, serait encore à faire, si, avec un peu d'attention, on ne s'apercevait pas qu'il a été très-bien rempli par Regnard, sous le titre du *Légataire*, pièce charmante, où tous les inconvénients possibles du célibat sont peints vivement, et où l'auteur n'a rien oublié, si ce n'est peut-être de résumer d'une manière précise et directe, en dix ou douze vers, la morale de son ouvrage. Celui de M. Dubuisson, écrit avec une platitude triviale, a été fort mal reçu, et abandonné à la troisième représentation.

Le public commence à se lasser des pont-neuf de M. Piis; ses derniers vaudevilles ont été accueillis avec des huées, et cette mode après tout doit varier comme les autres. Celle d'aujourd'hui est d'écrire sur l'éducation : parmi différentes brochures de ce genre, on a justement distingué l'*Ami des Enfants*, ouvrage de M. Berquin, qui paraît tous les mois par cahier, et qui contient de petits contes et de petits dialogues à la portée de cet âge, composés de manière à leur tracer leurs devoirs et leur inspirer le goût de la vertu et l'horreur du vice, dont les tableaux passent successivement sous leurs yeux. Ce plan est en général bien suivi : il y a de l'interêt dans le choix des sujets, de la douceur et de la naïveté dans le style. Il y a bien aussi quelques niaiseries et quelques inconséquences; mais en total c'est un livre utile : il a beaucoup réussi; on en est à la troisième édition.

Les comédiens italiens ont joué un petit acte intitulé *Anaximandre*, d'un jeune homme de dix-neuf ans; c'est une bagatelle assez agréablement dialoguée, et qui a été bien reçue. On attend au Théâtre-Français *le Roi Léar*, de M. Ducis, tragédie imitée de la pièce du même nom, de *Shakespeare;* car c'est le guide sans lequel M. Ducis ne marche guère, et qui pourtant n'est pas trop sûr.

Je regarde comme un morceau précieux un portrait de madame la duchesse du Maine, fait par madame de Staal, et qu'on ne trouve point dans les œuvres de cette dame qui avait un esprit si naturel et si piquant : je me suis empressé de le copier.

« Madame la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience : c'est une enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts et les agréments. Curieuse et crédule, elle a voulu s'instruire de toutes les différentes connaissances; mais elle s'est contentée de leur superficie. Les décisions de ceux qui l'ont élevée, sont devenues des principes et des règles pour elle, sur lesquelles son esprit n'a jamais formé le moindre doute; elle s'est soumise une fois pour toutes. Sa provision d'idées est faite; elle rejetterait les vérités les mieux démontrées, et résisterait aux meilleurs raisonnements, s'ils contrariaient les premières impressions qu'elle a reçues. Tout examen est impossible à sa légèreté,

et le doute est un état que ne peut supporter sa faiblesse. Son catéchisme et la philosophie de Descartes sont deux systêmes qu'elle entend également bien (1).

« Son amour-propre, quoique excessif, n'a cependant fait de chemin que celui qu'on lui a fait faire. L'idée qu'elle a d'elle-même est un préjugé qu'elle a reçu comme toutes ses autres opinions; elle croit en elle de la même manière qu'elle croit en Dieu et en Descartes, sans examen et sans discussion. Son miroir n'a pu l'entretenir dans le moindre doute sur les agréments de sa figure. Le témoignage de ses yeux lui est plus suspect que le jugement de ceux qui ont décidé qu'elle était belle et bien faite. Sa vanité est d'un genre singulier; mais il semble qu'elle soit moins choquante, parce qu'elle n'est pas réfléchie, quoiqu'en effet elle en soit plus absurde.

« Son commerce est un esclavage; sa tyrannie

(1) Ce qui signifie qu'elle recevait l'erreur comme la vérité, uniquement par tradition. Cette madame de Staal, qui avait un très-bon esprit, était fort loin de prendre l'irreligion pour la philosophie. Mais on est quelquefois obligé d'expliquer même ce qui est clair, depuis que des *sages*, qui n'ont écrit que pour les sots, ont mis Fénélon, Bossuet, Massillon, etc., au rang des incrédules, sur quelques mots interprétés à la manière des sophistes, c'est-à-dire dans un sens contraire à toute raison. C'est un des derniers efforts de la sagacité et de la bonne foi de nos *philosophes*, qui jouent de leur reste.

est à découvert; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénuement qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point : effectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes, lorsqu'ils se trouvaient un quart-d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade.

« On ne peut se faire d'illusion avec elle : sa franchise, ou, pour parler plus juste, le peu d'égard qu'elle a pour tout le monde, fait qu'elle ne dissimule aucun de ses caprices. Elle a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit, *que les princes* (1) *étaient en morale ce que les monstres sont dans la physique : on voit en eux à découvert la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes.*

« Son humeur est impétueuse et inégale; elle se courrouce et s'afflige, s'emporte et s'appaise vingt fois en un quart-d'heure. Souvent elle sort de la plus profonde tristesse par des accès de

---

(1) Ceci est d'une personne qui avait vu de près toute la dépravation de la régence, et ce Philippe d'Orléans (nom malheureux) dont Louis XIV avait dit avec beaucoup de sens : *C'est un fanfaron de crime.* Au reste, il n'y a que les sots qui prennent les hyperboles satiriques pour des autorités morales, et cette remarque serait même superflue dans un autre temps que le nôtre.

gaieté où elle devient fort aimable. Sa plaisanterie est noble, vive et légère; sa mémoire est prodigieuse; elle parle avec éloquence, mais avec trop de véhémence et de prolixité. On n'a point de conversation avec elle; elle ne se soucie pas d'être entendue, il lui suffit d'être écoutée; aussi n'a-t-elle aucune connaissance de l'esprit, des talents, des défauts et des ridicules de ceux qui l'environnent. L'on a dit d'elle qu'elle n'était point sortie de chez elle, et qu'elle n'avait pas même mis la tête à la fenêtre.

« Elle a passé sa vie à rassembler des plaisirs et des amusements de tout genre; elle n'épargne ni soins ni dépense pour rendre sa cour agréable et brillante. Enfin madame la duchesse du Maine est faite pour faire dire d'elle, sans blesser la vérité, beaucoup de bien et beaucoup de mal. Elle a de la hauteur sans fierté, le goût de la dépense sans générosité, de la religion sans piété, une grande opinion d'elle-même sans mépris pour les autres, beaucoup de connaissances sans aucun savoir, et tous les empressements de l'amitié sans en avoir les sentiments. »

LETTRE CLXXIX.

1783.

L'Almanach des Muses de cette année est composé, comme tous les autres, de quelques pièces

connues que les amateurs avaient déja distinguées dans les journaux; d'un grand nombre de poésies d'une médiocrité insipide, tirées du portefeuille de nos jeunes versificateurs de Paris et des provinces, pour qui cet almanach est le seul Parnasse où ils puissent monter; enfin de quelques morceaux échappés à des écrivains de mérite, qui se trouvent là en assez mauvaise compagnie. On ne doit pas être étonné de cet alliage, quand on voit le rédacteur de l'almanach rendant compte lui-même, dans le journal de Paris, de son recueil annuel, et mettant sur la même ligne Voltaire, Dorat et Pezay, *ces charmants génies*, dit-il, *objets perpétuels de nos regrets*. Cette étrange accolade, qui est le comble de l'impertinence et du ridicule, prouve les progrès qu'a faits le mauvais goût et l'empire qu'on lui laisse prendre tous les jours. D'après les arrêts de l'almanach, il n'y a point de rimeur de café qui ne puisse se flatter d'être le rival de Voltaire dans le genre des poésies fugitives : voilà où nous en sommes venus.

Parmi les bons morceaux épars dans cette collection informe, on remarque sur-tout deux ou trois pièces de M. de Fontanes, celui de tous nos jeunes gens qui annonce le plus de talent pour la poésie. La moins finie est une traduction d'une ode d'Horace, *Sic te, diva potens :* elle exigerait bien des corrections; mais la négligence n'est pas le mauvais goût, et l'esprit poétique se montre

toujours. Une autre, intitulée : *Le Chant du Barde*, m'a paru la meilleure. L'auteur y a rapproché fort heureusement les beautés semées par intervalles dans les poésies d'Oscian. Une troisième pièce, intitulée : *La Chartreuse de Paris*, d'un très-bon goût de versification, est une peinture de l'enclos des Chartreux, et des impressions qu'il fait éprouver. Il y a un endroit qui rappelle un peu *Mélanie*, celui où l'auteur parle de cette espèce de calme que la solitude d'un cloître porte au fond du cœur. Mais il y a cette différence, que M. de Fontanes veut prouver la paix de l'ame des solitaires par celle de leur demeure, au lieu que dans *Mélanie* ce calme apparent n'est représenté que comme une image trompeuse qui contraste avec les regrets et les remords dont ces solitaires sont trop souvent déchirés; et ces deux points de vue si différents peuvent avoir leur vérité, selon l'application. L'auteur de *Mélanie* n'a jamais prétendu qu'il n'y eût pas beaucoup de bons religieux; il le dit même expressément dans la pièce. Je ne tirerai pas non plus de conséquences générales de cette réponse faite à un voyageur qui admirait un beau point de vue, du haut d'une chartreuse d'Italie : *La belle demeure*, dit-il au moine qui la lui montrait : *Transeuntibus*, dit celui-ci; *oui, pour ceux qui passent.*

On remarque aussi dans ce même almanach deux traductions qu'a faites le chevalier de Boufflers, l'une de l'*Ode* d'Horace, *Otium divos*, l'autre

d'un morceau de Claudien. On voit, à la pureté du style et du goût, qu'il traduit plus sévèrement qu'il ne compose.

M. de la Croix, avocat, continue de publier par cahier son ouvrage sur les *Progrès de la civilisation*. Il est bon de savoir que ce titre n'a qu'un rapport très-éloigné avec son livre, qui ne roule guère que sur les *abus* de notre jurisprudence criminelle. Il serait à souhaiter que cet ouvrage fût écrit d'un style plus sain et plus ferme; car il est plein d'idées utiles, et la jurisprudence qu'il attaque est depuis long-temps un objet de censure pour tout esprit raisonnable. Malheureusement M. de la Croix étant avocat, écrit en homme de barreau, c'est-à-dire, d'assez mauvais goût, et en homme qui ménage et craint le parlement, double inconvénient dans une matière où l'on ne saurait avoir trop et trop fortement raison.

LETTRE CLXXX.

L'abbé de Mably, frère de feu M. l'abbé de Condillac, et auteur de quelques ouvrages sur l'histoire ancienne et moderne, particulièrement sur celle de France, où l'on a trouvé des connaissances et des chimères, de bons principes mal appliqués, un ton dogmatique et un style médiocre, vient de publier une brochure *sur la manière d'écrire l'Histoire*, qui a fait plus de bruit

qu'aucun de ses autres ouvrages. Il a pris cette fois le moyen le plus sûr pour avoir beaucoup de lecteurs, celui de dire du mal de beaucoup de monde, de Voltaire, de Buffon, qui pourtant n'a rien écrit sur l'histoire; de Robertson, de Hume, de Gibbon, de Tacite, etc. Enfin les deux seuls hommes dont il dise du bien, sont Tite-Live chez les anciens, et parmi nous l'abbé de Vertot. Son ouvrage est en forme de dialogue : des deux interlocuteurs, l'un enseigne et l'autre s'instruit; et ce dernier, comme c'est la coutume, est ce que nous appelons un plat *compère*, admirant toujours tout ce qu'on lui dit, et ne trouvant lui-même rien à dire. Au reste, les principes généraux que donne l'abbé de Mably pour écrire l'histoire sont fort raisonnables; mais aussi c'est ce que tout le monde savait. Point de ces vues approfondies, de ces idées lumineuses qui en font naître d'autres, et qui caractérisent un écrivain penseur, et c'est ici qu'il fallait l'être. La diction est familière et négligée, à quelques pages près assez bien écrites; mais ce qui est choquant, c'est la manière dont il traite Voltaire. Jamais la haine qui contrefait maladroitement le mépris, n'a entassé plus d'invectives, et ne s'est exhalée en injures plus grossières. L'auteur de l'*Histoire de Charles XII est un fou qui court après un fou.... il ne voit pas au bout de son nez, etc.* Il semblerait du moins que les remarques critiques sur les fautes de Voltaire, considéré comme historien, dussent être

d'une gravité et d'une évidence capable, non pas de justifier un ton que rien ne peut rendre excusable, mais du moins de faire voir que Voltaire n'est en effet qu'un très-mauvais historien. Point du tout : autant il y a de violence dans les injures, autant il y a de faiblesse et de mauvaise foi dans les reproches. Il relève une phrase de mauvais goût, il est vrai, et indigne du style de l'histoire ; mais cette phrase n'est ni dans le *Siècle de Louis XIV*, ni dans la *Vie de Charles XII*, ni dans l'*Essai sur l'Histoire générale* ; elle est dans une espèce de dissertation intitulée : *De la Philosophie de l'Histoire*. Il expose magistralement ce que Voltaire aurait dû faire dans l'*Histoire de Charles XII*, et il se trouve que c'est précisément ce qu'il a fait. Il lui reproche d'avoir établi en principe que le public était *une machine sur laquelle il fallait frapper fort plutôt que juste;* et cette plaisanterie, rapportée par d'Alembert, et qui n'aurait aucun sens s'il s'agissait de l'histoire, a été dite à propos des jugements du parterre et des effets du théâtre. C'est de la part de l'abbé de Mably un mensonge calomnieux. Il relève quelques inexactitudes de faits ; et où n'en trouverait-on pas, sur-tout dans un long ouvrage? Et lui-même dans une très-courte brochure s'étend beaucoup sur la mort d'Helvidius, rapportée, dit-il, par Tacite ; et il se trouve que dans ce qui nous reste de Tacite, il n'y a pas un mot de la mort d'Hel-

vidius, et que ce morceau est un de ceux que nous avons perdus. Il résulte de l'examen de cette brochure, qu'elle n'a pu être écrite que par un homme d'un esprit chagrin, jaloux, haineux, qui voudrait bien ne laisser personne à sa place, parce que lui-même n'est pas content de la sienne. Il y a même ici de la lâcheté à attaquer ainsi celui qui ne peut plus se défendre; car pendant la longue vie de Voltaire, l'abbé de Mably, qui le haïssait, n'a jamais osé écrire une ligne contre lui.

Notre prix d'*utilité* vient d'être adjugé pour la première fois au livre intitulé : *Conversations d'Émilie*, dont l'objet est l'éducation de la première enfance. L'auteur est madame d'Épinay, qui, contre mon avis, et, je crois, celui du public, l'a emporté sur madame de Genlis. Il est vrai qu'elle s'est mise à guerroyer fort gratuitement, et, qui pis est, fort maladroitement, contre les philosophes; mais qu'importe? qu'on lui réponde, si elle en vaut la peine, et qu'on la couronne, si elle le mérite. Je suis peut-être celui qu'elle a le plus maltraité, et je sais pourquoi. Tant pis pour elle; mais ses torts ne font rien à ses ouvrages, et son *Théâtre d'Éducation* devait avoir la palme.

L'abbé Porquet, connu pour faire scrupuleusement de petits vers sur de petits sujets, en a fait dernièrement de fort bien tournés, en réponse à

une personne qui demandait ce que c'était que des longueurs (1) dans un ouvrage.

Est trop court qui me plaît, est trop long qui m'ennuie.
Sur l'inutile seul le bon goût se récrie,
Et le sentiment même a sa précision.
La richesse de l'art naît de l'économie;
Dans un tableau bien fait tout est expression.
Cette science est peu commune;
C'est le secret des bons auteurs.
L'ouvrage le plus court peut avoir des longueurs;
Le plus long n'en avoir aucune.

Le comte de Tressan, dont l'imagination est encore jeune à l'âge de soixante-dix-huit ans, vient d'adresser à ses enfants des vers qui m'ont paru d'un goût tout-à-fait anacréontique.

Les fleurs nouvellement écloses
Ont encor pour moi des appas.
Éloignez ces cyprès, approchez-moi ces roses,
Disait le vieillard Philétas.
Chers enfants, conduisez mes pas

(1) Cette espèce de critique, la plus facile de toutes, était devenue le refrain de ceux qui ne savaient que dire : *Il y a des longueurs*, c'est ce qu'on disait même des tragédies de Racine, qui ne sont longues que pour ceux qui ont les oreilles longues et le jugement court. Champfort releva un jour fort plaisamment cette redite insignifiante dans une société où elle avait été fort prodiguée. *Comment trouvez-vous cela?* lui dit quelqu'un qui venait de lui montrer un distique. *Il y a des longueurs*, dit Champfort.

Aux treilles de Bacchus, aux rives du Permesse,
Quelquefois même aux bosquets de Paphos.
La vieillesse est un doux repos;
Mais il faut l'animer : les jeux de la jeunesse,
Ses plaisirs, ses riants propos,
Émousseront pour moi le ciseau d'Atropos.
Je jouirai d'un jour de fête;
Des lilas de Tempé, des pampres de Naxos,
On y couronnera ma tête.
Vieillards, fuyez les tranquilles pavots.
Chantez Bacchus, l'Amour, et le Dieu de Délos.
Songez que sur le Temps, et sa faulx qui s'apprête,
Un jour heureux de plus est un jour de conquête,
Et le prix des plus longs travaux.

LETTRE CLXXXI.

Le très-grand succès du *Roi Léar*, tragédie nouvelle de M. Ducis, imitée de Shakespeare, est une époque remarquable à bien des égards. Mais avant d'exposer les réflexions qu'il peut faire naître, il est à propos de se faire une idée du sujet et de la manière dont il est traité.

Il y a peu de choses à dire de la pièce anglaise : c'est un monstre comme toutes celles de l'auteur. Il faut observer pourtant que dans *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Jules-César*, il y a, parmi toutes les fautes possibles, de grands traits de génie, des scènes dont le fond est dramatique. Dans *Léar* il n'y a rien, pas même l'intérêt que pou-

vait offrir l'idée d'un roi chassé par des enfants ingrats; situation qui a fourni à Sophocle, dans *OEdipe à Colonne*, des beautés sublimes et des scènes pathétiques. Ce germe d'intérêt est étouffé dans l'ouvrage anglais, parce que Léar, avant la disgrace qui a troublé sa raison, n'a été qu'un vieillard imbécille et odieux, qui a eu à l'égard de ses filles une conduite insensée et atroce. M. Ducis a emprunté de l'anglais le fond du sujet, la démence du roi Léar et les caractères principaux; il a écarté beaucoup d'épisodes dégoûtants et imité quelques détails. Voici comme est arrangée sa fable.

Léar, roi de la Grande-Bretagne, voulant abdiquer la couronne, a partagé ses états entre ses deux filles, Régane et Volnérille : celle-ci est mariée au duc d'Albanie, l'autre au duc de Cornouailles. A l'égard d'une troisième fille nommée Elmonde, on l'a calomniée auprès de lui, et accusée d'intelligence avec les ennemis de l'état. Il l'a condamnée sans la plus légère preuve, et cette malheureuse princesse s'est sauvée au fond d'une forêt où elle a vécu dans la maison d'un vieux paysan. Léar, qui avait fixé sa demeure chez Volnérille, est fort mécontent de la manière dont il y est traité; sa raison commence à s'affaiblir et par les ans et par le chagrin. Telle est l'idée qu'on nous donne de ce pauvre vieillard, que pourtant son gendre, le duc de Cornouailles, trouve si fort à craindre dans ce misérable état,

qu'il croit nécessaire de s'en défaire, de peur qu'il ne soit tenté de remonter sur le trône. Cependant un vieux comte de Kent, ami du vieux Léar, paraît sur la scène avec ses deux fils. L'un d'eux nommé Edgar est celui qui a favorisé la fuite d'Elmonde, et qui sait le lieu de sa retraite; il est sûr de son innocence, et il assemble, pour la venger, un corps de troupes qu'il cache dans les bois. Son frère est un personnage tellement inutile dans la pièce, qu'on ne sait pas même à la fin ce qu'il devient, et l'on s'en passe bien. Tel est à-peu-près le résumé qu'on peut tirer d'un premier acte aussi long qu'embrouillé, surchargé de deux ou trois expositions qui n'exposent rien, pas même le lieu de la scène. Il est impossible, pendant cet acte et le second, de deviner où se passe l'action, pourquoi les personnages sont là, ni d'où ils viennent. Léar paraît dans le second acte; il a quitté le palais de Volnérille, et arrive tout seul, on ne sait où ni chez qui. On voudrait savoir aussi les sujets de plainte qu'il a : la seule chose qu'on puisse comprendre à travers ses déclamations, c'est qu'on l'a laissé manger seul dans sa chambre, pendant qu'on chantait et qu'on dansait dans le palais. Il n'est pas fort étonnant qu'un vieillard infirme et imbécille ne figure pas dans une jeune cour au milieu des fêtes. Il n'y a pas là de quoi se répandre en malédictions, ni de quoi s'en aller tout seul courir les champs. Ce qui doit étonner davan-

tage, c'est que Cornouailles et Volnérille, qui craignent qu'on ne remette ce vieillard sur le trône, ne veillent pas même à ce qu'il ne puisse pas s'en aller, quoique son état d'imbécillité soit un prétexte si honnête pour le garder à vue. Un roi de cet âge et dans cet état, courant tout seul la nuit, est un conte des *Mille et une nuits*, et un spectacle digne des petites-maisons. Quoi qu'il en soit, il trouve sur la scène son autre fille Régane, qui lui offre un asyle le plus honnêtement du monde; ce qui n'empêche pas que, saisi tout-à-coup de son accès de folie, il ne la prenne pour Volnérille, et ne l'accable de reproches et de malédictions. Son ami Kent lui offre de le conduire dans une retraite qu'il a dans les bois. Il s'élève un orage épouvantable; on entend tomber la pluie et gronder le tonnerre, ce qui ne doit pas trop réjouir un vieillard à pied et qui doit être las de la course qu'il vient de faire. Point du tout, le voilà enchanté, et il s'écrie:

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.

Là-dessus il converse avec les vents et la foudre, et leur dit qu'il n'a point de reproche à leur faire, qu'*ils ne sont point ses enfants*, qu'*il ne leur a rien donné*, qu'il leur offre *la nudité de son front*, etc. Tout cela peut paraître un peu extraordinaire; mais on répond, il est fou; et tout est dit. Oh! c'est une chose bien commode

que de mettre un fou sur le théâtre, et je ne doute pas que la mode n'en vienne.

Léar, égaré dans la nuit, et causant toujours avec le mauvais temps, retrouve pourtant son fidèle Kent qui l'avait perdu de vue. Tous deux aperçoivent une cabane qui leur paraît habitée : c'est celle où demeure le vieux paysan qui loge Elmonde. On s'attend à une reconnaissance du père et de la fille, et comme Léar n'a cessé de se reprocher son injustice envers elle, quoiqu'il n'ait pas plus de raisons pour la croire innocente qu'il n'en avait de la croire coupable, cette situation annonce de l'intérêt; mais l'auteur qui a besoin d'un quatrième acte, n'a trouvé d'autre moyen pour se le réserver, que de gâter la scène qui devait être la seule dramatique de son ouvrage. A peine Elmonde s'est-elle nommée à Léar, qui ne la reconnaissait pas, que ce père, qui dans son malheur ne formait d'autre vœu que celui de la revoir, tire son épée et veut se tuer, pour se punir d'avoir été injuste envers elle. Jamais il n'y eut au théâtre un mouvement plus faux; jamais on n'a donné à la nature un démenti plus formel; car il est de fait que même dans l'espèce d'aliénation qui naît de la douleur, il y a toujours de ces idées premières qui dominent dans une tête dérangée, et ce sont celles qui tiennent à un sentiment profond. Léar, en revoyant cette innocente Elmonde qu'il a opprimée, doit fondre en larmes dans ses bras, à moins qu'il ne soit dans une

stupidité totale, et ce n'est pas l'état où l'auteur le représente : sa raison qui se trouble, quand il plaît à l'auteur, a des intervalles lucides. Cela est si vrai qu'au quatrième acte, cette scène devient à-peu-près, au moins pour l'effet, ce qu'elle devait être au troisième ; mais ici Elmonde, effrayée, lui crie qu'elle n'est point sa fille. Il retombe dans un égarement furieux ; et on l'amène dans une caverne pour le cacher aux poursuites de Cornouailles, qui dans ce moment le fait chercher par-tout : ainsi finit le troisième acte.

Au quatrième, le jeune Edgar paraît avec sa troupe, va chercher Elmonde dans sa retraite, et la présente à ses soldats ; il les exhorte à la venger et à remettre Léar sur le trône, et sort pour aller exécuter ses projets. Cependant la tempête est enfin calmée, et comme il faut que la reconnaissance se fasse sur la scène, l'auteur qui a besoin d'amener aux yeux des spectateurs ce vieillard qu'on a tant d'intérêt à cacher, imagine un prétexte non moins étrange que tout le reste.

Voilà un bien beau temps, dit Elmonde : pourquoi mon père n'en jouirait-il pas ? cela le guérira peut-être ; et en effet, comme il n'y a rien de plus efficace qu'un beau soleil pour guérir de la folie, on apporte Léar endormi sur un lit de roseaux. Elmonde lui adresse, pendant son sommeil, une apostrophe d'environ cinquante vers, et demande ensuite à Kent s'il ne connaît

pas quelque moyen de rétablir l'esprit affaibli du vieux roi : Kent lui dit qu'il y a des herbes qui produisent cet effet. Là-dessus, apostrophe aux *végétaux*.

Végétaux précieux,
Si vous pouvez *m'entendre et sentir mes alarmes*,
Fleurissez pour mon père, et *croissez sous mes larmes*.

Ces végétaux, qui ne peuvent ni *entendre* ni *sentir des alarmes*, ni *croître sous des larmes*, ne répondent rien ; mais Léar se réveille aux cris de sa fille, et ici pourtant commence une scène où il y a de l'intérêt, du moins si l'on peut oublier tout ce qui la précède et ce qui la produit. Elmonde, avant de se faire reconnaître à son père, s'efforce de ramener sa raison, de remettre quelque ordre dans ses idées. Il y a encore bien des inepties ; mais la situation est touchante, et il y a quelques mots heureux. Arrive Cornouailles avec des soldats et des flambeaux, pour descendre dans les souterrains où on lui a dit que Léar est caché avec Elmonde. Mais on a bien vîte niché Léar dans le creux d'un arbre ; les soldats entrent dans la caverne ; on ne l'y trouve point, et l'on veut forcer Elmonde à découvrir la retraite de son père. Il entend cette altercation ; il sort de son trou et arrive en criant, *Me voilà ! me voilà !* On a vu le temps où une pareille scène aurait fait pouffer de rire : elle a été applaudie comme tout le reste.

Il n'est pas possible de démêler les ressorts du

dénouement : c'est une complication d'événements inexplicables. Le résultat est qu'Edgar est battu et pris, qu'il est, ainsi que Léar, entre les mains de Cornouailles, qui a donné ordre de faire périr Elmonde; qu'Edgar seul et désarmé harangue sur la scène, pendant un demi-quart d'heure, les soldats de Cornouailles, et s'efforce de les soulever contre lui, tandis que celui-ci, en l'écoutant, reste immobile et muet. Cette incompréhensible scène finit par le soulèvement des soldats de Cornouailles, et ce tyran beaucoup plus imbécille que Léar, et qui au premier mot d'Edgar aurait dû le poignarder, se tue lui-même. Reste à délivrer Elmonde; le duc d'Albanie s'est chargé de ce soin. Il s'est brouillé avec Cornouailles, et il ramène la fille dans les bras du père, qui la donne pour femme à Edgar, quoique dans toute la pièce on n'ait pas dit un mot qui pût faire croire qu'ils fussent amoureux l'un de l'autre; ce qui pourtant, ce me semble, n'aurait nui à rien, puisqu'on voulait finir par les marier.

Mais comment, dira-t-on, cet incroyable amas d'absurdités révoltantes, de niaiseries puériles, de déclamations ridicules et ampoulées, de lieux communs en vers barbares, a-t-il obtenu un succès aussi grand que *Zaïre* et *Mérope*? On pourrait en donner bien des raisons; mais la principale, c'est que nos spectacles ne sont plus ce qu'ils ont été, une assemblée choisie d'ama-

teurs et d'hommes plus ou moins instruits : c'est le rendez-vous d'une foule désœuvrée et ignorante, depuis que le peuple des petits spectacles n'a eu besoin pour envahir les grands, que de payer un peu plus cher un plaisir dont on lui a donné le goût, et qui n'était pas fait pour lui. La multitude des sots donne la loi du moment; elle veut faire des réputations à son gré, et la cabale des mauvais écrivains est réunie pour détruire tout principe de goût et toute raison. Ils ont senti leur force, leurs intérêts et leurs besoins; et l'esprit de parti, né de la haine secrète qu'on porte au petit nombre de vrais talents, hâte les progrès de la barbarie, et précipite la décadence des lettres. La seule espérance qui reste encore, c'est que du moins jusqu'ici les succès de ce genre n'ont été que passagers, et que la voix des connaisseurs, au bout de quelques mois, met à leur place ces productions insensées. Tout ce qu'il y a d'hommes éclairés dans Paris, se récrie sur le scandale d'un tel succès. Il est même à remarquer que cette pièce tant applaudie à la ville, a très-mal réussi à la cour. Un autre ouvrage de M. Ducis, *OEdipe chez Admète*, malgré les deux belles scènes empruntées à Sophocle, est tombé entièrement à la reprise, parce qu'on s'était enfin aperçu de l'énorme disconvenance de deux tragédies étrangères l'une à l'autre, et réunies ensemble. Il est à présumer qu'il en sera de même de ce monstre anglais, et

qu'il ne se naturalisera point parmi nous. Mais c'est toujours une chose honteuse et déplorable, que la facilité d'obtenir un si grand succès avec des ouvrages si extravagants.

LETTRE CLXXXII.

Il ne serait pas juste de confondre avec les libelles qui sortent des presses étrangères, et qu'on vend à Paris sous le manteau, un ouvrage sur les *Lettres de cachet et les Prisons d'état*, qu'on dit être de M. de Mirabeau, fils de celui qui a fait l'*Ami des hommes*. Un véritable ami des hommes serait sans doute celui qui parviendrait à détruire ce funeste usage des emprisonnements arbitraires, déshonorant pour toute nation qui se vante d'être policée et d'avoir un gouvernement légal. M. de Mirabeau fils, enfermé plusieurs fois sur la requête de son père, peut l'avoir été pour de bonnes raisons; mais une lettre de cachet est une mauvaise raison. Il date son ouvrage de la prison de Vincennes, où il a été détenu pendant des années, et les années sont longues à Vincennes comme à la Bastille; mais le livre n'a été répandu que depuis que l'auteur est libre et retiré en Languedoc. Cet écrit prouve des connaissances et du talent; il y a plusieurs morceaux d'une éloquence énergique, qui tient à un sentiment profond de la justice et de la

liberté. On y trouve aussi des détails curieux et effrayants sur l'administration intérieure des prisons d'état. Voilà le mérite de cet ouvrage, qui d'ailleurs est beaucoup trop long, d'un style diffus, inégal et déclamatoire, ennuyeusement chargé de citations et d'autorités. Certes, c'est faire trop d'injure à la raison humaine que d'employer deux volumes à prouver méthodiquement que tout emprisonnement arbitraire est un outrage aux droits naturels de l'homme, et une infraction de toutes les lois sociales et politiques. Un esprit meilleur que le sien aurait suivi un autre plan; sans perdre son temps à prouver ce qui est clair, il se serait occupé à chercher le remède à un si grand mal, et il n'y en a qu'un: c'est de démontrer au souverain dont le nom et l'autorité servent de prétexte à cette oppression, que non-seulement un pouvoir légitime n'a nul besoin de se soutenir par des moyens illégitimes, mais même que le monarque est le seul qui n'ait jamais intérêt à violer les lois, et que lorsqu'on les viole en son nom, c'est toujours la faute de ses ministres (1) qui le lui laissent ignorer, ou qui viennent à bout de le rendre très-gratuitement complice de leurs injustices et de leurs passions. Voilà ce que l'on pourrait porter jusqu'à l'évidence, sur-tout dans un gouvernement aussi

(1) C'est une vérité qui a été fortement sentie par le peuple anglais, qui en a fait une des bases de sa législation.

paisiblement absolu que le nôtre, où il est impossible que le roi ait jamais rien à craindre de ses sujets (1), ni le plus léger intérêt d'en opprimer aucun.

C'est cette même autorité arbitraire qui a fait de la censure des ouvrages d'esprit une inquisition aussi inconséquente que vexatoire dans ses principes et dans ses effets. Non-seulement un manuscrit passe par les mains de plusieurs censeurs qui ne sont point obligés de motiver leur jugement, du moins pour l'auteur; mais, après avoir été approuvé, il est encore livré à des censeurs anonymes, et par conséquent dispensés de rougir, et sur leur rapport un livre est arrêté même après l'impression, au risque de ruiner l'auteur ou le libraire, qui pourtant n'ont imprimé que sur la foi d'une approbation légale. Ceux qui agissent ainsi seraient du moins conséquents, s'ils étaient les maîtres de l'Europe comme de la France; mais comment peuvent-ils oublier que les écrivains à qui l'on refuse à Paris une liberté décente et honnête, peuvent, à soixante ou quatre-vingts lieues, aller jusqu'à la licence, et passer toutes les bornes, précisément parce qu'on n'aura gardé aucune mesure avec eux? Ce raisonnement si simple paraît pourtant au-dessus de la portée de nos inquisiteurs, et l'expérience même ne les corrige pas, tant on est

(1) *Nescia mens hominum fati sortisque futuræ.* (VIRG.)

naturellement porté à abuser du pouvoir, même à son propre détriment.

S'il y a un genre d'écrits qui semble donner peu de prise à cette espèce de censure, c'est sans doute une tragédie qui par sa nature même est un ouvrage moral, dans lequel l'auteur se nuirait à lui-même s'il voulait y autoriser de mauvais principes ou de mauvais exemples. C'est pourtant au théâtre que l'on a le plus multiplié les entraves. On vient de défendre la représentation de deux tragédies, *Constantin, roi d'Écosse*, et *Élisabeth de France*. Je ne connais point la première; M. Lefèvre, auteur de la seconde, m'en a fait la lecture, et, quoique ce ne soit pas un bon ouvrage, il y a du mérite et des morceaux bien écrits; il pourrait avoir du succès: c'est donc un tort cruel que l'on fait à l'auteur. Son sujet est la mort de D. Carlos, déja traitée par Campistron sous le nom d'*Andronic*. Pourquoi s'opposerait-on à ce qu'on mît ce sujet sur le théâtre de Paris, lorsqu'on a vu sur celui de Versailles la trahison du *Connétable de Bourbon*, représentée devant toute la cour? Si un évènement qui s'est passé il y a deux siècles, ne peut pas être mis sur la scène, il faut donc que les auteurs dramatiques renoncent à puiser leurs sujets dans l'histoire (1).

---

(1) C'est raisonner en auteur tragique qui ne connaît rien d'un plus grand intérêt que son art. L'ambassadeur d'Es-

La tragédie de M. Lefèvre, quoiqu'il y ait peu d'action, que le style en soit incorrect et rempli de réminiscences, a pourtant des beautés réelles et qui lui feraient honneur. Tel est par exemple le morceau suivant où il peint une entrevue de Philippe II et de D. Carlos, et que l'auteur m'a permis de transcrire : c'est D. Carlos qui parle.

J'allais, devançant l'heure à l'état consacrée,
Aux portes du conseil épier son entrée. (*Phil. II.*)
Je pensais à mon tour, dans un transport plus doux,
Lui surprendre un regard désarmé de courroux (1).
Qui sait même où m'aurait emporté ma tendresse?
Qui sait si de ses yeux la plus simple caresse,
Dégageant mes esprits d'un reste d'embarras,
Ne m'eût point tout-à-coup fait voler dans ses bras?
Il parut... ses regards, son front, tout son visage,
Semblaient enveloppés d'un sinistre nuage.
Il ne jetait sur moi que des yeux ennemis;
Majestueux, mais sombre, il observait son fils.

---

pagne avait demandé, et avec raison, que la représentation de *Dom Carlos* ne fût pas permise. Comment la cour de France aurait-elle pu, sans blesser toutes les bienséances, mépriser la juste réclamation d'une puissance alliée par les traités et par le sang, et souffrir qu'on flétrît sur la scène la mémoire d'un roi d'Espagne? Le théâtre n'a pas à cet égard toute la liberté de l'histoire.

(1) *Désarmé de courroux* est une fort belle expression : c'est un des beaux vers de Rhadamiste :

Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferai mon bonheur de revoir mon époux.

J'ai senti, cher Alvar, à cet aspect farouche,
L'accent de la nature expirer dans ma bouche (1),
Mon cœur prêt à s'ouvrir, se refermer soudain,
Et mes bras étendus retomber sur mon sein.
J'ai reconnu Philippe où je cherchais mon père.

Il s'en faut de beaucoup que toute la pièce soit écrite de cette manière; mais il n'y a pas dans *le Roi Léar*, aujourd'hui si ridiculement applaudi, un seul morceau dont le style soit aussi élégant et aussi tragique que celui-là.

Les nouveautés du Théâtre-Italien tombent les unes sur les autres. En voilà quatre qui dans l'espace de trois semaines n'ont fait que paraître et disparaître : une *Céphise* de M. des Vivetières; *les Trois Inconnues*, de M. des Fontaines; (ces *trois inconnues* étaient les graces qu'en effet personne n'a reconnues) : *Sophie Francour*, de M. le marquis de la Salle, et une pièce sur la paix, qui avait pour titre *Henri d'Albret, Roi de Navarre*, par un nommé Dorfeuille, comédien de province, qui en a fait une autre pour le Théâtre-Français, sur le même sujet, intitulée *le Soldat laboureur*, que l'on va jouer. Il a fait, comme l'on voit, son thême de deux façons : Dieu veuille que la seconde vaille mieux que la première.

Au Théâtre-Français, M. Vigée, frère de madame Lebrun, femme charmante et d'un talent

(1) Je sentis le reproche expirer dans ma bouche. (RACINE.)

très-distingué dans la peinture, a voulu s'essayer dans la comédie : il vient de donner un petit acte qui a pour titre *les Aveux difficiles*, et qui a été joué avec succès. Le fond est peu de chose : ce sont deux amants qui, sur le point d'être mariés, ont été éloignés l'un de l'autre pendant trois ans, et qui dans cet intervalle, comme on peut bien s'y attendre, ont changé tous les deux. Ils se craignent l'un l'autre, et sont également embarrassés à se faire l'aveu de leur inconstance mutuelle, ce qui forme une situation à-peu-près semblable à celle des deux sœurs dans *le Dédit*, qui se mettent à genoux l'une devant l'autre pour se demander pardon d'un même changement. Mais si le fond de la pièce est commun, le style en général est facile et d'un goût assez pur; il y a de jolis vers, et c'est toujours un mérite.

Parmi les bagatelles courantes, les deux couplets suivants du chevalier de Boufflers m'ont paru pouvoir être recueillis. Ils sont bien certainement de lui, et la plate turlupinade sur *la Création*, qu'on avait mise sous son nom, et que d'autres attribuaient à Sedaine, est d'un M. Coqueley de Chaussepierre, et très-digne d'en être.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer.
On peut être léger,
Sans risquer de déplaire.

Les tendres feux
Sont ennuyeux,
Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton.
Nous n'avons plus de Céladon,
Et ces dames trouvent fort bon
Que l'on fasse comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin.
Ce qui plaît au matin,
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté,
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun,
Plus de tyran, plus d'importun,
Et que chacune et que chacun
En ait une douzaine.

LETTRE CLXXXIII.

Les musiciens les plus célèbres de l'Europe viennent tour-à-tour essayer leurs talents sur le théâtre de Paris. Après Gluck, Piccini et Back, voilà Sacchini qui vient de nous donner un opéra de *Renaud;* mais le succès en a été médiocre, et n'a pas répondu à la grande réputation du compositeur. Soit qu'il ait négligé son ouvrage, soit que, accoutumé à faire réussir un opéra en Italie avec quelques beaux airs, il n'ait pas pris une

idée assez juste de ce qu'on exige dans un opéra français, il est certain qu'à l'exception de deux ou trois morceaux où l'on retrouve le caractère d'un grand maître, sa musique a paru faible et remplie de traits déja connus. Il est vrai qu'il a été bien mal servi par le poëte : les paroles qui sont de M. le Bœuf, sont extrêmement plates, et le fond du poëme qui est emprunté de l'abbé Pellegrin, est dénué de tout intérêt. Armide y est indécemment avilie, toujours suppliante aux pieds de Renaud, qui, après s'être fait long-temps prier, finit par lui déclarer qu'il l'aime, quoiqu'il n'y ait pas le moindre changement dans sa situation, et qu'il n'y ait eu aucune raison connue pour lui cacher d'abord son amour, ni pour y céder ensuite. On n'est pas moins surpris d'entendre des mahométans invoquer Tisyphone, Alecton et Mégère, divinités du paganisme qui ne se trouvent point dans l'Alcoran : cette ignorance est inexcusable.

On a réuni dans un petit volume d'une impression assez jolie, *les œuvres du chevalier de Boufflers et du marquis de Villette*. On s'attend bien que la première partie de ce recueil sera infiniment supérieure à la seconde; mais pour donner du relief à celle-ci, on y a inséré une douzaine de lettres de Voltaire qui sont très-jolies et très-amusantes, comme tout ce qu'il écrivait en ce genre. Il y en a une entre autres où il ne s'agit que de demander des petites pinces pour s'arra-

cher la barbe, et qui fait voir le talent qu'il avait d'orner les plus petites choses.

Le jeune la R*** l'avocat, connu dans Paris par beaucoup de ridicules, comme son père *le Publicain*, (c'est ainsi qu'il l'appelle) par ses richesses et le luxe de ses soupers, vient d'imprimer une brochure qui a pour titre, *Réflexions philosophiques sur le plaisir.* Ce titre n'a rien de commun avec l'ouvrage qui ne contient qu'une censure vague et souvent usée des mœurs du jour. Cependant on y remarque plus d'esprit qu'on n'en supposait à un homme qui passait pour une espèce de fou. Il y a des observations assez justes, parmi beaucoup de lieux communs et d'idées fausses. M. Thomas y est traité très-durement et M. Dorat y est fort loué : ce qui peut servir à faire apprécier la critique de l'auteur. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'avertissement qui se trouve à la tête de cette brochure.

« Les circonstances favorables dans lesquelles paraît cet ouvrage, l'importance du sujet, l'étendue de la matière, et l'attention scrupuleuse avec laquelle on a soigné la partie typographique, tout semblait permettre d'en porter la valeur à 30 sols, et personne sans doute n'aurait eu raison d'en murmurer.

« Mais l'auteur, jaloux de donner à son livre *une publicité relative à l'utilité* dont il peut être, et de le mettre, par sa modicité, à la portée de toutes les classes de lecteurs, *en a irrévocable-*

ment fixé le prix à 24 sols, broché, franc de port par tout le royaume. »

LETTRE CLXXXIV.

Le hasard a mis sous mes yeux dans le même moment deux brochures nouvelles d'un style fort différent, et qui peuvent servir à faire connaître la distance du véritable esprit à l'esprit faux et apprêté. La première de ces brochures est une *Lettre à l'abbé Raynal*, sur les erreurs où il est tombé en parlant de la révolution de l'Amérique anglaise, dans la dernière édition de son *Histoire philosophique des deux Indes*. Cette lettre est de M. Payne, écrivain anglais, connu sur-tout par un petit ouvrage politique qui a fait grand bruit en Angleterre et en Europe, intitulé *the Common sense, le sens commun*. Il est membre de l'université de Pensylvanie, résidant en Amérique depuis long-temps, et à portée, autant que qui que ce soit, de rectifier les méprises de faits et les fausses spéculations qu'a pu faire un étranger, qui ne peut guère être aussi bien instruit dans l'éloignement où il écrivait. L'ouvrage de M. Payne, que je n'ai lu encore que dans la traduction française qu'on en a publiée à Paris, est très-intéressant par le fond et par le style, propre à jeter un grand jour sur les principaux événements de la guerre d'Amérique, et à faire connaître les ressorts

de cette grande révolution, et le caractère des peuples aujourd'hui reconnus indépendants. La diction de M. Payne est propre à son sujet, simple et animée, mâle et énergique; ses vues sont justes et ses principes sûrs (1).

Cette matière n'est pas celle de M. *Cérutti*, autrefois jésuite, et qui a conservé le ton d'un rhéteur de collége. Il fit, il y a vingt ans, une *Apologie des Jésuites*, qui n'était qu'une déclamation scholastique. Il ne paraît pas que depuis ce temps son goût se soit beaucoup formé, si l'on en juge par *l'Aigle et le Hibou*, espèce d'apologue en vers, si l'on peut donner ce nom à des lignes rimées, d'une tournure continuellement prosaïque, et régulièrement coupée en hémistiches uniformes et symétriques, d'où résulte la plus insupportable monotonie. La fable n'est pas mieux inventée qu'elle n'est écrite. C'est un aigle qui veut apprendre à régner, et qui parcourt tous les climats pour étudier les gouvernements. On ne voit pas trop ce que la politique de l'Europe peut apprendre à un aigle, et quand on établit

---

(1) Cet écrivain que la révolution d'Amérique avait illustré, a perdu toute sa réputation dans la révolution française, et n'est plus estimé ni en France, ni en Angleterre, ni même en Amérique. C'est qu'il n'était pas à beaucoup près de la force qu'on lui suppose ici : il n'avait que ce qu'il faut pour marquer dans l'esprit général. Il a raisonné parmi les sages, et déraisonné parmi les fous.

une allégorie, il faut observer les rapports et les convenances. Le hibou désigne les ennemis de la philosophie et des lumières, le fanatisme et l'ignorance, que l'aigle bannit loin de lui. La leçon et l'intention peuvent être fort bonnes; mais toute cette description des différentes monarchies ou républiques qui couvrent le globe, est un lieu commun usé, qui ne peut plus être permis que autant qu'on saura l'attacher à un plan, et en tirer des idées nouvelles et de grands résultats. On ne voit, au contraire, dans M. Cérutti qu'un auteur qui fait des phrases et aligne des mots sur des objets qui ont été traités cent fois et cent fois mieux (1). Dans cette fastidieuse uniformité de tournures et d'expressions communes, on rencontre de temps en temps des termes impropres ou recherchés, autre défaut d'écolier qui se retrouve aussi dans les notes, quoique en général elles vaillent mieux que les vers. Il y en a quelques-unes où il y a de l'esprit; mais c'est toujours un esprit appris. L'auteur n'a point d'idées; il cherche à orner celles que sa mémoire lui rappelle. Il compose comme un jeune rhétoricien, et l'antithèse est sur-tout sa figure favorite. Ce

(1) C'est dans le même goût que sont écrits ses deux gros volumes de *philosophie* révolutionnaire, insupportables à lire, malgré la réputation qu'on a voulu lui faire, et malgré l'incomparable honneur d'avoir prêté un nouveau nom à la rue où il est mort.

serait ici l'occasion de rappeler ce mot qui est d'un grand sens : *L'auteur qui veut toujours avoir de l'esprit, ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.*

Voici une chanson de M. le comte de Ségur, qui m'a paru avoir de la grace et de la délicatesse.

AIR : *Dans un verger Colinette*, etc.

Pour moi l'amour n'a plus d'aile,
Il a trop su m'enflammer.
Je serai toujours fidèle :
Qui pourrais-je encore aimer,
Après avoir connu celle
Que je ne veux pas nommer ?

Que l'Amour la rendit belle
Le jour qu'il vint l'animer !
Psyché qu'il fit immortelle,
N'eût jamais su l'enflammer,
S'il eût alors connu celle
Que je ne, etc.

Pour toucher cette cruelle,
Tout mon art fut de l'aimer.
Présent, je ne vois rien qu'elle ;
Absent, tout vient m'en parler ;
Tout vient me rappeler celle
Que je ne, etc.

Sa grace est toujours nouvelle ;
Son esprit peut tout charmer.

Si Vénus est aussi belle,
Vénus sait moins bien aimer.
Voilà le portrait de celle
Que je ne, etc.

Sans égale et sans modèle
Qu'elle doit vous alarmer,
O vous qu'un amant fidèle
Jure de toujours aimer!
Tremblez s'il voit jamais celle
Que je ne, etc.

Mais j'écoute trop mon *zèle;*
Je commence à m'alarmer.
Vous la dépeindre si belle,
Si propre à tout enflammer,
N'est-ce pas vous nommer celle
Que je ne veux pas nommer?

LETTRE CLXXXV.

On a fait en quatre volumes une édition posthume des œuvres de M. Bordes de Lyon, homme d'esprit, qui avait eu du moins la sagesse de cultiver les lettres plutôt en amateur qu'en écrivain, et qui sûrement ne saurait pas bon gré à ses éditeurs d'avoir indistinctement livré au public ce que le plus souvent il n'avait composé que pour son propre amusement, et confié qu'à quelques amis. Il était connu dans la littérature par une très-bonne réfutation des paradoxes de Rousseau

sur les sciences. Cette dispute dans laquelle il eut tout l'avantage que doit donner une bonne cause à un bon esprit, lui fit beaucoup d'honneur. On imprima ses discours à ce sujet dans toutes les éditions des œuvres de Rousseau, et ils font aujourd'hui la partie la plus estimable, sans contredit, des quatre volumes où l'on a recueilli tout ce qu'avait laissé M. Bordes dans son porte-feuille. On n'aurait pas dû y mettre une tragédie de *Blanche de Bourbon* dans laquelle il n'y a pas une étincelle de talent, des comédies et des proverbes qui pouvaient passer comme ouvrages de société, mais qui sont fort loin du mérite nécessaire pour soutenir l'impression. A l'égard de ses poésies, il y a quelques morceaux agréables, mais en général elles sont fort médiocres, et les éditeurs auraient dû y mettre bien plus de choix. La meilleure de ses pièces est une fable imitée d'Homère, intitulée *Chloé et le Papillon :* à quelques vers près, qui ne sont pas de bon goût, c'est une jolie bagatelle ; elle a été insérée dans plusieurs recueils ; c'est ce qui m'empêche de la transcrire ici. J'aime mieux copier un morceau tiré d'une pièce sur un *Voyage d'Italie*, où se trouvent à mon gré les meilleurs vers de l'auteur.

Que d'objets ravissants pour mes regards *confus!*
Obélisques pompeux élancés jusqu'aux nues,
Temples, cirques, palais, innombrables statues
De héros immortels, de dieux qui ne sont plus!
Romains, tous les lauriers ont couronné vos têtes;

Enfants des Muses et de Mars,
Vous avez fait briller les doux rayons des arts,
Parmi les éclairs des tempêtes.
Quels biens ne vous doit pas l'univers enchanté!
Ah! votre moindre gloire est de l'avoir dompté.
Deux fois la féconde Ausonie,
Sous Auguste et sous Léon-Dix,
Vit croître dans son champ les palmes du génie,
Et ces nouveaux Césars furent les Médicis.
Tout passe, tout finit : cette seconde aurore
N'a duré qu'un matin, et s'est éteinte encore.
Habitants paisibles et doux,
On accourt sur vos bords des terres étrangères;
Mais c'est la gloire de vos pères
Que l'on vient admirer chez vous.

A l'exception du premier vers, qui finit par une cheville, le reste est d'une tournure élégante. On peut encore citer un madrigal et une épigramme que voici :

Sur une boite à mouche.

Jeune beauté, cette glace infidèle,
Peu digne de rendre tes traits,
Les laisse évanouir quand tu t'éloignes d'elle.
Vois tous nos cœurs soumis à tes attraits;
C'est là que ton image, et plus vive et plus belle
Se retrace toujours sans s'effacer jamais.

ÉPIGRAMME.

D'avoir hanté la comédie,
Un pénitent, un bon chrétien,

S'accusait et promettait bien
De n'y retourner de sa vie.
Voyons, lui dit le confesseur :
C'est le plaisir qui fait l'offense.
Que donnait-on ? *Le Déserteur.*
Vous le lirez pour pénitence.

On trouve dans ce même recueil une traduction d'un morceau d'*Algarotti* sur l'opéra, dans lequel il y a des observations très-justes. On n'y trouve point le *Catéchumène* et *Parapilla*, deux ouvrages de M. Bordes, dont l'un fut revu et corrigé par Voltaire, et imprimé dans ses œuvres; l'autre, imité d'un ouvrage italien, est un poëme dans le goût de l'Arétin, inséré dans quelques recueils orduriers. On peut observer que ces deux morceaux, dont l'un est contre la religion et l'autre contre les mœurs, sont en général mieux faits et mieux écrits que les autres ouvrages de l'auteur; ce qui paraît prouver que ce genre est plus facile que tout autre, et qu'il faut moins de talent pour y réussir.

Au reste, cette édition est précédée, suivant l'usage, d'une longue et inutile préface, où toutes les productions de M. Bordes sont démesurément louées. Le panégyriste provincial n'a pas manqué d'imiter la ridicule emphase du style à la mode. Il nous apprend que *le temps, ce destructeur impitoyable de toutes choses, avait affaibli par des dégradations insensibles les forces de M. Bordes;* ce qui est vraiment merveilleux. Nos prosailleurs

et nos rimailleurs ne se guériront-ils jamais de la maladie des phrases?

Je joindrai ici des vers de M. de Rulhières à M. de Montesquiou, sur les bustes des grands écrivains qui ornent sa bibliothèque, et la réponse de M. de Montesquiou.

Les Muses de fleurs couronnées,
Dans le plus riant appareil,
Attendront là votre réveil,
Et voudront à l'envi remplir vos matinées.
Tous ces maîtres fameux de sagesse et d'amour,
Dont vous pratiquez la doctrine,
Et l'ami de Mécène et l'amant de Corine
Près de votre bureau s'asseoiront tour-à-tour.
C'est là que leurs ombres volages,
C'est là que les Chaulieu, que les Anacréons,
En prêtant quelquefois l'oreille à vos chansons,
Croiront entendre leurs ouvrages.

RÉPONSE.

Lorsque des lauriers d'Apollon
Vous voulez me faire une aigrette;
Lorsque pour orner ma retraite,
Vous démeublez votre maison;
D'une bonté si libérale
Je sens le prix comme je dois.
C'est ainsi que les plus grands rois
Daignent honorer la sandale
Du successeur de saint François.
Des dons que m'a faits votre muse
Je me suis vanté ce matin.

Eh ! m'a-t-on dit, c'est qu'elle en use
Comme des choux de son jardin.

On peut voir ici toute la distance d'un écrivain à un amateur.

Il vient de paraître un nouveau *Voyage d'Italie*, après tant d'autres que nous avions déja : *in sylvam ne ligna feras*. Il est intitulé, *Lettres contenant le journal d'un Voyage fait à Rome en* 1773 : deux volumes *in*-12. Pour savoir si l'auteur a bien vu, il faudrait comparer sa description avec celles des auteurs les plus accrédités, ou voir les objets sur les lieux ; mais ce qu'il est facile d'apercevoir, c'est que sa relation n'est ni d'un bon écrivain, ni d'un homme instruit. Il cite à tout propos des passages d'auteurs latins qu'il estropie également et dans le texte et dans la traduction. Ce que j'ai trouvé de plus curieux, c'est un petit conte de Robbé, rapporté en note, qui m'a paru mieux fait que ne le sont ordinairement les vers de ce dur et grossier rimeur.

Saint Colomban dans un bourg helvétique,
Prêchant un jour le dogme évangélique,
Voyait glisser sur ces esprits bouchés
Tous les traits forts qu'il avait décochés.
Il veut tenter *si sourds* à ses oracles,
Ils se rendront à la voix des miracles.
Par le ciseau dans la pierre creusé,
Est un bassin sur la place exposé.
Enfants, dit-il, pour prouver sans réplique
Aux plus obtus que la foi que j'explique

Est le chemin qui seul conduit aux cieux,
Je vais souffler sur la pierre à vos yeux,
Et dans l'instant vous allez voir en quatre
Les pans brisés sur le pays s'abattre.
Nouveau Moïse, il souffle, et le bassin
Est pourfendu sous les lèvres du saint.
Vous eussiez cru que prouvant de la sorte,
Le cas bientôt eût été résolu.
Mais savez-vous ce qu'il en fut conclu?
C'est que l'apôtre avait l'haleine forte.

LETTRE CLXXXVI.

M. Rosset, auteur d'un *Poëme en six chants sur l'Agriculture*, qui parut, il y a quelques années, vient de publier trois nouveaux chants sur les *Jardins potagers*, qui forment une suite à son ouvrage. On y retrouve le même mérite et les mêmes défauts que dans son *Agriculture* : quelque pureté dans la diction, mais très-peu de poésie de style et nulle imagination. On peut croire que si Virgile eût voulu chanter les jardins potagers, il n'en eût pas fait trois chants; ce sujet ne les comportait pas; il est trop peu poétique, et ne pouvait se traiter qu'avec beaucoup de choix et de goût; il fallait le restreindre et l'orner. C'est sur-tout en poésie qu'il faut se souvenir du précepte de la Fontaine :

Loin d'épuiser une matière,
Il n'en faut prendre que la fleur.

Le morceau sur les jardins chinois m'a paru le plus passablement écrit.

Ce supplément est dédié au roi Louis XVI, comme l'ouvrage l'avait été à Louis XV, et il est sorti des presses de l'imprimerie royale. On sait que Didot les a surpassées de beaucoup : il vient de commencer une collection de *Classiques latins et français*, qui doivent servir à l'éducation du dauphin. Le même projet avait été formé pour celle d'un autre dauphin, fils de Louis XIV, avec cette différence qu'alors le mérite de ces éditions *ad usum delphini*, consistait sur-tout dans le choix et l'utilité des commentaires, ce qui les fait encore aujourd'hui rechercher des gens instruits; au lieu que dans les nouvelles collections de Didot, il n'y a rien pour l'instruction, et qu'on n'a travaillé que pour le luxe. Cette différence peut servir à caractériser le siècle passé et le nôtre. Didot a commencé par un *Théâtre choisi de Corneille*, en deux volumes *in*-4°, et un *Télémaque*, en deux volumes du même format. Il ne paraît encore que le premier volume de chacun des deux ouvrages, et le second doit être publié dans trois mois. L'exécution est de la plus grande beauté.

M. Dassier, élève de feu M. de Foncemagne, mais qui n'est point de la famille du savant Dacier, quoiqu'il marche dans la même carrière, a été élu pour remplacer M. Dupuy dans la place de secrétaire de l'académie des inscriptions.

On entreprend des livres utiles, mais l'exécu-

tion ne répond pas au projet. L'*Histoire des progrès de la puissance navale d'Angleterre* était, par exemple, un sujet d'une grande importance, et fait pour produire un ouvrage aussi intéressant qu'instructif. Les deux volumes qu'on a publiés sur cette matière, sont apparemment de quelque phrasier de collége, qui ne sait pas qu'une histoire n'est pas une amplification de rhétorique. Cependant il y a quelques faits dans son ouvrage, et par là il n'est pas tout-à-fait inutile, comme tant de brochures dont je m'abstiens de parler.

Le *Roi Léar* a été interrompu après la dix-neuvième représentation, et l'impression de la pièce n'avait pas nui jusques-là à l'affluence des spectateurs. Quoique tout le monde avouât qu'il était impossible de la lire, tout le monde allait la voir, parce que tout grand succès excite la curiosité. L'auteur lui-même a dit un assez bon mot à l'occasion de cette pièce dont on lui reprochait les défauts, qu'il ne pouvait pas trop excuser : *Je n'aspire*, dit-il, *qu'à être le Bridaine de la tragédie*. On sait que ce Bridaine était un missionnaire de nos jours, qui prêchait dans les places publiques, et dont l'éloquence inculte et brute, mais quelquefois vive et forte, produisait de grands effets sur le peuple. Il est clair que si une pièce de théâtre n'était pas faite pour durer plus long-temps qu'une mission, et pour plaire à d'autres qu'au peuple, M. Ducis aurait pris le bon parti. Mais, comme l'art dramatique, ainsi que tous les beaux-

arts, n'a de vrais juges que les connaisseurs, et n'a de succès durable que par des beautés qui obtiennent leur suffrage, il s'ensuit que lorsque dans ce genre on se fait Bridaine, c'est qu'on ne peut pas être Massillon.

On lit dans quelques sociétés un manuscrit de M. de Voltaire, donné par madame Denis à Beaumarchais pour l'édition générale qui s'imprime à Kell. J'en ai entendu la lecture chez M. le duc de Choiseul, faite par Beaumarchais lui-même; car il ne confie le manuscrit à personne : ce sont des *Mémoires pour servir à l'histoire de sa vie, rédigés par lui-même.* Mais en les lisant, on s'aperçoit qu'il n'a guère eu qu'un objet, celui de se venger du roi de Prusse, et de laisser un monument qui démentît les éloges qu'il lui a si longtemps prodigués. Ce qui prouve qu'il n'avait pas d'autre but, c'est qu'il ne parle presque d'autre chose, et que ses mémoires commencés (dit-il) en 1733, vers le temps de ses premières liaisons avec le roi de Prusse, finissent vers 1760, un peu après l'époque où il s'était retiré sur les terres de Genève. Il serait singulier qu'il n'eût pas écrit depuis un seul mot sur tous les évènements où il a été mêlé; et ce qui le serait encore plus, c'est que dans ces mémoires il ne prononçât pas même le nom d'un seul de ses ennemis; pas un mot sur Desfontaines, sur le poëte Rousseau, sur Labeaumelle, etc. Il semble qu'il n'ait voulu écrire que contre Frédéric; d'où je conclus qu'il n'a écrit

qu'après sa brouillerie avec lui. La vie privée de ce prince et celle de son père Frédéric Guillaume, son esprit, son caractère, les démêlés que Voltaire eut avec Frédéric à Berlin, l'aventure de Francfort, tout est du style de *Candide*, et c'est un des ouvrages les plus piquants sortis de la plume de l'auteur. Il s'excuse comme il peut sur les louanges dont il chante la palinodie; il avoue plaisamment qu'attendu *la faiblesse humaine*, il n'a pu résister à un roi qui le cajolait toute la journée. *Je l'appelai Salomon*, dit-il, *et ce sobriquet lui est resté quelque temps*. Du reste, il raconte tout avec une gaieté cynique, avec cette indifférence d'un vieillard qui a pris le parti de ne voir dans ce que la vie a de plus triste et l'humanité de plus affreux, que le côté ridicule. Ces lectures ont fait du bruit; M. de Vergennes a exigé de Beaumarchais qu'elles cessassent, et le manuscrit ne doit être imprimé qu'après la mort du roi de Prusse.

LETTRE CLXXXVII.

La rentrée des théâtres n'a pas été brillante. Rien de nouveau à l'Opéra ni aux Français, si ce n'est que ceux-ci ont fait repeindre leur salle en bleu, pour faire disparaître la teinte trop uniforme des fonds blancs. La nouvelle salle des Italiens, bâtie sur le terrain de l'ancien hôtel de

Choiseul, est fort critiquée, et ce n'est pas sans fondement. Il semble en effet, quoiqu'on bâtisse de tous côtés à Paris, que le bon goût de l'architecture ait encore plus de peine à s'introduire en France que la bonne musique. Rien n'est si élégant que la décoration intérieure de nos maisons, et rien n'est si rare que de rencontrer des édifices que l'on puisse comparer à cette foule de palais superbes qui en Italie font l'admiration des étrangers. Tous les monuments publics élevés de nos jours sont mesquins ou maussades, si l'on excepte l'école de chirurgie qu'on laisse enterrée dans une vilaine petite rue, et la grande église de Sainte-Geneviève qu'on n'achève point : celle-ci d'ailleurs n'est que la miniature du Panthéon romain. Nos architectes devraient faire de même, et ouvrir Palladio pour y puiser les idées du beau. Il n'y a en architecture qu'un certain nombre de belles proportions : il faut les adopter ou rester dans la barbarie. Les gens de l'art disent que c'est ce dernier parti qu'a pris l'architecte de la comédie italienne. Son frontispice est formé de colonnes colossales, dont la base est écrasée, et qui pourtant placées de manière à n'être vues que de près, sont d'un effet nécessairement désagréable. Il a imaginé de faire régner au troisième étage de son bâtiment un balcon de pierre en saillie, qui est la chose la plus ridicule, et cette même bizarrerie se trouve dans le nouveau bâtiment du Palais-Royal. Il a conservé dans l'intérieur l'ancienne

forme oblongue, quoiqu'il soit bien reconnu que la forme de l'hémicycle qui règne à la Comédie-Française et à l'Opéra de la porte Saint-Martin, est la seule agréable à l'œil et favorable pour placer les spectateurs de manière qu'ils voient tous également. Au reste, la commodité publique est assurément la chose dont on s'embarrasse le moins. Beaucoup de petites loges incommodes et payées fort cher, beaucoup de boutiques que l'on puisse louer, voilà ce qui occupe principalement les architectes. Comment veut-on qu'avec ce principe ils songent à la largeur des corridors, à la beauté des escaliers, à la facilité des dégagements, aux effets de la perspective? Tout cela cède à l'intérêt d'économiser quelques toises de terrain, et tout cela fait penser que les Français, quoique portés, par un esprit flexible et imitateur, à cultiver les découvertes des autres nations, n'ont en général ni un véritable amour des arts (ceux de l'imagination exceptés), ni un sentiment exquis de leurs effets. Le seul qu'ils aient perfectionné est celui du théâtre, parce qu'il tient à l'esprit de société, qui est particulièrement le leur; encore ce même art, corrompu et avili par l'esprit de parti et la contagion du mauvais goût, touche-t-il aujourd'hui à l'époque de la plus honteuse décadence.

Les deux pièces données aux Italiens pour leur inauguration, ne serviront pas à le relever. La première avait pour titre : *Thalie à la nouvelle*

salle. C'est une production de Sedaine, et l'on devait bien s'attendre que cet homme, dont le talent réel est celui d'assembler sur la scène de petits tableaux bien ou mal amenés, mais susceptibles d'effet, ne réussirait pas dans un genre où il est impossible de se passer d'esprit et de style, deux choses qui ne brillent pas dans les écrits de Sedaine, sur-tout la dernière. Aussi la pièce qui était en trois actes a-t-elle eu beaucoup de peine à être achevée, et on ne l'a pas vue une seconde fois. Cependant on assure que Sedaine, qui ne doute de rien, se propose de l'imprimer. Il y avait sur-tout un couplet de Melpomène, qui a été prodigieusement hué : c'est une plaisante idée que de faire arriver Melpomène sur le théâtre d'Arlequin, et une plaisante chose que Sedaine faisant parler Melpomène.

L'autre pièce du même genre s'appelle *le Réveil de Thalie*, et il se trouve encore que ce *réveil* a endormi le public, qui ne s'est réveillé que pour siffler. Pas une scène comique, pas une idée ingénieuse; Pannard mis à côté de Molière; *Lélio*, *Riccoboni*, *Thomassin*, mis au rang des grands hommes; un tas de lieux communs en dialogue et en dissertation, et la Fontaine se trouvant au milieu de toute cette cohue, sans qu'il soit possible de deviner pourquoi : voilà le canevas de cet ouvrage, qui est, dit-on, d'un M. Desfontaines, qui n'est pas la même chose que la Fontaine. Ce n'est pas qu'il n'ait voulu aussi débiter des fables

sur le théâtre, malgré le public qui n'a pas voulu les entendre. Il est clair qu'un homme qui s'avise de mettre de nouvelles fables dans la bouche de la Fontaine, à coup sûr ne sait pas ce que c'est que des fables. On a pourtant annoncé une seconde représentation de la pièce réduite en deux actes; mais avant peu le public la réduira à rien.

On a joué sur les boulevards *le Roi Lû*, parodie du *Roi Léar*, qui a été aussi suivie et aussi applaudie que la tragédie. Elle est d'un nommé Parisot (1), qui a eu quelques succès dans ce genre. Le style en est facile et ingénieux; les critiques sont justes, et les ridicules de la tragédie de Ducis y sont plaisamment saisis.

LETTRE CLXXXVIII.

Une des plus ridicules productions qu'on ait vues sur le théâtre de l'Opéra, est sans contredit *Péronne sauvée*, jouée le 27 mai dernier. Le sujet de ce drame, prétendu lyrique, est une anecdote qui se trouve dans quelques mémoires, où l'on prétend que Péronne, assiégée par les Anglais du temps de François Ier, fut sauvée par une boulangère nommée *Marie Fouré*, dont la boutique

(1) C'est encore un des hommes de mérite qui ont passé sous la *hache révolutionnaire*.

touchait à un souterrain par lequel les ennemis étaient prêts à surprendre la ville, lorsque cette courageuse femme, avertie par le bruit, se présenta pour les repousser, répandit l'alarme par ses cris, tua même quelques Anglais de sa main, aidée de l'avantage du lieu, et secourue par sa famille, et donna le temps à la garnison de venir au secours et de sauver la place. M. de Sauvigny prétend que tous les historiens ont gardé le silence sur cette action : il s'écrie dans un avertissement, avec le ton d'emphase qui est aujourd'hui de mode : *C'est de cet oubli que j'ai voulu venger Marie Fouré.* Que cette *vengeance* est belle, et que *Marie Fouré* est bien *vengée* par un opéra qui a été sifflé ! Il se vante encore, dans ce même avertissement, de n'avoir point employé d'*intrigue amoureuse*, et, dans la liste des acteurs, on trouve d'abord Saint-Quentin, *amant d'Hélène*, et Lubin, *amant de Juliette;* et, ce qui même a paru le plus choquant, c'est cet *amour* de village qui dès la seconde scène présente un tableau de Dancourt au milieu de l'héroïsme militaire et du fracas d'un siége. L'auteur a pris cette disparate grotesque pour un contraste piquant. On entend dès les premiers vers,

L'ennemi de Péronne assiége les remparts;
Nous courons les mêmes hasards.
Parlez de mon bonheur, et non de mon courage.

Et, après cet échantillon tragique, arrive tout

de suite Juliette pour dire en style de paysannerie :

Les voilà donc partis! tant mieux! que de façons!
Ils ont bien fait; je m'ennuyais d'attendre.
Les filles de nos environs
Aux noces de ma sœur près de moi vont se rendre,
Et mon ami Lubin mènera les garçons.

Cette platitude de diction se soutient d'un bout à l'autre, et c'est une chose curieuse que le dialogue entre Juliette et Lubin, pendant que l'ennemi est aux portes. L'absurdité du plan est digne du style : l'auteur de *Péronne sauvée* a voulu remplir son titre ; car elle est *sauvée* à tous les actes. Ce sont continuellement des attaques et des défaites; tout le régiment des gardes est employé dans cet opéra, qui fait le vrai pendant du *fameux Siége* de Nicolet. On y a tout mis en œuvre jusqu'à l'explosion d'une mine, et tout cet appareil de guerre que l'on aime à voir sur la scène, est ce qui a préservé cet ouvrage d'une chûte totale; car il avait été si maltraité à la première représentation qu'on ne croyait pas qu'il fût rejoué ; mais la direction n'a pas voulu perdre toutes ses dépenses.

La musique est de Dezède, dont le talent est connu. On n'a pas été content de son récitatif ni de ses accompagnements ; mais on a trouvé du mérite dans ses chœurs, dans le chant de ses airs et dans ses ballets, et on l'a plaint d'avoir eu à travailler sur un si pitoyable canevas.

Il est bon d'observer que M. de Sauvigny a fait imprimer son opéra dans un petit recueil périodique qu'il intitule *Après-soupers de société*. Ces *Après-soupers* sont composés en grande partie des ouvrages de l'auteur de *Péronne sauvée*, comme *les Illinois*, *la Mort de Socrate*, *le Persiffleur*, pièces fort médiocres et fort oubliées, qu'il tâche de ressusciter sous un nouveau titre ; et toute cette charlatanerie mercantile s'appelle de la littérature !

On a remis au Théâtre-Français *Jeanne de Naples;* mais la grossesse déja beaucoup trop visible d'une actrice qui ne peut pas être remplacée, n'a pas permis de donner plus de trois représentations de la pièce, qui d'ailleurs n'a pas été moins accueillie que dans sa nouveauté, et qui est actuellement imprimée.

MM. Piis et Barré, que quelques disgraces semblaient avoir dégoûtés des vaudevilles, ont repris courage, et donné *les Voyages de Rosine*, sujet tiré d'un conte de Piron; c'est dire que le fond en est un peu graveleux, et c'est précisément ce qui a fait goûter la pièce. Le public, au Théâtre-Italien, a les oreilles beaucoup moins délicates qu'à la Comédie-Française.

Larive s'est avisé de donner sous son nom un *mélodrame* intitulé *Pyrame et Thisbé*, dont apparemment quelqu'un lui a fait présent ; il est vrai que le présent était mince. On donne très-improprement ce nom de *mélodrame* à des scènes

en prose dont les intervalles sont remplis par des accompagnements analogues à l'action, genre bâtard dont le *Pygmalion* de Rousseau paraît avoir donné l'idée, et qui est assurément une bien mauvaise invention. Ici ce n'était autre chose qu'un long monologue de Pyrame qui attend Thisbé, comme dans la fable, et qui en l'attendant se répand en lieux communs du plus mauvais goût, jusqu'à ce qu'il trouve le voile qui lui fait croire qu'elle est morte. Il se tue ; elle arrive et se tue près de lui. Larive qui jouait Pyrame, a été écouté avec une indulgence personnelle par le public qui s'ennuyait, mais qui savait bien que cette rapsodie disparaîtrait dans huit jours.

LETTRE CLXXXIX.

Linguet retiré de nouveau en Angleterre, après être sorti de la Bastille, a recommencé ses annales par des *Mémoires* sur cette prison d'état qu'il avait annoncés long-temps d'avance, et qui ont excité une grande curiosité, comme devant révéler des secrets inconnus jusqu'ici, et des mystères épouvantables. Les curieux ont été trompés, quand on a vu que dans trois numéros uniquement employés à ce sujet, il n'avait dit, à travers de longues et fastidieuses déclamations, que ce que tout le monde savait déja, c'est-à-dire que la manière dont on traite les prisonniers de la Bastille est

aussi arbitraire que le pouvoir qui les y renferme; et comment cela serait-il autrement? Comme cette espèce d'emprisonnement illégal est une vengeance et non pas une punition, le traitement qu'on y reçoit est toujours proportionné au ressentiment personnel. Beaucoup de particuliers qui ont été à la Bastille, disent y avoir été traités avec beaucoup de douceur, plusieurs même avec toutes sortes d'égards; d'autres l'ont été très-durement; et il est croyable que Linguet, à qui l'on a cru faire grace en ne lui ôtant que sa liberté, aura été très-resserré. Cependant il avoue lui-même qu'il a été fort bien nourri; mais il ajoute que c'était *dans le dessein de l'empoisonner*. En vérité cet homme, avec ses mensonges et sa déraison, gâterait la meilleure cause. Certainement quiconque a été mis à la Bastille a droit de se plaindre, et Cartouche même m'intéresserait s'il me disait : On devait me juger et on m'a mis dans un cachot. Mais à qui Linguet fera-t-il croire qu'on ait voulu *l'empoisonner?* Notre gouvernement n'est rien moins qu'empoisonneur; et sur la peinture qu'il fait lui-même de l'administration intérieure de la Bastille, il est sûr qu'un homme dont on voudrait se défaire serait bientôt anéanti, sans qu'il restât la moindre trace de son existence ni de sa mort. Donc si Linguet est vivant, c'est qu'on n'a pas voulu le faire mourir. Il prétend que c'est la bonté de son tempérament qui l'a sauvé, ou plutôt *la Providence* qui le réservait à

de grandes choses. Nous verrons où cette providence le conduira; probablement ce ne sera pas à devenir un bon écrivain, ni même un honnête homme. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il reproche au gouvernement de l'avoir fait enfermer, au lieu de lui faire son procès, il a malheureusement trop raison. Il est dur d'avoir tort avec Linguet; mais c'est ici l'occasion de se rappeler l'histoire assez connue de *Faussard l'enroué.* C'était un Normand, déterminé plaideur et hardi fripon, qui avait perdu vingt procès plus mauvais les uns que les autres. Le hasard fit qu'on lui en intenta un très-injuste, et sa partie adverse ne manqua pas de rappeler toutes les iniquités dont il était chargé. Voici la réponse de son avocat : *Si Faussard l'enroué mérite d'être pendu, qu'on le pende, je ne m'y oppose pas; mais il ne faut pas le voler, et c'est ce dont il s'agit.* Faussard gagna sa cause, et fut pendu quelque temps après.

Les comédiens se sont avisés, je ne sais pourquoi, de vouloir remettre une mauvaise tragédie du vieux Laplace, jouée il y a environ quarante ans. Cette pièce est *Venise sauvée*, traduite à-peu-près d'une pièce anglaise d'Otwai. Elle eut quelque succès dans sa nouveauté, parce que alors la littérature anglaise commençait à être de mode, et que la mode décide de tout. Mais quand on compare cet ouvrage au *Manlius* de la Fosse, où le même sujet est supérieurement traité, c'est alors qu'on s'aperçoit combien l'art de la tragédie est

mieux connu parmi nous que chez les Anglais. Il ne manque à notre *Manlius* pour être un ouvrage du premier ordre, que plus de poésie de style et plus d'éloquence dramatique. Dans *Venise sauvée*, caractères, mœurs, intrigue et style, tout est indigne de la tragédie, quoique le sujet soit tragique. Comment supporter la bassesse du rôle de Jaffier, qui remet sa femme à un tas de brigands qui lui sont inconnus ? Comment concevoir que cette femme qui vient lui dire un moment après qu'un de ces brigands a voulu la violer, et qu'elle n'a pu se défendre qu'avec un poignard, retourne encore, du consentement de Jaffier, auprès de ce même Renaud, reparaisse sur la scène avec lui sans qu'il soit question le moins du monde de ce viol, sans que Jaffier en dise un seul mot? Quel excès d'indécence et d'invraisemblance ! La diction est aussi mauvaise que le reste, et c'est ce qu'on peut dire de pis. Cette tragédie a été sifflée, et l'on n'a pu la jouer que deux fois : à coup sûr on ne la reverra jamais.

Si quelque chose prouve cet empire de la mode dont je parlais tout-à-l'heure, c'est l'engouement pour les *Noces de Figaro* dans les lectures de société. C'est un vrai fouillis dans le goût des *Journées espagnoles* de Lope de Vega et de Calderon, de manière qu'à force d'aimer le changement et la nouveauté, nous revenons précisément au point d'où nous étions partis. Tout le monde sait qu'avant Molière, tous nos auteurs comiques

empruntaient leurs intrigues du théâtre espagnol, chaos de situations forcées, où l'on comptait pour rien le bon sens, les mœurs et la vraisemblance. Les *Noces de Figaro* sont tellement calquées sur ce modèle, que l'auteur les a faites pour remplir le spectacle entier sans petite pièce, et qu'en effet la représentation doit durer au moins quatre heures. Pour donner une idée des mœurs de la pièce, il suffit de dire sur quoi roule la principale intrigue; car il y en a trois ou quatre qui marchent ensemble. Le comte Almaviva, dont Figaro est devenu le principal domestique, veut le marier à une femme-de-chambre de la comtesse son épouse, jeune fille très-jolie, élevée chez lui; il veut lui donner une dot, mais c'est à condition que le jour même de ses noces elle lui donnera un rendez-vous, et qu'il jouira du *droit du Seigneur;* sans cela point de dot. On peut juger dès-lors du genre et du ton de la pièce. Figaro est reconnu pour être le fils naturel d'une Marceline, femme de charge de la maison, et deux hommes dont l'un a été son amant avoué, et dont l'autre veut être son mari, disputent devant elle à qui ne sera pas le père de Figaro. Le dialogue est assaisonné de saillies à l'avenant, lardé de calembourgs et de lieux communs d'une philosophie aussi triviale que déplacée. Eh bien! on trouve pourtant dans ce pot-pourri beaucoup d'esprit; de gaieté, et même des situations comiques, au moins dans les trois premiers actes : mais la

longueur et le vide des derniers m'ont paru insupportables; et en total c'est un monstre dramatique, mais qui n'en est pas moins susceptible d'un succès dont le dangereux exemple irait à nous ramener à l'enfance de l'art. Jusqu'ici le roi ne veut pas accorder la permission de le représenter à Paris; mais on le répète actuellement pour le jouer à Maisons chez M. le comte d'Artois, et c'est, dit-on, un acheminement pour le faire jouer au Théâtre-Français. On lit si peu pour s'instruire, et bien des amateurs du théâtre le connaissent si peu, que la plupart regardent comme des choses très-neuves et très-originales toutes ces vieilleries traînées, il y a cent cinquante ans, sur les tréteaux d'Arlequin et de Scaramouche. Il en est parmi nous des ouvrages d'esprit comme des modes de la rue Saint-Honoré : on prend pour nouveau ce qui est renouvelé de nos grand'mères.

Il a paru une *Histoire d'Hyder Aly Kan*, ce conquérant indien qui le premier s'est fait craindre des Européens dans ces contrées où ils dominaient depuis trois siècles. Cet ouvrage écrit par un officier français qui a été dix ans au service d'Hyder, contient des détails curieux sur cet homme célèbre; mais jamais livre ne fut plus mal rédigé ni plus mal écrit. Il y a beaucoup plus de méthode et de correction dans les deux volumes nouveaux qu'a donnés M. Lévêque pour compléter son histoire de Russie. Il y traite des diffé-

rents peuples soumis à la domination des Russes, et cette partie de son ouvrage m'a paru meilleure que les premières, peut-être parce que les objets étant moins grands, ne demandaient pas la même force de style.

Les exemples d'enfants précoces ne sont pas très-rares aujourd'hui. Le fils de l'avocat Beaumont, qui n'a pas douze ans, a écrit après la mort de sa mère un portrait de son caractère et un résumé de ses principes, avec une justesse d'idées et d'expressions qui plairaient dans un homme de vingt ans; et la fille du président de Sivry, à l'âge de dix ans, fait des vers encore plus étonnants que la prose du petit Beaumont. On en peut juger par ceux-ci, qu'elle a composés pour madame de Montesson qui venait de donner sur son théâtre une réprésentation d'une de ses comédies, dont le titre est *l'Hôtesse coquette*.

L'Hôtesse coquette est la pièce
Que l'on devait jouer ce soir.
J'étais chez une aimable hôtesse;
Mais en elle je n'ai pu voir
Une beauté fausse et légère;
Son ame démentait son rôle et ses discours.
Je venais voir celle qui cherche à plaire;
J'ai vu celle qui plaît toujours.

LETTRE CXC.

Il y avait bien quelque risque, même pour un autre que moi, à faire paraître *Philoctète* après *le Roi Léar*, et l'on pouvait craindre que la belle nature de Sophocle ne fût pas fort goûtée par ceux qui avaient tant applaudi la nature brute, informe et si souvent fausse de Shakespeare. Enfin dans tous les temps c'est une étrange entreprise au Théâtre-Français qu'une pièce non-seulement sans amour, mais sans rôles de femmes. L'un de nos grands Aristarques, l'auteur des *Petites Affiches*, et le terrible Clément, et bien d'autres du même bord, avaient annoncé que la pièce tomberait. Point du tout : elle a eu le succès le plus complet. On a pleuré et applaudi pendant trois actes; car une tragédie grecque n'en comporte pas davantage sur notre théâtre. C'est même depuis *Warwick* et *Mélanie*, l'ouvrage de moi qui a essuyé le moins de contradictions. On a fort disputé le succès des *Barmécides* et même de *Jeanne de Naples;* mais ici, comme je n'étais qu'en second, on s'est laissé faire, et le respect pour un ancien l'a emporté sur l'envie de nuire à un moderne. Ce respect pourtant n'a pas empêché le *Journal* de Paris, qui décide toujours de tout en deux lignes, de reprocher magistralement à Sophocle *un défaut*,

disait-il, *qui tient à la nature du sujet : c'est que l'intérêt va en décroissant d'acte en acte.* Comme il s'agissait d'un ancien et non pas de moi, j'ai cru devoir relever ces messieurs sur une critique si légèrement hasardée, et je n'ai pas eu grande peine à leur prouver, à la grande satisfaction du public, qu'ils avaient très-injustement condamné Sophocle, et par la même occasion j'ai justifié contre eux Larive qu'ils avaient accusé de trop crier, et qui n'a jamais encore joué un rôle aussi bien que celui de Philoctète. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore à désirer; mais en général ce rôle a marqué un progrès sensible dans son talent, qui par malheur est en lui-même non-seulement inégal, mais journalier.

Le chevalier de Florian m'a fait l'honneur de m'adresser sur le succès de *Philoctète*, des vers que je n'ai pu m'empêcher de trouver très-jolis, quoique j'y sois complimenté, et crois devoir les transcrire ici pour lui en faire honneur.

VERS A M. DE LA HARPE,

En sortant de la représentation de Philoctète.

Que tu m'as fait verser de pleurs!
Comme ton Philoctète est touchant et terrible!
Que j'ai souffert de ses douleurs!
Je ne sais pas le grec, mais mon ame est sensible,
Et pour juger tes vers il suffit de mon cœur.
La Harpe, c'est à toi de remplacer Voltaire :
Il l'a dit en mourant; l'Hercule littéraire

T'a choisi pour son successeur.
Va, laisse murmurer une foule timide
D'envieux désolés, d'ennemis impuissants.
Prends Philoctète pour ton guide :
Comme lui tu souffris du venin des serpents,
Et possèdes les traits d'Alcide.

La parodie, oubliée pendant vingt ans, semble vouloir reprendre depuis quelques années. C'est un genre de plaisanterie un peu froid et le plus souvent de mauvais goût : il n'excite guères que cette espèce de rire dont on est tout honteux un moment après; cependant, quand il est assaisonné du sel d'une bonne critique, il peut au moins amuser l'esprit. De toutes celles qu'on a faites de nos jours, il n'y en a que deux ou trois qui aient fait quelque fortune; *le Roi Lû*, *la Veuve de Cancale*, parodie de *la Veuve du Malabar*, et celle de *Richard III*. Celle-ci est remarquable, en ce que c'est la seule qu'on ait faite sur une tragédie tombée. D'ordinaire, on n'accorde les honneurs de la parodie qu'aux pièces qui réussissent. *Jeanne de Naples* vient de les obtenir au Théâtre-Italien, où elle a été parodiée en prose sous le nom de *Dame Jeanne* (1). J'aurais été volontiers rire moi-même de mon

(1) L'auteur de cette parodie était fort jeune, et il a prouvé depuis qu'il était capable de mieux faire. Nous avons eu de lui des opéras comiques et des vaudevilles qu'on peut ranger parmi les bonnes pièces de ce genre.

travestissement s'il avait été gai; mais il m'est revenu de toute part que la pièce était si insipide, qu'elle a été vilipendée même par ceux qui auraient bien voulu qu'elle fût meilleure. Il n'y a eu que l'intrépide abbé *Aubert*, qui dans ses *Affiches de Paris* ait osé faire l'éloge de cette parodie, qui pourtant n'a pu être jouée que quatre ou cinq fois à un théâtre où vingt représentations sont un succès médiocre. Une des plus fortes plaisanteries de la pièce roulait sur le nom de *Dame Jeanne*, qu'on donne dans le peuple à une grande cruche d'eau. *On m'appelle Dame Jeanne*, disait la reine, *parce que je raisonne comme une cruche*. L'abbé Aubert ne tarit pas sur la finesse d'un pareil trait qui suffit pour faire juger des autres.

Beaumarchais, qui semble fait pour les évènements singuliers, vient d'éprouver un petit désagrément fort extraordinaire, à l'occasion des *Noces de Figaro*. Il était parvenu à faire répéter cette pièce au théâtre des Menus, par une tolérance tacite accordée à la protection de M. le comte d'Artois. On avait pris jour, après trente répétitions à-peu-près publiques, pour représenter sa comédie sur ce même théâtre des Menus. Tout Paris s'était disputé les billets; la cour et la ville avaient brigué des loges. Enfin à onze heures du matin, le jour de la représentation, arrive un écrit du roi, envoyé par le ministre de Paris aux comédiens français, portant défense,

sous peine de désobéissance, de jouer *les Noces de Figaro*. Personne n'était prévenu ; on peut s'imaginer la surprise générale, lorsqu'à six heures on renvoya six à sept cents voitures, en disant qu'on ne jouerait pas. Cependant Beaumarchais n'est pas rendu, et il se flatte toujours que la défense sera révoquée. Les comédiens sont au désespoir, attendu que cet ouvrage a excité une telle curiosité, que, même en ne réussissant pas, il leur vaudrait beaucoup d'argent.

La petite de Sivry continue à étonner ici tout le monde par sa facilité à faire des vers. Me trouvant à dîner avec elle, il y a quelque temps, je fus si charmé de son esprit, que je lui adressai sur-le-champ ces vers-ci :

Ton esprit de dix ans nous plaît et nous efface;
C'est un fruit de toute saison.
De l'âge mûr tu n'as que la raison,
Et de l'enfance que la grace.

Nous devions le lendemain voir ensemble l'opéra d'*Armide* : elle m'envoya cette réponse :

Pour mieux mériter ton suffrage,
Dans tes écrits je veux puiser
L'art de plaire et l'art de penser.
Je n'ai pas tes talents, mais je n'ai pas ton âge.
Dès long-temps Apollon t'a su favoriser;
Moi, je l'implore aux pieds de la double colline;
Ce n'est qu'en t'approchant que ma muse enfantine
Peut croire déja s'y placer.

Près de toi je suis au Permesse;
Viens me faire jouir de cet enchantement,
Et demain pour Armide observant ta promesse,
Viens réunir pour un moment
L'enchanteur et l'enchanteresse.

Quelque chose de plus étonnant encore, c'est sa réponse aux vers de M. le duc de Nivernois. Quoique ceux-ci soient très-jolis, en vérité la réponse de l'enfant n'en paraît pas indigne, quand on songe à son âge.

M. LE DUC DE NIVERNOIS A MADEMOISELLE DE SIVRY.

De votre esprit naissant j'admire les primeurs;
Mais il s'épuisera s'il enfante sans cesse.
Hâtez-vous lentement : malheur à qui se presse.
Gardez pour l'avenir encore quelques fleurs.
L'esprit et l'amour ont leur âge;
Le destin leur a fait leur part.
Penser trop tôt, aimer trop tard,
Jeune Sivry, serait peu sage.
La naïve innocence est l'esprit des enfants,
Et l'amitié tranquille est l'amour des vieux ans (1).

RÉPONSE DE MADEMOISELLE DE SIVRY.

Par vos sages conseils éclairez mon enfance;
Croyez que je les sens comme on sent à vingt ans.

---

(1) Ces vers sont sans comparaison les meilleurs et peut-être les seuls bons que l'auteur ait faits.

Le cœur plus que l'esprit peut devancer le temps,
Et je l'éprouve à ma reconnaissance.
Ce sentiment naïf est celui d'un enfant;
Tous ses succès sont dus à l'indulgence.
S'il en mérite quand il pense,
C'est en faveur de ce qu'il sent.

LETTRE CXCI.

On a joué ici au Théâtre-Italien, en l'absence de Mönvel (qui est toujours à Stockholm, chargé de la direction des spectacles), un opéra comique en deux actes de cet auteur comédien, intitulé *Blaise et Babet*, ou *la Suite des trois Fermiers*, pièce du même auteur. Cette *suite* a eu un très-grand succès: la musique est de Dezède, et c'est dire qu'elle est très-agréable; car nul compositeur n'a mieux saisi l'accent de la naïveté villageoise. Le drame n'est, quant au fond, que cette charmante scène du *Tartuffe*, où deux jeunes amants se brouillent et se raccommodent sans savoir pourquoi, comme cela se pratique. Le dialogue a beaucoup de ce naturel du patois paysan qui a de la vérité sur la scène, mais qui ne peut se passer du jeu des acteurs, et qui devient ailleurs un insipide baragouin. Ajoutez ici des lieux communs de vertu apprêtée, qui forme une disparate choquante avec le ton général de l'ouvrage. Mais ce qui en a fait principalement le

Veut faire le grand homme,
Sans qu'on sache par où.
Il rate la comète,
Dérange la planète,
Et tout Paris répète,
En lui faisant hou, hou :
Changez-moi cette tête,
Cette hargneuse tête;
Changez-moi cette tête,
Tête de sapajou.

La libertine Orphise,
Coquette à tête grise,
Étend sur sa peau bise,
Trois couches de carmin;
Et sa gorge tombée,
Et sa taille bombée,
Et sa face plombée
Font peur même à Jasmin.
Changez-moi cette tête,
Cette lascive tête;
Changez-moi cette tête,
Tête d'une catin.

Un corps aulique et grave,
Et des formes esclave,
Assemble son conclave
Pour réformer ses lois;
Mais à dame Justice
La mode de l'épice
Fut toujours trop propice
Pour en céder les droits.

Qu'on me change ces têtes,
Ces routinières têtes;
Qu'on me change ces têtes
Dures comme du bois.

Un prétendu Musée (1)
A la tourbe abusée
Débite prose usée,
Et grands et petits vers.
La bourgeoise caillette,
Vieux pédant à lunette,
Rimailleur et soubrette
Loue à tort, à travers.
Qu'on me change ces têtes,
Ces métromanes têtes;
Qu'on me change ces têtes,
Têtes à bonnets verts.

Un tudesque empirique (2),
Au bout d'un doigt magique
Fait naître la colique,
Ou la chasse à l'instant.
Son don Quichotte assure
Que la mort en murmure,
Et cite mainte cure
Dont il est seul garant.
Changez-moi ces deux têtes,
Ces magnétiques têtes;

---

(1) La loge des neuf sœurs.

(2) Mesmer et Deslon.

Changez-moi ces deux têtes,
Têtes de charlatan.

Nestor de l'Amérique (1),
Prise la voix publique
Du monde politique
Et du monde savant.
Mais dédaigne l'hommage
Dont ce peuple volage,
Sans respecter ton âge,
Abuse à chaque instant.
Conserve bien ta tête,
Ta vénérable tête;
Conserve bien ta tête,
Ne la montre pas tant.

Un rimeur satirique,
Dans son humeur caustique,
Des sots qu'il mord et piqué,
Fait un portrait hardi.
De sa plume maligne
La pétulance insigne,
Aux masques qu'il désigne
Le joint lui-même ici.
Changez-moi cette tête,
Cette fantasque tête;
Changez-moi cette tête,
Tête d'un étourdi,

(1) Francklin.

LETTRE CXCII.

L'auteur de *Tom-Jones à Londres*, qui avait eu tant de succès aux Italiens, n'a pas été à beaucoup près aussi heureux au Théâtre-Français. Il vient de faire jouer une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *les Marins*, ou *le Médiateur maladroit*, dont le principal caractère est emprunté d'un personnage de *l'École des Amis* (1), le meilleur homme du monde, mais qui gâte tout en voulant toujours bien faire. Du reste, la pièce de M. Desforges (c'est le nom de l'auteur des *Marins*) n'est ni gaie ni intéressante, et le style ne vaut guères mieux que l'intrigue. Il a fallu la retirer après la seconde représentation; ce qui ferait présumer que dans *Tom-Jones à Londres*, il a dû principalement son succès à l'excellent ouvrage dont il a tiré non-seulement le fond, mais même les détails de sa pièce. Il y a des gens qui ne vont pas mal quand ils ont un appui, mais qui ne sauraient marcher tout seuls.

M. Ducis, toujours fidèle à Shakespeare, va donner incessamment un *Macbeth*, imité de l'anglais, qui doit être le pendant du *Roi Léar*.

Le Prix de vertu qu'un anonyme avait fondé *pour les dernières classes de la société*, au juge-

(1) Pièce de la Chaussée.

ment de l'académie française, a été décerné à Marie-Madeleine Lépagnier; elle est femme-de-chambre d'une madame de R***, qui depuis plusieurs années est dans une extrême misère, et elle a mieux aimé la secourir et la servir que de prendre de meilleures conditions qu'on lui offrait. Après le prix donné, qui est de douze cents francs, l'académie doit faire mention de quatre personnes qui l'ont disputé, la femme Menthe, la femme Eloire, un nommé Calbasse, marinier, et un maître d'école nommé Charon; M. l'archevêque d'Aix, directeur, exposera dans la séance publique de la Saint-Louis, les actions qui ont mérité à ces quatre personnes l'honneur d'être nommées.

M. de Fontanes vient de publier une traduction en vers de *l'Essai sur l'Homme*, poëme déja traduit en prose par M. de Silhouette, et en vers par l'abbé du Resnel. Cette dernière version, quoique faible et très-inexacte, ouvrit à l'auteur les portes de l'académie française. C'était le temps où l'on aimait encore les vers, et où l'on était curieux de la littérature anglaise, qui commençait à peine à être connue. L'ouvrage de M. de Fontanes, quoique très-supérieur à celui de l'abbé du Resnel, et versifié en général avec une précision assez élégante, n'en a pas moins un défaut grave qui la fera peut-être moins lire que celle de du Resnel. C'est une sécheresse de style, causée par la prétention mal entendue de n'avoir pas plus de vers que le poëme anglais, au lieu de ne

s'occuper qu'à avoir autant de beautés. Il paraît d'ailleurs dans un temps beaucoup moins favorable à la poésie. L'austérité de ce sujet métaphysique demande une attention dont la plupart des lecteurs d'aujourd'hui ne sont guères capables; et comme on est rassasié de vers, on ne lit plus guères que ceux dont le sujet est attirant et pique la curiosité, ou plaît à l'imagination. Le mérite de la difficulté vaincue, et le talent de parler à la raison en vers bien faits, la fidélité d'une version toujours rapprochée de l'original, tout cela ne peut être senti que par un très-petit nombre d'amateurs. Au mérite de versifier de manière à faire présumer qu'un jour il saura composer en poëte, l'auteur joint le mérite d'être déja un très-bon prosateur. Son discours préliminaire, rempli d'idées saines exprimées avec énergie, est un excellent morceau de littérature, et tel qu'il est bien rare d'en rencontrer aujourd'hui.

Le chevalier de Parny vient de lui adresser des vers que je n'ai pas lus; voici la réponse:

Malgré votre éloge indulgent,
Prêts à s'armer de rigorisme,
Mes chers lecteurs, en me jugeant,
Ne croiront pas à l'optimisme.
Ce n'est point Pope assurément,
Ni Platon, ni Pangloss lui-même,
Dont l'esprit créa ce systême;
Il fut le rêve d'un amant.

Que l'amour vous inspire encore;
Portez long-temps son doux lien;
Chantez Zulmis, Éléonore;
C'est dans leurs bras que tout est bien.

On a remis à l'Opéra *l'Orphée* de Gluck. Ce théâtre a perdu mademoiselle Théodore, la plus parfaite danseuse qu'on y ait vue depuis mademoiselle Lany, pour la précision et la légèreté. Elle a été passer un an à Londres, et à son retour elle a quitté l'Opéra français. Il est menacé d'une autre perte qui ne serait pas moins sensible aux amateurs. Mademoiselle Guimard a la petite-vérole, et en supposant qu'elle en revienne, on ne croit pas qu'elle remonte sur la scène.

LETTRE CXCIII.

L'été a été si malsain à Paris, que j'ai cru devoir me refugier à la campagne pour échapper à la contagion; mais les maladies n'étaient pas moins épidémiques dans les provinces que dans la capitale, et j'ai eu la fièvre pendant trois semaines, ce qui a retardé les envois du 15 août et du 1er septembre. Je m'empresse à mon retour de réparer ce retard involontaire.

Les comédiens français n'ont donné aucune nouveauté tragique depuis *Philoctète* : la mauvaise santé de Larive en est la cause. Il a des obstructions dont la guérison est lente et difficile,

et l'on ne croit pas qu'il joue avant le retour de Fontainebleau. Il est fort question de ce voyage, qui n'a pas eu lieu depuis plusieurs années. On prépare un grand nombre de nouveautés des trois spectacles : il y aura trois ouvrages de Piccini, *Didon*, grand opéra de Marmontel, *le Dormeur éveillé*, opéra-comique du même auteur, *Endymion*, pastorale d'un M. de Siron. On doit jouer aussi *le Cid* de Sacchini, paroles de M. Guillard, qui est très-capable d'estropier Corneille, comme le Bailly-du-Roulet a estropié Racine. Enfin Grétry doit donner *la Caravane du Caire;* j'ignore quel est l'auteur des paroles.

On avait mis encore sur le répertoire de la cour trois tragédies, *Macbeth*, de Ducis, *Numitor*, de Marmontel, et *les Brames*, qui sont de moi; mais les circonstances ne permettront, je crois, d'en jouer qu'une seule. *Macbeth*, qui allait être donné à Paris, parce que j'avais cédé mon tour à Ducis, est suspendu pour long-temps par la maladie de Larive, chargé du principal rôle où il ne peut pas être suppléé. Brizard, qui a sept cents vers à apprendre dans les *Brames*, et dont la tête et la mémoire sont extrêmement affaiblies, ne peut pas être prêt avant la fin de novembre. Reste *Numitor*, dans lequel Larive a cédé son rôle à Saint-Prix, du consentement de l'auteur, et qu'on étudie actuellement. Bien des gens blâment Marmontel de rentrer à soixante ans dans la carrière de la tragédie, après l'avoir quittée

depuis trente-deux ans; car son dernier ouvrage, *Égyptus*, qui tomba à la première représentation, est de 1751. Quand on est parvenu à cet âge sans avoir fait en ce genre un ouvrage qui ait pu rester, il est assez extraordinaire de croire, en vieillissant, avoir une force qu'on n'a pas eue dans la maturité ni dans la jeunesse, et c'est une imprudence qui a grand besoin d'être justifiée par le succès.

Au défaut de pièces nouvelles, les comédiens ont essayé des pièces remises, et d'abord *le Négociant*, ouvrage qui veut être à-la-fois drame et comédie, et qui n'a ni l'intérêt de l'un, ni la gaieté de l'autre. On l'attribue à M. Dampierre; il eut peu de succès dans la nouveauté, et n'en a eu aucun à la reprise; il n'a pu être joué que deux fois. Quelques détails sur le commerce en font tout le mérite; mais Préville, qui aime infiniment à paraître dans des rôles sérieux, parce qu'il est excellent dans les rôles comiques, et que souvent nous préférons nos prétentions à notre talent, avait engagé ses camarades à remettre cette pièce dont ils n'espéraient rien, et qu'il croyait admirable, parce qu'il y débitait beaucoup de morale. Préville aujourd'hui bouleverse tout à la comédie : c'est lui qui a excité la querelle entre les comédiens et madame Duvivier (autrefois madame Denis), au sujet de la statue de M. de Voltaire, querelle qui a occupé longtemps toutes les puissances, et qu'on a eu beau-

coup de peine à terminer. Madame Denis avait offert à l'académie la statue en marbre de Voltaire assis, chef-d'œuvre du ciseau de Houdon, et l'académie l'avait acceptée avec reconnaissance. Dans ces entrefaites, madame Denis a jugé à propos de faire un mariage qui n'a pas été approuvé, et qui a éloigné de sa maison les gens de lettres qu'y attiraient le respect pour la mémoire de son oncle, et la considération qui en rejaillissait sur la nièce. Quand elle a vu qu'ils l'abandonnaient, elle a imaginé, pour s'en venger, d'offrir la statue aux comédiens français, et s'est fait écrire à ce sujet une grande lettre emphatique par Gerbier, avocat de la comédie, grand orateur au palais, mais fort médiocre écrivain. La reconnaissance, dit-on, n'est pas la vertu des comédiens; ils l'ont du moins prouvé cette fois. Madame Duvivier pouvait se flatter, avec raison, que la statue d'un grand homme qui avait été soixante ans le bienfaiteur de la comédie française, serait honorablement placée dans le foyer de la nouvelle salle. Mais elle ne savait pas que Voltaire avait à la comédie un ennemi qu'en effet il était assez difficile de soupçonner, et un ennemi qui a un grand crédit. Cet homme qui a pris l'auteur de *Zaïre* dans une haine effroyable, c'est Préville, et voici pourquoi. Préville, excellent comédien, voudrait bien être le premier homme du monde; cependant, comme il est encore plus difficile de faire de bonnes comédies que de les bien jouer, il

s'est résigné à céder le premier rang à Molière, mais à condition qu'il aurait le second. En conséquence, il a fait élever le buste de Molière sur un grand socle placé sur la cheminée du foyer, et a fait mettre Voltaire au garde-meuble, en criant qu'il était indécent que Voltaire fût assis, tandis que Molière, Corneille, Racine, (il citait ces deux derniers par complaisance), n'avaient qu'un simple buste comme les autres. Plaisante raison! comme si la statue de Voltaire empêchait qu'on en fît de pareilles pour Corneille et Racine, et comme s'il était défendu d'honorer la mémoire d'un grand homme, jusqu'à ce qu'on ait rendu le même honneur à ses confrères! Quoi qu'il en soit, Préville l'emporta: grandes plaintes de madame Duvivier. Le directeur des bâtiments et le gentilhomme de la chambre interposent leur autorité. Pour conclusion, la statue est placée en bas dans le vestibule, au milieu des laquais et des portiers, et Voltaire, dans le foyer, n'a que son buste comme les autres. Il est bon d'observer que les monuments érigés à Voltaire ont toujours été des pierres de scandale. La statue exécutée par Pigal, aux frais des gens de lettres, n'a jamais pu être placée ailleurs que chez M. d'Hornoi, son neveu. C'était bien la peine que tout ce qu'il y a de plus illustre en France fît une souscription pour accorder un honneur sans exemple au plus grand poëte du siècle, et élever un monument qui devait être enseveli dans la bibliothèque d'un président des enquêtes.

Une autre pièce remise au même théâtre, c'est *l'Amant bourru*, de Monvel, comédie en trois actes, tirée des *Lettres de la comtesse de Sancerre*, et qui, malgré les défauts du plan et la faiblesse du style, fait quelque plaisir sur la scène, quand le rôle de l'*Amant bourru* est bien joué. Mais il ne faut pas la lire; car alors tout le comique, qui n'est guère fondé que sur la brusquerie de l'acteur, disparaît avec lui.

Pour achever dans un même article tout ce qui concerne ce théâtre, il faut parler de la mort de Bourette, assez mauvais comédien, qui avait commencé par faire les délices de l'ancien Opéra-Comique de la Foire : son histoire est assez singulière. Vadé, qui travaillait à sa pièce de *Nicaise*, désirait de trouver un acteur qui eût la tournure de ce rôle. Le hasard amena chez lui le petit Bourette : à son air niais et à sa voix de polichinelle, Vadé s'écria : *Voilà Nicaise tout trouvé*, et il le fit recevoir dans la troupe de Monnet. Il passa de là au Théâtre-Français, où il jouait les niais et les grotesques à la place de feu Dangeville. Vers la fin de sa vie, sa prononciation était devenue si mauvaise, qu'on ne l'entendait presque plus. Le dernier rôle qu'il ait joué dans une pièce nouvelle, est celui du garçon de café dans *Molière à la nouvelle salle*.

Mademoiselle Contat a tous les jours de nouveaux succès dans l'emploi de mademoiselle Doligny, emploi qui lui est resté tout entier par la

retraite de cette dernière, qui a quitté à Pâques. Mademoiselle Doligny était fort aimée du public, quoique son talent fût borné et son jeu un peu monotone. Mais elle avait dans la voix des accents de sensibilité, et sur son visage un air ingénu et modeste, qui la rendaient très-propre à certains rôles, par exemple, à ceux des comédies de la Chaussée. Elle s'était rendue intéressante d'une autre manière, par la régularité de sa conduite : on lui savait gré d'être sage, quoiqu'elle ne fût pas jolie. On la croit depuis fort long-temps mariée avec M. Dudoyer, qui lui est fort attaché, et qui a donné au théâtre quelques pièces mauvaises ou médiocres. Elle s'est retirée assez riche, et sa fortune est venue non-seulement de ses épargnes et de l'économie modeste qui contrastaient avec le luxe de ses compagnes, mais encore des présents considérables qu'elle recevait journellement des femmes de la cour, qui, pour récompenser sa sagesse, lui donnaient des habits pour tous ses rôles, et la dispensaient par là d'une très-grande dépense.

LETTRE CXCIV.

Les vacances sont un temps de disette pour la littérature; il ne se présente presque rien qui soit digne d'attention. On a joué aux Français *le Bienfait anonyme*, mauvais drame, qui n'a pas long-

temps occupé la scène. Rien de nouveau à l'Opéra. On attend les spectacles de Fontainebleau, qui promettent beaucoup de nouveautés. La maladie de Larive a retardé *Macbeth*, qui allait être joué, et l'on a mis *les Bramęs* sur le répertoire de Fontainebleau. Point d'ouvrages d'ailleurs en aucun genre, qui sortent de la classe des brochures vulgaires faites pour amuser les oisifs, et qui ne laissent pas plus de traces que les feuilles journalières qui en rendent compte. On fait courir une petite pièce de vers adressée à MM. Piis et Barré, les tenants du Vaudeville, et auteurs des *Voyages de Rosine*, dont le fond et les détails ont paru un peu indécents, et n'en ont pas moins réussi. Cette petite épître critique, toujours sur les mêmes rimes, dans le goût de Chapelle, est écrite avec une facilité quelquefois faible et négligée, mais en général agréable, et contient des idées assez saines et de bons avis, dont il est à souhaiter que ces messieurs profitent (1).

Et puis voici des vers d'un genre tout différent : je les ai faits à la Ferté pour la fête de madame de la Borde, l'une des femmes les plus respectables qu'il y ait à Paris, et le modèle des vertus sociales et domestiques.

O vous qui d'un époux digne de votre cœur,
Embellissez les jours aussi purs que les vôtres,

(1) On n'a pas pu la retrouver.

Vous qui lui rendez le bonheur
Qu'il sait répandre sur les autres;
L'amour et l'ornement de la société;
Vous qui nous présentez sur un si beau visage,
Des modestes vertus l'intéressante image,
Et le charme de la bonté:
Rosalie, agréez nos vœux et notre hommage.
Votre fête est de tous les jours.
Peut-on vous fêter mieux qu'en vous aimant toujours,
Sans qu'on puisse jamais vous aimer davantage?
C'est aux yeux de Pauline (1), à ces yeux si touchants,
A dire mieux que nous à quel point l'on vous aime;
Mais si j'en juge par moi-même,
Nous avons tous pour vous le cœur de vos enfants.

On a remis au Théâtre-Français la tragédie des *Troyennes*, de Châteaubrun, qui n'avait pas été jouée depuis trente ans. Le vers connu de Boileau,

Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière,

est la critique de cette tragédie, composée de beaucoup d'imitations du théâtre des Grecs. Malgré le manque d'unité, défaut si capital, malgré la faiblesse du style, cet ouvrage n'est pas sans mérite. Il y a sur-tout au troisième acte une situation très-intéressante, empruntée de Sénèque: c'est celle où Andromaque cache son fils dans le tombeau d'Hector. Il y a aussi dans le style quelques endroits touchants et quelques morceaux assez purement écrits; mais ce qui, dans la nou-

(1) Sa fille aînée.

veauté, contribua plus que tout le reste à la faire réussir, ce fut le talent de deux actrices célèbres, mademoiselle Clairon et mademoiselle Gaussin, dont l'une, dans les prophéties de Cassandre, où elle fut d'une beauté supérieure, commença à mériter cette grande réputation qu'elle a eue depuis; et l'autre, dans le rôle d'Andromaque, tira le plus grand parti de ce don de faire verser des larmes que la nature lui avait accordé. On cite encore aujourd'hui ce vers qui rappelle le grand effet qu'elle produisait en disant à Ulysse:

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

Mais, comme nous n'avons plus ni Clairon ni Gaussin, rien n'a pu couvrir les défauts de la pièce qui n'a que des instants d'intérêt. Elle a été froidement accueillie, et il a fallu la retirer après trois représentations. C'est une de ces pièces qui ne peuvent pas être au répertoire, mais que les comédiens pourraient remettre de temps en temps, sur-tout s'il se trouvait une actrice en état de faire valoir le rôle d'Andromaque.

Les comédiens qu'apparemment on appellera toujours Italiens, donnent toutes les semaines de ces bagatelles que multiplient la facilité du genre et celle du public: *l'Heureuse erreur*, de M. Patrat, *Cassandre mécanicien*, vaudeville, *le Médecin de l'Amour*, etc. La vogue est à ce théâtre, et tout réussit pour huit jours.

L'académie française avait proposé pour sujet d'éloquence de cette année l'*Éloge* de Fontenelle. Il n'y a eu que sept discours, ce qui est, je crois, sans exemple, six mauvais, et un si médiocre, qu'il n'a pas été possible de donner le prix. Je ne sais si pour l'année prochaine on proposera le même sujet.

Les deux fils du ministre de la guerre, MM. de Ségur, cultivent tous deux les lettres et la poésie. Voici une chanson du comte de Ségur, qui peut, ce me semble, passer pour bonne.

Tout cœur sensible préfère
La lune à l'astre du jour.
Sa douce et tendre lumière,
Sombre et claire tour-à-tour,
Offre son ombre au mystère,
Et ses clartés à l'amour.

Des longues nuits de l'absence,
Seule elle adoucit l'horreur;
Offre à mon cœur l'espérance,
Porte à mes sens la fraîcheur,
Et semble, par son silence,
Attentive à ma douleur.

Sa lueur pâle et discrète
D'amour dirige les pas,
De la jeune bergerette
Fait deviner les appas,
Et quelquefois même en prête
A celle qui n'en a pas.

O nuit, par elle embellie,
Plus belle que les beaux jours!
Quand je suis près de Julie,
Puisses-tu durer toujours,
Endormir la jalousie,
N'éveiller que les amours!

Le vicomte, son frère, a fait le conte suivant sur une aventure réelle et sur un mot connu.

O vous dont la douce existence,
L'état heureux, la complaisance,
M'ont fait plus d'une fois envier vos plaisirs,
Je veux, sages c..., mais sans nulle indécence,
En parlant d'un confrère égayer mes loisirs.

Damon depuis deux ans voyait dans son ménage
Un galant assidu, bien joli, bien tourné.
Damon se vit c...; mais, comme il était sage,
De ce qu'il ne dit mot soyez moins étonné.
Souvent avec le temps l'amour passe et s'envole;
On en voit chaque jour des exemples frappants.
Ce que je trouve affreux, c'est que l'on s'en console:
Si je fus infidèle, au moins je m'en repens.
Revenons à Damon: son épouse jolie,
Un jour, soit infidélité,
Soit caprice ou légèreté,
De quitter son amant conçut la fantaisie.
« Je veux, dit-elle à son époux,
Qu'au marquis dès ce soir ma porte soit *fermée*.
On le croit mon amant, et j'en suis en courroux.
Je ne veux plus le voir, j'y suis *déterminée*. »
« Doucement, dit Damon; tenez à votre choix.
Je veux voir le marquis, et toute la journée.
Vous l'avez pris pour vous, conservez-le pour moi. »

LETTRE CXCV.

On a donné à l'Opéra *Alexandre dans les Indes*, qui n'a rien de commun que le titre avec le célèbre ouvrage italien, *Alessandro nelle Indie*. Certainement les auteurs de l'opéra français (car ils sont deux ou trois, et n'en sont ni meilleurs écrivains ni plus connus) sont fort loin de Métastase, et M. Méreaux auteur de la musique, n'est pas un Piccini. Rien n'a réussi de cet ouvrage que la pompe du spectacle : tout le reste a été vanté dans les journaux, et n'a eu aucun succès dans le public, comme c'est assez la coutume. Ceux qui tombent au théâtre cherchent à se relever dans les feuilles, et les feuilles dénigrent ce qui a été applaudi au théâtre. Tel est l'usage depuis long-temps, et il n'est pas prêt à changer. On a mis en même temps *Atys*, tant critiqué dans la nouveauté, et qui s'est trouvé aujourd'hui la ressource de l'Opéra. Il n'y a qu'une voix à présent sur le mérite de cet ouvrage, et tout le monde court l'applaudir. Avec le temps notre public de Paris vaut quelque chose; mais il est un peu comme les femmes; il ne faut pas toujours s'en tenir à son premier mot.

On répète actuellement l'opéra de *Didon*, du même Piccini, qui paraît exciter beaucoup d'enthousiasme, et qui, dit-on, a converti même des

gluckistes : grand miracle! L'intérêt de ce sujet, l'un des plus heureux pour la scène lyrique, et le jeu de madame Saint-Huberti, contribuent beaucoup à ce succès, mais en général on prétend que Piccini s'est surpassé lui-même. Je dois voir incessamment la dernière répétition; mais il faut attendre l'effet de la pièce sur le public.

Les Italiens ont joué un drame intitulé *Monrose et Amélie,* qui est, dit-on, d'un médecin. M. de Bièvre ne manquera pas de dire que c'est une *drogue.* Il y a pourtant quelque intérêt dans les deux derniers actes: en total, c'est un roman trivial, rempli de réminiscences, de plagiats, de lieux communs et de mauvais goût. Ce drame, quoique applaudi, n'attire pas grand monde; mais la foule est toujours à *Blaise et Babet,* qui en est à la trente-unième représentation, tant il est heureux d'avoir une madame Dugazon! La séance de la Saint-Louis n'a pas été brillante. On a lu un éloge de Fontenelle, composé par feu Duclos, et absolument dans le goût de cet écrivain, c'est-à-dire froid, sec et épigrammatique. Duclos, spirituel et précis dans ses *Considérations sur les mœurs,* moraliste et romancier ingénieux, était d'ailleurs étranger à l'éloquence, même à celle de l'histoire. On a remis le prix de l'éloge de Fontenelle à l'année prochaine, et proposé celui de Louis XII, roi de France, pour l'année suivante. M. le Mierre a lu un acte de la tragédie de *Barnevelt*, pensionnaire de Hollande. Il

est assez difficile que la lecture d'un acte détaché produise beaucoup d'effet, et le style de le Mierre, dénué de l'illusion théâtrale, n'est pas séduisant. On a applaudi quelques vers, et tout le reste a paru fort ennuyeux.

La littérature est menacée de perdre *les deux Atlas de l'Encyclopédie :* d'Alembert et Diderot sont en fort mauvais état. Le premier sur-tout est très-mal ; un ulcère à la vessie et une humeur qui s'est jetée sur sa poitrine, l'ont réduit à l'éthisie, et il semble n'avoir plus que le souffle. La maladie de Diderot tend à l'hydropisie; mais, quoiqu'il ait sept ans de plus que d'Alembert (il a soixante-douze ans), il résiste mieux jusqu'ici, et paraît pouvoir se défendre plus long-temps. J'ai fort peu de liaisons avec Diderot, dont je n'ai jamais goûté beaucoup ni les ouvrages ni même la personne, malgré tous les éloges qu'il m'a donnés : mais j'aime d'Alembert, qui m'a toujours aimé, et son état m'afflige.

Je joins ici quelques couplets faits le jour de la Saint-Louis, à la Ferté, pour mesdames Descars, de Vintimille et de Montesquiou-Fesenzac, qui toutes trois s'appellent Louise.

Aux trois Louises.

Les noms de la bergerie,
Me dit un jour Apollon,
Philis, Thémire et Sylvie,
Ont endormi l'Hélicon.

Je prétends, quoi qu'on en dise,
Qu'un autre nom soit chanté,
Et c'est celui de Louise
Que je donne à la beauté.

A ce nom d'heureux présage,
J'attacherai mes faveurs;
Il marquera l'assemblage
Des dons les plus enchanteurs.
Si je veux que l'on s'instruise
Dans les arts que je chéris,
Je dirai : Voyez Louise,
Elle en remporte le prix.

Si dans une main savante
Je fais passer quelquefois
Cette harpe ravissante
Dont j'accompagne ma voix;
Par avance elle est promise;
Je sais à qui la donner.
C'est sous les doigts de Louise
Qu'on l'entendra résonner.

Des talents de Polymnie
J'aime les efforts heureux,
Et de sa douce harmonie
Les accords ingénieux.
Je veux que son art produise
L'ensemble le plus touchant,
Et que la voix de Louise
N'ait rien d'égal que son chant.

De la grace naturelle
Dont l'esprit est embelli,

Si je compose un modèle
Qu'il soit en tout accompli;
Si je veux qu'il reproduise
Mes secrets les plus féconds,
Écoutez parler Louise,
Vous entendrez mes leçons.

Et le Parnasse et Cythère
De tout temps sont bons amis.
À l'Amour je cherche à plaire,
Et l'Amour m'a tout promis.
D'un teint que lui-même il prise
S'il veut former les couleurs,
C'est pour celui de Louise
Qu'il garde le plus de fleurs.

C'est ainsi qu'en confidence
M'entretenait Apollon,
Et d'un peu de complaisance
Je soupçonnais mon patron.
Sa Louise est peu commune;
Je crus le portrait flatté;
Mais j'en ai vu trois pour une,
En venant à la Ferté.

LETTRE CXCVI.

Beaumarchais toujours actif et infatigable, a fait de nouvelles tentatives pour ses *Noces de Figaro*. Il a obtenu l'approbation de deux censeurs, moyennant quelques sacrifices. M. de Vau-

dreuil a eu la permission de faire jouer la pièce chez lui, à Gennevilliers, par des comédiens français, devant trois cents personnes. La comédie se flattait, d'après toutes ces circonstances, de jouer enfin cet ouvrage. Mais, malgré les approbations, la permission de représenter ne vient point encore, et l'on doute même qu'elle arrive. Il semble que la fonction des censeurs soit devenue à-peu-près illusoire, puisque leur signature au bas d'une pièce ne suffit pas pour que la pièce soit permise. Voilà quatre ouvrages arrêtés depuis un an : les auteurs et les comédiens crient, mais inutilement, et il n'y a pas de pire condition que celle de travailler pour le théâtre. Autrefois on n'avait affaire qu'au censeur de police qui approuvait, et au magistrat de cette même police qui signait la permission de représenter. Aujourd'hui le garde-des-sceaux se fait représenter tous les ouvrages, et trouve des raisons pour empêcher qu'on ne les joue. Ainsi l'on n'est jamais sûr de rien.

Le chevalier de Florian a adressé à M. le duc de Penthièvre de jolis vers sur Anet, maison de campagne de ce prince.

Vallon délicieux, asyle du repos,
Que mon cœur est ému de vos beautés champêtres!
J'aime à me rappeler sous ces riants berceaux
Qu'en tous temps Anet eut pour maîtres,
Ou des belles ou des héros.
Henri bâtit ces murs, monument de tendresse;

Il y grava par-tout le nom de sa maîtresse;
Chaque pierre offre encor des croissants, des carquois,
Et nous dit que Diane ici donna des lois.
Vendôme couronné des mains de la victoire,
Pour les myrtes d'Anet oubliant ses lauriers,
Sous ces antiques peupliers
A long-temps reposé sa gloire.
Enfin de ce beau lieu Penthièvre est possesseur;
Avec lui la bonté, la douce bienfaisance,
Dans ce palais modeste habitent en silence.
Les vains plaisirs ont fui, mais non pas le bonheur.
Bourbon n'appelle point les folâtres bergères
Sous l'ombrage de ses ormeaux;
Il ne se mêle point à leurs danses légères,
Mais il leur donne des troupeaux.
Anet, que ton *orgueil* (1) sur ces titres se fonde.
Pour illustrer ton nom que te faut-il de plus?
Anet a rassemblé tous les biens de ce monde,
L'amour, la gloire et les vertus.

La seule nouveauté que les comédiens français aient jouée à Fontainebleau, est la comédie du *Séducteur*, en cinq actes et en vers. Cet ouvrage est de M. de Bièvre, qui n'était connu jusqu'ici dans le monde que par son goût pour les calem-

---

(1) Et pourquoi de *l'orgueil?* Quelle rage de mettre l'*orgueil* par-tout, comme si c'était la plus belle chose du monde? Qu'est-ce que *l'orgueil* d'Anet? Est-ce qu'on ne peut *s'honorer* à moins de *s'enorgueillir?* C'est le premier qui était le mot propre, et l'autre que l'on prodigue à tout propos parce qu'il est ronflant, n'est le plus souvent qu'une cheville.

bourgs, quoique ses amis sussent fort bien qu'il valait mieux que sa réputation, et qu'il avait choisi un genre d'esprit fort au-dessous du sien. Il y a six ans qu'il me montra, sous le sceau du secret, la comédie du *Séducteur:* j'y trouvai de fort jolis vers: mais je ne fus pas content de la pièce. Il la présenta néanmoins aux comédiens qui la refusèrent; il la retravailla depuis, et la fit recevoir cette année. Elle a été jouee anonyme à Fontainebleau où elle a eu peu de succès, et à Paris où elle en a eu beaucoup. C'est là le cas de demander qui avait tort ou raison, de la ville ou de la cour. A mon avis, l'une a été sévère et l'autre indulgente, et il y a dans la pièce assez de mérite et de défauts pour justifier à un certain point l'un et l'autre jugement.

Le fond du *Séducteur* est tiré du roman de *Clarisse:* M. de Bièvre a voulu mettre Lovelace sur la scène. Son principal personnage est un homme de vingt-huit ans, sans mœurs et sans principes, qui a un grand nom et des dettes, et qui, pour arranger ses affaires, veut épouser Rosalie, jeune personne dont il n'est point aimé, et qui même en aime un autre. Mais il a trouvé le moyen d'éloigner d'elle Damis son amant; il la brouille avec son amie, une veuve de vingt-quatre ans qui lui sert de guide et de protectrice. Elle a une querelle avec son père qui veut la renvoyer au couvent, et c'est le moment que prend

le *Séducteur* pour l'engager à fuir de la maison paternelle, et à se jeter dans les bras de sa mère à lui et de sa sœur, qui doivent venir prendre Rosalie dans leur carrosse, à l'entrée de la nuit, à la porte du parc; car la scène se passe à la campagne. On se doute bien que cette mère et cette sœur sont supposées. Rosalie ne consent pas tout-à-fait à l'évasion nocturne; mais pourtant elle vient au rendez-vous, et heureusement pour elle, dans l'instant où elle arrive, son amie qui la cherche l'appelle par son nom, et cette voix fait fuir le *Séducteur*. Damis son amant, qui a découvert toute la trame, se trouve là comme on s'y attend bien : scène d'éclaircissement et de réconciliation. Le père et l'amie arrivent; le *Séducteur* est éconduit, et Damis épouse Rosalie.

On voit déja par cet exposé, que les ressorts de cette intrigue ne sont ni assez forts ni assez bien combinés. Quand Clarisse prend le parti de la fuite, elle est réduite au désespoir par une longue persécution de sa famille, et sur-tout par l'horreur qu'elle a pour M. Solmes qu'il faut absolument qu'elle épouse le lendemain, et enfin elle a du moins quelque goût pour Lovelace. Voilà sans doute de quoi renverser une jeune tête; mais Rosalie a déja fait un choix; c'est beaucoup, c'est tout, et une querelle d'un moment avec un père qui est le meilleur homme du monde, et la crainte de quelques mois de couvent, en mettant tout au pis, ne peuvent pas la troubler assez pour la

déterminer à la démarche la plus hardie et la plus effrayante que puisse hasarder une fille bien née, sur-tout avec un homme qu'elle n'aime point du tout. Mais ce défaut n'est pas le plus considérable; car il produit du moins la situation du cinquième acte, la seule intéressante de la pièce, et qui a le plus influé sur le succès, en raison de cette pitié naturelle qu'on a toujours pour l'innocence en danger, et qu'augmentaient la figure virginale et la voix touchante d'une jeune actrice, mademoiselle Olivier, qui est beaucoup plus jolie que mademoiselle Doligny, et qui a quelque chose du charme de son organe. Ce qu'il y a de plus répréhensible, c'est le vide absolu des trois premiers actes dans lesquels il n'y a pas trace d'intrigue ni d'action. Joignez à ce vice essentiel les caractères manqués, tels que celui du père qui est d'une nullité et d'une bêtise impardonnable, celui d'un valet *philosophe* qui ne sait pas l'orthographe et passe pour un savant, qui ne sert en rien à l'intrigue, et qui n'est qu'une caricature informe et une dissonnance révoltante; une Mélise, autre personnage inutile, à qui le *Séducteur* fait très-mal-à-propos une déclaration d'amour, dans une maison où il veut épouser Rosalie. Toutes ces fautes inexcusables peuvent bien justifier le jugement de Fontainebleau.

Mais d'un autre côté, des détails agréables dans le rôle du *Séducteur* qui remplit une grande partie de la pièce, de temps en temps quelques

vers qui ont de la grace et de la douceur, un style en général assez correct, malgré beaucoup de lieux communs et quelques négligences, et enfin l'intérêt du cinquième acte ont pu disposer le public à l'indulgence, dans un temps où il est si rare d'entendre une comédie supportable. C'est le style sur-tout qui a fait le succès de celle-ci, et il est à remarquer qu'il n'est pas au-dessus du médiocre; mais on écrit si mal aujourd'hui que le médiocre peut paraître excellent, quand il n'y a point de parti contre l'auteur, comme dans cette occasion: dans le cas contraire, l'excellent est rabaissé jusqu'au médiocre par tout ce qui est dans les intérêts de la médiocrité. Si M. de Bièvre avait de la réputation et des ennemis, à peine aurait-on rendu justice au peu qu'il y a de bon dans la pièce. Mais comme c'est un homme du monde et sans conséquence, le journal de Paris n'a pas manqué de comparer son style à celui du *Méchant*, dont une scène vaut mieux que vingt pièces écrites comme le *Séducteur*. M. de Bièvre s'est nommé après la première représentation; et comme on doutait encore, il a imprimé dans ce même journal de Paris une lettre où il se déclare l'auteur du *Séducteur*.

La santé de d'Alembert va toujours en empirant: sa fin est lente et douloureuse; et, pour comble de malhéur, il commence à la prévoir. Il est dans un extrême abattement d'esprit; car rien n'abat comme une longue souffrance qui n'a de

terme que la mort. Il parle peu et avec peine; mais il désire toujours qu'on s'entretienne autour de lui, et sa raison ne se sent point de l'affaiblissement de ses forces. Malheureusement encore, dans l'extrême besoin qu'il a de voir du monde, il ne peut pas toujours choisir, et l'on rencontre aujourd'hui chez lui des gens bien peu faits pour y être, et qui jusqu'à ce moment n'y avaient pas été admis. Plusieurs de ses confrères qui lui ont l'obligation de l'être, ont l'ingratitude de l'abandonner, et la dureté de s'occuper déja de sa dépouille. Rien ne rappelle davantage ces beaux vers de Voltaire:

Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!

LETTRE CXCVII.

Les lettres et l'académie ont perdu M. d'Alembert. Il est mort dans la soixante-sixième année de son âge, et l'ouverture de son corps qu'il avait ordonnée par son testament, a prouvé ce qu'il avait craint de s'avouer à lui-même, qu'il avait la pierre, et qu'une opération sûre et facile pouvait encore prolonger ses jours, et peut-être pour bien des années. Mais il n'a jamais voulu souffrir la sonde, et il avouait même que, dans

le cas où il serait avéré qu'il avait la pierre, il ne pourrait se résoudre à subir l'opération, et qu'il aimerait mieux mourir. Cette crainte et les assurances que lui donnait Barthez son médecin (sans doute par complaisance), qu'il n'était pas dans le cas d'être taillé, et que sa maladie n'était pas la pierre, le déterminèrent à un régime fondant qui le jeta par degrés dans le marasme et le conduisit à sa fin. Dès qu'elle lui a paru certaine, il l'a vue approcher avec assez de résignation, et a fait voir que, s'il avait trop craint la douleur, il ne craignait pas beaucoup la mort. Mais il est toujours très-triste qu'une faiblesse pusillanime, peu digne d'un philosophe et même d'un homme, ait été cause qu'un académicien de ce mérite nous ait été enlevé avant le temps.

Son testament qui commence par la formule accoutumée, *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* (1), contient quelques legs pour ses domestiques, fruit des épargnes qu'il avait faites sur une médiocre fortune qui consistait tout entière en pensions viagères, juste récompense de ses talents et de ses travaux. Il a laissé quel-

(1) C'était bien pour lui *style de notaire*, j'en conviens; mais je sais aussi que dans le temps on se disait à l'oreille, que s'il était *mort en philosophe*, c'était grace aux soins de deux ou trois amis qui disposaient de ses derniers moments; et je puis affirmer que l'un d'eux me dit alors ces propres mots : *Il était couard.*

ques marques de souvenir à ses amis, comme des vases, des tableaux, des portraits. Il m'a fait l'honneur de me mettre de ce nombre, et m'a légué le buste de Molière.

Le curé de Saint-Germain se présenta chez lui la veille de sa mort : on lui fit dire que M. d'Alembert n'était pas en état de le voir, et qu'il le priait de venir dans un autre moment. Le lendemain il n'était plus, et le curé blessé du refus de la visite de la veille, fit d'abord difficulté de l'enterrer. Cependant il y consentit à la fin, sans permettre toutefois que son corps fût déposé dans un des caveaux de l'église, selon l'usage, pour être transporté quelques heures après au cimetière qui est à une des barrières de Paris. Le corps resta sous le drap mortuaire jusqu'à l'heure du transport. Le convoi a été modeste ; mais le cortége était nombreux. On n'a obtenu aussi qu'avec peine que l'endroit du cimetière où il est enterré fût marqué par une plaque de plomb et une inscription. On a pourtant vaincu les obstacles, et graces à cette complaisance, on saura du moins où repose le corps de d'Alembert (1).

On sait depuis long-temps qu'il était fils naturel de madame de Tencin et d'un M. Destouches ; qu'il fut exposé un moment après sa

(1) On ne pouvait pas prévoir la destruction des asyles des morts d'un bout de la France à l'autre. *Obstupescite, cœli, super hoc !*

naissance sur les marches de Saint-Roch, et recueilli par une vitrière nommée Rousseau, qui eut soin de son enfance, et qui, apercevant en lui des dispositions rares, le fit étudier à ses frais au collége des Quatre-Nations. Dans la suite, lorsque son nom devint célèbre, la marquise de Tencin offrit de le reconnaître; mais il répondit qu'il ne connaissait de mère que celle qui l'avait nourri et élevé, et non celle qui l'avait abandonné. Il resta toujours tendrement attaché à cette bonne vitrière, et lui fit une pension qu'il lui continue encore par son testament, dont MM. de Condorcet et Remy, celui-ci conseiller au Châtelet ou à la chambre des comptes (je ne sais trop lequel), sont nommés exécuteurs.

C'est sur-tout à ses travaux dans les mathématiques, et au génie qu'il a montré dans les sciences exactes, qu'il fut redevable de sa réputation, et c'est là sans doute la partie la plus brillante de sa gloire. Les géomètres les plus profonds conviennent qu'il a découvert de nouvelles méthodes et de nouvelles analyses, en un mot ajouté à la science, ce qui n'est donné qu'à un petit nombre d'hommes. Mais ses titres littéraires ne sont pas non plus sans éclat; et, comme littérateur et comme écrivain, il mérite encore une place très-distinguée. On a, je l'avoue, démesurément loué son Discours préliminaire de l'Encyclopédie, qui n'est point (quoi qu'on en ait dit) *un ouvrage de génie*, mais dont le plan bien conçu

et bien rempli, est d'un esprit juste, étendu et méthodique, et d'un bon écrivain. Son éloge de Montesquieu et quelques autres morceaux du même genre prouvent qu'il avait échappé à la contagion du mauvais goût : le style en est sain, élégant et précis. Mais, comme on ne rencontre dans aucun des sujets qu'il a choisis, ni grands tableaux, ni grands mouvements, ni grandes idées, il ne peut être mis qu'au second rang des prosateurs. Sa traduction de quelques morceaux de Tacite est pure, nette et concise ; mais elle manque de l'énergie de l'original, et ne rend pas toujours le sens. Ses *Mémoires sur Christine* sont agréables, d'un style ingénieux, quelquefois trop épigrammatique, et ce même défaut se retrouve dans la plupart de ses *Éloges*, sur-tout dans les derniers. Sa discussion est aussi trop sèchement et trop minutieusement analytique dans les matières de goût. En général sa manière est plus pensée et plus travaillée que celle de Fontenelle ; mais il semble affecter l'humeur comme Fontenelle l'agrément. L'un veut blesser comme l'autre veut plaire ; et, quoiqu'il ne faille rien affecter, l'une de ces deux manières est certainement plus attirante que l'autre, et Fontenelle aura toujours plus de lecteurs, et plus d'amis parmi ses lecteurs.

L'*Essai sur les Grands* ne dut pas en faire à d'Alembert. C'est une lutte continuelle de l'amour-propre des gens de lettres contre celui des gens

du monde : il semble qu'on soit moins blessé de ce dernier, et cependant pourquoi l'autre ne serait-il pas tout au moins aussi excusable ? Ceux qui reprochent tant l'amour-propre aux écrivains et aux artistes, ne songent peut-être pas assez que leur existence est une espèce de dévouement, et que les sacrifices qu'ils ont faits méritent quelque compensation. Politiquement parlant, il n'y a pas de mal que chacun agrandisse un peu à ses propres yeux (toutes convenances d'ailleurs observées) les objets dont il s'occupe : c'est un moyen d'y mieux réussir. L'exacte raison met tout à sa place; mais c'est l'enthousiasme qui fait qu'on en mérite une; et y a-t-il de l'enthousiasme sans quelque illusion? Quand Racine, après beaucoup de dégoûts et de chagrins essuyés, ne fit plus qu'apprécier l'opinion ce qu'elle valait, il fut douze ans sans rien faire, et ce ne fut pas pour lui seul que ces douze années furent perdues.

On a reproché à d'Alembert d'avoir trop affiché l'ambition de disposer des places à l'académie, et d'avoir plus d'une fois consulté dans les choix qu'il a faits, plutôt des relations sociales et personnelles que la renommée et le public. On l'a vu aussi avec peine trop occupé du soin de se faire louer dans les journaux, et s'abaissant à de petits moyens qui quelquefois ne lui réussissaient même pas. Il écrivit un jour *avec respect* à S**, qui travaille à la feuille de Paris, et celui-ci eut le bon esprit de sentir le ridicule que se donnait un

homme de l'âge et de la réputation de M. d'Alembert, et s'en moqua publiquement.

Mais ces petits travers (et qui n'a pas les siens?) étaient couverts par des qualités précieuses. Il était bon et bienfaisant; il aimait et encourageait le mérite, et donnait aux pauvres une partie de son modique revenu. Il y a même des aumônes de ce genre qu'il a prié M. de Condorcet et son héritier de continuer, autant que le permettraient les fonds qu'il a laissés pour cet objet.

Il fut reçu à l'académie française en 1754, dans le temps où l'Encyclopédie avait excité une grande fermentation dans les esprits. Son élection fut traversée par beaucoup d'obstacles, et même il passe pour constant qu'il y avait un nombre de boules noires plus que suffisant pour l'exclure, si Duclos, qui ne perdait pas la tête, et qui était en tout hardi et décidé, n'eût pris sur lui de les brouiller dans le scrutin (1), en disant très-haut qu'il y avait autant de boules blanches qu'il en fallait. La première récompense qu'il ait obtenue, est une pension que lui offrit le roi de Prusse, sans le connaître autrement que par ses écrits. Ce prince a continué d'entretenir avec lui jusqu'à sa mort une correspondance intime, très-piquante

(1) Duclos et d'Alembert m'ont tous deux confirmé le fait plus d'une fois : *tout était noir;* c'est leur expression. Ce fait que je crois unique dans l'histoire de l'académie, pourrait fournir matière à bien des réflexions.

et très-curieuse, qui est actuellement, ainsi que tous les papiers de d'Alembert, entre les mains de M. de Condorcet.

LETTRE CXCVIII.

Toutes les nouveautés de Fontainebleau, tant des Italiens que de l'Opéra, ont tombé jusqu'ici, excepté *Didon*, qui a eu un très-grand succès, dû principalement à la musique de Piccini et au jeu vraiment admirable de mademoiselle Saint-Huberti, qui fait aujourd'hui les délices de la cour et de la ville. Le poëme ne répond pas en tout à ce que promettait un si beau sujet. Il est parfaitement coupé pour la musique, et offre des situations et des tableaux, sur-tout au troisième acte, qui sont vraiment des conceptions de l'art, quoique indiquées par Virgile. Mais le style, le dialogue et les caractères sont défectueux de plus d'une manière, et pourtant l'auteur avait de bien grands secours. Il s'est servi de la fable de Métastase, ce qui était plus aisé que de tirer parti de la poésie de Virgile. La pièce est écrite beaucoup plus médiocrement que la *Didon* de Pompignan; car il y a dans celui-ci de beaux morceaux, pas un dans l'opéra, pas même de beaux vers. On en trouve au contraire une foule de mauvais.

Didon, je vous porte les vœux
Du roi *du* Numide et *du* Maure.

. . . . . .

Trop fier de ma faiblesse,
Et d'un choix qui me *blesse*,
Crois-tu que je te *laisse*
Le maître de son cœur?

C'est le fier et sauvage Hiarbe qui parle en vers si mous et si flasques à son rival Énée. C'est ce même Hiarbe qui dans toute la pièce joue le rôle le plus méprisable; qui, dans le moment où il apprend qu'Énée se dispose à quitter Didon, au lieu d'en triompher en rival outragé et furieux, vient en faire à Didon une froide confidence, comme un valet de comédie. C'est Didon qui dit à Énée :

J'ai beau le voir, je crois à peine
Ce que Vénus a fait pour moi.
Aux malheurs causés par Hélène,
Il est donc vrai que *je vous doi?*

Sans parler de la dureté de cette dernière inversion, que peut signifier cette phrase, et que font *les Malheurs d'Hélène* à l'amour de Didon, Est-ce une raison pour qu'elle aime davantage Énée? il est impossible d'y rien comprendre. Ce rôle d'Énée aussi est négligé et plus froid qu'il ne devrait l'être. Il répond aux reproches de Didon par ce vers ridicule :

Didon, plus je diffère, et *plus le mal augmente*.

Tout le monde sait combien Virgile est sublime dans les fureurs de Didon : voici comment elle s'exprime dans l'opéra :

Va, pour ta course vagabonde
Hâte-toi de tout préparer.
Remonte sur ces mers qui vont nous séparer;
Va chercher l'Italie, *errant au gré de l'onde.*
Il saura me venger, ce perfide élément.
Triste jouet des flots, des vents et de l'orage,
Environné d'écueils, *menacé du naufrage,*
Tu te repentiras dans ce fatal moment,
D'avoir abandonné ce tranquille rivage,
Où l'amour t'aurait fait un destin si charmant.
Tu nommeras Didon, *présente à ta pensée;*
Tu gémiras, ingrat, de l'avoir offensée,
Tu l'appelleras vainement.

Ici chaque expression devrait être le cri de l'amour, de la douleur et de la rage, et combien de faiblesse et de chevilles dans tous ces vers-là! Ceux que débite Didon après la fuite d'Énée sont encore bien plus mauvais.

Désespoir impuissant! *rage vaine* et tardive,
Il m'échappe!... il fallait l'enchaîner sur la rive,
Brûler sa flotte *avant qu'elle pût s'éloigner*,
Dans le sang de son fils, dans son sang me baigner,
Enfin mourir vengée, ou *du moins en captive*
Le suivre où le destin le condamne à régner.

On ne sait si on lit de la prose ou des vers, tant ceux-ci sont mal construits; mais ce qu'il y a de

pis, c'est la fausseté des idées et des rapports. Comment Didon, après avoir dit, *enfin mourir vengée*, peut-elle ajouter, *ou du moins en captive le suivre?* Ce retour si tendre et cet abandon si entier n'est-il pas, dans la situation où elle est, le plus étrange contre-sens? Armide dit bien à Renaud:

> Au moins comme ennemi, si ce n'est comme amant,
> Emmenez Armide captive.

Mais alors Renaud est là, et quand il est parti, elle parle un langage bien différent: les passions ont leur logique. Cet opéra, quoique l'ensemble et la musique en fassent au théâtre un des plus beaux que nous ayons, n'en prouve pas moins à la lecture, comme tous les autres opéras et toutes les tragédies de Marmontel, qu'il est incapable de s'élever à la grande poésie. Ses opéras-comiques sont fort agréables; il fait bien le vers à cinq pieds, celui de tous qui approche le plus de la prose, et qui d'ailleurs permet les enjambements et le mélange des styles; mais il ne connaît point la phrase poétique ni la marche des vers alexandrins. En ce genre il est presque toujours dur ou faible, et souvent faux. Tout cela n'empêche pas qu'il ne soit très-capable de remplir la place de d'Alembert dans le secrétariat de l'académie. Quarante ans de travaux et des ouvrages estimables en divers genres méritent cette récompense que je crois qu'il obtiendra. On peut

être un poëte médiocre et un bon littérateur, par conséquent un bon secrétaire de l'académie.

La mort du comte de Tressan y laisse une seconde place vacante. Après l'élection du nouveau secrétaire qui doit se faire le 27 de ce mois, on s'occupera du choix de deux nouveaux académiciens, qui seront, je crois, M. Bailly et M. le comte de Choiseul-Gouffier. Ce dernier est connu par un ouvrage utile et bien exécuté, *le Voyage de la Grèce*, qui est un véritable service rendu aux arts, et le fruit de beaucoup de travaux, de fatigues et même de dépenses. Le comte de Choiseul est nommé pour l'ambassade de Constantinople, et il voudrait bien partir académicien français. Comme notre institution admet les grands à titre d'amateurs, il paraît juste de ne pas lui refuser cette récompense, d'autant que les concurrents qui se présentent jusqu'ici ne sont pas imposants.

Le comte de Tressan n'a pas laissé beaucoup de regrets. C'est lui qui dans la dernière élection avait trahi M. de Buffon et M. Bailly, ses amis depuis vingt ans, et ce fut sa voix qui seule fit la pluralité en faveur de M. de Condorcet. Il avait une faiblesse et une mobilité de caractère qui nuisaient beaucoup à sa considération, et l'on a remarqué que sa mort qui faisait place à M. Bailly, était une espèce de restitution de celle qu'il lui avait ôtée.

LETTRE CXCIX.

Au retour de Fontainebleau, *Didon* a été jouée à Paris avec le plus brillant succès; et peu de jours après, Piccini a donné au Théâtre-Italien *le Faux Lord*, opéra comique dont les paroles ont été composées par son fils; ainsi c'était le cas d'une double paternité. La pièce est une bagatelle dans le genre des *opera buffa* d'Italie, et n'est pas faite pour être jugée sévèrement. La musique est fort jolie; le tout a beaucoup réussi, et Piccini a eu l'honneur de nous faire pleurer à un théâtre et rire à l'autre. On attend encore de lui *le Dormeur éveillé*, dont les paroles sont de Marmontel, et une pastorale nommée *Endymion*.

On a joué au Théâtre-Français ma tragédie des *Bramés*. Le public lui a fait un accueil d'autant plus flatteur, que Brizard, chargé d'un rôle de sept cents vers qui doit faire le sort de la pièce, n'a plus ni force, ni voix, ni mémoire, et qu'avec des dents postiches il prononce mal et difficilement. Après les quatre premiers actes applaudis *avec enthousiasme* (c'est l'expression des *Petites-Affiches*, et l'abbé Aubert n'est pas de mes amis), il n'a plus été possible d'entendre Brizard, et le cinquième, le plus essentiel de tous, a été presque entièrement anéanti par la faiblesse de son jeu. A la seconde représentation, c'était encore

pis ; le souffleur a dit la moitié de son rôle, et on a vu le moment qu'il ne pourrait pas achever : c'est en vérité la bienveillance du public qui a pu seule le soutenir jusqu'au bout. Mais j'ai dû retirer sur le champ l'ouvrage, qui ne pouvait pas être vu dans son cadre, et qui ne peut être remis qu'après la retraite de Brizard. Jusqu'à ce moment je ne veux point lui faire le chagrin de donner à un autre le rôle que je lui avais confié, je l'avoue, avec trop de complaisance, et pour ne pas désobliger un des acteurs les plus honnêtes et les plus estimés. Le lendemain on a remis *Philoctète*, et Larive a reparu après une absence de quatre mois. Il a été reçu avec une grande faveur, et l'ouvrage qu'il n'avait jamais si bien joué, n'a jamais eu plus d'effet. Il y avait un grand concours de monde, et Larive rejouera la pièce plusieurs fois. Ce sont les acteurs qui font la vogue des pièces de théâtre ; la multitude ne peut sentir que ce que l'on sait lui communiquer.

Les expériences des ballons aérostatiques continuent toujours. La plus brillante de toutes a été celle de MM. Charles et Robert, qui sont partis du bassin des Tuileries dans un char attaché à une machine remplie d'air inflammable, et ont été descendre deux heures après auprès de l'Ile-Adam, à neuf lieues de Paris. M. Charles est remonté seul dans la machine, a été une lieue plus loin, et a redescendu aussi heureusement que la première fois. Le roi a ordonné qu'on élevât un

monument en marbre à l'endroit des Tuileries d'où ils sont partis. Ce monument représentera cette ascension telle qu'elle a été faite; on y joindra le buste de M. de Montgolfier, premier auteur de cette brillante découverte. Il a le cordon noir de Saint-Michel et 2000 livres de pension. MM. Charles, Robert et Pilâtre du Rosier sont pensionnés aussi. On attend le printemps pour faire de nouvelles expériences, et chercher les moyens de se diriger à volonté.

Les Italiens ont joué une *Gabrielle d'Étrées, pièce dramatique* en quatre actes, de M. de Sauvigny, imprimée il y a cinq ou six ans, et jugée dès-lors comme un très-mauvais ouvrage. Elle a eu fort peu de succès; cependant, comme cette pièce pouvait conduire les comédiens italiens à jouer du tragique, les comédiens français qui ont le droit exclusif de jouer des tragédies, ont fait de grandes plaintes, et les Italiens ont été obligés de promettre que cela ne leur arriverait plus.

L'impression n'a pas été à beaucoup près aussi favorable au *Séducteur* que la représentation, et c'est ce qui arrivera toujours aux ouvrages d'un mérite médiocre. On s'aperçoit aujourd'hui que les caractères de cette pièce sont plus ou moins défectueux, à commencer par *le Séducteur* lui-même; que les ressorts de l'intrigue sont faibles ou faux; que les trois premiers actes sont sans action, et que s'il y a quelque pathétique au dénouement, c'est aux dépens de la vraisemblance.

La voix d'une actrice et l'art d'un acteur consommé peuvent affaiblir sur la scène l'effet de toutes ces fautes qui se fait sentir à la lecture. Le style même qui est ici ce qu'il y a de plus passable, n'est pourtant pas exempt d'incorrections, de mauvais goût, de galimatias; la préface est ridicule et inintelligible. Ceux qui avaient osé comparer cette pièce au *Méchant*, sont aujourd'hui bien honteux et ont bien raison de l'être. Quelqu'un à ce propos a dit fort plaisamment que l'ouvrage *était aussi éloigné du bon que du Méchant.*

Le chevalier de Florian vient de publier une charmante production qui a pour titre *Galathée.* C'est une pastorale dont le fond est imité de Cervantes, mais que l'auteur français a fort embellie d'épisodes de son invention, et sur-tout des graces de sa prose, qui réunit la finesse des idées, la délicatesse des sentiments et l'élégance de l'expression, sans aucune trace du faux goût qui règne aujourd'hui. C'est un jeune homme d'un esprit heureux et naturel, et qui aura toujours des succès, s'il ne sort pas du genre où son talent l'appelle. Sa pastorale qui a généralement réussi, est mêlée de plusieurs morceaux de poésie amoureuse, le plus souvent faibles de diction, mais où l'on trouve toujours un fond de sensibilité, et de temps en temps quelques jolis vers.

LETTRE CC.

Il peut arriver que l'anglomanie qui s'était emparée de notre théâtre, passe comme tant d'autres modes. Le *Roi Léar* a eu beaucoup moins de succès à la reprise, et *Macbeth* a été fort mal reçu à la première représentation. Il est vrai qu'à la seconde on a fait de grands efforts pour le relever; mais le vice de la pièce est irremédiable; c'est l'ennui, c'est un fond d'atrocités froides et gratuites. Le sujet qui pouvait être tragique, a été mal conçu, non-seulement dans Shakespeare qui ne connaissait pas l'art, mais aussi dans son imitateur M. Ducis, qui devrait le connaître beaucoup mieux.

Macbeth, le principal personnage, est un homme absolument sans caractère, que sa femme détermine à assassiner son roi qui l'a comblé de biens, et qui vient loger chez lui; et le seul motif de cet attentat, c'est un songe de Macbeth dans lequel on lui a prédit qu'il serait roi. Du reste, il n'est point ambitieux, il n'a point la soif de régner, il n'est point animé par la vengeance. C'est proprement un enfant imbécille à qui l'on met un poignard dans la main, en lui disant, Frappe, et qui ensuite se met à pleurer et à se lamenter sans fin, quand il a fait le crime et qu'il a vu couler le sang. Rien n'est moins théâtral qu'un person-

nage si passif. Les grands crimes ne peuvent se motiver au théâtre que par une grande force de caractère, ou une grande séduction, par un scélérat audacieux comme Mahomet, ou un jeune homme égaré comme Séïde. Il n'y a rien de pis au théâtre que la faiblesse, quand elle n'a pas l'excuse des passions : alors elle n'est que méprisable. Un autre grand défaut de *Macbeth*, c'est que la pièce, passé le second acte, n'est pas même soutenue par l'intérêt de la curiosité : le meurtre est commis dans l'entre-acte du second au troisième, et par conséquent le nœud principal est tranché; et les très-inutiles remords de Macbeth qui gémit pendant tout le reste de la pièce, ne peuvent soutenir l'attention et l'intérêt du spectateur. Macbeth finit par se tuer au cinquième acte, et pourrait de même se tuer au troisième. A l'égard du style, il est, comme celui du *Roi Léar*, rempli de déclamations et de mauvais goût, de jargon, de bouffissure, de solécismes, et mêlé de quelques beaux vers.

Le Droit du Seigneur, opéra-comique que M. Desfontaines a tiré d'une comédie du même nom, de M. de Voltaire, a été donné aux Italiens avec succès, et ce succès est dû à la musique de Martini, qui est très-agréable, et au jeu de madame Dugazon; car d'ailleurs la pièce est des plus médiocres. Madame Dugazon et mademoiselle Saint-Huberti font les beaux jours de Paris. Cette dernière a été couronnée dernière-

ment sur le théâtre de l'Opéra, où *Didon* continue à jouir du plus éclatant succès. On vient de nous donner *la Caravane* de Grétry, paroles de M. Morel. Ce M. Morel n'a jamais rien été, et Grétry n'est pas toujours Grétry; mais le spectacle en a paru fort beau, et cela suffit pour soutenir un opéra; témoin celui *d'Alexandre aux Indes*.

Nous avons quelques livres nouveaux qui traitent d'objets utiles. De ce nombre est un ouvrage de M. de Chabrit sur la législation française, dont il ne paraît encore que le premier volume. On y trouve des connaissances, de la méthode et un bon esprit. Le style en est inégal et quelquefois incorrect, mais sans diffusion ni déclamation. Il n'a encore traité que les lois romaines et bourguignones : sa tâche deviendra plus difficile, à mesure qu'il se rapprochera de notre temps. Il faut avoir le courage de dire la vérité, et de plus il faut en obtenir la permission, et ni l'un ni l'autre n'est aisé.

Un livre d'une utilité plus immédiate et plus prochaine, s'il était meilleur, c'est celui de M. Philipon sur *l'Éducation des Colléges*. Ses intentions peuvent être bonnes; mais il y a dans son plan abus de philosophie, et dans son style abus de rhétorique. Cela ressemble trop à ces mille et un systêmes où l'auteur trouve mauvais tout ce qu'on a fait, et beau tout ce qu'il veut qu'on fasse. Je n'aime point d'ailleurs qu'on affecte tant de mé-

pris pour les études qu'on a faites, où sans doute il peut y avoir à réformer, mais auxquelles l'on doit à coup sûr tout ce que l'on sait. C'est, comme dit le peuple, battre sa nourrice : rien n'est plus commun aujourd'hui, et je vois là plus d'ingratitude que de lumières. Celles de M. Philipon sont assurément fort au-dessous de son sujet, et les fautes trop fréquentes dans son livre prouvent qu'il est loin d'être même un bon humaniste.

M. de Gastines, auteur d'un livre qui a pour titre *l'Ile inconnue*, s'est proposé d'y placer dans un cadre romanesque le tableau de la formation des sociétés, et les fondements de la législation politique et religieuse. Les aventures qu'il décrit sont attachantes; ses principes ne sont pas mauvais; et son style, quoique négligé, est naturel et facile.

M. de Secondat a publié un ouvrage posthume de son père, l'immortel Montesquieu; c'est un roman qui a pour titre *Arzace et Isménie*. Les évènements sont plus étranges qu'intéressants; le style rappelle quelquefois l'auteur des *Lettres persanes;* mais il est le plus souvent pénible et entortillé, et l'ouvrage en total n'est pas digne de son auteur.

M. Gudin, dans une brochure qui ne se vend pas publiquement, a vengé Voltaire des injures que lui a prodiguées l'abbé de Mably. Cette réponse prouve beaucoup de connaissance de l'histoire, beaucoup de hardiesse dans l'esprit, et le

style de M. Gudin est beaucoup meilleur en prose qu'en vers. Il met au grand jour la mauvaise humeur et la mauvaise foi de l'abbé de Mably, ses erreurs nombreuses, et sur-tout la partialité révoltante qui lui a fait dénigrer tous les meilleurs écrivains français et étrangers, uniquement parce qu'il est importuné de leur réputation.

Dans un moment où le succès des expériences aérostatiques a fait croire tout possible, un particulier s'est diverti de la crédulité publique, et a fait imprimer qu'il passerait la Seine à pied sec, en présence de tout Paris, sur des sabots élastiques : sa lettre était datée de Lyon, et il demandait deux cents louis pour son voyage. On a ouvert une souscription; Versailles a donné l'exemple, et la somme allait être remplie. La ville avait déja ordonné de construire un emplacement pour les spectateurs, lorsque l'homme aux sabots est venu déclarer au ministre de Paris, que ce n'était qu'une plaisanterie occasionnée par une gageure qui lui faisait gagner cent louis, attendu qu'il avait parié que tout Paris serait la dupe de sa proposition. M. de Breteuil en a rendu compte au roi qui n'a fait qu'en rire, et d'autant plus volontiers qu'il s'était toujours moqué de l'entreprise, et avait toujours refusé d'y croire. On dit que l'argent des souscriptions sera employé en œuvres de charité.

On a remis l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, en concurrence avec *Didon ;* mais cette reprise

sur laquelle les gluckistes comptaient beaucoup, n'a pas été brillante, ni pour l'affluence du monde, ni pour les applaudissements. Ils espèrent prendre leur revanche à la rentrée, avec un opéra nouveau de Gluck, envoyé de Vienne, et qui paraît le dernier effort de ce célèbre compositeur. Cet opéra s'appelle *les Danaïdes*, ou *Hypermnestre;* il n'est de Gluck qu'en partie, et il a été achevé par un de ses élèves nommé *Saliéri*. S'il réussit, Gluck aura tout fait : s'il ne réussit pas, l'ouvrage sera en entier de *Saliéri :* rien n'est mieux arrangé.

Marmontel a été élu secrétaire de l'académie, à la grande pluralité des suffrages. Il avait pour concurrents MM. Beauzée et Suard : l'un n'a eu qu'une voix, l'autre en a eu six ; Marmontel quinze. Il faut observer que la place de secrétaire exige une entière assiduité, parce que c'est lui qui tient la plume pour rédiger le dictionnaire. Il arrive de là qu'il y a fort peu d'académiciens à qui cette place convienne; et l'on a soin de s'assurer par avance de ceux qui sont dans ce cas, afin de savoir entre quels aspirants on doit choisir.

Le même jour, un anonyme a fait proposer à l'académie une somme de six cents livres, pour donner un prix à l'*Éloge de M. d'Alembert*, qui sera annoncé dans la première séance publique. La proposition a été acceptée, et le terme du concours est fixé au 1er janvier 1786. La médaille

représentera la tête de M. d'Alembert, et plusieurs de ses amis se sont chargés d'en payer les frais. Le discours couronné sera lu dans la première assemblée publique qui aura lieu en 1786.

LETTRE CCI.

M. le Franc de Pompignan vient de réunir tous ses ouvrages dans une édition de six tomes, qu'on pourrait appeler posthume; car il y a plus de vingt ans qu'il est regardé comme mort. Ce n'est pourtant pas, à beaucoup près, un littérateur sans mérite, ni un écrivain sans talent. Il aurait pu reposer à son aise dans une assez bonne médiocrité, parmi les auteurs du second rang qui sont fort loin du dernier, si venant prendre place à l'académie, âgé de plus de cinquante ans, il n'eût eu l'imprudence fort extraordinaire de parler en ennemi aux gens de lettres, dans le moment où ils le recevaient chez eux. Cette faute dut paraître celle d'un amour-propre aveugle et d'une ambition fort mal entendue. Il crut que cette levée de bouclier, faite au milieu de l'académie, l'intimiderait elle-même, et que ce triomphe au Louvre lui donnerait du crédit à Versailles, dans un moment où les gens de lettres étaient fort mal avec la cour (en 1760). Il aspirait, dit-on, à être chargé de l'éducation des enfants du feu dauphin, père du roi actuel; mais il en arriva

tout autrement. Voltaire qu'il avait très-clairement et très-injurieusement désigné, était l'homme du monde qui supportait le moins une offense, et qui maniait le mieux l'arme du ridicule. Cette arme devint cette fois d'autant plus terrible, que M. le Franc fut très-maladroit dans ses défenses, et Voltaire très-gai dans ses attaques. Il n'a, je crois, rien fait de meilleur en ce genre, parce qu'il ne passe guères les bornes de la satire littéraire, ce qu'il n'a pas toujours observé, il s'en faut; aussi jamais justice ne fut si complètement faite. M. le Franc couvert d'un ridicule ineffaçable, n'osa pas se montrer une seconde fois à l'académie, et allant un jour faire sa cour à M. le dauphin, il l'entendit répéter ce vers bientôt devenu proverbe :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Il s'est tenu depuis ce temps dans le fond de sa province, et n'est sorti de son obscurité volontaire que pour donner l'édition qui vient de paraître, et qui me fournit une occasion de rappeler en peu de mots ses différentes productions.

Il a commencé à se faire connaître (et fort avantageusement) par sa tragédie de *Didon* qui eut beaucoup de succès, et qui est restée au théâtre. L'ouvrage n'est pas en général au-dessus du médiocre; mais le sujet est intéressant, la conduite en est sage et le style assez pur, quoique trop souvent faible, inégal, et quelquefois froi-

dement sentencieux : il y a des scènes bien faites et quelques beaux morceaux. Il publia depuis un *Voyage de Provence*, où l'on voit en même temps l'envie de lutter contre celui de Chapelle, et la distance infinie qu'il y a de l'un à l'autre. L'un montre le travail de l'esprit, et un travail presque toujours ingrat; l'autre a toutes les graces du plus heureux naturel. Il y a dans le *Voyage* de M. de Pompignan quelques endroits tout au plus agréables; mais sa plaisanterie est froide, et sa gaieté est contrainte comme sa versification. Sa dissertation sur le *Nectar et l'Ambroisie* vaut beaucoup mieux ; elle offre des morceaux bien travaillés, et l'agrément et le goût y sont mêlés à l'érudition. Viennent ensuite les *Poésies sacrées* dont Voltaire s'est tant moqué, et qui dans le fait étaient peu lues, même avant qu'il eût défendu *d'y toucher*. Il n'en est pas moins vrai que si l'auteur a totalement échoué dans les psaumes, il se relève assez souvent dans les *prophéties* et les *cantiques*, où il a de la verve et de la poésie. Sa traduction des Géorgiques et du sixième livre de l'Énéïde, montre presque par-tout l'impuissance absolue d'approcher, même de loin, du mérite des originaux. L'extrême sécheresse, la monotonie, le prosaïsme, sont les caractères habituels de son style. Dans la poésie héroïque, morale et lyrique, tous ses vers sont froidement serrés dans un même ordre, sans mouvement et sans vie; et, s'il n'a eu plus de feu que dans les *prophéties*,

c'est que, pour approcher continuellement de l'onction et de la majesté de l'Écriture, il faut être Racine ou au moins Rousseau; au lieu que, sans avoir beaucoup de génie, on peut emprunter du style oriental des prophètes quelques figures hardies, quelques grands mouvements, quelques tableaux; et c'est ce qu'a fait Pompignan.

Parmi les *Odes* qu'il a composées d'original, la meilleure est sans comparaison celle qu'il fit sur la mort de Rousseau; il y a bien encore des strophes très-faibles, mais il y en a une parfaitement belle, et le début de l'ode est imposant. Dans ses *Épîtres* et dans ses *Discours philosophiques*, tirés de Salomon, quelques endroits ne manquent pas d'une sorte d'élégance; mais là, comme ailleurs, il manque presque toujours d'harmonie, de sentiment et d'intérêt de style. Il ne sait pas faire la phrase poétique, et son oreille ne la connaît pas.

Une chose assez singulière, c'est que dans tous ses ouvrages il ne nomme jamais Voltaire, et cherche à le désigner par-tout : quelquefois même alors la haine lui tient lieu de verve : *Facit indignatio versum.* Enfin il a imaginé de faire un opéra contre lui, et c'est peut-être la première fois que la satire est entrée dans un opéra. Voltaire y est représenté sous le nom de Prométhée, qui a enseigné les arts aux hommes, mais qui les a corrompus en leur apprenant à mépriser les

dieux. Le fond de ce drame est d'ailleurs imité d'Eschyle, dont M. de Pompignan a traduit en prose les sept tragédies qui nous restent. Cette version est assez élégante, mais pas assez conforme à l'original, comme on l'a pu voir par celle que M. Dutheil a faite des *Coéphores*, la meilleure pièce d'Eschyle : le dernier traducteur a beaucoup mieux saisi la manière du poëte grec.

M. de Pompignan, outre son *Prométhée-Voltaire*, a fait cinq ou six opéras d'une mortelle froideur, et qu'il est difficile de lire. A tout prendre, on pourrait réduire à un volume ce que cet auteur a fait d'estimable, et dans ce volume même, peu de choses s'éleveraient au-dessus du médiocre; mais aussi ne faut-il pas prendre à la lettre ce qu'a dit Boileau, *qu'il n'est point de degrés du médiocre au pire* : c'est une hyperbole de poëte satirique.

M. le Franc avait fait aussi autrefois une *Zoraïde*, et quelques autres tragédies qui n'ont jamais été jouées; mais il ne les a point mises dans son recueil, soit qu'il les ait condamnées lui-même, soit qu'il ne veuille pas qu'elles paraissent avant sa mort.

LETTRE CCII.

Je ne confondrai point dans la foule de nos brochures les *Réflexions sur les Confessions de*

J. J. Rousseau, par M. Servan, ancien avocat-général du parlement de Grenoble. C'est un morceau plein d'esprit et de raison; l'auteur pense et s'exprime avec énergie; ses raisonnements sont frappants d'évidence, et ses expressions souvent heureuses. Il démontre éloquemment que des écrits tels que les *Confessions*, sont de véritables attentats contre les droits de la société et l'honneur des citoyens. On ne peut lui reprocher qu'une vingtaine de phrases à la vérité de bien mauvais goût, et qui se sentent de cet abus des figures qu'il a quelquefois porté à l'excès dans d'autres productions, où l'on dirait que la province a gâté son style, si la capitale n'était pas elle-même gangrenée de cette manie dangereuse. Voici, par exemple, une phrase de M. Servan : *Le mystère est à la malignité ce que la gaîne est au couteau; elle en conserve la pointe.* Est-il possible qu'un homme d'esprit et de sens tombe dans un tel ridicule?

L'opéra de *Chimène* a eu du succès. Le sujet est celui du *Cid*, et M. Guillard, auteur des paroles, était très-digne de mutiler Corneille, comme d'autres ont mutilé Racine; mais la musique est de Sacchini, et a paru digne de son auteur, l'un des plus grands maîtres dans son art. *La Caravane* de Grétry, placée entre *Didon* et *Chimène*, fait une assez pauvre figure; mais quand on veut être par-tout, il est difficile d'être toujours bien. Au reste, il est fort protégé de la cour, et démesurément exalté dans le Mercure par mon confrère

S***, le premier des gluckistes du monde, qui, trouvant cent défauts pour un dans *Didon*, n'en a pas vu un *seul* dans *la Caravane*. C'est ce qui a donné lieu à cette chanson épigrammatique.

Amis, vive *la Caravane!*
Lisez l'article de S**.
Nargue à *Didon :* vive *la Caravane!*
Atys est l'opprobre de l'art.
Fi de Renaud! vive *la Caravane!*
Oreilles à S** pourtant ne manquent pas,
Mais oreilles qu'avait le palefroy de Jeanne,
Et que l'on vit en pareil cas,
Orner la tête de Midas.
Pour ces oreilles-là, vive *la Caravane!*

Il court encore deux autres épigrammes; l'une est d'un homme à qui l'on a interdit l'Opérap our avoir sifflé *la Caravane ;* l'autre, dont j'ignore l'auteur, est contre MM. S**, Morel et Pitra, et n'est qu'une imitation d'une épigramme de Voltaire, qui lui-même avait imité une épigramme de Marot : c'est un cadre qui a servi plus d'une fois.

LE TRIUMVIRAT.

On proclame à *Vaugirard* (1),
Pitra, Morel et S** :
Le *Mercure* élève au ciel
Pitra, S** et Morel :
Mais l'on berne à l'Opéra,
S**, Morel et Pitra.

(1) Allusion aux lettres d'un *anonyme de Vaugirard.*

REQUÊTE DE M. MAUGÉ,

A monseigneur Morel.

Depuis trois jours on me condamne
A fuir les lyriques lambris,
Pour avoir avec tout Paris
Médit de votre Caravane.
Ah! monseigneur Morel, merci;
Pardonnez-moi, je vous en prie,
Et plus que vous toute la vie
Je médirai de Piccini,
Et vous tiendrai pour un génie.

Assurément il n'y en a pas dans sa *requête*.

Il n'y a qu'à lire l'article du journal de Paris, où l'éditeur de *l'Almanach des Muses* rend compte lui-même de son almanach et des pièces qu'il contient, et on sera persuadé que nous avons une peuplade de poëtes, tous gens du plus grand mérite. C'est dommage que leurs noms ne soient pas très-connus, car la liste est longue et ferait honneur à la France. Ce sont MM. Aude, Barruel, Bérenger, Blin, Cambri, Choisi, Cuinet, Dourneau, Duhamel, Drobecq, Goulard, Guyetand, Maison-Neuve, James, Lalouptière, Mérard de Saint-Just, Millin de la Brosse, Lamontagne, Nogent, Mugnerot, Pons de Verdun, Pothier de Bièle, Roman, Rosières, Royou, Silva, Saint-Péravi, Schosne, etc.

Longuette fut la triste litanie,

comme dit Voltaire; mais on aime à faire valoir ses richesses, sur-tout aux yeux des étrangers, et je suis bien hors d'intérêt; car je ne connais pas un seul de tous ces *poëtes-là*, si ce n'est par *l'Almanach des Muses.*

Mais en récompense M. S** les connaît beaucoup, et leur distribue à tous leur mesure d'encens. Il leur assigne leur place dans son almanach qu'il regarde, mais de la meilleure foi du monde, comme le *Parnasse français*, et il juge des *progrès* et de la *gloire* de notre poésie par le plus où moins de pièces qu'il nous donne tous les ans dans cet important recueil. Que voulez-vous? son almanach est sa marchandise, et le journal de Paris en est l'enseigne faite pour achalander la boutique, où tout est excellent, comme de raison, et à juste prix. Il faut convenir que la littérature (car c'est ainsi que cela s'appelle) a beaucoup gagné du côté des spéculations mercantiles; et dans ce genre, le siècle passé ne peut pas soutenir la comparaison avec le nôtre.

Dans cette collection de frivolités insipides et de rimailles monotones, deux pièces du chevalier de Parny se font aisément remarquer par la délicatesse de son style et la pureté de son goût. Mais nos journalistes exaltent bien autrement une pièce qu'on nous donne pour le coup d'essai d'un jeune homme nommé G***, qui donne (dit-on) *les plus grandes espérances*, d'autant plus que c'est un protégé de M. de Champfort. Ce *coup*

d'essai, qu'on prône comme un *coup de maître*, n'est autre chose qu'un long persifflage en forme de galanterie, où trois ou quatre idées sont délayées dans trois cents vers d'une délicatesse imperceptible, et de la gaieté la plus pincée, et sur le plus mince des sujets. On n'a jamais parfilé des riens avec plus de soin et de prétention. Je ne sais quel est ce jeune débutant, mais ce doit être une des têtes les plus vides et un des esprits les plus froids qui aient pu se former à l'école de Voiture et de Dorat.

LETTRE CCIII.

1784.

La séance publique du 26 février pour la réception de MM. de Choiseul-Gouffier et Bailly, a été brillante, soit par l'affluence du monde, soit par le succès de tout ce qu'on a lu. D'autres circonstances pouvaient encore la rendre piquante pour le public. C'était M. de Condorcet qui recevait M. Bailly dont il est l'ennemi personnel, et dont il avait été le concurrent à l'avant-dernière élection. Aussi n'a-t-on pas manqué de saisir avidement une espèce de persifflage fort poli, par lequel il fait entendre au récipiendaire qu'il ne regarde son hypothèse d'un peuple hyperboréen, fondateur des arts et des sciences, que comme un roman ingénieux. Au reste, le discours de

M. Bailly a eu beaucoup de succès à la lecture publique et dans le monde. On y a trouvé de l'esprit, de la grace, et une manière fort adroite de faire valoir le mérite de M. de Tressan, son prédécesseur. Je préfère pourtant le discours de M. de Choiseul-Gouffier, qui avait, il est vrai, un sujet plus heureux et plus étendu, l'éloge de d'Alembert : il l'a traité d'un style noble et intéressant.

Les deux réponses de M. de Condorcet sont en général d'un ton convenable ; mais on y remarque, comme dans d'autres écrits du même auteur, beaucoup de sécheresse et des endroits d'une métaphysique abstraite qu'il n'est pas aisé d'entendre. La séance a fini par des fragments d'un poëme sur *l'Imagination*, qu'a lus l'abbé Delille, et qui ont été très-applaudis, comme ils méritaient de l'être. Ils sont pleins de verve, de mouvements heureux, de beaux vers ; cependant on y a trouvé beaucoup à désirer. Les portraits de Virgile et du Tasse ne sont point du tout finis; il loue beaucoup trop Milton et sur-tout le Dante, qui ne devait pas se trouver à côté d'Homère; mais le portrait d'Homère et celui d'Ovide, et surtout celui de l'Arioste, ont paru achevés. Malgré toute la rapidité et toute la séduction de son débit, les oreilles exercées ont senti de la négligence dans bien des endroits; mais sans doute il les retouchera.

On a donné le 2 mars, au profit des pauvres,

la première représentation de ma tragédie de *Coriolan*. Soit que cette circonstance ait disposé le public à l'indulgence, soit que Larive, qui n'a peut-être jamais si bien joué, ait fait valoir l'ouvrage, il a été applaudi d'un bout à l'autre, sans aucune apparence de contradiction, ce qui n'arrive guère quand l'auteur a des ennemis connus, et les miens ne s'en cachent pas. J'ai même été obligé de paraître après la pièce sur le théâtre, ce que je n'avais jamais voulu faire depuis *le Comte de Warwick;* mais les comédiens m'ont représenté que ce jour-là le public était trop en force pour qu'on lui refusât rien (la recette est montée à dix mille quatre cents livres); qu'on me demandait depuis une demi-heure, et qu'on ne les laisserait pas commencer la petite pièce. J'ai cédé à leurs instances, quoique j'aie toujours pensé, malgré l'exemple de M. Ducis et de plusieurs de mes confrères, qu'il n'était pas convenable qu'un auteur parût sur le théâtre, si ce n'est à un premier ouvrage, quand le public semble adopter sa jeunesse, et lui donner, pour ainsi dire, la robe virile.

Quoique rien ne soit plus commun depuis quelques années, que de voir des pièces tombées le premier jour se relever ensuite pendant quelques représentations, pour être bientôt oubliées à jamais, cependant nous venons de voir dans *le Jaloux* de M. Rochon un exemple de cette espèce de résurrection momentanée, dont les circonstances

ont paru extraordinaires. La pièce fut d'abord si mal reçue, qu'au troisième acte Molé fut obligé de demander au public s'il fallait continuer ou baisser la toile. Après un moment de silence, quelques amis de l'auteur rièrent, Continuez. La pièce n'alla guère mieux. L'auteur écrivit le lendemain dans le journal de Paris une lettre en forme de supplique, où il priait le public de vouloir bien l'entendre encore une fois, avec les changements qu'il avait faits; et cette démarche lui a réussi auprès du public, qui aime assez qu'on lui demande grace. *Le Jaloux*, à la seconde représentation, soutenu par deux cents billets d'auteur, a été fort applaudi, et le jeu de Molé n'a pas peu contribué à inspirer l'indulgence. Depuis ce temps, cette comédie a eu plusieurs représentations médiocrement suivies; mais enfin elle se soutient, et l'auteur a bien fait, comme on voit, de ne pas perdre courage. Il est vrai que pour avoir de pareilles ressources, il faut être d'une médiocrité assez rassurante pour n'avoir pas un seul ennemi.

Le Jaloux est un sujet très-difficile à traiter; il est entre deux écueils : si la jalousie est fondée, elle ne paraît plus un travers, et l'effet comique est manqué; si elle ne l'est pas, elle paraît une sorte de folie, et passe le but. Aussi Molière qui a fait cinq ou six scènes de jalousie qui sont autant de chefs-d'œuvre, s'est bien gardé d'en faire le fond d'un ouvrage, et cela s'appelle voir en

la nation turque; mais il ne nous fait point connaître l'ensemble et les ressorts de ce singulier gouvernement, et n'en donne pas à beaucoup près une idée claire et complète. Le résultat de tous les faits détachés et relatifs à lui, qu'il rapporte dans son ouvrage, offre la plus méprisable anarchie, jointe au plus odieux despotisme, le dernier excès de l'ignorance, de la stupidité et de la barbarie, et il n'y a point de lecteur qui ne soit tenté de lui dire après l'avoir lu : Mais si tout cela est comme vous nous le dites, comment ce gouvernement inconcevable peut-il subsister? Montrez-nous donc le contre-poids de tant d'abus, et le remède ou le palliatif de tant de maux politiques; car il faut bien, suivant la nature des choses humaines, qu'il y en ait un. C'est précisément ce que l'auteur n'explique point: il paraît plus occupé de lui que de son sujet; il se met toujours en scène d'une manière piquante; mais il est toujours la principale tête du tableau; le reste est dans l'ombre. Il y a plus; il raconte plusieurs anecdotes qui par elles-mêmes sont inexplicables, si elles ne tiennent pas à quelques coutumes, à quelques lois, et il ne se donne pas la peine de nous en rendre compte: il semble qu'il ait voulu étonner son lecteur plutôt que l'instruire. Joignez à ce défaut essentiel ceux du style, qui manque souvent de clarté et de précision. Il cherche le tour épigrammatique et le trait, et il en résulte de l'obscurité dans son

style. Les constructions louches, embarrassées, équivoques, le néologisme, le mauvais goût, l'incorrection gâtent cet ouvrage, qui pourtant est celui d'un homme d'esprit, et où il y a des morceaux très-bien traités, particulièrement celui de l'incursion des Tartares dans la nouvelle Servie.

M. de Tott suivit Krim-Gueray dans cette expédition, et il trace un portrait intéressant de ce prince, qu'il peint comme fort supérieur à sa nation, ayant beaucoup d'esprit naturel, un sens droit, et une sorte de philosophie. Qui croirait, par exemple, qu'un Kan des Tartares fût mort précisément comme Pétrone. C'est pourtant ainsi que finit Krim-Gueray, si l'on en croit M. de Tott. « J'entrai dans l'appartement où le Kan « était couché : il venait de terminer différentes « expéditions avec son Divan-Effendi. En me mon- « trant les papiers qui l'environnaient : Voilà, dit- « il, mon dernier travail, et j'y ai destiné mon « dernier moment. Mais s'apercevant bientôt que « les plus grands efforts ne pouvaient vaincre la « douleur qui m'accablait : Séparons-nous, ajouta- « t-il; votre sensibilité m'attendrirait, et je veux « tâcher de m'endormir plus gaiement. Il fit signe « alors à six musiciens rangés au fond de la « chambre de commencer leur concert, et j'appris « une heure après que ce malheureux prince ve- « nait d'expirer au son des instruments. » M. de Tott paraît convaincu que Krim-Gueray fut empoisonné par un médecin grec.

maître. (Je ne parle pas *du Prince jaloux*, qui tomba, et qui prouve encore ce que j'avance) Nous avons un *Jaloux désabusé*, de Campistron, assez bien intrigué, mais un peu faible de comique et de style; on le joue quelquefois. Celui de M. Rochon est un fort mauvais ouvrage; toute l'intrigue est fondée sur le déguisement d'une femme habillée en homme, ressort usé et trivial qu'il n'est plus permis d'employer. Point d'action, point d'intérêt, point de vérité, quelques détails agréables, beaucoup de mauvais goût.

M. Watelet vient d'imprimer un recueil d'opuscules fort médiocres, plus faits pour la société que pour le public. Ce sont cinq ou six pièces, tant comédies qu'opéras, dont aucune n'a été jouée, et une espèce de poëme en prose, tiré de *l'Aminte* du Tasse. Ce qu'il y a de plus passable, est une *Zénéïde*, sur laquelle Cahuzac avait fait la sienne que l'on joue encore. Il n'a guère fait qu'exécuter en vers le plan de M. Watelet, qui a écrit en prose. C'est une féerie dans le goût de *l'Oracle*, mais moins jolie; et en général ce genre de féerie que les maîtres n'ont jamais traité, est très-subalterne, et plus convenable dans un conte que sur un théâtre soumis aux règles de la vraisemblance.

La mort de l'évêque de Limoges laisse une place vacante à l'académie française, et je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un plus grand nombre de concurrents. C'est la mode du jour, et tout le

monde veut être de l'académie, depuis les premiers seigneurs de la cour jusqu'au dernier barbouilleur du bas Parnasse. On nomme parmi les candidats M. le marquis de Montesquiou, M. le comte d'Albon, MM. Laugeon, Sedaine, Leblanc, le marquis de Ximenès, l'abbé Maury, M. Cailhava, etc. Comme dans ce moment-ci aucun homme de lettres n'est appelé par la voix publique à l'académie, je crois que son choix pourra tomber sur M. de Montesquiou, homme d'esprit et de goût, qui fait d'assez jolis ouvrages de société. Quand les faiseurs ne sont pas encor mûrs pour nous, il est juste de choisir parmi les amateurs, et celui-là mérite d'être distingué. A propos d'amateurs, le chevalier de Boufflers serait fort académique; mais il dit qu'il est trop vieux pour être au rang des candidats, et ne veut pas se présenter.

L'académie a distribué ses deux prix annuels, l'un destiné à l'ouvrage le plus utile, l'autre à l'encouragement d'un homme de lettres. Le premier a été adjugé à M. Berquin, auteur de *l'Ami des Enfants*, ouvrage qui se continue avec succès: le second à M. de Chabrit, auteur d'un ouvrage sur *la Législation française*, dont il n'a paru encore que le premier volume. Un livre sur *l'Éducation du Peuple* a disputé le premier de ces deux prix, et il ne s'en est fallu que d'une voix qu'il ne l'ait partagé : il n'a pas eu la mienne.

LETTRE CCIV.

La clôture du théâtre a interrompu les représentations de *Coriolan*, qui ont été très-suivies et très-applaudies jusqu'à la septième : la huitième est annoncée pour la semaine de rentrée.

Il paraît deux ouvrages d'un genre bien différent, et qui ont fait quelque sensation, sur-tout le dernier, *Télèphe* et *Cécilia*. *Télèphe* est une espèce de poëme en prose (si l'on peut se servir de ce terme abusif qu'on a voulu mettre à la mode); il est en douze livres, et il paraît que l'auteur en a voulu faire un ouvrage dans le genre du *Télémaque*. Mais, quoiqu'on ne puisse lui refuser de l'esprit et même du talent pour écrire, qu'il est loin du bon goût et du vrai génie dont le siècle de Louis XIV nous a laissé les modèles! Ce qu'il y a de plus louable dans l'ouvrage, c'est qu'il respire la haine de l'injustice et de l'oppression; mais l'auteur manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et dans son style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible. Il ne veut pas que les enfants succèdent à la fortune de leurs pères, comme si cette succession n'était pas de droit naturel, et comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas pour leurs enfants! C'est un vrai

délire d'imaginer qu'il faille détruire les lois primitives, parce que l'observation de ces lois entraîne des abus inévitables. C'est à-peu-près comme si on défendait la reproduction de l'espèce, parce qu'une maladie cruelle en corrompt souvent les sources, ou parce que la débauche en a abusé.

Son style n'est pas plus sain que sa philosophie, et sa manière d'inventer n'est pas heureuse. Il y a quelques morceaux d'une éloquence noble, et quelques moments d'intérêt; mais en général nul art dans la disposition et la préparation des évènements, point de nœud qui attache, des faits sans vraisemblance, des tableaux gigantesques, des ressorts forcés, des principes outrés, une nature fausse, une diction abstraite, tendue, enflée et déclamatoire, de la sécheresse et de la monotonie; voilà les caractères dominants de cet ouvrage qu'on n'est pas tenté de relire.

L'auteur, M. Pechmeja, était déja connu des gens de lettres par un éloge de Colbert envoyé à l'académie française, et qui mérita une mention honorable, et sur-tout par quelques morceaux hardis, insérés dans le livre de l'abbé Raynal *sur le commerce des deux Indes*.

Cécilia est un roman traduit de l'anglais, en quatre volumes. L'auteur, mademoiselle Burnet, est une jeune personne très-intéressante, non-seulement par ses talents précoces et distingués, mais sur-tout par le motif qu'elle a eu pour les

développer. Son père, docteur dans l'université d'Oxford, ne pouvant plus s'occuper d'études sérieuses, que l'affaiblissement de sa santé ne lui permettait pas, s'était mis à lire des romans, et cette lecture était sa seule occupation et son unique plaisir. Il eut bientôt épuisé tout ce qui dans ce genre mérite d'être lu : alors sa fille voyant que cette ressource lui manquait, entreprit d'y suppléer par elle-même. Elle donna d'abord *Évelina*, roman qui eut du succès, et ensuite *Cécilia*, ouvrage fort supérieur au premier. On voit qu'elle a pris Richardson pour son modèle dans la peinture des mœurs et des caractères, dans les longs détails et les longues conversations. Elle ne s'élève pas, il est vrai, jusqu'aux grandes beautés des principales scènes de Clarisse; mais elle se rapproche souvent de Richardson par la vérité des peintures. Son roman, sans avoir l'extrême intérêt et les effets profonds des dernières parties de Clarisse, est en général attachant, sur-tout dans les deux derniers volumes. Les résultats moraux des évènements qu'elle trace, prouvent un excellent esprit et une connaissance du monde, bien rare à l'âge de l'auteur; elle n'a que vingt-trois ans. On peut lui reprocher de l'uniformité dans les moyens : ce sont toujours des incidents bizarres et fortuits qui peuvent arriver ou ne pas arriver, et qui produisent des méprises et des malentendus. Ce n'est pas là, je l'avoue, la meilleure manière

d'inventer; mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait de l'art et de l'intérêt dans l'ensemble; elle a d'ailleurs le mérite de bien peindre des caractères vrais et des originaux vraiment anglais. La traduction est négligée et incorrecte, et si l'ouvrage se fait lire avec plaisir, c'est malgré les fautes du traducteur.

LETTRE CCV.

La clôture des spectacles laisse ici un vide que rien ne remplit. Le goût que l'on a pour les brochures satiriques et licencieuses, sur-tout quand elles sont prohibées, a fait rechercher un moment un petit roman qu'on attribue à M. de L**, intitulé *le Vicomte de Barjac*. C'est l'ouvrage d'un homme qui n'est pas sans esprit, mais qui est bien sans goût et sans principes, et qui a vécu en mauvaise compagnie. Il a voulu faire un livre, moitié de ce qu'il a vu, moitié de ce qu'il a pu imaginer. Ce qu'il a vu est très-commun; ce sont des aventures de filles: ce qu'il a imaginé est très-extraordinaire; c'est un tas d'absurdités. Pour rendre le tout plus piquant, l'auteur s'est permis d'y nommer ou d'y désigner clairement beaucoup de personnages très-connus, des ministres, des gens de la cour, des gens de lettres, etc. C'est un abus aujourd'hui fort en vogue, et la ressource de ceux qui ne

pouvant exciter l'intérêt, flattent au moins la malignité. On doit bien s'attendre que les jugements sont curieux : on y dit de M. Francklin, que c'est un *très-pauvre homme d'état*, *un médiocre physicien*, *un radoteur*. Cet échantillon suffit pour donner une idée du reste.

M. de Marnésia vient de publier quelques opuscules de son ami M. Cerutti, qu'on lit avec plaisir. Ils sont composés de trois morceaux : 1° la traduction d'une épitaphe grecque trouvée sur une pierre sépulcrale, dans une fouille faite à Naples en 1756. L'épitaphe n'est que de six vers; mais elle est accompagnée d'une dissertation sur les monuments antiques, dans laquelle l'auteur a semé beaucoup d'idées sur des objets de littérature et de goût, dont cette épitaphe semble n'avoir été que l'occasion ou le prétexte. Il est difficile de faire un ouvrage, et très-aisé de faire des fragments; et M. Cerutti, qui ne dissimule pas lui-même combien ses notes sont souvent loin du sujet, est à-peu-près en écrivant, comme Diderot dans la conversation : il ne lui faut qu'un texte quelconque pour parler de tout, n'importe comment ni pourquoi.

2° Des vers sur le charlatanisme qui avaient déja couru manuscrits : la pièce est ici fort augmentée et n'y gagne pas. On sent que l'auteur passe toute mesure, et qu'avec sa méthode on pourrait, sous prétexte que le charlatanisme se mêle de tout, faire un résumé d'histoire univer-

selle : c'est l'abus des lieux communs qui caractérise l'homme qui n'est que rhéteur.

3° Un poëme sur les échecs, écrit avec une grande facilité, et qui, vu la nature du sujet si éloigné de la poésie, paraît une espèce de tour de force; et en effet c'est un défi de société.

Tous ces morceaux sont d'une plume ingénieuse et facile, dont le progrès est au-delà de ce qu'on pouvait attendre de ses premières productions, mais qui n'est pas encore réglée par le goût, et qui ne sait ni choisir ni s'arrêter, deux choses qui n'appartiennent qu'au vrai talent. Ce qu'il y a de mieux, sans contredit, se trouve dans les notes sur l'épitaphe grecque, qui sont la plupart bien pensées et bien écrites; et quoiqu'il y ait encore des idées fausses et des inégalités de style, quoique l'auteur affecte trop souvent de procéder par la définition et l'analyse, même sur les objets qui n'en sont pas susceptibles, cependant il n'y a nulle comparaison entre cette nouvelle brochure et la pièce de *l'Aigle et du Hibou* du même auteur, qui parut l'année dernière.

Il y a dans le poëme sur les échecs un vers heureux sur les pions :

Ils frappent de côté, mais ils marchent de front.

Mais la pièce finit par un long épisode qui prouve encore combien l'auteur est éloigné de connaître la manière d'écrire en vers, et ce qu'on appelle

la phrase poétique. Il y a trente vers de suite jetés dans le même moule, et qui ont absolument la même construction.

Tandis que je *chantais* un fantôme de guerre,
Le *véritable* Mars *ensanglantait* la terre, etc.

et l'auteur part de là pour faire un tableau politique et littéraire de l'Europe, avec un imparfait presque à chaque vers. Il est sûr qu'à propos des échecs, cette longue imitation des dix ou douze derniers vers des *Géorgiques*, est de toute manière une composition d'écolier.

LETTRE CCVI.

Enfin Beaumarchais qui vient à bout de tout, parce qu'il est doué de persévérance, après deux ans d'obstacles et de difficultés, a fait jouer *le Mariage de Figaro*, autrement dit *la Folle Journée;* car la pièce réunit ces deux titres, et le second sur-tout est parfaitement rempli. Pour se faire une idée de l'affluence sans exemple que cet ouvrage a dû attirer, il suffit de se rappeler combien et comment Beaumarchais occupe le public depuis si long-temps, et quelle curiosité on avait de connaître un ouvrage de cet auteur, et un ouvrage d'une espèce si singulière que depuis deux ans il est l'objet de l'attention de toutes les puissances de ce pays-ci. Trois cents

personnes ont dîné à la comédie dans les loges des acteurs, pour être plus sûres d'avoir des places, et à l'ouverture des bureaux la presse a été si grande que trois personnes ont été étouffées. C'est une de plus que pour Scudéry, qui, comme on sait, eut deux portiers de tués à la première représentation de *l'Amour tyrannique*. La première du *Mariage de Figaro* a été fort tumultueuse, comme on peut se l'imaginer, et si extraordinairement longue qu'on n'est sorti du spectacle qu'à dix heures, quoiqu'il n'y eût pas de petite pièce; car la comédie de Beaumarchais remplit le spectacle entier, ce qui est même une sorte de nouveauté de plus. En général la pièce a été trouvée beaucoup trop longue, aussi l'a-t-il abrégée; elle ne dure plus que trois heures. Beaucoup de détails ont paru de mauvais goût et ont excité des murmures. Il a cédé sur une partie, et tenu bon sur le reste : en total l'ouvrage a réussi et a fait plaisir. C'est absolument ce qu'on appelle un *imbroglio*, un canevas de l'ancien théâtre, soit italien, soit espagnol, un pot-pourri où il y a de tout, hors de la vraisemblance, de la raison et de la décence. Il amuse et fait rire; en voilà assez pour lui pardonner tout; car enfin la gaieté est une bonne chose, et nous en avons tellement besoin qu'il ne faut pas s'y rendre difficile. Les deux premiers actes ont quelque chose de plus : il y a de l'intérêt et même de la grace, et quoique cet intérêt

et cette grace ne tiennent vraiment qu'à un coloris d'innocence jeté sur des tableaux de mauvaises mœurs, cependant ces tableaux supposent de l'art tout en blessant la morale et la décence, et ces deux actes sont très-supérieurs aux derniers. Mais il ne faut pas en examiner les ressorts, non plus que dans tout le reste ; car rien ne peut soutenir l'examen. C'est un homme qui vous dit : Passez-moi les moyens que j'emploie, et vous serez contents des effets ; et souvent il tient parole. Ce n'est pas que même dans l'exécution il n'y ait beaucoup de défauts, des personnages inutiles, de mauvais calembourgs, des lieux communs amenés d'une lieue, une reconnaissance dégoûtante au troisième acte, des scènes hors d'œuvre ; mais la gaieté fait tout passer, et il y en a par-tout.

Un des morceaux les plus applaudis, c'est un monologue de Figaro au cinquième acte, qui est évidemment un placage inexcusable. Il attend sa fiancée, qu'il croit en rendez-vous nocturne dans le jardin avec le comte Almaviva ; il est dans les convulsions de la jalousie, et c'est dans ce moment qu'il s'assied sur un banc pour faire un résumé historique de toutes les aventures de sa vie depuis sa naissance ; résumé dont le débit dure près d'un quart-d'heure, et qui est écrit comme une narration réfléchie et travaillée. On sent combien cela est postiche et hors de place ; mais aussi c'est là où se trouvent les traits de satire les plus

forts contre tous les états, contre tous les pouvoirs, des traits d'une telle hardiesse, qu'on ne revenait pas d'étonnement de les entendre sur la scène, le seul endroit peut-être où on ne les eût pas encore entendus; ce qui rendait encore plus singulière la permission de parler sur le théâtre aussi librement que dans la société. Le morceau, par exemple, qui regarde la censure des livres, est d'une telle vérité, que, pour avoir consenti à recevoir cette leçon sur le théâtre, il faut que le gouvernement n'ait plus d'autre principe que celui de Mazarin : *Laissons-les dire, pourvu qu'ils nous laissent faire.*

Il est facile de concevoir les jouissances et la joie d'un public charmé de s'amuser aux dépens de l'autorité, qui consent elle-même à être bernée sur les planches. On n'examine pas alors si c'est là le moment où Figaro peut dire tout cela : il suffit que ce soit de ces choses qui paraissent toujours bonnes à dire, n'importe quand et comment.

La pièce d'ailleurs est très-bien jouée : ce n'est pas que Dazincourt qui joue Figaro ne soit un acteur médiocre; mais comme il joue d'original, il échappe à la comparaison, qui serait dangereuse, si l'on eût vu Préville dans le même rôle. Préville, trop vieux pour apprendre un rôle si long, a pris celui de Bridoison, juge imbécille et important, comme il n'y en a que trop, et il met plus de comique dans ce petit rôle de quelques

mots, que Dazincourt dans toute l'étendue du sien. Mademoiselle Contat joue parfaitement Suzanne, la fiancée de Figaro, et mademoiselle Saint-Val, dans la comtesse Almaviva, a fait voir un talent pour la comédie qu'on ne lui soupçonnait pas, et qui la rend encore plus chère au public. Les comédiens, pour appaiser la grosse faim, ont donné la pièce trois fois en quatre jours, toujours avec même affluence : il n'y a point eu encore de chambrée au-dessous de cinq mille francs. Je n'ai pas jugé à propos de lutter contre ce torrent, et j'ai fort sagement, je crois, retiré *Coriolan*, après la douzième représentation.

Plus *le Mariage de Figaro* a de succès, et plus on en dit de mal : c'est la règle; et d'ailleurs Beaumarchais a trop d'ennemis pour esquiver les épigrammes. Il en a couru une qu'on a répandue dans la salle à la quatrième représentation, et qui n'a produit d'autre effet que de faire applaudir la pièce davantage. Cette épigramme est très-virulente et très-médiocre. Beaumarchais l'a envoyée lui-même au journal de Paris, mais avec une lettre qui valait encore moins. On attend l'impression de sa pièce, qui sûrement perdra beaucoup; car le mérite de son dialogue consiste principalement en jeux de théâtre.

M. Court de Gébelin est mort chez Mesmer. Il y a quelques mois qu'il avait imprimé une lettre qui contenait le plus grand éloge du magnétisme animal et de la doctrine de Mesmer, à qui M. de

Gébelin se reconnaissait redevable de *sa guérison*. On n'avait pas encore débité tous les exemplaires de cette lettre, quand M. de Gébelin est mort de cette même maladie dont il était si bien *guéri*. Cette petite disgrace fait quelque tort au magnétisme, qui fait dans Paris et dans la France presque autant de bruit que *Figaro*; mais cela n'empêche pas que Mesmer ne gagne un million avec sa *médecine occulte*. Il a pour lui la mode et la curiosité, deux grands mobiles de succès. Quand il a vu que Deslon, son élève, devenu transfuge, avait établi chez lui un baquet magnétique, il a offert d'enseigner le secret de sa doctrine à quiconque voudrait donner cent louis pour ses leçons. Le premier cours, qui a duré trois mois, était composé de cent personnes, et le second, qui est commencé, l'est de soixante-quatre, parmi lesquelles se trouvent des personnes très-qualifiées, MM. de Ségur, de Châtellux, Puységur, etc. Joignez à ces sommes les traitements nombreux de ses malades à six louis par mois : il en résulte que si Mesmer n'a pas trouvé une *médecine* nouvelle, il a trouvé du moins la pierre philosophale. Au reste, on a nommé des commissaires pour examiner sa doctrine, ce qui est tout ce qu'on peut faire de mieux, et ce qui pourtant n'est pas une raison pour mettre tout le monde d'accord : *Qui vult decipi, decipiatur.*

LETTRE CCVII.

L'opéra des *Danaïdes*, que l'on vient de donner, n'est autre chose que le sujet déja traité plusieurs fois sous le nom d'*Hypermnestre*. On convient que de tous ceux qu'a fournis la fable, il n'y en a pas de plus absurde. Il est presque impossible dans l'ordre physique d'avoir à-la-fois cinquante filles nubiles et cinquante neveux pour gendres; il ne l'est pas moins dans l'ordre moral que de jeunes épouses égorgent leurs maris la première nuit de leurs noces. Qu'il se trouve un monstre de cette espèce, à la bonne heure; mais quarante-neuf! Il faut avouer que c'est un conte à reléguer dans la Bibliothèque Bleue avec les histoires d'ogres. Aussi ceux qui ont traité ce sujet, Gombaud, Riuperous et M. le Mierre, le seul dont l'ouvrage soit resté, ont pris soin du moins de cacher, autant qu'il était possible, ce tableau d'horreurs dégoûtantes et incroyables, et n'ont fixé les yeux des spectateurs que sur *Hypermnestre et Lyncée*, dont la situation est intéressante et tragique. Mais le baron de Tshoudi, auteur des *Danaïdes*, mort avant la représentation de son ouvrage, s'y est pris tout autrement. Il a montré sans cesse sur la scène cette multitude de furies dans toute leur horreur; on les voit autour de leur père faire le serment d'égorger leurs époux avec une rage égale à la sienne; on

les voit ensuite, suivant l'ordre qu'elles reçoivent de lui, danser avec eux, et leur faire toutes sortes de caresses et d'agaceries, ayant sous leurs robes les poignards dont elles doivent les frapper, et qu'elles ont soin de montrer aux spectateurs; on les voit, après le meurtre commis, revenir sur la scène en robes de nuit, le poignard sanglant à la main, danser une bacchanale; et ce spectacle de Cannibales, cette fête d'anthropophages, tout cet amas d'atrocités froides qui soulève le cœur sans l'émouvoir un moment ni de pitié ni de terreur, a été supporté sur le théâtre où l'on joue *Armide*, *Atys* et *Didon!* Il ne faut pas s'en étonner; quand une fois l'on a passé les bornes naturelles que le goût et le bon sens ont prescrites pour tous les arts d'imitation, il n'y a pas de raison pour s'arrêter. Chacun est le maître de prendre ses plus bizarres fantaisies pour de belles inventions, et les progrès de l'extravagance pour les *pas du génie*. Il faut s'attendre au premier jour à voir manger sur la scène de petits enfants tout crus. Nous avons déja vu Médée égorger les siens, quoique Horace eût dit chez un peuple qui avait un spectacle de gladiateurs,

Nec pueros coram populo Medea trucidet.

Cela n'a pas empêché qu'à la dernière reprise du ballet-pantomime de Médée, on n'ait cru le perfectionner beaucoup en faisant tuer sur le théâtre les enfants que l'on tuait auparavant derrière la

scène ; et mademoiselle Heinel donnait avec beaucoup de dextérité un coup de poignard à droite et à gauche, ce qui faisait le plus bel effet du monde.

Le style est digne du plan ; il est dur, plat, barbare et ridicule.

Si l'un de nous osait violer sa promesse,
Ciel ! *désigne-le par tes coups.*
Que ta foudre vengeresse
Le sépare d'entre nous.

A l'égard de la musique, il est arrivé ce que j'avais prédit. On a bravement mis sur l'affiche, *par MM. Gluck et Saliéri ;* mais quand on a vu que, malgré tous les efforts de la cabale, il n'y avait pas moyen de faire réussir un récitatif aigre, monotone et criard, un opéra dénué de chant, si l'on excepte quelques airs de ballet, et dénué d'effet musical, si l'on excepte un chœur du second acte, le serment des *Danaïdes*, alors est venue de Vienne au journal de Paris une lettre de Gluck, qui déclare que cet opéra est tout entier de Saliéri, et qu'il lui en laisse *toute la gloire.*

Cependant les premières représentations de cet opéra ont attiré du monde, comme en attire tout ouvrage de parti, et d'ailleurs il y a du spectacle. La décoration du temple de Némésis est fort belle, et le moment où le palais de Danaüs s'embrase par la foudre et fait place au Tartare, est d'une belle exécution, quoiqu'il s'y mêle encore des détails ridicules. Danaüs est tranquillement assis dans le Tartare comme sur un canapé ;

il fallait le représenter sur une roche, enchaîné pittoresquement comme Prométhée. A la première représentation, on avait imaginé un gros vautour qui lui mangeait le cœur; mais ce repas, je ne sais pourquoi, n'a pas ragoûté le public, et on ne l'a pas servi une seconde fois. Vous voyez qu'il n'y a qu'heur et malheur; car on pouvait bien supporter à l'Opéra le cœur mangé par un vautour, comme à la Comédie-Française le cœur servi si proprement à Gabrielle de Vergy.

On attend ici le roi de Suède dans les premiers jours de juin, et l'on diffère jusques-là la réception de M. de Montesquiou à l'académie, dont on veut faire voir à ce prince une séance publique. L'élection de M. de Montesquiou à la place de l'évêque de Limoges, lui a valu une épigramme; car il faut bien qu'on en fasse sur tout, et principalement contre l'académie. On nous traite comme les puissances : heureusement cette épigramme n'est ni longue ni amère.

Montesquiou-Fesenzac est de l'académie.
Quel ouvrage a-t-il fait? sa généalogie.

Presque toutes les satires contre les élections académiques portent sur un préjugé très-faux. Il semble que l'académie française doive être composée de quarante hommes de talent; on ne les trouverait pas dans toute la France. Il entre dans l'esprit de son institution de choisir des amateurs, et c'est une manière d'honorer la littérature, que

de les prendre dans les classes les plus distinguées de l'état. Au reste, nous aurons bientôt une nouvelle place à donner : M. de Pompignan est à l'extrémité et peut-être mort ; il a reçu l'extrême-onction, et il a dicté une déclaration de son attachement inviolable à la doctrine de l'église. Le roi a demandé de ses nouvelles, lorsque M. de Choiseul-Gouffier lui a porté le vœu de l'académie en faveur de M. de Montesquiou.

Les *Mémoires de la vie de Voltaire* qui avaient couru manuscrits, sont aujourd'hui imprimés et se vendent sous le manteau, malgré les plaintes du ministre du roi de Prusse. Les deux pièces les plus curieuses sont sans doute les vers de Frédéric contre Louis XV, et la réponse à ces vers attribuée à M. le duc de Choiseul, mais qui est (dit-on) de Palissot, ou de M. de Lisle, officier de dragons. Frédéric a fait des vers français qui ne sont pas trop mal pour un roi allemand, sur-tout quand Voltaire les corrigeait : mais il a fait ceux-ci tout seul, on le voit bien, et vous n'aurez pas de peine à croire que la réponse vaut infiniment mieux que ses vers.

LETTRE CCVIII.

Le roi de Suède a assisté à la séance publique de l'académie pour la réception de M. de Montesquiou, et le récipiendaire et le directeur

(M. Suard) ont tous deux fait entrer l'éloge de ce prince dans leurs discours. Après la séance, il a causé avec tous les académiciens.

Le discours de M. de Montesquiou est celui d'un homme de cour; il ne contient que des éloges, et ceux de Monsieur, frère du roi, et de M. le comte d'Artois, y tiennent une grande place. M. Suard, quoique son discours soit trop long, s'est pourtant préservé de la monotonie des louanges, en semant dans sa réponse à M. de Montesquiou, des idées générales sur les avantages que la langue et le goût pouvaient retirer de l'association des gens de lettres et des gens du monde, l'un des objets qui ont dû entrer dans le projet d'établissement d'une académie française. Il a traité cet endroit avec beaucoup d'esprit, quoique en donnant peut-être un peu trop d'importance à ce qu'on appelle *le bon ton*, mot si vague, si susceptible d'arbitraire dans l'explication, si soumis à la mode, la chose du monde la plus variable, qu'il serait beaucoup plus facile à un bon esprit de s'en passer que d'en faire l'objet essentiel de ses études. En faisant sentir ce qu'il a d'utile, il fallait ne pas laisser oublier tout ce qu'il a de frivole; il fallait ne pas aller jusqu'à dire que la politesse est un *talent* : c'est abuser, ce me semble, des idées et des termes. La politesse dans l'esprit et dans les manières est une très-bonne qualité qui s'acquiert par l'usage et l'observation du monde, et n'est point

un *talent*; car un talent est un *don* de la nature. Il y a d'autres fautes dans ce discours, des expressions impropres, de mauvaises constructions, des phrases entortillées et obscures, par exemple celle-ci : « notre langue est *plus variée dans ses tours que dans ses mouvements.* » Qu'est-ce que les *mouvements* d'une langue ? ce ne peut être que les figures de pensée et de diction, et ces figures seront plus ou moins nombreuses, selon que l'homme qui parle ou qui écrit sera plus ou moins éloquent, plus ou moins passionné. Cette différence ne tient point à l'idiôme, mais à l'individu : aussi voyons-nous que chaque langue a ses constructions, mais que dans toutes les langues les passions ont les mêmes *mouvements*. Il en résulte que dans cette phrase l'auteur ne s'est pas entendu lui-même. En voici une autre bien plus extraordinaire, sur-tout dans un académicien, parce qu'elle pèche à-la-fois et contre le bon sens et contre la syntaxe. *Si les Muses ont des charmes pour vous*, dit-il au récipiendaire, *elles ont encore moins de rigueurs*. Cette phrase est totalement absurde : le mot *moins* suppose ici une phrase négative qui précède, celle-ci par exemple : *si les muses n'ont point de charmes* ou *ont peu de charmes... elles ont encore moins de rigueurs*. *Moins* est alors le corrélatif de *point* ou de *peu*; mais comment entendre que les Muses qui ont *des charmes* aient *encore moins de rigueurs qu'elles n'ont de charmes?* Cela est

incompréhensible; et l'on n'a pas manqué d'observer qu'il était désagréable qu'un directeur présidant l'académie dans une assemblée publique, commît des fautes si étranges. Cela n'empêche pas que son discours n'ait fait plaisir en général, et n'ait été fort applaudi.

M. le duc de Nivernois a lu une demi-douzaine de fables d'une moralité juste, mais commune, et d'une versification aussi mince que sa voix est flûtée: l'une semble être faite pour l'autre. Mais sa personne est aimée, et justement aimée, et l'on a fort applaudi ces vers de duc et d'amateur.

Madame de Genlis vient de faire paraître ses *Veillées du Château* en trois volumes, faisant partie de son cours d'éducation. Il s'en faut de beaucoup que ce nouvel ouvrage soutienne la réputation que les précédents lui ont méritée; mais il lui fera encore plus d'ennemis, et l'on ne peut nier cette fois qu'elle ne l'ait bien voulu..

Les Veillées du Château sont un recueil de contes instructifs et moraux, du moins dans les deux premiers volumes. On y retrouve dans plusieurs endroits le talent de l'auteur, des traits intéressants, des détails heureux, l'art de mettre la morale en action, et de donner à la vertu ce charme qui doit se faire sentir, sur-tout à des ames neuves et innocentes; mais aussi la critique trouvera beaucoup à s'exercer sur d'autres parties, et l'auteur a donné le droit d'être sévère. Il y a une très-longue his-

toire intitulée *la Féerie de la Nature*, qui est très-mal inventée, et dénuée également d'intérêt et de vraisemblance. L'auteur a voulu y rassembler quelques-unes de ces petites merveilles de la physique qui peuvent en effet étonner des enfants, mais qui sont depuis long temps si communes et si connues qu'elles ne sauraient surprendre un jeune homme qui a fait quelques études et qui a lu, tel que celui qu'elle a introduit dans son conte. Il n'y a point d'homme, pour peu qu'il ait eu quelque éducation, qui ne connaisse les effets du phosphore, de l'écho, des feux électriques, les accidents de la lumière sur des rochers de glace, etc. etc.; et il n'y a qu'un imbécille qui puisse les prendre pour des miracles, et en rester stupéfait. On ne voit dans ce conte que la prétention de montrer des connaissances acquises de la veille, et dont le mérite est nul dans un temps où toutes nos jeunes femmes qui font des cours de physique, en savent beaucoup plus en six mois que madame de Genlis ne peut leur en apprendre dans son livre. La partie morale de ce conte n'est pas moins répréhensible; c'est une exagération continuelle de courage et de vertu, et la bizarrerie y est portée jusqu'à l'absurde. L'auteur veut absolument qu'on détruise toutes les passions dans une jeune personne, et cela est impossible: la sagesse ne doit tendre qu'à les diriger et à les tempérer. Mais comment concevoir qu'un père qui destine sa fille à un jeune homme qu'elle aime

et qui en est aimé, lui dise : Je veux que ma fille vous croie amoureux d'une autre femme, et je vous défends de la détromper? Quel amas d'inconséquences cruelles dans une pareille conduite! Quoi! ce père veut que sa fille soit gratuitement malheureuse, et que son gendre joue le rôle d'un homme faux et inconstant! Et ne songe-t-il pas que sa fille, après avoir long-temps souffert, peut finir par oublier celui qu'elle croit perdu pour elle, et en aimer un autre? Il aura donc fait alors le malheur de celui qu'il avait choisi pour gendre. De plus, toute feinte et toute dissimulation n'est-elle pas condamnable? Comment en donne-t-on le précepte et l'exemple dans un livre d'éducation? Voilà jusqu'où mènent les idées outrées et les vertus factices.

Mais ce qui est plus inexcusable que tout le reste, c'est le troisième volume. Il est inouï que dans un ouvrage de ce genre il y ait un volume consacré à la haine et à la vengeance, et rempli de satires amères et injustes contre l'académie française en général, et contre ses membres les plus illustres. Ce projet se manifeste sur-tout dans un conte d'une excessive longueur, qui a pour titre *les Deux Réputations*. Le fond de ce conte est trivial et insipide; on voit que ce n'est qu'un cadre pour amener, n'importe comment, des diffamations personnelles, directes ou indirectes. Les deux principaux personnages sont deux hommes de lettres, dont l'un est honnête, et l'autre n'est qu'un

intrigant. Tous deux aiment une veuve, et prétendent en même temps à l'académie. Il y a une place vacante, et la veuve promet sa main à celui qui aura *mérité* cette place. C'est ce mot de *mérité* qui fait tout le nœud de l'intrigue, et qui est la pointe de l'épigramme. L'intrigant a la place d'académicien, et croit avoir la main de la veuve; mais celle-ci, au contraire, prétend que puisqu'il a obtenu la place, c'est une preuve qu'il ne l'a pas *méritée*, et en conséquence elle épouse son rival. C'est bien là le cas de l'axiôme si connu, *Qui prouve trop ne prouve rien.* Certainement l'académie est très-faillible, puisqu'elle est composée d'hommes; mais comment établit-on en principe que son choix est toujours le contraire de la justice? Comment fait-on de ce principe calomnieux la base d'un conte qu'on appelle *moral?* Enfin, lorsqu'on se souvient que madame de Genlis a voulu, il y a deux ans, avoir le prix de l'académie, et a même fait pour cela des visites et des démarches qui ne sont point d'usage, lorsqu'on sait que dès ce temps elle menaçait l'académie d'une satire, si elle n'avait pas ce prix que madame d'Épinay remporta, on ne voit dans toute cette conduite que les égarements d'un amour-propre offensé, qui n'est ni noble ni même adroit dans ses vengeances; et si ce conte, prétendu moral, peut contenir une leçon, c'est sans doute qu'il faut bien se garder d'imiter l'auteur.

On peut ajouter qu'il ne faut pas l'en croire non

plus dans ses jugements littéraires, toujours dictés par la passion et l'esprit de parti; et certes personne ne croira sur sa parole, que l'auteur de Zaïre, de la Henriade, de l'histoire de Charles XII et de tant de poésies légères, *n'ait jamais qu'une manière et qu'un ton dans son style*; que les contes moraux de Marmontel sont d'un homme *sans connaissance du monde*; ni que M. de Buffon, dont le défaut est précisément d'avoir un style trop uniforme, soit beaucoup plus *varié* que Voltaire. Madame de Genlis n'était point obligée dans un livre de morale d'assigner ainsi les rangs en littérature, et tout ce qu'elle nous apprend, c'est qu'elle n'aime point du tout Voltaire, et qu'elle aime beaucoup M. de Buffon, ce qui n'est ni fort instructif ni fort intéressant, et ce qui sur-tout n'est point une excuse pour juger si mal tous les deux. On pourrait citer d'autres jugements de madame de Genlis, tout aussi bizarres et toujours dictés par la même partialité. Il ne suffit pas d'être l'amie d'un historien d'ailleurs estimable, et d'en avoir été prodigieusement louée, pour être en droit de nous dire que c'est le *seul historien qui ait du sentiment*: elle a voulu dire sans doute de la sensibilité; car on n'a jamais dit qu'un historien eût du *sentiment*. Mais il me semble que Tite-Live, Tacite, Voltaire, l'abbé de Vertot, ne sont pas des historiens froids, et leur sensibilité n'est jamais déclamatoire. Madame de Genlis annonce un cours de littérature: il y a toute apparence que ce sera un

cours de préjugés et d'erreurs, puisque l'auteur juge avec ses passions plus qu'avec son goût et son esprit.

LETTRE CCIX.

La turpitude de notre théâtre et de notre littérature va toujours en se perfectionnant, et il est de plus en plus avéré que les succès ne sont plus qu'une affaire d'arrangement. Quelques-uns de nos confrères, pleins de ce tendre penchant que des gens même de mérite ont si volontiers pour la médiocrité, se sont mis dans la tête de porter à l'académie un M. Leblanc, auteur d'une tragédie de *Manco Capac* qui est un chef-d'œuvre de bêtise. Ils l'ont aidé à faire remettre au théâtre une autre rapsodie de la même force, intitulée *les Druides*, jouée il y a dix ou douze ans avec quelque succès, parce qu'elle était remplie de déclamations satiriques contre les prêtres, et qu'il y avait un rôle de pontife où l'on voulait reconnaître l'archevêque de Paris, Beaumont, à qui ses querelles avaient fait beaucoup d'ennemis; et il n'en faut pas davantage pour faire applaudir les plus mauvaises choses. C'est cet ouvrage détestable de tout point, absurde dans toutes ses parties, d'un style ridicule et barbare, hérissé de contre-sens et de solécismes, qu'on est parvenu à faire applaudir sans

contradiction, ce qui est toujours très-aisé quand l'auteur est trop médiocre pour avoir des détracteurs. Cependant, comme il n'est pas aussi facile de faire suivre une pièce que de la faire applaudir avec des billets payés, *les Druides* n'ont pas attiré du monde, et cela n'ira pas loin; mais il est toujours honteux qu'on tolère de si scandaleuses rapsodies.

La fortune de Figaro se soutient toujours : les vingt premières représentations ont valu cent mille francs. On est à la vingt-septième, et l'affluence est toujours la même. Cela doit aller au moins, suivant toute apparence, à quarante représentations (1) qui dans la salle immense de la Comédie-Française en valent quatre-vingts de l'ancienne salle. M. Suard, ennemi personnel de Beaumarchais, a fait une sortie très-vive contre *les Noces de Figaro*, qu'il a désignées assez clairement dans sa réponse à M. de Montesquiou. Voici comme il s'exprime en parlant de la décadence de l'art dans le genre de la comédie : « N'est-il pas permis de craindre que, par un abus « toujours croissant, on ne voie un jour avilir « le théâtre de la nation par des tableaux de « mœurs basses et corrompues, *qui n'auraient* « *pas même le mérite d'être vraies*, où le vice « sans pudeur et la satire sans retenue *n'inté-* « *resseraient* que par la licence, et dont le succès

(1) Elle alla au-delà de cent.

« dégradant l'art en blessant l'honnêteté publi-
« que, déroberait à notre théâtre la gloire d'être
« pour toute l'Europe l'école des bonnes mœurs
« comme du bon goût ? »

Ce morceau fort censé dans les vues générales, pèche par deux endroits où il manque de vérité, d'abord dans les termes, ensuite dans les choses. *La licence* ne peut pas *intéresser :* il fallait mettre *ne plairaient que par la licence;* car la licence peut *plaire* quand les mœurs sont très-corrompues, et le succès de *Figaro* en est la preuve. De plus, il n'est point du tout prouvé que les mœurs de *Figaro* ne soient pas *vraies :* on prouverait aisément le contraire. Cette tirade a été applaudie avec transport par ce même public qui court en foule à *Figaro*, et rien n'est plus commun que ces sortes de contradictions.

M. Anquetil, auteur de *l'Esprit de la Ligue*, et frère de l'académicien des inscriptions à qui nous devons un ouvrage très-curieux sur la religion et les livres des Brames, vient de nous donner *la vie du maréchal de Villars* en quatre volumes, rédigée sur les mémoires écrits par Villars lui-même, et dont nous avions déja une ancienne édition en trois tomes. Celle-ci est mieux digérée et plus complète : on y a joint le journal fait par Villars, et qui sert de suite à ses mémoires. Tout ce qu'on peut reprocher à l'éditeur, c'est d'y avoir laissé des fautes de diction qu'il était très-facile et très-permis de corri-

ger, et qui déparent trop souvent cet ouvrage, d'ailleurs très-curieux et très-instructif.

Le chevalier de Florian vient de remporter encore le prix de poésie à l'académie française. Il y avait soixante-cinq pièces de concours : il n'en est resté que deux, la sienne et une autre dont on fera mention. L'ouvrage couronné est tiré de l'ancien testament : c'est l'histoire de Ruth, espèce d'églogue la plus intéressante que l'antiquité nous ait laissée. La pièce de M. de Florian est écrite avec facilité ; il y a de la grace et de la douceur; c'est le style du genre qui ne demande pas une poésie forte; et c'est encore une preuve d'esprit et de jugement dans l'auteur, de choisir des sujets qui n'exigent guères plus de talent poétique qu'il n'en a.

LETTRE CCX.

L'Éloge de Fontenelle par M. Garat a donné lieu à un usage nouveau, introduit pour la première fois en sa faveur, mais qui désormais paraît devoir être général. Il a demandé à lire lui-même son discours, et on le lui a permis. Il a lu debout et avec une extrême rapidité : c'était ce qu'il pouvait faire de mieux, le discours étant d'une extrême longueur, quoique l'académie lui en eût fait retrancher un tiers. La lecture en a duré une heure et demie, encore en lisant en

a-t-il supprimé quinze ou vingt pages qu'il a conservées à l'impression, mais qu'il a sacrifiées à la crainte de lasser son auditoire. Les discours les plus longs que l'académie eût couronnés jusqu'ici, même sur les plus grands sujets, n'avaient pas excédé cinq quarts-d'heure, et en général elle désire qu'ils ne passent guères une heure, ce qui est une mesure fort raisonnable, les chefs-d'œuvre des Bossuet et des Massillon ne s'étendant pas au-delà. Mais M. Garat, comme tous les rhéteurs, prétend qu'en une heure on n'a pas le temps d'avoir *du génie*, et mesure le sien plutôt par la longueur que par le mérite de ses productions. M. Garat ignore que celui qui n'a pas la mesure juste d'un sujet, n'en a pas une juste idée; que celui qui ne sait pas le borner, ne sait pas le remplir. Aussi que fait-il? il étouffe sous l'amas des lieux communs, et des digressions et des hors-d'œuvres, le peu de beautés réelles qu'il répand dans un ouvrage. Il est diffus quand il croit être profond; il s'égare sans cesse au lieu de marcher à un but, et fatigue tellement son lecteur qu'on prend le parti de le laisser là. Rien n'est si pénible à lire que M. Garat, quoique dans tout ce qu'il écrit il y ait de l'esprit : c'est que son esprit n'est pas réglé par un jugement sain ni par un goût sûr. Jamais il ne conçoit un ensemble et des effets; il fait un morceau, puis un morceau, et chaque morceau lui fait oublier l'ouvrage entier. Joignez

à ce défaut d'ordre et de distribution un style laborieusement recherché, des phrases entortillées, des constructions louches, des périodes d'une longueur assommante, des expressions de mauvais goût, des idées fausses; tous ces défauts qui se manifestent plus ou moins dans ses différentes productions, ne laissent pas espérer qu'un homme qui à l'âge de trente-six ans n'est pas plus avancé ni plus mûr, sache jamais ni bien composer ni bien écrire. Il restera dans la classe de tant d'écrivains médiocres, qui, avec de l'esprit et du talent, n'ont jamais pu faire que des morceaux et pas un ouvrage.

Il y a dans son éloge de Fontenelle des endroits dont le mérite peut justifier les suffrages de l'académie, qui ne prétend pas et ne peut pas couronner souvent des chefs-d'œuvre. Le morceau qui regarde *les Éloges des Académiciens* par Fontenelle, et quelques autres encore, se font remarquer dans la seconde moitié de son discours; mais toute la première est excessivement défectueuse, et pour le fond et pour la forme. Quoi de plus bizarre et de plus maladroit, de plus opposé à la connaissance de l'art oratoire, que de détailler et de développer très-longuement tous les genres de talent *que Fontenelle n'a pas eus?* Eh! ce n'est pas cela qu'on vous demande : dites-nous en quoi il a été louable, puisque vous le louez, et ne faites pas comme ce valet de comédie, qui, montrant tour-à-tour cinq ou six mai-

sons, au lieu de la seule qu'on lui demande, dit toujours : *Vous voyez bien cette maison là-bas : eh bien! ce n'est pas celle-là.*

Il n'est pas étonnant qu'avec un plan semblable on fasse un discours de trois heures, quand il en faudrait un d'une demi-heure. Ce n'est pas richesse de composition, c'est pauvreté de jugement. On pouvait apprécier en une page les pastorales de Fontenelle; mais ce n'est pas là ce qui occupe M. Garat. Il est question de pastorales : eh! vîte, une poétique sur l'églogue; car il convient au *génie* d'être législateur même dans les matières où tout a été dit; et là-dessus quinze pages sur Théocrite et sur Virgile, qui servent merveilleusement à faire sentir le mérite de Fontenelle. Il a fait un opéra fort médiocre : eh! vîte, une poétique sur l'opéra et un long éloge de Quinault. Il a fait des *Dialogues des Morts*, qui ne sont le plus souvent qu'un abus d'esprit : eh! vîte, un long panégyrique de Lucien. Voilà ce que M. Garat appelle faire un discours avec *génie*. Mais qu'est-il arrivé? Son discours, assez accueilli à la séance publique, mais à la faveur d'une lecture morcelée, n'a pu se soutenir en son entier dans le cabinet, et personne, que je sache, n'a pu le lire sans ennui.

On a fait mention d'un autre éloge de Fontenelle par M. Leroi : il est en général d'un esprit judicieux et d'un style sain. On y distingue surtout un parallèle de Voltaire et de Fontenelle assez

bien fait; mais l'ouvrage est peu approfondi, et ne s'élève guère au-dessus du médiocre.

L'églogue de *Ruth*, que M. de Florian a lue aussi lui-même, a paru faire plaisir. Il y a des choses faibles, prosaïques et négligées; mais du moins le style est en général celui du genre; il a de la douceur, de la grace et de la naïveté. On peut remarquer que l'auteur a le bon esprit de ne choisir que des sujets qui ne s'élèvent pas trop au-dessus de son talent poétique, qui est médiocre. Il réussit infiniment mieux en prose : il vient de donner un petit volume de *Nouvelles :* sur six il y en a quatre de fort jolies, sur-tout la dernière, qui roule sur une très-ingénieuse allégorie du bonheur. Ces *Nouvelles*, quoique fort agréables à lire, ne sont pas aussi purement écrites que *Galathée*. On voit que l'auteur les a moins soignées, et même elles ne sont pas exemptes d'affectation et de mauvais goût, tant la contagion est difficile à éviter.

M. de Rivarol, connu par quelques satires spirituelles, faciles à faire et à lire, vient de remporter un prix d'éloquence à l'académie de Berlin. Le sujet était intéressant : *Des causes de l'universalité de la langue française*. L'auteur les développe avec beaucoup d'esprit, mais par-fois avec celui d'autrui, notamment de l'abbé de Condillac; il a des connaissances; son style est rapide et brillant, mais gâté à l'excès par l'abus des figures et des métaphores. Rien ne prouve mieux combien

cette épidémie est générale, que de voir à quel point en sont infectés des gens même qui n'ont pas un esprit vulgaire.

On a joué aux Italiens avec beaucoup de succès un petit drame intitulé *Fanfan et Colas*, tiré d'une fable de l'abbé Aubert. C'est une des trois ou quatre qui ont paru les meilleures dans son insipide recueil. Il y a quelque intérêt dans le sujet, et la pièce est bien jouée; mais il ne faut pas la lire. Quelques traits de naturel ne sauraient racheter toutes les fautes qui s'y trouvent contre l'art, le bon sens et le goût. Elle est sous le nom de madame de Beaunoir; mais son mari en est (dit-on) l'auteur. Il s'appelait autrefois Robineau, et a donné sous ce nom quelques actes aux Boulevards.

LETTRE CCXI.

Les trois théâtres n'ont rien offert depuis trois mois qui soit digne d'une grande attention. A la Comédie-Française, le phénomène unique de Figaro s'est soutenu dans tout son éclat jusqu'à ce moment, où il en est à la soixante-cinquième représentation, toujours également suivi. Il n'y a point d'exemple d'un pareil succès dans les annales du théâtre; car les quatre-vingts représentations de *Timocrate*, mauvaise tragédie de Thomas Corneille, qui n'a jamais reparu depuis sa

nouveauté, ne peuvent pas être comparées au succès de *Figaro*, vu que la salle du spectacle d'aujourd'hui contient le double de monde. Il ne faut pas croire non plus avec des censeurs trop sévères, qu'il en sera de la pièce de Beaumarchais comme de celle de Thomas Corneille, et qu'on ne la reverra plus. Je l'ai revue, et je pense qu'elle restera au théâtre (1). Je sais bien que des circonstances particulières à l'ouvrage et à l'auteur sont au moins pour la moitié dans ce prodigieux succès; que ce n'est pas à beaucoup près une bonne comédie; qu'elle est remplie de fautes et de mauvais goût; que le quatrième acte est vide, et le cinquième dénué de toute vraisemblance. Mais en total c'est un *imbroglio* très-amusant, plein d'esprit et de gaieté. Les trois premiers actes attachent par les situations et par les détails; en un mot, pendant trois heures que dure la représentation, il y a beaucoup plus de plaisir que d'ennui, et c'est un mérite remarquable dans une pièce qui remplit toute la durée d'un spectacle. Si les deux derniers actes valaient les trois premiers, il y aurait peu d'ouvrages plus divertissants; mais s'il est facile de critiquer Figaro, il

(1) Du moins jusqu'à ce qu'il soit épuré, quant à la partie morale; et il le sera. L'excès du mal en tout amène la réforme en tout. C'est la marche de la sagesse suprême qui veille à son ouvrage, et c'est l'explication du grand phénomène de la révolution française : *Qui potest capere capiat.*

est difficile de ne pas rire, et la gaieté excuse tout.

On a donné à ce théâtre, tout au travers de *Figaro*, une comédie en trois actes et en vers, de M. Vigée, *la Fausse Coquette*. Elle a été applaudie et peu suivie; il y a de la facilité et de l'esprit, et point de mauvais goût; mais c'est une de ces productions de jeune homme, dont les détails et le fond rappellent tout ce que l'on connaît. Une autre pièce de M. Desfaucherais, *l'Avare cru bienfaisant*, en cinq actes et en vers, a été rejetée tout de suite : le parterre n'est pas toujours de la même indulgence.

Marmontel, après avoir quitté le Théâtre-Français depuis plus de trente ans, s'est avisé d'y reparaître avec sa *Cléopâtre* refaite sur un nouveau plan. Cette tentative imprudente à son âge, et que tous ses amis ont blâmée, ne lui a pas réussi. Ce n'est pas à soixante ans qu'il faut rentrer dans une carrière où l'on a toujours été malheureux; et sur-tout il ne faut pas y rentrer par un sujet reconnu impraticable, et tel que Voltaire lui-même ne s'en serait pas tiré. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'aux vices essentiels du sujet se joignent toutes les fautes que peut commettre un homme qui n'a jamais senti ni connu la tragédie. On a goûté des détails nobles et imposants dans les premiers actes, de beaux morceaux remarquables dans un style souvent pénible, vague et prosaïque; mais le défaut absolu d'intérêt et d'ac-

tion s'est fait sentir généralement, et les deux derniers actes ont été très-mal reçus. Il a employé huit jours à corriger les fautes les plus visibles; mais à la seconde représentation il n'y avait personne, et il a fallu retirer la pièce à la troisième.

Piccini n'a guère été plus heureux dans *Endymion*, pastorale fort plate, où ce grand compositeur a pour ainsi dire prostitué son talent, et dont il n'a pu sauver l'insipidité. La pièce n'a fait que paraître et disparaître; mais Piccini a obtenu tant de triomphes sur la scène lyrique qu'à peine a-t-on remarqué cette petite disgrace, qui même à proprement parler n'était pas la sienne.

Dardanus, opéra de la Bruère et de Rameau, remis en musique par Sacchini, a eu plus de succès. M. Guillard n'a pas laissé de gâter un peu les paroles qui ne sont point du tout mauvaises, quoique le fond du sujet soit plus noble qu'intéressant. Quant à la musique, on y reconnaît toujours un grand maître, mais qui a trop conservé les défauts de l'opéra italien, et connaît peu les effets dramatiques, et l'ensemble et la marche d'un ouvrage de théâtre. Sa musique est souvent hors de place et quelquefois hors de sens, et ses accompagnements sont négligés. Rien ne fait mieux sentir tout le mérite de Piccini, qui, après avoir travaillé si long-temps sur des plans plus ou moins mauvais, a su élever tout d'un coup son

talent à la véritable tragédie lyrique, telle qu'elle n'a encore été conçue qu'en France, et nous a donné, dans l'espace de six ans, les plus beaux ouvrages qu'on eût encore vus au théâtre de l'Opéra.

Dans la foule des nouveautés du Théâtre-Italien, deux seulement ont été remarquées : 1° *les Docteurs modernes*, farce en vaudevilles, qui n'est qu'une satire assez gaie du magnétisme animal. Quelques rigoristes ont prétendu que c'était là de la satire personnelle, et que cela passait les bornes prescrites. Nullement : le magnétisme n'est plus le secret de Mesmer; c'est une épidémie qui a gagné toute la France; et, comme il est permis depuis cent ans de jouer la médecine sur le théâtre, il n'y a pas de raison pour que la médecine magnétique soit plus respectée qu'une autre; quoiqu'à mon avis la médecine soit une fort bonne chose, et que le ridicule ne doive pas tomber sur elle, mais sur les médecins.

2° *Richard cœur de Lion*, opéra-comique de Sedaine et de Grétry, qui a eu beaucoup de succès. La pièce est comme toutes celles du même auteur : des situations, des effets de théâtre, et des fautes de toute espèce rachetées par la musique : elle est de Grétry.

LETTRE CCXII,

AU COMTE SCHOWALOW.

Depuis que l'enthousiasme pour les ballons s'est un peu calmé, rien n'a plus occupé les esprits que le magnétisme animal. Le gouvernement s'en est enfin mêlé, et il le devait. Vous demandez ce que j'en pense : le fond de la question n'est pas de mon ressort, puisque je ne suis ni médecin ni physicien. Je n'ignore pas quelle est l'opinion de ceux qui vont prononcer, et qui en ont le droit. Mais je n'examine ici que les probabilités morales qui trompent rarement, et j'avoue qu'elles ne sont pas en faveur de Mesmer. Sa conduite n'a pas été celle d'un homme qui veut faire part à l'humanité d'une grande et utile découverte, en tâchant, comme il est trop juste, d'en tirer une récompense ; mais celle d'un charlatan très-adroit qui a su, à force de patience et de réserve, exciter une grande curiosité et la faire tourner à son profit, sans jamais la satisfaire, d'où l'on peut inférer que la lumière ne lui est pas favorable. Il s'est environné jusque ici d'un nuage impénétrable. Pendant trois ans il a fait peu de sensation dans ce pays : on n'avait pas fait une grande attention à l'exposé des principes généraux de physique qui étaient comme les prolégo-

mènes de sa mystérieuse doctrine. Il annonçait toujours un grand secret que le gouvernement seul pouvait payer, et se contentait de quelques traitements particuliers qui ne faisaient pas grand bruit. Cependant dès la seconde année de son séjour, quelques cures qu'on pouvait fort bien croire opérées par la nature, pour peu qu'il ne l'eût pas contrariée, engagèrent le gouvernement à lui offrir vingt mille livres de pension et une maison aux frais du roi, où il traiterait des malades, pour éprouver les effets de son systême médical sous les yeux de commissaires instruits dans cette partie. Cette proposition semblait devoir convenir à un homme qui aurait agi de bonne foi : l'utilité de son remède une fois constatée, les vingt mille livres de pension lui étaient assurées pour sa vie, et cette récompense était honnête. Il refusa, et ce refus parut très-justement suspect. Il donna pour raison qu'il ne voulait pour juges ni *médecins* ni *savants* dont il craignait la *jalousie*. Il voulait qu'on s'en tînt au rapport de ses malades, et qu'on lui payât pour l'acquisition de son secret la somme qu'il demanderait. Il demandait au moins cent mille écus; il fut refusé à son tour, et devait l'être. Il est sûr que récusant les *médecins et les savants*, juges naturels dans ces matières, il devenait fort difficile de le juger; car assurément cela n'était point de la compétence des tribunaux, ni même de ses *malades*, que l'on peut si aisément abuser

sur les moyens curatifs qu'on a employés. Mesmer ne se rebuta pas : connaissant bien notre nation, il jugea que s'il parvenait à faire seulement un enthousiaste dans la classe d'hommes qui donne le ton aux autres, cela suffirait pour lui en faire mille, parce que dans ce pays-ci le mouvement une fois donné et la chose devenue mode, on ne peut plus calculer jusqu'où elle ira. Il annonça qu'il révelerait sa doctrine à quelques personnes dont il serait sûr et sous le sceau du secret. Le premier adepte qu'il fit fut le comte de Puységur, à qui il apprit à magnétiser; celui-ci lui en gagna d'autres. Il produisait ou paraissait produire des effets extraordinaires, et cela faisait l'amusement des soupers. Tout le monde voulut être à portée d'en faire autant, et Mesmer disant toujours qu'il ne voulait que répandre la lumière en conservant la propriété de son secret qui était toute sa fortune, on convint que tous ceux qui voudraient apprendre ses procédés magnétiques, lui paieraient cent louis, et promettraient sur leur honneur de ne point révéler ses principes en les mettant en action. Ce fut à qui se ferait inscrire, et en six mois Mesmer se trouva (dit-on) en état de placer ici deux cent mille écus. Le nombre de ses partisans croissait tous les jours : imaginez quelle jouissance pour des têtes françaises que la possession exclusive d'un secret, et quel plaisir pour des hommes qui ne connaissaient pas seulement le mouvement du pouls, de se voir

pour cent louis érigés en thaumaturges! On courut en foule à son baquet, hommes et femmes, et à celui de Deslon, l'un de ses élèves. Des médecins de Paris et des provinces se firent initier, et l'on magnétisa dans toute la France.

Alors le ministère nomma douze commissaires pour examiner ses procédés et ses traitements, quatre de l'académie des sciences, quatre de la faculté de médecine, et quatre de la société royale de médecine. L'examen se fit non pas chez Mesmer, mais chez Deslon, quoique Mesmer protestât que Deslon n'était pas instruit de sa théorie, et n'avait qu'une pratique aveugle. Mais en même temps il rendait l'examen à-peu-près impossible chez lui par les difficultés et les entraves qu'il y mettait, et auxquelles personne n'était obligé de se soumettre. Toute cette conduite n'est pas nette, et dans l'exposé, que tout le monde a lu, de ses démêlés avec la société royale de médecine, la bonne foi dans les procédés n'est certainement pas de son côté.

Enfin lorsque les commissaires, à l'exception d'un seul, (M. de Jussieu) eurent déclaré dans un rapport parfaitement bien rédigé par M. Bailly, que l'existence du fluide magnétique était une chimère, Mesmer présenta une requête très-violente au parlement, demanda des juges, mais toujours en termes vagues et conçus de manière qu'on voyait clairement qu'il voulait que ses examinateurs procédassent suivant ses instructions,

et non pas suivant leurs propres lumières. La requête est demeurée jusque ici sans effet; mais la moitié de la cour protége vivement Mesmer; il a mis dans ses intérêts l'amour-propre de tous ceux qui ont vanté ses miracles, et les baquets magnétiques subsistent, sinon avec gloire, au moins avec profit. J'ai cédé comme bien d'autres à la curiosité, et je me suis laissé mener par quelques personnes de connaissance au baquet de Deslon qui a la vogue, sur-tout auprès des femmes; car il a sur Mesmer l'avantage d'être jeune et fort bel homme. J'ai eu la patience (car malgré la bonne société c'était vraiment un effort pour un homme de mon caractère) d'y aller huit jours de suite; et je n'y ai rien vu, en mon ame et conscience, qui ne m'ait paru ridicule ou dégoûtant, hors l'harmonica dont on joue de temps en temps dans la salle du baquet. On a essayé sur moi toutes les simagrées magnétiques, sans que j'aie ressenti aucune espèce d'impression, si ce n'est qu'une fois le magnétiseur me pressant l'épigastre assez fort et assez long-temps, et me demandant ce que je sentais : *Je sens* (lui dis-je) *que vous me faites mal, et voilà tout.* Le charlatanisme perçait à tout moment et de toute manière. Je demandai une fois (c'était le dernier jour que j'y allai, et il faisait fort chaud) s'il n'y aurait pas moyen d'avoir de la limonade. On m'en apporta, et je la trouvai un peu aigrelette. Savez-vous ce que c'était? une médecine, et je ne pou-

vais pas être long-temps à m'en apercevoir, quand même un de mes voisins qui était dans le secret ne m'en eût pas averti. Après ce dernier trait, j'en eus assez. Je vis fort bien que pour *me faire quelque chose*, on n'avait rien trouvé de mieux que de me purger; mais pour cela je n'avais besoin de personne, et je savais fort bien mettre une cuillerée de crême de tartre dans un verre d'eau, quand je voulais me procurer une petite purgation. C'est pourtant là tout ce que le magnétisme et le baquet ont opéré sur moi, qui apparemment ne suis pas *un sujet* pour *la science*. Au reste, je ne crois nullement à la médecine *occulte*, non plus qu'à la physique *occulte*. On peut trouver quelques spécifiques pour tel ou tel mal, et qui même n'agissent qu'en raison de l'analogie éventuelle avec le tempérament, et de là le danger de cette espèce d'empirisme toujours aveugle. Mais, sans être médecin, on peut affirmer qu'en rigueur métaphysique il ne peut y avoir de remède universel, puisque l'homme ne connaît aucune des causes premières en quoi que ce soit, et ne peut par conséquent opérer aucun effet universel. Toute science marche avec le temps; et quelle crédulité, bon Dieu! d'imaginer que tout ce que nous savons de médecine depuis Hippocrate jusqu'à Boërrhave n'est bon à rien, et qu'il fallait arriver à la fin du dix-huitième siècle, pour qu'un docteur allemand vînt à Paris nous révéler la médecine universelle, fondée sur l'ac-

tion d'un fluide magnétique dont les savants nient l'existence! Voilà pour ce qui regarde la grande histoire du magnétisme animal: passons à la littérature.

Elle a perdu deux hommes bien différents, Diderot et le Franc de Pompignan. L'un a déshonoré sa philosophie en prêchant l'athéisme; l'autre a nui à la cause de la religion par un zèle tout au moins imprudent. Le premier n'a pas été reçu à l'académie à cause de son impiété affichée; l'autre, après y avoir pris séance, n'a jamais pu y reparaître, parce qu'il n'y avait pris place que pour accuser les gens de lettres ses confrères. La vanité de Pompignan l'a ridiculisé, et les gens éclairés ont reproché avec justice à Diderot d'avoir abusé de son esprit pour porter dans la théorie des beaux-arts des idées très-erronées. Sa poétique du théâtre est le premier ouvrage qui ait ébranlé les principes du bon goût, et qui ait ouvert la porte aux extravagances du paradoxe et à l'inondation des mauvais drames. Cela n'empêche pas qu'il n'ait rendu dans l'*Encyclopédie* de vrais services aux sciences mécaniques; car, dans les sciences spéculatives, ce n'a jamais été qu'un de ces fous qui ne doutent de rien. Il a été du petit nombre des savants qui ont eu de l'imagination, il est vrai; mais l'imagination seule, dénuée de jugement et de goût, ne produit pas un seul bon ouvrage, et c'est l'histoire de Diderot. On dit que les manuscrits qu'il a laissés sont nombreux : j'ignore

en quelles mains ils sont et quel usage on en fera.

Quelque temps avant sa mort, il quitta sa maison pour se faire transporter dans celle que l'impératrice de Russie avait fait arranger pour lui. Le curé de Saint-Roch, sur la paroisse duquel il est mort, est un prêtre fort sage, qui s'est contenté de lui dire qu'un mot d'un homme tel que lui en faveur de la religion qu'il avait offensée, serait d'un exemple très-utile et très-édifiant. Les uns disent qu'il a cédé; les autres le nient. Il paraît qu'à cause de sa famille on a pris un grand soin de cacher ses derniers moments, ce qui rend la vérité très-difficile à savoir, du moins aujourd'hui.

LETTRE CCXIII.

De tous les ouvrages qui ont été publiés sur l'Amérique septentrionale, le plus curieux, le plus intéressant et le plus instructif est sans contredit celui qui vient de paraître en deux volumes *in*-8° sous le titre de *Lettres d'un Cultivateur américain*. Il est de M. de Crèvecœur, gentilhomme normand, mais transporté dès l'âge de seize ans en Amérique, et, pour ainsi dire, naturalisé Anglais : aussi son livre a-t-il été d'abord composé dans cette langue. On voit qu'il a écrit à différentes époques pendant la dernière guerre qui a

produit la révolution. M. de Crèvecœur, propriétaire d'une habitation sur les frontières, fut une des premières victimes de la guerre. Tout ce qu'il possédait fut détruit et incendié par les sauvages alliés de l'Angleterre. Il vint en France, et y traduisit son propre ouvrage; mais, comme le français lui était devenu moins familier, il a laissé dans sa traduction beaucoup d'incorrections et d'anglicismes. Cependant, comme il n'y a pas dans son style la plus légère trace d'affectation, de recherche, ni de déclamation, l'air un peu étranger et le goût de terroir qui se fait sentir dans sa manière d'écrire, ne lui nuisent point du tout, et ajoutent même encore à la vérité de son expression. Rempli de toutes les idées qui ont dû fermenter dans une tête américaine, au moment de cette grande scission, frappé vivement, tantôt de l'horreur des ravages où sa patrie est livrée, tantôt de l'enthousiasme d'une liberté naissante et des vastes espérances d'un monde nouveau qui prend une existence nouvelle, il communique aux lecteurs toutes les impressions qu'il éprouve, et qui paraissent vraies et profondes. Il ne peint que ce qu'il a vu, il n'exprime que ce qu'il a senti; il revient très-souvent sur les mêmes idées; mais elles sont si attachantes et si importantes, qu'on y revient sans peine avec lui. C'est toujours le sentiment des droits naturels de l'homme, tel qu'il devait être gravé dans l'ame d'un cultivateur américain, l'être le plus libre peut-être qui fût sur

la surface du globe, jusqu'au moment où les Anglais ont voulu les asservir. C'est aussi le tableau continuel des travaux, des jouissances et des richesses champêtres, des vertus républicaines (1) et du bonheur domestique. Voilà ce qui donne tant d'intérêt à la description détaillée de chacune des provinces qui composent aujourd'hui ce qu'on appelle les *États-Unis*. L'auteur les fait connaître parfaitement : culture, commerce, gouvernement, usages, police des villes, mœurs des campagnes, manufactures, navigation, tout est fidèlement représenté. La partie de son ouvrage qui traite des nations sauvages n'est pas la moins curieuse. On peut en juger par l'esquisse qu'il nous donne de l'espèce d'éloquence propre à ces hommes qui, entourés d'établissements européens, ont à-peu-

(1) L'Amérique septentrionale était peut-être le seul pays du globe qui, à l'époque du dix-huitième siècle, fût naturellement républicain, quand tout ce qui en portait le nom ne l'était déja plus. C'est pourtant la révolution d'Amérique qui, par une conséquence *inverse*, fruit de l'ignorance et de l'irréflexion, a fait croire qu'une grande puissance continentale d'Europe pouvait être *démocratisée*. Qu'est-il arrivé? Cette nouvelle *république* a détruit toutes celles de l'Europe (Raguse exceptée), et probablement sans retour; car leur dissolution était mûre, hors une seule qui n'a cessé d'être libre que par sa faute, et qui peut le redevenir. Ainsi le résultat d'une révolution qui devait *municipaliser la terre et républicaniser le genre humain*, a été précisément l'*inverse* de tout ce qu'elle annonçait. Que de réflexions!... à l'histoire, à l'histoire.

près conservé leur originalité et leur énergie. Cette esquisse est le discours prononcé par un sauvage, en réponse à la proposition qu'avait faite un chef des Chéraquis, de demander au congrès des leçons d'agriculture et de civilisation.

La mort de l'abbé Arnaud, qui a suivi de près celle de M. de Pompignan, a laissé deux places vacantes à l'académie française. La première vient d'être donnée à l'abbé Maury; l'autre paraît destinée à M. Target, le plus célèbre avocat du barreau.

Voici de jolis vers que M. Fontanes a adressés à l'auteur de *Galathée*, et la réponse du chevalier de Florian.

Je l'ai lu ce roman que l'amour t'a dicté.
Le sentiment toujours s'y joint à la finesse,
En conservant la vérité,
Ton goût rapproche avec adresse
L'esprit et la naïveté.
J'adopte avec transport tes douces rêveries.
Si j'embrassais pourtant l'heureux sort des pasteurs,
Je n'irais point du Tage habiter les prairies :
Ses troupeaux sont nombreux, ses rives sont fleuries;
Mais les tigres (1) sacrés qu'on nomme inquisiteurs,

(1) Ces *tigres*, qu'assurément personne n'a moins excusés que moi, avaient déja les griffes rognées de fort près en Espagne et en Portugal, et l'inquisition d'Italie *n'avait plus d'yeux ni d'oreilles :* c'est un pape qui le faisait dire à Voltaire, et qui disait vrai.

Sont trop voisins des bergeries.
Ah! pour vivre en berger, pour aimer le hameau,
Aux champs helvétiens (1) choisissons un asyle.
Là Gessner ton rival sut d'un charme nouveau
Parer la muse de l'idylle.
C'est là que loin des grands, des prêtres et des rois,
Sur une montagne écartée,
Nous pourrons trouver quelquefois
Des Nisida, des Galathée.
Près d'elle chaque jour les airs les plus touchants
Retentiront sur ta musette;
Je suspendrai les miens, et ma voix indiscrète
N'osera défier tes chants.
La sensible bergère ornera ta houlette
D'un nœud de son corset, et d'une fleur des champs.
Ce présent de l'amour, ce doux prix de la lyre
Ne te sera point envié;
Comme ton Fabian, près de toi je n'aspire
Qu'à l'humble prix de l'amitié.

Réponse de Galathée à M. de Fontanes.

Le curé de notre village
Nous répète souvent qu'une bergère sage
Ne doit point écouter les discours enchanteurs
De ces beaux galants de la ville.

---

(1) Oui, va-s-y aujourd'hui, et lis auparavant l'*Éloge des cinq hommes*, composé par un rimeur qui se croit un homme, et qui dans de plates *satires* se fait le censeur des mœurs comme bien d'autres, après avoir été le panégyriste du crime.

« Ce langage leur est facile,
Dit-il; « gardez-vous bien de tous ces séducteurs;
« Le doux parler, l'esprit, les manières gentilles,
« Dieu leur a tout donné pour attraper les filles. »
Notre curé dit vrai : vous me le prouvez bien.
Vos vers seront toujours gravés dans ma mémoire ;
Mais jamais je ne croirai rien
De ce qu'ils disent à ma gloire.
J'aimerais à vous voir habitant de nos bois;
Mais je craindrais que ma musette
Ne pût accompagner votre brillante voix.
Mon père dit que la trompette
Célèbre dans vos mains les héros et les rois,
Et que votre muse savante,
En expliquant d'utiles vérités,
Embellit la raison, et toujours triomphante,
Prouve que *tout est bien*, du moins quand vous chantez.
La campagne pour vous ne serait que stérile :
Le laurier n'y vient point : vous devez vivre ailleurs.
Nous vous applaudirons de notre obscur asyle,
Et quand nous irons à la ville,
Je vous apporterai des couronnes de fleurs.

LETTRE CCXIV.

L'ouvrage de M. Necker sur les finances a produit une sensation si vive et si générale, que je crois devoir laisser en arrière quelques autres objets sur lesquels je reviendrai, pour parler plutôt de cet important ouvrage, qui fera époque de

plus d'une manière. C'est la première fois qu'on a mis sous les yeux de la nation et du monde entier le tableau des richesses et des charges de ce grand royaume, et qu'en montrant toutes les ressources, on n'a dissimulé aucun des abus et des vices de son administration. C'est aussi la première fois qu'un ministre des finances a révélé un secret de cette importance, et a montré ce talent pour écrire. Ce livre, qui est en trois volumes *in*-8°, est non-seulement d'un administrateur, mais encore d'un écrivain éloquent. Son style est noble, animé par-tout où il abandonne le calcul pour montrer le bien à faire et le mal à réformer. Aussi a-t-il donné beaucoup d'humeur à tous ceux qui ont intérêt à ce que le mal continue et que le bien ne se fasse pas. De plates réfutations et de mauvaises satires se sont répandues, lorsque à peine le livre était connu. Mais excepté cette classe d'hommes dont l'improbation en ce genre est un suffrage de plus, la nation entière a accueilli ce grand et bel ouvrage avec admiration et reconnaissance ; et si l'on vient à s'occuper de réforme et d'amélioration, c'est le livre de M. Necker qu'il faudra prendre pour guide. Il a cet avantage de ne point proposer de partis extrêmes : il n'indique que des remèdes faciles, des opérations graduelles, modérées, analogues à l'esprit du gouvernement et au caractère de la nation, et dont le résultat évident est qu'on peut soulager beaucoup le peuple sans appauvrir

le monarque. Ce n'est pas sans étonnement qu'on apprend, en lisant M. Necker, que le roi de France tire de ses états cinq cent quatre-vingt-cinq millions, dont cinq cents entrent dans ses coffres, après avoir déduit les frais de perception et de saisie. Il n'y a point de monarque au monde qui ait un revenu aussi considérable, et dont le paiement soit aussi assuré. Ceux qui ont imaginé de faire un crime à M. Necker d'avoir révélé ce qu'ils appellent le secret de l'état, lui ont fait un étrange reproche. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul danger à divulguer un pareil secret : ce n'est pas de faire voir aux autres nations combien la France est puissante, c'est d'appuyer le funeste raisonnement que l'on fait ici tous les jours, savoir qu'avec de si prodigieuses ressources on peut faire impunément beaucoup de fautes, et que ce n'est pas la peine de remonter une machine si forte qu'elle ne peut jamais être détruite. Mais, heureusement pour M. Necker, on n'avait pas attendu son livre pour raisonner et agir sur un si mauvais principe.

Le ministère des finances est si étendu dans un pays comme le nôtre, qu'il tient à presque tous les objets, et c'est ce qui fournit à l'auteur l'occasion de parcourir toutes les parties de l'administration. Il n'en est aucune sur laquelle il ne donne des idées qui peuvent être utiles. Il traite successivement des contributions des peuples, des frais de recouvrement, de la population du

royaume, de la nature des impositions, de leur disproportion dans la régie des gabelles, l'un des plus grands fardeaux qui accablent le peuple, et des moyens d'y remédier, des tributs du clergé, des administrations provinciales dont il a été le fondateur et de tout le bien qu'elles peuvent faire, de la balance du commerce, des monnaies, du numéraire de la France, du luxe, des impôts connus sous le nom de droits de traite et de péage dans l'intérieur du royaume, autre abus à corriger, des ennoblissements, des hôpitaux, des prisons, de la circulation et du crédit, des intendances, de la guerre, etc. On sent quel fonds d'instruction peut résulter d'un plan si vaste, et il y avait long-temps qu'on ne nous avait donné un écrit si substantiel.

Quoique en général sa manière d'écrire mérite beaucoup de louanges, elle n'est cependant pas à beaucoup près exempte des défauts qui peuvent prêter à une très-juste critique. Sa diction est trop souvent incorrecte et néologique, abstraite et embarrassée; son ton est volontiers emphatique; il y a des comparaisons recherchées, des figures déplacées, etc. Par exemple, il commence ainsi le chapitre de la guerre : « Ah! que j'étais « impatient de traiter ce sujet! ah! que mon cœur « avait besoin de se répandre sur les maux atta- « chés à cette effrayante calamité! » Je ne sais si je me trompe; mais une pareille exclamation me semble étrangement déplacée. Il y a là une affec-

tation de mouvements oratoires ou même poétiques, qui ne convient point du tout à un homme public traitant un si grand sujet. Supposons qu'il eût dit simplement : « J'étais impatient de traiter « ce sujet, mon cœur avait besoin de se répan- « dre, etc., » ce ton eût été du moins plus convenable : il n'y avait pas moins de sentiment, et il y avait plus de mesure. Il n'y a guère qu'un rhéteur qui commence un chapitre par une exclamation. Il faut que les figures passionnées soient naturellement amenées et proportionnées, non-seulement au sujet, mais au caractère de l'homme qui écrit.

Un autre reproche que l'on fait généralement à M. Necker, mais que peut-être on lui fera moins ailleurs que parmi nous, c'est d'avoir montré partout le sentiment de son mérite et la conscience du bien qu'il a fait, et c'est dans ce pays ce qu'on pardonne le moins. On pourrait dire pour le justifier que c'est un étranger, un ministre disgracié qui a succombé sous les efforts d'une cabale ennemie, et qu'il était bien difficile que le tableau de son administration ne fût pas sous sa plume une apologie ou un éloge (1). On peut ajouter qu'un sentiment qui se manifeste autant que celui

(1) Il est devenu si commun de confondre ces deux mots dont le sens est très-différent, *éloge* et *apologie*, que je crois remplir un devoir académique en avertissant qu'*apologie* n'est nullement synonyme d'*éloge*, et ne signifie uniquement

de sa supériorité, c'est le désir ardent qu'il avait d'obtenir une grande gloire en devenant le bienfaiteur d'une grande nation. Ce désir, exprimé souvent avec une sensibilité noble et franche, n'est pas, ce me semble, un de ces sentiments qu'il soit besoin de cacher. Il va plus loin : il avoue ingénument tout le regret qu'il a que la perte de sa place l'ait mis hors d'état d'achever son ouvrage; mais, il faut en convenir, ce n'est pas parmi nous que ce ton pouvait réussir. C'est dans Rome ou dans Athènes qu'il était permis aux hommes de s'évaluer eux-mêmes, afin de prendre leur place; mais dans un gouvernement tel que le nôtre, chez une nation si vaine et si attachée à ses conventions sociales, la vanité des petites choses est la seule permise, parce qu'elle est à la portée de tout le monde, et l'orgueil des grandes choses est défendu, parce qu'il appartient à trop peu d'hommes.

---

que *justification*. Il m'est arrivé non pas tout-à-fait avec un homme de lettres, mais avec un auteur qui n'était pas sans mérite, de ne pouvoir le convaincre sur le mot *apologie* qu'en ouvrant le dictionnaire, et il parut confondu d'étonnement.

LETTRE CCXV.

1785.

L'aventure de l'anglais Asgill qui a fait tant de bruit dans la dernière guerre, lorsque Washington voulut le faire périr par représailles des cruautés atroces exercées envers les prisonniers américains, et n'accorda sa grace qu'aux sollicitations de la reine de France, a fait naître à M. de Sauvigny l'idée de composer un drame sur ce sujet, en changeant les noms : il a intitulé son ouvrage *Abdir*. La pièce est en quatre actes et en vers; elle a été jouée avec fort peu de succès; les deux derniers actes sur-tout ont été fort mal accueillis. Ce sujet semble annoncer d'abord une situation intéressante; mais elle a un grand inconvénient au théâtre, c'est qu'il est très-difficile de la varier. On n'a pas trouvé non plus que l'auteur eût bien établi les caractères de ses personnages, ni qu'il les eût fait parler convenablement. Le style est souvent celui de la comédie, et jamais il ne s'élève à la noblesse et à l'énergie tragiques, quoique la situation semble l'exiger. On n'y a pas remarqué une beauté, et cette production va mourir, comme tant d'autres, après quelques représentations mendiées.

Alexis et Justine, opéra-comique du comédien Monvel, n'a pas eu beaucoup plus de succès aux

Italiens, malgré le jeu inimitable de madame Dugazon, et les morceaux charmants qu'on a applaudis dans la musique de Dézède. Le reproche le plus général que l'on fasse à l'auteur, c'est que son sujet est absolument celui de *Félix*, opéra comique de Sédaine, froidement reçu dans sa nouveauté, mais qui a repris faveur depuis, graces à la musique de Monsigny. Peut-être celle de Dézède pourra procurer quelque jour le même bonheur à la pièce de Monvel. Les résurrections sont encore plus fréquentes au Théâtre-Italien qu'ailleurs.

On court actuellement à l'Opéra voir une très-plate farce à grand spectacle, à grand tintamarre, et à petite musique, quoiqu'elle soit de Grétry, *Panurge dans l'île des Lanternes*, sujet de Rabelais, paroles de Morel (1).

L'abbé Maury a pris séance à l'académie le 27 janvier. Son discours est d'un rhéteur qui veut tout agrandir, tout amplifier, tout allonger. L'éloge de son prédécesseur Pompignan est hors de toute raison, tant pour l'espace qu'il occupe, que pour la nature des louanges que le récipiendaire lui prodigue. Il lui donne le titre d'*illustre* : l'épithète est forte pour un homme qui n'a jamais été qu'un érudit, et un écrivain médiocre dans

(1) Je ne saurais souffrir, je l'avoue, de voir nos grands acteurs de l'Opéra travestis en bouffons, et ce théâtre n'est point fait pour les farces. *Est locus unicuique suus.*

ce qu'il a fait de mieux, et fort au-dessous du médiocre dans tout le reste. A propos de la sortie qu'il fit contre les gens de lettres le jour de sa réception, et qui l'exila de l'académie pour le reste de ses jours, l'abbé Maury dit : « Je sépare à vos yeux les talents qui ont *illustré une vie tout entière*, d'une erreur inexcusable qui en a obscurci le plus beau jour.... Je porte tous *ses succès* en tribut à votre gloire. » Quels sont donc *tous ces succès?* Celui de *Didon* est le seul, absolument le seul, que l'on puisse citer dans une vie de quatre-vingts ans. Voilà comme les discours académiques, à force de vouloir tout enfler, rappetissent tout; voilà comme la louange n'a plus de valeur. Pourquoi s'est-on mis dans la tête que celui qui remplace un académicien doit le louer en tout et outre mesure? C'est un moyen sûr pour que les éloges académiques ne soient regardés que comme des exagérations convenues qui n'ont aucune sanction et ne prouvent rien, si ce n'est qu'on a rempli sa tâche.

Ailleurs M. l'abbé Maury *se représente l'ombre de M. de Pompignan attendant de ses mains les dernières palmes qui doivent le couronner.* On ne dit point de soi-même qu'on donne des *palmes*, c'est blesser les convenances; et ce sont de plaisantes *palmes* que quelques phrases de M. l'abbé Maury en l'honneur de M. de Pompignan : c'est abuser un peu de la métaphore. Il abuse encore plus des fonctions de panégyriste, lorsqu'il re-

De Louvois (1) suivant les leçons,
Je fais des chansons et des dettes;
Les premières sont sans façons;
Mais les secondes sont bien faites.
C'est pour échapper à l'ennui
Qu'un homme prudent se dérange.
Quel bien est solide aujourd'hui?
Le plus sûr est celui qu'on mange.

Eh! qui ne doit pas maintenant?
C'est la mode la plus constante,
Et le plus petit intrigant
De mille créanciers se vante.
En vain ces derniers sont mutins;
Jamais leur nombre ne m'effraie.
Ils ressemblent tous aux catins;
Plus on en a, moins on les paie.

Mais avec un peu de gaieté,
Tout s'excuse, tout passe en France (2).
Dans le sein de la volupté,
Peut-on songer à la dépense?
Vieux parents, en vain vous prêchez;
Vous êtes d'ennuyeux apôtres.
Rappelez-vous donc vos péchés,
Pour être indulgents sur les nôtres.

---

(1) Un de ses amis et compagnons.

(2) Vrai et trop vrai, quoiqu'en chanson, et cette *gaieté* a fini par produire autre chose que des chansons. Ce malheureux jeune homme qui périt sur l'échafaud pour avoir aussi chansonné la révolution, dut s'apercevoir trop tard que les révolutionnaires n'étaient pas *gais* de cette façon-là, quoi

LETTRE CCXVI.

Si jamais on a dû se flatter de connaître à fond la constitution du gouvernement des Turcs, leurs mœurs, leurs lois, leurs usages, c'est sans doute dans les *Mémoires* de M. le baron de Tott, homme instruit et éclairé, qui, chargé à la Porte d'un ministère de confiance, a été à portée pendant plus de vingt ans de voir mieux et de plus près que qui que ce soit de ceux qui l'ont précédé. Aussi ces *Mémoires*, qui ont paru il y a quelques mois, ont-ils excité une grande curiosité d'après le nom et la réputation de l'auteur; cependant il ne paraît pas qu'il ait rempli l'attente du public. Ce sont plutôt ses propres *Mémoires* qu'il nous a donnés, que le tableau que l'on attendait d'une nation jusque ici mal connue, malgré son voisinage et nos continuels rapports avec elle. Le livre de M. de Tott, qui est en quatre volumes, n'a ni plan ni méthode, et n'approfondit rien. Il est plus curieux qu'instructif; on y trouve beaucoup de traits particuliers qui caractérisent plus ou moins

---

qu'ils eussent bien aussi leurs *gaietés*, leurs *fêtes*, leurs *chansons*, qui prouveront que rien n'empêche que l'enfer n'ait aussi ses *gaietés*, ses *chansons* et ses *fêtes*: malheureusement il n'a pas de *journaux* pour en rendre compte. O les *journaux!* les *journaux!* ô justice du temps! ô justice du ciel! vous arriverez.

la nation turque; mais il ne nous fait point connaître l'ensemble et les ressorts de ce singulier gouvernement, et n'en donne pas à beaucoup près une idée claire et complète. Le résultat de tous les faits détachés et relatifs à lui, qu'il rapporte dans son ouvrage, offre la plus méprisable anarchie, jointe au plus odieux despotisme, le dernier excès de l'ignorance, de la stupidité et de la barbarie, et il n'y a point de lecteur qui ne soit tenté de lui dire après l'avoir lu : Mais si tout cela est comme vous nous le dites, comment ce gouvernement inconcevable peut-il subsister? Montrez-nous donc le contre-poids de tant d'abus, et le remède ou le palliatif de tant de maux politiques; car il faut bien, suivant la nature des choses humaines, qu'il y en ait un. C'est précisément ce que l'auteur n'explique point: il paraît plus occupé de lui que de son sujet; il se met toujours en scène d'une manière piquante; mais il est toujours la principale tête du tableau; le reste est dans l'ombre. Il y a plus; il raconte plusieurs anecdotes qui par elles-mêmes sont inexplicables, si elles ne tiennent pas à quelques coutumes, à quelques lois, et il ne se donne pas la peine de nous en rendre compte: il semble qu'il ait voulu étonner son lecteur plutôt que l'instruire. Joignez à ce défaut essentiel ceux du style, qui manque souvent de clarté et de précision. Il cherche le tour épigrammatique et le trait, et il en résulte de l'obscurité dans son

style. Les constructions louches, embarrassées, équivoques, le néologisme, le mauvais goût, l'incorrection gâtent cet ouvrage, qui pourtant est celui d'un homme d'esprit, et où il y a des morceaux très-bien traités, particulièrement celui de l'incursion des Tartares dans la nouvelle Servie.

M. de Tott suivit Krim-Gueray dans cette expédition, et il trace un portrait intéressant de ce prince, qu'il peint comme fort supérieur à sa nation, ayant beaucoup d'esprit naturel, un sens droit, et une sorte de philosophie. Qui croirait, par exemple, qu'un Kan des Tartares fût mort précisément comme Pétrone. C'est pourtant ainsi que finit Krim-Gueray, si l'on en croit M. de Tott. « J'entrai dans l'appartement où le Kan « était couché : il venait de terminer différentes « expéditions avec son Divan-Effendi. En me mon- « trant les papiers qui l'environnaient : Voilà, dit- « il, mon dernier travail, et j'y ai destiné mon « dernier moment. Mais s'apercevant bientôt que « les plus grands efforts ne pouvaient vaincre la « douleur qui m'accablait : Séparons-nous, ajouta- « t-il; votre sensibilité m'attendrirait, et je veux « tâcher de m'endormir plus gaiement. Il fit signe « alors à six musiciens rangés au fond de la « chambre de commencer leur concert, et j'appris « une heure après que ce malheureux prince ve- « nait d'expirer au son des instruments. » M. de Tott paraît convaincu que Krim-Gueray fut empoisonné par un médecin grec.

Une conversation qu'eut M. de Tott avec ce même Kan, à l'occasion d'une comédie turque qu'il venait de voir représenter, fait sentir combien ce prince avait le jugement sain. « Krim-« Gueray me fit pendant la pièce beaucoup de « questions sur le théâtre de Molière dont il avait « entendu parler. Ce que je lui dis des bienséances « dramatiques, et des convenances qui s'observent « sur nos théâtres, lui donna du dégoût pour les « parades auxquelles les Turcs sont encore ré-« duits. Il sentit de lui-même que *Tartuffe* était « préférable à *Pourceaugnac;* mais il ne put con-« cevoir que le sujet du *Bourgeois-Gentilhomme* « existât dans une société où les lois ont fixé les « différents états d'une manière invariable, et « j'aimai mieux lui laisser croire que le poëte avait « tort, que d'entreprendre de le justifier en lui « présentant le tableau de nos désordres. Mais si « personne (ajouta-t-il) ne peut tromper sur sa « naissance, il est aisé d'en imposer sur son ca-« ractère. Tous les pays ont leurs tartuffes; la « Tartarie a les siens, et je désire que vous me « fassiez traduire cette pièce. »

Krim-Gueray avait de l'humanité : elle est toujours la suite des lumières. Il détestait la cruauté des Turcs, toujours prêts à répandre le sang sans nécessité, et cet usage barbare de porter en trophée les têtes coupées de leurs prisonniers. Il contenait sévèrement les maraudeurs sur les terres de ses alliés. M. de Tott en raconte un exemple

frappant, mais qui l'est encore bien davantage, si on le considère comme le modèle du dernier degré de l'obéissance passive où le despotisme puisse accoutumer les hommes.

On trouve des particularités très-curieuses dans la partie de ces *Mémoires* qui concerne les instructions militaires que le baron de Tott était chargé de fournir aux Turcs dans la guerre contre les Russes. Il parle du sultan Mustapha avec beaucoup d'estime, et le représente comme très-supérieur par les lumières à tous ses ministres, quoique toujours trompé, sur-tout par une suite nécessaire de cette ignorance invincible attachée au despotisme, condamné à ne savoir jamais rien que ce qu'on veut bien lui dire.

L'auteur paraît avoir eu grande part à la confiance de ce monarque qui le considérait extrêmement. Il rapporte un mot de Mustapha, fort ingénieux, et où l'on reconnaît la tournure orientale. Il disait à son visir, homme fort indolent; « Savez-vous la différence qu'il y a entre Tott et vous? Quand il est venu au monde, il s'est mis à courir et court encore : vous, vous êtes tombé sur votre cul, et vous y êtes resté. »

LETTRE CCXVII.

La réception de M. Target, qui a eu lieu le 19 de ce mois, a été brillante. C'était un évènement

remarquable en lui-même: il y avait plus de cent ans qu'aucun avocat n'avait été reçu à l'académie française. Ce n'est pas que le Normand, Cochin, Gerbier et quelques autres n'eussent assez de réputation pour y prétendre à titre d'orateurs; mais ils avaient été retenus par la crainte d'exciter la jalousie de leurs confrères, dans un ordre très-délicat et très-susceptible, où cette jalousie peut être plus dangereuse que par-tout ailleurs. Aussi M. Target, avant de faire aucune démarche, a eu soin de prendre l'avis d'un certain nombre des plus anciens avocats. Cette déférence et la considération personnelle dont il jouit, ont fait oublier les vieux préjugés de corps, et tout le barreau est venu à l'académie partager le triomphe du récipiendaire. Son discours a été fort goûté, et méritait de l'être : il est écrit de manière à justifier assez le choix de l'académie, en faisant voir qu'un grand avocat est fait pour être un bon écrivain. Il est vrai que le sujet qu'il traitait n'est guère par lui-même qu'un lieu commun assez usé : c'est un résumé des différentes révolutions que l'éloquence a éprouvées chez tous les peuples. Ce sujet a été traité cent fois; mais du moins le nouvel académicien l'a rajeuni, autant qu'il était possible, par la rapidité de ses exposés et la marche lumineuse de son discours; par l'adresse qu'il a eue de placer l'éloge de son prédécesseur au milieu de ses réflexions sur l'éloquence; par le ton noble et intéressant dont il a parlé de lui-même et de la

profession d'avocat. Tout cela prouvait un homme supérieur à sa matière, et un esprit juste qui sent les convenances. Il caractérise aussi avec beaucoup de justesse le genre d'éloquence qui convient au barreau.

Le nouvel académicien ne pouvait pas tirer un grand parti de l'éloge de son prédécesseur. L'abbé Arnaud était un homme d'esprit et de goût, un amateur plutôt qu'un écrivain; il n'était guère connu que par quelques morceaux de critique plus ou moins estimables. M. Target en a rappelé plusieurs, en les faisant valoir le plus qu'il lui était possible; mais il a eu le bonheur de trouver une anecdote aussi singulière qu'intéressante, et qui fait honneur à la mémoire de l'abbé Arnaud.

Le duc de Nivernois, faisant encore les fonctions de directeur à la place de l'archevêque de Toulouse, a répondu à mon gré beaucoup moins heureusement qu'à l'abbé Maury. Son discours m'a paru fort médiocre, et rempli de choses aussi communes pour le fond que pour le style. Il n'en a pas été moins bien accueilli du public, toujours plus disposé à l'applaudir qu'à le juger, et il faut avouer qu'il y a bien des raisons pour justifier cette indulgence.

Voici une chanson d'un vieillard épousant une jeune femme, qui m'a paru assez jolie.

Bon soir, ma jeune et belle amie,
Il est minuit, séparons-nous.
Je suis si vieux, vous si jolie!
Ce n'est pas l'instant d'être époux.

A minuit cachez-moi vos charmes;
Je craindrais d'outrager l'amour.
Depuis que j'ai perdu ses armes,
Mon bonheur fuit avec le jour.

A mon âge, avec un cœur tendre,
Si l'on peut encor bien rêver,
Puisse un heureux songe me rendre
Le bien dont je dois me priver.

Demain vous revoyant plus belle,
Et me rappelant mon erreur,
Je me dirai (1), *Oui*, c'était elle,
Et j'ai connu le vrai bonheur.

O vous, ma femme et mon amie,
Que je ne puis assez chérir,
Il faut dans l'hiver de la vie,
Il faut ou rêver ou mourir.

---

(1) *Hiatus.*

LETTRE CCXVIII.

Le prodigieux succès de *Figaro*, suspendu à la soixante-quatorzième représentation, par la maladie d'un acteur, a été suivi d'un évènement tout aussi remarquable que ce succès même; car il semble que tout ce qui a rapport à Beaumarchais doive être extraordinaire. Il a été arrêté la nuit par un ordre particulier du roi, et conduit à Saint-Lazare. Il est bon d'observer que Saint-Lazare est une maison de correction, où l'on enferme pendant quelques mois les jeunes gens qui ont fait des sottises un peu graves. A leur âge, cela est assez sans conséquence; mais une prison de cette espèce pour un homme de cinquante-cinq ans, est une flétrissure, et ce qui peut-être est pis parmi nous, un ridicule. Comme Beaumarchais a une foule d'ennemis, et que d'ailleurs notre bon public est toujours ravi de voir un homme humilié au milieu d'un grand succès, le premier jour c'était une joie universelle, et l'on s'est égayé aux dépens du pauvre prisonnier par des couplets, des estampes, des pamphlets, etc. Le second jour on a commencé à demander pourquoi il était là, et les causes de sa détention étant encore inconnues, chacun s'est épuisé en conjectures. Le troisième jour on a fait des réflexions; le quatrième on a appris qu'on venait de le tirer

de sa prison, ce qui a paru aussi singulier que tout le reste. Depuis ce temps, Beaumarchais se tient renfermé chez lui, et ne veut voir personne: il travaille, dit-on, à un mémoire pour le roi. Tout Paris s'est occupé de cet évènement beaucoup plus que de la querelle de l'empereur et des Hollandais. C'est le sujet de beaucoup de discours: je me borne à rapporter les faits.

Les deux dernières séances publiques de l'académie française se sont fait aussi remarquer par une sorte de scandale dont il n'y avait pas encore eu d'exemple. Le jour de la réception de l'abbé Maury, M. Gaillard a commencé la lecture d'un morceau sur Démosthène. Il faut convenir que ce morceau était plus fait pour être lu dans un collége qu'à l'académie. L'auteur y rapportait avec une sorte d'emphase des faits connus de tout écolier de troisième, et malheureusement son débit ajoutait beaucoup au ridicule de la composition: il avait un peu le ton d'un régent dans sa classe. Cela n'a pas duré long-temps: il n'avait pas lu deux pages que les murmures, les risées, les huées, en vinrent au point de l'interrompre absolument. Il se trouva mal; on fut obligé de le conduire hors de la salle, et on leva la séance.

Cette scène très-désagréable donna lieu à beaucoup de réflexions, qui malheureusement venaient un peu tard. On observa que le public que l'académie invite volontairement à ses as-

semblées, ne doit y porter ni les mêmes droits ni les mêmes dispositions qu'au spectacle, où il paie en entrant la liberté de manifester toutes ses impressions ; qu'à l'académie les gens de lettres sont chez eux, et qu'il est contre les bienséances sociales, quand on a été invité dans une maison, d'en insulter les maîtres, comme il serait indécent de siffler à un spectacle de société. Tout cela est très-vrai; mais il fallait se souvenir aussi que, quand on a laissé le public en possession de témoigner son plaisir par des battements de mains, on ne l'empêche pas aisément de marquer aussi son mécontentement par des murmures : l'un est la suite de l'autre, et rien n'est si voisin des applaudissements que les sifflets. Il aurait donc fallu originairement ne pas laisser introduire à l'académie l'usage d'applaudir comme au spectacle, et s'en tenir au gros bon sens de l'abbé d'Olivet, qui disait fort bien : *Messieurs, à la comédie on bat des mains; à l'académie on écoute.* Mais aujourd'hui que le public est dans l'usage d'applaudir par-tout, même chez le roi, il serait d'autant plus difficile de lui ôter cette liberté, que c'est la seule dont il jouisse. Il est sous ce seul rapport le maître par-tout où il est; sa force est en raison de sa masse, et vouloir qu'il n'en abuse jamais, c'est demander aux hommes plus qu'on ne doit en attendre.

Cependant l'abbé de Boismont a cru pouvoir lui faire entendre raison, et à la réception de

M. Target, il a lu des *réflexions sur les assemblées littéraires*. Peut-être eût-il été possible, avec beaucoup de sagesse dans les idées et de mesure dans les expressions, en prenant le public lui-même pour juge de ce qu'il se doit et de ce qu'il doit à la première compagnie littéraire, rassemblée dans le sanctuaire des lettres et des arts; peut-être, dis-je, eût-il été possible de lui faire goûter des leçons qu'après tout personne n'est obligé de prendre pour soi. Mais l'abbé de Boismont s'y est mal pris; son discours était tout entier sur le ton de la plaisanterie, et cette plaisanterie était le plus souvent de fort mauvais ton. C'était un amas d'épigrammes, de quolibets, de calembourgs; il prétendait persiffler le public, et le public l'a sifflé; mais, plus ferme que M. Gaillard, il a fait tête à l'orage et a fini sa lecture.

Depuis cette nouvelle déconvenue, on a pris le seul parti raisonnable qu'il y eût à prendre; c'est de veiller à ce qu'il y eût désormais dans une assemblée publique moins de foule et de cohue, de restreindre le nombre des billets qui excède toujours celui des places, et de n'en distribuer que ce qu'il en faut pour que tout le monde soit assis; car ordinairement c'est la foule qui occasionne le désordre, et le scandale se cache dans la foule. Avec ces précautions prises, c'est à chacun des académiciens à prendre garde à ce qu'il voudra lire en public.

Le roi vient d'augmenter le poids de nos je-

tons académiques qui ne valaient guère plus de trente sous, et de les porter à un écu. Cette opération a paru d'autant plus juste qu'elle est proportionnée à la valeur actuelle du marc d'argent qui ne valait que vingt-sept francs du temps de Louis XIV, et qui en vaut aujourd'hui cinquante-six au titre. Il est donc clair que le roi ne donne guère à l'académie que la même quantité d'argent au poids qu'il en donnait au temps de la fondation.

L'académie a disposé du prix d'encouragement fondé par M. de Valbelle, et qui consiste dans une médaille de douze cents livres, en faveur de M. de Murville, qui a remporté, il y a quelques années, le prix de poésie, jeune homme sans fortune, et qui a montré quelques germes de talent pour la versification.

On a joué au Théâtre-Italien avec beaucoup de succès *la Femme jalouse*, pièce en cinq actes et en vers, de M. Desforges, auteur de *Tom-Jones à Londres*. Ce nouvel ouvrage est un drame où il y a quelque intérêt, et n'est pas une bonne comédie. Il y a dans le sujet un vice radical : la jalousie de la femme est fondée sur des apparences si fortes et si bien justifiées, qu'il n'y a pas moyen de lui en faire un reproche. Ainsi le but moral est manqué; mais ces apparences produisent des situations qui ont de l'effet au théâtre. Le style est naturel et facile, sans déclamation, sans écarts et sans jargon : c'est beaucoup

aujourd'hui. Il est vrai qu'il y a peu de vers heureux, peu de vers de comédie, et l'on attendait davantage de l'auteur de *Tom-Jones*. Les caractères d'ailleurs sont dessinés avec vérité, et la pièce marche bien.

Au Théâtre-Français on a remis *la Coquette corrigée*, de Lanoue. Cette pièce a été beaucoup mieux accueillie qu'elle ne l'avait encore été, et c'est une nouvelle preuve que ce sont les acteurs qui font au théâtre le sort des pièces. La figure et l'esprit de mademoiselle Contat vont parfaitement au rôle de la *Coquette*; aussi le joue-t-elle de manière à faire oublier les défauts de l'ouvrage. Il n'y a ni intrigue, ni comique, ni mœurs; car celles de la pièce ne sont nullement celles du monde. Le rôle principal est plutôt celui d'une effrontée que d'une coquette : si l'auteur eût étudié la Célimène du *Misanthrope*, il aurait vu ce que c'est qu'une coquette de bonne compagnie. Le style est souvent guindé, entortillé et infecté de jargon; mais tout le monde a retenu deux vers excellents sur la conduite qu'il convient de tenir avec une femme dont on a à se plaindre :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot.

LETTRE CCXIX.

Il n'a rien paru de nouveau sur les trois théâtres depuis la rentrée, si ce n'est une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *les Deux Frères*, jouée par les comédiens français, qui a eu bien de la peine à être achevée et n'a pas reparu. L'auteur, M. de Rochefort, de l'académie des inscriptions, n'est pas plus fait pour réussir au théâtre que pour traduire Homère. C'est un écrivain de la plus infatigable médiocrité, qui a pris, on ne sait pourquoi, la peine de traduire en vers *l'Iliade* et *l'Odyssée*, croyant apparemment qu'il suffisait d'être savant en grec pour être poëte en français. Il a fait plus; il a entrepris une tragédie d'*Électre*, quoique nous en ayons deux au théâtre, une de Crébillon, où il y a de belles scènes, une de Voltaire, qui est une belle pièce. M. de Rochefort, qui ne doute de rien, en a fait imprimer une nouvelle, et menace même de la faire représenter; et peut-être aura-t-il le malheur d'en venir à bout, comme cela lui est arrivé pour ses *Deux Frères*, que les comédiens n'ont joués que malgré eux.

Les Noces de Figaro paraissent enfin avec la fameuse préface tant annoncée. Ce morceau est, comme tout ce qu'écrit Beaumarchais, d'un style bizarre et inégal, tantôt ingénieux, tantôt ridicule. C'est une vivacité d'esprit qui le jette dans

des saillies burlesques, et un amour du style figuré qui va jusqu'au plus mauvais goût. Quant à la thèse qu'il y soutient, que son ouvrage n'est point immoral, il répond fort bien aux objections qu'il se fait, parce que ce sont les plus faibles qu'il a soin de choisir; mais il se garde bien de dire un mot de celles qu'il serait plus difficile de réfuter. Du reste, il se prodigue à lui-même les plus grands éloges, et s'applaudit d'avoir rétabli la *véritable comédie*. Si cela est, celle de Molière n'est donc pas la bonne.

Il ne paraît d'ailleurs aucun ouvrage qui mérite l'attention du public. Toujours force recueils, dictionnaires, abrégés, extraits de livres faits avec des livres, manœuvres de librairie, etc. C'est là le cas de recueillir les bagatelles courantes. En voici quelques-unes de fort gaies sur ce pauvre M**, autrefois commis, aujourd'hui espèce de parvenu, et auteur de quelques mauvaises farces dramatiques.

CHANSON.

SUR L'AIR: *Accompagné de plusieurs autres.*

Au bas d'un pont dans un bureau,
M** visait le numéro
De mes voitures et des vôtres,
Quand il se dit un beau matin:
Je veux faire aussi mon chemin;
Je le vois bien faire à tant d'autres.

Ma figure, dont chacun rit,
Est plate autant que mon esprit.
Quels protecteurs seront les nôtres?
Mince en tout, comme en revenus,
Grossissons-nous par les *menus*,
Comme on en voit grossir tant d'autres.

Il part, il vient, cherche à Paris
Beautés piquantes à tout prix.
« J'en ai pour vous et pour les vôtres;
J'ai des Hollandaises sur-tout,
Persane, Anglaise, à votre goût,
Pour les seigneurs et pour les autres. »

Roi des dramatiques tripots,
La Ferté voyant mon héros,
Dit: bon, il faut qu'il soit des nôtres.
Pour mon argent toujours dupé,
Toutes mes catins m'ont trompé:
Allons, M**, cherchez-m'en d'autres.

Voilà M** chef d'opéra,
Traitant la ville *et cætera*.
Ses vins valent mieux que les nôtres;
Et dans un carrosse brillant
Monte ce valet insolent,
Accompagné de plusieurs autres.

Mais c'est bien pis, ce directeur,
Garni d'argent, veut être auteur
Pour ses péchés et pour les nôtres,
Et par-tout fait brocher des airs
Sur vingt actes de mauvais vers,
Qu'il a fait griffonner par d'autres.

Quand on vend si bien du plaisir,
Il faut au moins savoir choisir,
Sur-tout quand il s'agit des nôtres.
Fournisseur de marchés divers,
Quand vous acheterez vos vers,
Ah! par grace achetez-en d'autres.

Pourtant votre gloire va bien,
Et vos talents, on en convient,
Ont fait des proverbes modernes.
Pour vous on change de dicton,
Cela brille aujourd'hui, dit-on,
Comme un M** dans des *lanternes*.

Il y a eu depuis quelque temps deux débuts qui ont marqué, l'un à l'Opéra, l'autre à la Comédie-Française. Le premier est celui de mademoiselle Dozon, jeune actrice dont la voix et le chant donnent les plus grandes espérances; l'autre est celui de mademoiselle Devienne dans l'emploi des soubrettes. Elle a une figure fort jolie et très-convenable au genre qu'elle a embrassé. Son jeu est facile, sa prononciation nette; elle montre de l'intelligence; elle paraît d'ailleurs dans un moment favorable. Mesdemoiselles Fanier et Dugazon vont se retirer; madame Bellecourt ne peut jouer à son âge que les servantes de Molière; il ne reste que mademoiselle Joly, avec qui la nouvelle soubrette partagera l'emploi tout entier.

LETTRE CCXX.

Toutes les nouveautés des trois théâtres sont tombées les unes sur les autres depuis la rentrée. Aux Français, la débacle a commencé par *les Deux Frères*, de M. de Rochefort; ensuite est venue une autre rapsodie tragique de M. Dubuisson, empruntée du théâtre allemand, intitulée *Albert et Émilie*, qui a été encore plus mal reçue que *les Deux Frères;* car les acteurs ont été obligés de passer une moitié du cinquième acte pour arriver plus vîte à la fin. Ces deux pièces enterrées, on a annoncé *la Comtesse de Chazelle*, comédie en cinq actes, tirée du roman *des Liaisons dangereuses*. Cette annonce a excité une grande curiosité, parce que la pièce est généralement attribuée à une femme de la cour. La galanterie française ne s'est pas manifestée dans cette occasion, et l'ouvrage a été traité comme s'il n'eût pas été d'une femme. Les murmures ont commencé dès la première scène, et le tumulte a duré pendant toute la représentation. On a pourtant affiché une seconde représentation de la pièce, mais sans fixer le jour, apparemment pour donner le temps à l'auteur de faire des changements. Nous verrons quel sera le succès de cette seconde tentative.

Aux Italiens on a donné un *Théodore*, qui n'a

guère fait plus de fortune. Enfin à l'Opéra on a joué un *Pizarre*, paroles je ne sais de qui, musique de M. Candeille, et rien de tout cela n'a prospéré. Il faut voir si cette maligne influence cessera.

Quelques ouvrages d'un genre différent ont été plus heureux, et ont obtenu de l'estime; par exemple, une traduction des plus beaux morceaux de Pline le naturaliste, par un professeur du collége d'Harcourt, M. Gueroult. Il y a long-temps qu'il n'était sorti de l'Université un ouvrage de ce mérite, et cette traduction est du très-petit nombre de celles qui ne nuisent point à l'original et ne déplaisent pas aux connaisseurs. Les différents morceaux qui la composent sont choisis avec goût, classés avec méthode. Le style est très-heureusement adapté aux objets qui sont traités, et suppose une égale connaissance des deux langues. Le tout forme un volume de cinq cents pages, très-propre à donner une juste idée de Pline, auteur difficile à lire de suite, et qui n'est guère étudié que par les gens de lettres.

Une autre production beaucoup moins parfaite dans son genre, mais qui pourtant mérite d'être distinguée par l'importance du sujet et le mérite de plusieurs morceaux, c'est le discours de M. Lacretelle sur le préjugé qui étend l'infamie du supplice sur toute la famille du coupable. Ce sujet avait été proposé par l'académie de Metz : M. Lacretelle a remporté le prix. Son ouvrage a le

défaut de presque tous ceux d'aujourd'hui; il est trop long de la moitié, il est souvent d'un ton déclamatoire, d'un goût inégal; la marche en est lente et lourde; l'auteur ne sait point dérober ses transitions, et chaque partie de son sujet est annoncée de loin par un long préliminaire. Il y parle aussi trop souvent de lui, la chose du monde qu'il faut le moins se permettre, sur-tout dans les matières générales où l'auteur doit totalement s'oublier. Il paraît ignorer aussi que dans ces sortes de sujets où l'on cherche sur-tout la conviction, l'emphase du rhéteur nuit à l'autorité du philosophe. Il affaiblit même sa cause en ne mettant pas assez de choix dans les moyens qu'il propose pour détruire le préjugé. Il en mêle trop de faibles et de frivoles parmi ceux qui ont un but. Il fallait se borner à deux qui sont définitifs, une loi bien motivée, émanée du trône, et de grands exemples donnés par le prince.

On a publié de nouveaux *Mémoires* sur M. de Voltaire, en deux petits volumes. Le compilateur n'a fait que copier sans choix ce qu'il a trouvé dans d'autres livres; en sorte que ce qu'il y a de vrai est mêlé, suivant l'usage, de beaucoup d'erreurs, de mensonges et de sottises. Il y a pourtant un morceau qui peut donner du prix à cette compilation, parce qu'il est authentique et devenu très-rare. Ce sont des mémoires sur la vie de J. B. Rousseau, qui sont bien véritablement de la main de Voltaire, et qu'il fit imprimer en pays

étranger dans le temps de ses querelles avec ce fameux lyrique. Le résultat de ces *Mémoires*, qui ne contiennent que des faits malheureusement trop vrais et trop prouvés, est affligeant pour ceux qui aiment les lettres; car il est impossible de se dissimuler, après les avoir lus, que le poëte Rousseau était un homme bien vil et bien méchant.

M. Bitaubé, auteur d'une traduction de *l'Iliade*, qui n'est pas sans mérite, vient de donner celle de *l'Odyssée*. Mais, soit qu'il l'ait travaillée avec moins de soin et de secours, soit qu'un long séjour en pays étranger ait gâté de plus en plus son style, cette nouvelle version est très-inférieure à la première. Elle est remplie d'expressions impropres, de tournures incorrectes, d'inversions dures, de constructions barbares : c'est un très-mauvais ouvrage. Au reste, Homère n'est pas heureux en traducteurs : il vient encore d'être travesti en prose par M. Gin, et en vers par M. d'Obremez, et tous les deux ont affaibli ou défiguré l'original, comme à l'envi l'un de l'autre.

On s'égaye toujours sur le pauvre M**, pendant que l'on joue toujours son *Panurge*. Il y a dans une des fêtes de cet opéra un tambour énorme sur lequel on frappe continuellement, et qui forme une espèce de basse continue. On a fait à ce propos le quatrain suivant :

Dans cet opéra, je vous prie,
Qui frappe avec tant de fureur?
C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

On a fait une autre plaisanterie en forme de calembour sur le pas de quatre qui a tant contribué au succès de cet opéra, et où Vestris et Gardel font à l'envi de si grands tours de force. On rappelle le voyage aérien de Blanchard, qui a traversé le Pas-de-Calais, et voici les vers :

Voyez à quoi tient un succès!
Un rien fait réussir, un rien peut nous abattre.
Blanchard était perdu sans le Pas-de-Calais,
Et M** sans le pas de quatre.

J'apprends dans le moment que madame de Montesson vient de se déclarer l'auteur de *la Comtesse de Chazelle*. Elle a fait le contraire de ceux qui se renferment plus soigneusement que jamais dans l'anonyme, quand ils n'ont pas réussi, et qui ne sont pas fâchés que les soupçons du public se répandent sur d'autres qu'eux. *Je ne veux pas*, a-t-elle dit, *qu'on attribue à d'autres qu'à moi un ouvrage tombé*. Elle l'a retiré du théâtre, malgré Molé qui voulait absolument rejouer la pièce, persuadé qu'il la ressusciterait, comme en effet il en a déja ressuscité plus d'une. Mais il paraît que cette fois-ci ses efforts auraient été inutiles, et que la pièce était sans ressource. Ce qui peut étonner, ce n'est pas que madame

de Montesson n'ait pu faire une bonne comédie en cinq actes et en vers; mais que parmi beaucoup d'ouvrages qu'elle a essayés sur son théâtre, elle ait choisi le plus mauvais pour le donner au Théâtre-Français. En effet, ses autres productions sont plus ou moins faibles; mais je n'en ai point vu de ridicules; et, de l'aveu de tout le monde, celle-ci l'était. Il y a plus; j'ai vu jouer chez elle *l'Amant romanesque*, et je crois qu'avec quelques changements cette pièce ferait plaisir au public. Du moins Voltaire qui la vit en jugea de même, et il n'y mettait pas de complaisance. Il faut pourtant avouer qu'il y a entre un succès de société et le grand jour du théâtre, une différence énorme et toujours difficile à calculer.

LETTRE CCXXI.

L'abbé Morellet a été élu pour remplir la place vacante par la mort de l'abbé Millot. Voici en abrégé l'histoire littéraire de ce nouvel académicien. Il commença à se faire connaître, il y a environ trente ans, dans la grande querelle de l'Encyclopédie. Quoique élève de la Sorbonne et licencié en théologie, il s'était attaché au parti des philosophes, ce qui le fit regarder comme une espèce de transfuge, et ce qui ne l'empêcha pas de rester fort lié avec plusieurs membres considérables du clergé qui avaient été ses cama-

rades de licence, tels, par exemple, que l'abbé de Brienne, depuis archevêque de Toulouse, mais entaché lui-même de philosophie.

L'abbé Morellet fit ses premières armes contre Abraham Chaumeix, pauvre diable à qui la cabale janséniste et convulsionnaire donna un moment d'existence, et qui fut le premier enfant perdu détaché pour combattre le *monstre*. C'est ainsi qu'on appelait l'Encyclopédie, qui en effet est bien une espèce de *monstre*, au moins par sa mauvaise construction. L'abbé fit les *Mémoires d'Abraham Chaumeix*, ouvrage assez plaisant, dans le goût des *Mémoires de Martin Scribler*, de Pope, et qui n'en est pas moins oublié et inconnu aujourd'hui, comme tous les écrits polémiques où il n'y a pas un fond d'instruction, et qui n'ont que le mérite de la satire. Il attaqua ensuite un ennemi plus célèbre, l'auteur de la comédie *des Philosophes* : c'est contre lui qu'il fit la *Vision*, satire très-piquante pour laquelle il fut enfermé à Vincennes, parce qu'il avait compromis une femme très-considérable de la cour. Cette petite disgrace ne le rendit que plus cher au parti dont il était le martyr. On lui fit avoir le privilége du *Dictionnaire du Commerce*, pour lequel il eut un traitement annuel du gouvernement. Il ouvrit une souscription et publia un *prospectus;* mais, soit négligence, soit crainte de perdre ses honoraires en finissant sa besogne, depuis plus de vingt ans il en est resté à ce *prospectus*, et il a pris le parti,

il y a quelques années, de faire annoncer dans les papiers publics que les souscripteurs qui ne s'accommoderaient pas d'une si longue attente, pouvaient reprendre leur argent. On n'en a pas été moins mécontent de lui dans le public, et peut-être avec quelque raison, parce qu'il ne faut prendre d'engagements que ceux que l'on peut remplir. Il est vrai aussi que les ministres l'occupaient en particulier d'autres travaux : il a beaucoup écrit dans l'affaire de la compagnie des Indes, lorsqu'il fut question de l'abolir, et sur les matières économiques, lorsque M. Turgot était à la tête des finances. En dernier lieu, quelque temps après la paix faite avec l'Angleterre, le lord Shelburne, qui avait rédigé le traité, demanda à la cour de France une pension pour l'abbé Morellet, déclarant qu'il avait beaucoup profité de ses lumières dans tous les articles qui concernaient le commerce des deux nations. Cette pension qui lui a été accordée est de quatre mille livres. Il est à présumer que ce sont les différents services qu'il a rendus en ce genre, qui ont excusé auprès du gouvernement le peu de soins qu'il a donné à son dictionnaire. L'abbé Morellet a bataillé encore contre un ennemi plus fameux que tous les autres, et qui lui-même a bataillé contre tout le monde, je veux dire Linguet. Il a fait contre lui la *Théorie du Paradoxe*, et une réponse à la *Théorie du Libelle*. Il n'a pas eu de peine à écraser un fou qu'il suffit de citer pour faire rire à

ses dépens; mais quoique ses derniers ouvrages soient ce qu'il a fait de meilleur, tout cela s'oublie quand la querelle est finie, comme les mémoires des avocats, quand le procès est jugé.

Un ouvrage d'un genre plus utile et plus durable, c'est la traduction *des Délits et des Peines* de *Beccaria*, et un abrégé du *Manuel des Inquisiteurs*, ouvrage écrit en latin par Eymeric. Cette traduction d'un livre très-curieux a eu peu de lecteurs, et n'est guères connue que des gens de lettres, tant on lit peu les ouvrages qui ne sont qu'instructifs.

Il suit de cet exposé que l'abbé Morellet est un homme d'esprit et un littérateur très-instruit, ce qui peut suffire dans une compagnie littéraire qui ne peut pas être composée tout entière d'hommes de talent et de génie. Mais le public qui s'était intéressé beaucoup cette fois-ci pour Sedaine, dont le dernier ouvrage, *Richard cœur de Lion*, a eu un grand succès, a vu de très-mauvais œil la préférence que nous avons donnée à l'abbé Morellet, et peu de choix ont été plus généralement désapprouvés. Le public qui voit tous les jours les ouvrages de Sedaine, soutenus par la musique et l'illusion du théâtre, lui a pardonné son mauvais style, et l'académie même a paru touchée de sa persévérance et de son âge. C'est la onzième fois qu'il se présente, et il a eu onze voix (la mienne entre autres) comme si on eût voulu lui en donner une pour chaque fois qu'il

s'est présenté. Mais son concurrent en a eu quatorze, et je ne sais si Sedaine retrouvera une aussi belle occasion; car si tous ceux qui étaient pour lui fussent venus à l'assemblée, il l'aurait emporté.

Une preuve des progrès de la sottise dans plus d'un genre, c'est l'opéra de *Pizarre*, mal reçu le premier jour, et qu'on ne laisse pas de représenter. Les opéras de Danchet dont on s'est moqué, sont des chefs-d'œuvre en comparaison de la plupart de ceux qu'on nous donne aujourd'hui. Jamais la déraison et le ridicule n'ont été poussés plus loin que dans *Pizarre*. Le sujet est la conquête du Pérou : les Espagnols, en arrivant tout au beau milieu d'une fête qui se célèbre pour les noces d'Alzire et de Zamore dans le temple du Soleil, commencent par abattre à coups de canon ce temple que l'on voit s'écrouler sur le théâtre; ensuite ils font un horrible massacre des Péruviens; et alors Pizarre, seul avec son confident, lui dit :

Enfin en ta présence
Je puis faire éclater *les plus justes transports.*

Ces *transports* si *justes* sont ceux d'une belle passion dont il vient de se prendre tout-à-coup pour la fille de l'Inca qu'il a vue *dans le plus touchant désordre.* Son confident lui dit :

Du moins n'avez-vous pu savoir
Quel est son sort?

PIZARRE.

Je viens de m'en instruire.
Elle porte le nom d'Alzire.

Il l'envoie auprès de cette beauté qui *porte le nom d'Alzire*, pour lui déclarer qu'elle ne *verra point l'aspect d'un conquérant terrible.* Quant à lui, après la manière dont il s'est annoncé dans le pays, il ne trouve rien de plus simple que de l'épouser; tout le reste est à l'avenant, etc.

LETTRE CCXXII.

1785.

Le succès de *Pénélope* n'a pas répondu aux espérances qu'on a dû en concevoir sur le nom des deux auteurs, ni, selon moi, au mérite de l'ouvrage. Il se peut que deux raisons y aient contribué : l'une est le grand effet qu'avait produit *Didon*, le plus intéressant de tous nos opéras, et qu'on n'a pas manqué de prendre pour objet de comparaison, comme si tous les sujets étaient susceptibles du même degré d'intérêt; l'autre, tout au moins aussi probable, est la mauvaise volonté de beaucoup de gens qui n'avaient pas vu avec plaisir le brillant succès de ce même opéra de Didon, et qui étaient armés d'avance contre le premier ouvrage que donneraient Marmontel et Piccini. Tous deux ont beaucoup d'en-

nemis, et dans ce pays-ci l'on ne souffre guère que des hommes supérieurs aient deux grands succès de suite. La supériorité de Piccini en musique est assez généralement reconnue. Mais parce que Marmontel n'a jamais fait que de mauvaises tragédies, on ne veut pas convenir qu'il fait de bons opéras. Il est certain cependant que les siens, quoiqu'ils ne soient pas exempts de défauts, sont sans comparaison les meilleurs que l'on fasse aujourd'hui, et c'est précisément pour cela qu'on le juge avec une sévérité qu'on n'a pas pour les G** et autres rimailleurs qui vous défigurent à l'envi, sur la scène lyrique, les chefs-d'œuvre du Théâtre-Français. On a beaucoup chicané Marmontel sur quelques vers répréhensibles, et sur beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas. Il n'en est pas moins vrai que son opéra de *Pénélope* est beaucoup mieux écrit que *Didon;* il y a bien moins d'intérêt sans doute, mais il me semble qu'il y en avait assez pour un opéra, dont il ne serait pas juste d'exiger autant que d'une tragédie. Son drame est en général bien distribué; les événements sont suspendus avec art; les rôles d'Ulysse et de Pénélope, sur-tout le dernier, sont beaux; celui de Télémaque est faible et pouvait l'être moins; ceux d'Eumée et de Laërte ne pouvaient guère fournir davantage. La musique offre de grandes beautés; mais toute la première moitié de l'ouvrage m'a paru un peu au-dessous de Piccini, et ressembler trop à tout ce qu'il avait

fait. Le récitatif est parfait, sur-tout dans le dernier acte. Il y a plusieurs airs remarquables par ce double caractère d'expression et de mélodie qu'il réunit si heureusement; mais presque tous les actes sont faibles, et il n'y a pas un seul air de ballet. Les personnages des *Poursuivants* sont trop négligés par le poëte, comme par le musicien. Voilà des fautes réelles; mais elles me semblent toutes suffisamment rachetées par la grande scène du troisième acte, entre Ulysse et Pénélope, scène touchante, d'une simplicité et d'une vérité antiques, et qui serait belle par-tout : c'est à mon gré la première scène vraiment éloquente qui se trouve dans un opéra depuis Quinault. Je crois ne pouvoir en donner une meilleure idée qu'en la transcrivant ici. Car combien peu de vers d'opéra sont beaux sur le papier!

PÉNÉLOPE.

Approchez. Je respecte et l'âge et le malheur.
Vous nous voyez dans la douleur;
Mais nos maux vont finir, dès qu'Ulysse respire.
Il est donc parti de Corcyre?
Vous l'avez vu?

ULYSSE.

J'ai dit la simple vérité.

PÉNÉLOPE.

N'a-t-on rien appris de sa bouche,
Qui l'intéresse, et qui me touche?

ULYSSE.

Je sais qu'il a souffert la dure adversité;
Je sais que loin de sa patrie,
De périls en périls long-temps précipité,
Dans l'horreur des combats, sur les mers en furie,
Jamais votre image chérie
Un seul moment ne l'a quitté.

PÉNÉLOPE.

Ah! combien je serais coupable,
Si, loin de lui, mon cœur avait été capable
D'un moment de tranquillité!

AIR.

Je n'ai cessé de voir Ulysse
Depuis l'instant de nos adieux;
Et ses dangers, pour mon supplice,
Se sont tous offerts à mes yeux.
Les vents, les eaux, le fer, la flamme,
Tout ce qui d'un mortel peut menacer les jours,
Portait la terreur dans mon ame.
J'espérais quelquefois, mais je craignais toujours.

ULYSSE.

Plus la gloire est pénible et plus elle a de charmes :
Ulysse en jouit quelquefois.
Sur le tombeau d'Achille, au milieu de vingt rois,
D'Achille au fier Ajax il disputa les armes.

PÉNÉLOPE.

Et dès qu'on entendit son éloquente voix,
Il triompha sans doute?

ULYSSE.

Il fit couler des larmes,

Et les cœurs attendris reconnurent ses droits.

PÉNÉLOPE.

Vous ne m'étonnez pas : mon Ulysse possède,
Dans l'art d'intéresser, un charme à qui tout cède.

ULYSSE.

Sous les murs d'Ilion, que la cendre a couverts,
Compagnon des héros, il obtint leur estime;
Mais de nouveaux dangers l'attendaient sur les mers.
De Scylla, de Charybde il vit l'affreux abyme.

PÉNÉLOPE.

O dieux!

ULYSSE.

Les flots bruyants l'ont porté sur leur cime,
Entre ces deux gouffres ouverts.

PÉNÉLOPE.

Ah! ses périls passés me font frémir encore.

ULYSSE.

La fille du Soleil, Circé, qui fait pâlir
Le jour que ce dieu fait éclore,
Vit Ulysse en danger et daigna l'accueillir.

PÉNÉLOPE.

Circé!

ULYSSE.

Par une douce ivresse,
La perfide essaya d'obscurcir sa raison;
Mais de la coupe enchanteresse
Ulysse évita le poison.

PÉNÉLOPE.

AIR.

Tu savais combien ma tendresse
Devait souhaiter ton retour,
Mon cher Ulysse! et la sagesse
Te préserva moins que l'amour.

ULYSSE.

Plus sincère et plus dangereuse,
Calypso, dans son île heureuse,
Invitait votre époux à l'immortalité.

PÉNÉLOPE.

Ah! comment résister aux charmes d'une amante,
Qui propose un tel prix à l'infidélité!

ULYSSE.

Un séjour enchanteur, une nymphe charmante,
Le sort des dieux, pour vous Ulysse a tout quitté.

PÉNÉLOPE.

Je fais mon bonheur de le croire:
Le doute serait trop cruel.
Non, non, d'un amour mutuel
Il n'a point perdu la mémoire.
Non, le plus sage des mortels
N'aura point trahi les autels,
Sa foi, mon amour et sa gloire.
Je fais mon bonheur de le croire
Le plus fidèle des mortels.

Permettez, monseigneur, que je profite de l'époque du renouvellement de l'année, pour mettre à vos pieds l'hommage de mes vœux et de ma reconnaissance.

LETTRE CCXXIII.

La destinée de *Beaumarchais* semble marquée de tout temps par les alternatives les plus bizarres et les contrastes les plus étranges. Perdu de réputation presque en entrant dans le monde, par les soupçons que faisait naître une fortune dont on ignorait les sources, il se trouve réhabilité dans l'opinion publique pour avoir été *blâmé* par un tribunal odieux à la nation, et un arrêt dont l'effet ordinaire est d'ôter l'honneur, lui rendit le sien. Ses mémoires lui firent une réputation d'esprit et de talent que ses drames (*Eugénie* et *les deux Amis*) ne lui avaient pas faite, et lui valurent la protection du prince de Conti, qui d'ailleurs aimait en lui l'ennemi du parlement *Maupeou*. Son *Barbier de Séville*, tombé à plat à la première représentation, est resté au théâtre comme une des pièces d'intrigues les plus agréables qu'on ait faites de nos jours. Au milieu du plus grand succès qu'on ait jamais eu (celui de *Figaro*), il s'est vu emprisonné et flétri, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que le roi qui l'a fait enfermer à Saint-Lazare, était son débiteur de plusieurs millions pour des fournitures faites aux Américains pendant la dernière guerre par une compagnie à la tête de laquelle était Beaumarchais, qui avait obtenu de la protection de

M. de Maurepas cette commission lucrative. Depuis sa détention, il s'est toujours tenu chez lui, et a adressé au roi un mémoire dont l'effet a été que S. M. a ordonné le paiement des sommes qui lui étaient dues, lui a accordé une gratification considérable, et lui a fait écrire par le contrôleur-général une lettre très-flatteuse, où il lui témoigne combien il est satisfait de ses services. Pendant ce temps la reine jouait à Trianon son *Barbier de Séville*, mis en musique par Paësiello. Les comédiens ont repris son *Figaro* avec autant d'affluence que dans la nouveauté : il en est à la soixante-dix-neuvième représentation, et l'on ne peut dire où il s'arrêtera.

Les pertes de la littérature et de l'académie se renouvellent sans cesse et deviennent tous les jours plus sensibles. Il y a quelque temps que M. *Barthe* a été emporté en quarante-huit heures des suites d'une hernie négligée. C'était un homme d'esprit et de talent, qui a laissé au théâtre une très-jolie petite comédie, *les Fausses infidélités*, et qui a répandu dans les journaux quelques poésies fugitives, élégantes et ingénieuses. Ceux qui les ont citées comme le plus beau titre de sa gloire littéraire, sont de fort mauvais juges. Il y a cent fois moins de mérite dans ces sortes de pièces, que dans un ouvrage aussi bien fait que *les Fausses infidélités*. Cet acte est le meilleur qu'on ait joué depuis les petites pièces de Dufresny; au lieu que les poésies légères du même

auteur, manquant de cette facilité gracieuse qui est le premier charme de ce genre d'écrire, ont été souvent surpassées. Ses autres pièces de théâtre n'ont point eu de succès et n'en méritaient pas. Elles sont mal conçues et péniblement écrites. Mais au moment de sa mort, il allait faire paraître un poëme sur *l'Art d'aimer*, que l'on dit rempli d'esprit et de vers piquants. Il faut espérer que nous serons bientôt à portée d'en juger.

Il avait laissé ce poëme et tous ses manuscrits à M. *Thomas*. Il ne pouvait pas prévoir que celui qu'il chargeait de ce dépôt dût lui-même le suivre de si près. M. Thomas, qui venait de féliciter son ami M. Ducis d'avoir échappé à la mort, a été frappé lui-même un moment après, et ne s'en est pas tiré avec le même bonheur. Il est mort à Lyon, d'une fièvre putride, en cinq jours. Cette perte a été plus sensible que celle de M. *Barthe*. C'était un homme d'un ordre bien supérieur pour le talent; et quant aux qualités personnelles, il n'y a qu'une voix pour rendre justice à la noblesse de son caractère et à l'honnêteté de ses mœurs. Quoique passionné uniquement pour la gloire, il avait su se préserver de l'envie, ce qui est bien difficile et bien rare; et s'il a quelquefois, par défaut de goût, ou par excès d'indulgence, applaudi des choses médiocres, du moins il n'a jamais méconnu ce qui était beau. Sur la fin de sa vie, il était devenu chagrin et mécontent, parce qu'il ne se croyait pas

à sa place. Il est probable que dans la retraite où il vivait, ses idées s'étaient exaltées sur son propre compte, et l'égaraient sur autrui; car il y a peu d'hommes à qui l'on ait rendu plus de justice. Tous ses ouvrages avaient eu le succès qu'ils méritaient; il jouissait de beaucoup de considération, et les récompenses et les graces qu'il avait obtenues lui avaient fait une fortune honnête. Il est vrai que ses ouvrages n'étant pas de nature à être goûtés par toute sorte de lecteurs, et manquant (même dans les meilleurs) de ce charme qui fait relire, quoiqu'il ait la plupart de ces traits qui forcent d'admirer, il occupait peu la renommée et le public. Mais la voix des connaisseurs, en avouant les défauts de son style et l'infériorité de ses premiers ouvrages, avait distingué trois morceaux qui le recommanderont à la postérité, *l'Éloge de Marc-Aurèle*, *celui du Dauphin*, et *l'Essai sur les Éloges*.

Il était occupé depuis vingt ans de la composition d'un poëme épique dont le czar Pierre-le-Grand était le héros. Il l'avait repris et quitté plusieurs fois, et en avait plusieurs fois changé le plan. Enfin le dernier où il s'était fixé, et sur lequel il travaillait quand la mort l'a enlevé, devait avoir vingt-quatre chants. Ce qui peut donner une idée peu avantageuse de ce plan, c'est qu'il y avait neuf chants employés seulement aux voyages du Czar, trois entre autres à celui de la France. C'étaient ceux-là qu'il avait faits les pre-

miers. Les autres ne sont que projetés. Mais que penser d'un épisode de cette longueur, étranger en grande partie à son héros, tout entier en récits, et qui tient plus du tiers de l'ouvrage? N'est-ce pas là sacrifier le principal aux accessoires? L'histoire de Louis XIV devait-elle tenir tant de place dans un poëme consacré à Pierre-le-Grand? Est-ce bien remplir son sujet, que de le perdre si long-temps de vue? Quoi qu'il en soit, on dit que ce qu'il en a fait est plein de beautés de détail, et je n'en doute pas.

Les nouveautés dramatiques ne prospèrent pas: aux Italiens, une *Suite de Fanfan et Colas*, qui a eu peu de succès; aux Français, *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte, de M. de Murville, écrite assez purement, mais froide et fondée sur une intrigue peu vraisemblable. On l'a jouée six ou sept fois; *l'Hôtellerie*, de M. Bret, mauvais drame en cinq actes, imité de l'allemand, et qui n'a pas réussi en français; on a eu bien de la peine à l'achever.

Si l'on fait peu d'ouvrages qui méritent ce nom, en revanche on imprime beaucoup de livres. Outre les recueils et les dictionnaires qui commencent à s'épuiser, on a imaginé une nouvelle espèce de collections qu'on appelle des *Bibliothèques*. On réunit dans un certain nombre de volumes du même format ce qui a été écrit dans un genre quelconque, par exemple pour le théâtre, et l'on fait la *Bibliothèque des Théâtres*. On réunit de

même les différents mémoires sur l'histoire de France, et voilà encore une *Bibliothèque*. On vient de nous annoncer celle *des Dames*, c'est-à-dire les livres que le rédacteur juge convenables aux femmes. Si chacun disait son avis là-dessus, cela pourrait faire plusieurs bibliothèques fort différentes.

La mort de M. Thomas laisse encore une place à disputer à l'académie. On croit que M. *de Guibert* se mettra sur les rangs. Le public semble avoir pris sous sa protection le bon *Sedaine*, qui a eu onze voix à la dernière élection; mais on dit que M. de Guibert est protégé par les grandes dames. Il est reconnu pour homme d'esprit, pour un militaire distingué; mais d'ailleurs tout ce qu'il a donné au public n'a montré qu'un prosateur médiocre et un mauvais poëte. C'est aux gens du métier à juger sa tactique. Le discours préliminaire qu'on a vanté dans le temps, est l'ouvrage d'un jeune rhétoricien qui a lu ses auteurs. Les éloges de Catinat et de l'Hôpital sont, à peu de chose près, de fort mauvais discours, et dans le dernier il a invectivé contre les gens de lettres avec toute la maladresse de l'amour-propre irrité. Aujourd'hui qu'il vient demander leur suffrage avec si peu de titres, il faut qu'il les suppose bien généreux. Sa tragédie du *Connétable de Bourbon* a été sifflée à Versailles, malgré la plus puissante protection. Voilà des titres qui peuvent bien ne pas paraître fort académiques; cependant je ne

serais pas surpris qu'il obtînt la place, tant il est heureux de n'avoir que Sedaine à combattre.

LETTRE CCXXIV.

Le Théâtre-Français a été bien complètement déguignonné par la tragédie de *Mustapha*, de M. de Maisonneuve. Si le succès était toujours la mesure du mérite, il faudrait mettre cette pièce au-dessus de *Mérope* et de *Tancrède*. Vingt représentations très-suivies ont suffi à peine à l'empressement du public pour *Mustapha*, et *Tancrède*, dans sa nouveauté, n'en eut que douze, et *Mérope* quinze. Il est pourtant de toute vérité qu'une belle scène de *Tancrède* ou de *Mérope* vaut cent fois mieux que cent tragédies de *Mustapha*, parce qu'il n'y a, comme on l'a dit, aucune proportion du médiocre à l'excellent, et c'est là sans doute un des plus grands fléaux des arts et des artistes, que cette prodigieuse distance entre le succès des ouvrages et leur mérite. *Ariane* eut quarante représentations; *Britannicus* n'en eut que cinq. On citerait cent autres exemples. Le temps, dit-on, met les choses à leur place : cela est vrai; mais il est triste que le mérite supérieur voie si souvent la sienne usurpée.

M. de Maisonneuve a traité le même sujet qu'avait déja traité M. de Champfort, d'après Belin. Il n'a pas eu de peine à prendre dans ce dernier

ce qu'il y avait de mieux, et à éviter ce qui avait le plus choqué dans l'autre. Il est à remarquer que la pièce de Belin, jouée au commencement de ce siècle, eut un très-grand succès, parce qu'il y avait de l'intérêt, et qu'à la lecture elle parut si faible de style, que jamais on ne l'a reprise. Celle de M. de Champfort, au contraire, eut peu de succès au théâtre, et obtint quelque estime à la lecture, parce qu'il y a de l'élégance dans le style, quoique cette élégance soit souvent froide et pénible. L'ouvrage d'ailleurs n'a rien de tragique, et l'auteur semblait avoir pris à tâche de détruire l'intérêt de son sujet. M. de Maisonneuve l'a mieux conservé; il a tiré plus de parti de l'amitié des deux frères et du rôle de Zéangir. Son cinquième acte est beaucoup moins mauvais que celui de M. de Champfort, sans être bon cependant, parce que le dénouement est nécessairement vicieux. C'est un des inconvénients du sujet de *Mustapha*. Comme il n'est pas possible d'altérer une histoire aussi connue, il faut absolument que le grand Soliman finisse par faire le rôle d'une dupe, et voie périr ses deux fils innocents, sans même punir sa coupable femme, auteur de leur mort. C'est toujours un grand défaut au théâtre que la nécessité d'avilir un personnage important, et M. de Maisonneuve n'a pas pu l'éviter. Son style d'ailleurs est de la plus grande faiblesse, et rien ne s'élève au-dessus du médiocre. Aussi a-t-il joui pleinement de son grand

succès, sans essuyer la plus légère critique, ni la moindre contradiction, et l'on ne réussit avec une pareille impunité, que lorsqu'il est bien démontré que l'ouvrage doit rassurer ceux que le succès pourrait alarmer, et que l'auteur ne peut jamais faire ombrage à personne.

La réception de M. l'abbé Morellet n'a pas attiré d'affluence (1). La salle n'était pas remplie, ce qui n'était pas arrivé depuis long-temps. Son discours est long, la marche en est pesante, le style monotone; en général, l'auteur pense sagement, et écrit avec correction; mais sa composition est froide et inanimée, et il ne faut pas qu'un philosophe expose la raison au malheur d'ennuyer.

La réponse du marquis de Chatellux, directeur, a fait plus de plaisir. Il a su, par des vues générales, répandre de l'intérêt sur les travaux économiques de l'abbé Morellet. Marmontel a lu ensuite un discours *sur l'autorité de l'usage dans notre langue*, qui a été vivement applaudi et qui le méritait. C'est un fort bon morceau de littérature. L'objet principal de l'auteur était d'encourager les écrivains à faire revivre beaucoup d'expressions plus ou moins heureuses, qui sont vieillies par désuétude. Parmi celles qu'il citait, il y en avait quelques-unes qu'on avait déja rajeunies de nos jours, et quelques autres dont on pour-

(1) Le 16 juin 1785.

rait bien se passer; mais le plus grand nombre était bien choisi. Il y avait aussi quelques endroits où il semblait aller trop loin; mais en général son discours était bien pensé et bien écrit.

Madame la comtesse de Genlis vient de donner un nouveau volume du *Théâtre, à l'usage des jeunes personnes*, qui n'a pas eu le même succès que les précédents. Tous les sujets sont tirés de l'Écriture. Il y en a qui n'offrent que des scènes dialoguées sans nœud et sans intrigue, comme *la Veuve de Sarepth*, *Ruth*, *Tobie*. Ce dernier est mieux traité que les autres. Mais dans *Joseph*, l'un des sujets les plus touchants qu'il soit possible de traiter, elle a fait voir que son talent, si aimable dans le genre où elle s'était renfermée d'abord, est bien au-dessous des grands effets dramatiques. Elle n'a pas tiré le moindre intérêt d'un fonds si riche en pathétique. Elle n'a pas mieux réussi en voulant corriger *la mort d'Adam*, de Klopstock. Elle n'a fait que l'affaiblir, et il ne faut point toucher à des productions aussi originales que celles-là.

Dans la foule des suicides (car ils deviennent assez communs pour autoriser cette expression), on en a remarqué un vraiment héroïque, et d'autant plus digne d'admiration, qu'on l'attendait moins d'une personne dont l'état abject ne devait pas élever les sentiments. Une fille entretenue, nommée *Pauline*, était aimée d'un jeune homme de famille, au point de faire craindre qu'il n'allât

jusqu'à l'épouser. Le père du jeune homme prit le parti de faire enfermer son fils, et déclara qu'il ne serait libre que lorsqu'on serait bien sûr de son amendement. Sa maîtresse, désolée de sa captivité, n'a trouvé qu'un moyen de la faire cesser; elle s'est empoisonnée avec de l'eau-forte, et avant de mourir, a fait passer au père de son amant la lettre suivante, aussi authentique que le fait est certain.

MONSIEUR,

« Votre fils m'aimait, et je l'aimais beaucoup moi-même; vous avez craint que cette vive inclination ne finît par le déshonorer, et cette crainte a suffi pour vous rendre à son égard plus barbare qu'il n'est peut-être permis de l'être. Je croirais l'être encore plus que vous, monsieur, si je ne prouvais à cet objet chéri que son bonheur a toujours été l'unique but de son amie. Sa captivité doit cesser au moment où vous apprendrez que je ne suis plus. J'ai pris une route sûre pour arriver promptement au tombeau; voici les derniers caractères que je trace, et je charge une amie d'y joindre mon extrait mortuaire. C'est vous qui m'avez tuée, mais je ne vous le reproche pas; lisez ceci de sang-froid comme je vous l'écris. Rendez la liberté à votre fils; rendez-la lui généreusement, et n'empoisonnez pas ce don en lui apprenant tout ce qu'il me coûte; il ne le saura que trop tôt. Il saura comment je me suis

punie pour lui seul d'un attachement qui ne pouvait finir qu'avec mes jours. Celui-ci est le dernier de l'infortunée *Pauline.* »

M. *de Guibert* a été élu à la grande pluralité pour remplacer M. *Thomas.* Il s'agit actuellement de remplacer M. *Watelet* que l'académie vient de perdre, et pour cette fois il est probable que ce sera *Sedaine* qui obtiendra enfin le prix de la persévérance. Je ne sais s'il y en eut jamais une pareille : c'est la quatorzième fois qu'il se présente. Un hasard assez singulier fait que Le Mierre qui se trouve dans ce moment-ci directeur, recevra Sedaine, si celui-ci obtient la place vacante. Il faut avouer que l'académie ne mettra pas alors en représentation ses deux meilleurs écrivains. Le Mierre d'ailleurs n'est pas dans un moment heureux. Sa tragédie de *Céramis* est tombée absolument. C'était un sujet d'invention, qui avait quelque rapport avec l'intrigue d'*Héraclius*, mais qui n'avait aucun intérêt. Le style a paru moins mauvais que celui de ses autres pièces, et pour lui il affirme que c'est *son plus bel ouvrage.*

LETTRE CCXXV.

Les nouveautés de Fontainebleau n'ont pas prospéré. Mais les arrêts de la cour ne sont ici, comme on l'a dit, que des arrêts rendus en première instance, et il faut attendre le jugement sou-

verain, celui de Paris. On a joué à Fontainebleau trois grands opéras, *Thémistocle*, *Dardanus* et *Pénélope*. *Thémistocle*, dont la musique est de Philidor, n'a eu aucun succès. On s'en prend surtout aux paroles et au sujet; je ne connais ni les paroles ni l'auteur; mais j'avoue que le sujet, ainsi que tous ceux qu'on tire de l'histoire, me paraissent déplacés à l'Opéra, qui est sur-tout le théâtre de la fiction. Je ne me fais point à entendre chanter César et Alexandre. Aussi, quoique j'aie grand plaisir à lire Métastase, je ne me soucierais nullement de voir jouer la plupart de ses opéras.

Dardanus était tombé entièrement sur le théâtre de Paris, où on n'avait pas pu le jouer trois fois. Des protections puissantes l'ont fait reprendre à Fontainebleau, où il a eu un succès de convention. Il faudra voir s'il fera la même fortune à Paris. Jusqu'ici Sacchini n'a pas joûté heureusement contre son compatriote Piccini; et *Renaud* et *Chimène*, quoique joués souvent, n'ont pas la même place à beaucoup près que *Didon*, *Iphigénie* et *Roland*, les chefs-d'œuvre de notre scène lyrique.

Pénélope sera-t-elle aussi heureuse? C'est ce que le temps nous apprendra. L'effet en a été médiocre à la cour. Il peut y avoir un inconvénient dans la grande simplicité du sujet. On n'y attend qu'un seul événement, la reconnaissance d'Ulysse et de Pénélope, qui se fait au troisième acte. Il

se peut que jusque-là la pièce paraisse languir. On va la jouer à Paris incessamment.

Les comédiens français ont joué un drame en deux actes, intitulé *Edgar*, qu'on a sifflé dès la première scène, et qu'on a eu bien de la peine à entendre jusqu'à la fin. C'était l'ouvrage d'un jeune homme, nommé *Chénier*, qui fait profession d'un grand mépris pour Voltaire et Racine, et qui a bien, comme on voit, ses raisons pour cela.

On n'a point encore imprimé le poëme de *l'Art d'aimer* qu'a laissé feu M. Barthe. Mais il m'en est tombé entre les mains un fragment qui peut donner une idée de la manière d'écrire de l'auteur, et du ton de l'ouvrage, et je m'empresse de le mettre sous les yeux de V. A. I.

Le poëte vient de dire que, pour être heureux, il faut éloigner le moment des faveurs.

. . . . . .

Ainsi sous le soleil de l'heureuse Provence,
Lieux que je ne vois plus, lieux chers à mon enfance,
Pétrarque sut aimer. Laure en ce beau séjour,
Dans l'âge où le bonheur n'est jamais que l'amour,
Triomphe des désirs qu'en son cœur il fit naître,
Et de ceux d'un amant, plus dangereux peut-être.
Ses vers l'ont dit au moins : croyons à sa rigueur,
L'amour qu'elle inspira fut sa seule faveur.
Oui, d'heureux souvenirs, son image parée
Suivait, charmait Pétrarque, et cette *ombre* adorée
D'un magique univers entourait son amant.

Dans le parfum des fleurs qu'avec lui *mollement*
Foulait sous l'oranger *le pied léger* de Laure,
C'était son souffle pur qu'il respirait encore.
Près des eaux du Vaucluse elle aimait à s'asseoir,
Dans les eaux du Vaucluse il croyait la revoir.
Il croyait quitter Laure en quittant la fontaine.
Quelquefois appuyé sur le tronc d'un vieux chêne,
Ou d'un bois ténébreux parcourant les détours,
Il rêvait, triste, seul : mais plus belle toujours
Laure absente peuplait le solitaire ombrage,
Laure en un lieu riant changeait un lieu sauvage;
Et la nuit, que de fois l'œil fixé sur les cieux,
Tranquille, contemplant tous ces points radieux,
Ces mondes étoilés dont leur voûte se dore,
Il voulut les chanter, il ne chantait que Laure,
Et les vers accouraient plus prompts à la nommer.
Vingt ans il fut heureux du seul plaisir d'aimer.
O fontaine sacrée! immortelle retraite!
Que vient chercher de loin l'amant et le poëte,
Vaucluse! que sans peine ils ne peuvent quitter,
Toi, toi qu'avec transport j'ai couru visiter,
Jeune encore à côté d'une première amante,
Quatre siècles ont fui : mais ta source écumante,
Mais ces nombreux canaux, dont les jets vagabonds
Roulent de roche en roche et retombent par bonds;
Mais ces beaux cieux, ces prés dont une eau calme et pure
Va réfléchir plus loin l'éternelle verdure,
Et tous ces monts jetés et courbés sur tes bords,
Des antres toujours pleins d'harmonieux accords,
Offrent au souvenir ces deux ombres fidèles,
Et l'amoureux penser vient errer autour d'elles;
Aux nymphes du vallon, aux bergers d'alentour,

Tes flots en murmurant parlent encor d'amour :
C'est là qu'on aime encor par un charme invincible,
Là qu'on gémit au moins de n'être plus sensible.

On remarque dans ce morceau de l'élégance, de l'harmonie, et de très-jolis vers; mais ils me paraissent manquer en général de cette mollesse, de cette aisance qui devaient être un des principaux caractères du style convenable au sujet. On y sent trop le travail, quelquefois même la recherche et une tournure gênée. De plus, ils ne sont pas d'un goût égal et sûr, et quoique travaillés, ils offrent bien des fautes. *Cette ombre adorée* est un mot très-impropre. *Ombre* ne peut se dire que d'une personne morte, et dans les vers dont il s'agit, Laure ne l'est pas. *Qu'avec lui mollement.* Cet adverbe détaché et ne tenant à rien finit mal un vers, et la construction de toute cette phrase est pénible. Ces expressions *le pied léger* et *foulait* semblent se contredire. *Un pied léger* ne *foule* pas. *Rasant la terre et ne la touchant pas*, a dit Voltaire dans une occasion à-peu-près pareille, et cela est beaucoup mieux. Et puis *respirer le souffle* de son amant *dans le parfum des fleurs*, est une idée devenue trop commune. On a trop dit ces choses-là. Laure absente *peuplait* le solitaire ombrage. Cette imitation d'un vers latin très-connu,

In solis tu mihi turba locis,

appartient à l'abbé Delille qui a dit :

Je veux qu'un tendre ami peuple ma solitude.

Au reste, j'avoue que je n'aime point cette expression, quoiqu'elle ait été fort applaudie. Un ami, une maîtresse font bien plus que *peupler* une solitude; ils l'enchantent. Ces mondes étoilés dont leur voûte *se dore. Se dore* n'est pas le mot propre. C'est ce qu'on dirait du soleil levant ou couchant. Mais en parlant des étoiles, il fallait dire, ce me semble, dont leur voûte *étincelle*, et l'image serait juste. A côté d'*une première amante, quatre siècles ont fui*, etc. On dirait que c'est depuis cette *première amante* que *quatre siècles ont fui;* et l'on ne sait que six vers après que c'est depuis Laure et Pétrarque. Cela fait une mauvaise construction.

LETTRE CCXXVI.

Le salon de peinture de cette année est un de ceux qui ont fait depuis long-temps le plus d'honneur à l'école française. Parmi les tableaux d'histoire, on a généralement donné la palme à celui qui représente *le serment des trois Horaces*, armés par leur père pour aller combattre les Curiaces. Ce tableau, qui est de M. *David*, a été composé à Rome et a obtenu les suffrages de toutes les villes d'Italie par où il a passé pour venir en France. On n'a pas été aussi content de

son *Bélisaire*, et même il paraît surprenant qu'un maître de l'art ait essayé de traiter de nouveau un sujet si supérieurement traité par *Van-Dick* et regardé comme un des plus beaux monuments de l'école flamande. Tous ceux qui ont vu seulement l'estampe de ce fameux tableau, ont admiré le soldat qui, dans l'attitude de l'étonnement, contemple son général réduit à mendier, et semble dire : Est-ce là Bélisaire ? L'intention du peintre est si frappante, sur-tout dans la position des bras de ce soldat, que, si on lui couvrait la tête, ses bras resteraient encore étonnés. C'est pourtant là le tableau qu'a voulu refaire David; mais combien il est resté au-dessous! Il a voulu aussi mettre un soldat, dont l'attitude est aussi forcée que celle de Van-Dick est naturelle et vraie.

Quelques autres tableaux d'histoire de MM. la Grenée, Vien, Vincent, offrent des beautés; mais aucun n'offre un bel ensemble, ni l'expression de la nature. Il faut revenir aux peintres de genre. Une Sainte-Thérèse, de M. Taillasson, a été justement admirée. Un tableau de madame Guiard, la représentant elle-même occupée à peindre, et deux de ses élèves la regardant, a enlevé tous les suffrages. Ce tableau est de la composition la plus gracieuse. Madame Lebrun n'a soutenu sa réputation cette année que dans le portrait de M. de Calonne. Sa Bacchante n'a point de caractère. Des marines et des paysages

de Vernet n'ont point paru se sentir du froid de la vieillesse. Cet homme-là prend toujours la nature sur le fait. Voilà ce qu'on a remarqué de meilleur dans la peinture.

La sculpture n'a pas été moins heureuse. La statue de Pascal, par M. Pajou, est regardée comme un chef-d'œuvre. Tout est vivant dans ce morceau. Sa Psyché est aussi très-belle, quoique beaucoup moins frappante d'expression et de vérité. La Fontaine, de M. Julien, et Mathieu Molé, de M. Gois, sans être comparables au Pascal, sont pourtant des ouvrages d'un très-grand mérite.

Voici une romance nouvelle de M. de Florian, dont le sujet est intéressant :

A Toulouse il fut une belle;
Clémence Isaure était son nom :
Le beau Lautrec brûla pour elle,
Et de sa foi reçut le don.
Mais leurs parents trop inflexibles
S'opposaient à leurs tendres feux :
Ainsi toujours les cœurs sensibles
Sont nés pour être malheureux.

Alphonse, le père d'Isaure,
Veut lui donner un autre époux;
Fidèle à l'amant qu'elle adore,
Sa fille tombe à ses genoux :
Ah! que plutôt votre colère
Termine des jours de douleur!

Ma vie appartient à mon père,
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance
A plus de charmes que l'amour,
Fait charger de chaînes Clémence,
Et l'enferme dans une tour :
Lautrec, que menaçait sa rage,
Vient gémir au pied du donjon,
Comme l'oiseau près de la cage
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence
Entend la voix de son amant;
A ses barreaux elle s'élance,
Et lui dit ces mots en pleurant :
Mon ami, cédons à l'orage;
Va trouver le roi des Français :
Emporte mon bouquet pour gage
Des serments que mon cœur t'a faits.

L'églantine est la fleur que j'aime,
La violette est ma couleur;
Dans le souci tu vois l'emblême
Des chagrins de mon triste cœur.
Ces trois fleurs que ma bouche presse
Seront humides de mes pleurs;
Qu'elles te rappellent sans cesse
Et nos amours et nos douleurs.

Elle dit, et par la fenêtre
Jette les fleurs à son amant;
Alphonse qui vient à paraître,

Le force de fuir tout tremblant.
Lautrec part : la guerre commence,
Et s'allume de toutes parts;
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,
Et brûle déja ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vîte :
A peine est-il sur le glacis,
Qu'il voit des Toulousains l'élite
Fuyant devant les ennemis.
Un seul vieillard résiste encore,
Lautrec court lui servir d'appui,
C'était le vieux père d'Isaure :
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas! sa blessure est mortelle;
Il sauve Alphonse et va périr.
Le vieillard fuit; Lautrec l'appelle,
Et lui dit avant de mourir :
Cruel père de mon amie,
Tu ne m'as pas voulu pour fils;
Je me venge en sauvant ta vie,
Le trépas m'est doux à ce prix.

Exauce du moins ma prière :
Rends les jours de Clémence heureux;
Dis-lui qu'à mon heure dernière
Je t'ai chargé de mes adieux.
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,
De mon cœur le plus cher trésor,
Et laisse mes lèvres mourantes
Les baiser une fois encor.

En disant ces mots il expire.
Alphonse, accablé de douleur,
Prend le bouquet, et s'en va dire
A sa fille l'affreux malheur.
En peu de jours la triste amante,
Dans les pleurs terminant son sort,
Prit soin, d'une main défaillante,
D'écrire un testament de mort.

Elle ordonna que chaque année,
En mémoire de ses amours,
Chacune des fleurs fût donnée
Aux plus habiles troubadours.
Tout son bien fut laissé par elle,
Pour que ces trois fleurs fussent d'or:
Sa patrie, à son vœu fidèle,
Observe cet usage encor.

Point de nouveautés sur les trois théâtres; on en prépare un grand nombre pour le voyage de Fontainebleau, où d'ordinaire elles ne sont pas heureuses. Au défaut de pièces, nous avons eu des débutantes qui ont paru avec de grands succès. Mademoiselle Renaud cadette, dont la sœur fait depuis six mois les délices du Théâtre-Italien par le charme de sa voix, a soutenu avec honneur un parallèle très-dangereux, et a paru digne d'être d'une famille qu'on appelle *une couvée de rossignols*. Mademoiselle Candeille a débuté au Théâtre-Français, dans le premier emploi tragique, avec moins d'éclat; mais quoique son organe ne soit pas aussi avantageux que sa figure,

son intelligence qui n'est pas commune, doit donner, ce me semble, beaucoup d'espérance. Pour la petite Vanhove, fille du comédien de ce nom, et qui vient de débuter à quatorze ans, c'est l'idole du public, et sa grande jeunesse, sa voix, la plus touchante qu'on ait entendue depuis mademoiselle Gaussin, sa sensibilité naïve, sa grace, peuvent justifier cet enthousiasme, et l'on peut espérer que l'avenir ne le démentira pas.

LETTRE CCXXVII.

A quelque point que la corruption du goût soit montée, on ne se serait pas attendu à voir dans le dix-huitième siècle le pendant du poëme de la *Madelaine*, si fameux dans le siècle passé par l'excès du ridicule. C'est pourtant l'obligation que nous avons à M. de Piis, qui s'est avisé de laisser là le Théâtre-Italien et les vaudevilles, pour nous faire le plus sérieusement du monde le poëme le plus fou, sur l'*Harmonie imitative de la langue française*. Il trouve cette langue la plus belle qu'il soit possible de parler; il en détaille toutes les qualités, et voici, entre autres choses, comme il démontre son *laconisme :*

Mais de son *laconisme* admirons la *magie*.
Dieu tient dans un seul mot; et l'homme *à son côté*,
Par un seul mot aussi se voit représenté.

Conçoit-on qu'un homme qui ne date pas son ouvrage des Petites-Maisons, fasse un si étrange raisonnement, et s'étonne que la langue française exprime *Dieu* par un seul mot, comme si les autres langues connues en mettaient plusieurs; comme si *Dieu* était plus court que *Deus*, Θεος, *Dio*, *God*, etc.? Cependant cette manière de raisonner lui paraît si convaincante, qu'il n'en reste pas là, et poursuit ainsi :

La mémoire et l'esprit, le jugement et l'ame
Viennent *dans un seul mot* se peindre *en traits de flamme*,
Et les quatre éléments dont le monde *fut fait*,
N'ont pas pour *se ranger* besoin d'un vers complet.
Le jour luit *d'un seul mot;* la nuit règne de même.
Par un seul mot on hait, *par un seul mot* on aime.
La vie à prononcer ne dure qu'*un seul mot.*
Par un seul mot, la mort nous frappe tous trop tôt.
Souvent l'idée a l'air de devancer les signes,
Tant on peut prononcer de choses dans deux lignes.
On s'éveille, on se lève, on s'habille, et l'on sort;
On rentre, on dîne, on soupe, on se couche et l'on dort.

Ces deux derniers vers peuvent faire proverbe, en ce qu'ils contiennent l'histoire entière de la vie de bien des gens; mais l'auteur n'y pensait pas, et toujours plein de sa chimère il est toujours émerveillé que la langue française exprime en *un seul mot* ce que toutes les langues connues expriment en *un seul mot.*

Ce n'est encore rien, et il faut voir l'analyse qu'il fait de notre alphabet, et tout ce qu'il at-

tribue à la puissance de chaque lettre. Il faut absolument transcrire ce morceau : c'est un délire très-plaisant.

A l'instant qu'on l'appelle, arrivant *plein d'audace*,
Au haut de l'alphabet l'*A* s'arroge sa place.
A s'adonner au mal quand il est résolu,
Avide, atroce, affreux, arrogant, absolu,
Il attroupe, il aveugle, il avilit, il arme,
Il assiége, il affame, il attaque, il alarme,
Il arrête, il accable, il assomme, il abat;
Mais il n'est pas toujours *accusé d'attentat.*
Avenant, attentif, accessible, agréable,
Adroit, affectueux, accommodant, affable,
Il préside à l'amour, ainsi qu'à l'amitié;
Des attraits, des appas il prétend *la moitié.*
A la tête des arts à bon droit on l'admire;
Mais sur-tout il *adore;* et, si j'ose le dire,
A l'aspect du Très-Haut sitôt qu'Adam parla,
Ce fut apparemment l'*A* qu'il articula.

Je ne doute pas que V. A. I. ne soit enchantée de l'*A* qui s'*adonne* au mal, et qui *assomme*, et qui *adore*, et qui est *à la tête* des arts. C'est là précisément tout l'esprit des *rébus* et des énigmes, et il est vraiment merveilleux qu'on en ait fait celui d'un poëme : continuons.

Le *C*, rival de l'*S*, avec une cédille,
Sans elle au lieu du *Q*, dans tous nos mots fourmille.
L'*E* s'évertue ensuite, etc.
L'*I*, droit comme un piquet, établit son empire.
Le *K* partant jadis pour les kalendes grecques,

Laissa le *Q*, le *C* pour servir d'hypothèques.
Le *P*, plus pétulant, à son poste se presse;
Malgré sa promptitude, il tient à la *paresse*.
Enfin du *P* parti je n'entends plus les pas.
Le *Q* traînant sa queue, et querellant tout bas,
Vient s'attaquer à l'*U* qu'à chaque instant il choque,
Et sur le ton du *K* calque son ton *baroque*.

. . . . . .

Renouvelé du *Xi*, l'*X* excitant la rixe,
Laisse derrière lui l'*Y* grec jugé prolixe,
Et mis, malgré son zèle, au même numéro,
Le *Z*, usé par l'*S*, est réduit à zéro.

Il faut bien voir quelques traits de son harmonie imitative. Elle consiste le plus souvent dans une charge grotesque qu'il prend pour une imitation. Il dit que la fusée

S'arrête, éclate et meurt, dès que son *pétard part;*

Ce qui rappelle ces deux vers si connus :

A ce péril pressant nous échappâmes; car
La porte était ouverte, et nous passâmes par.

Ailleurs il peint des moutons

Qui bêlent pêle-mêle.

Une bouteille qui double ses *glougloux*, etc.

L'auteur nous apprend qu'on ne peut pas faire de pareils vers à Paris, et que sa muse habite Neuilly. Mais, ajoute-t-il,

Le style varie ainsi que la campagne;
Atteignant au sublime au haut d'une montagne,

On est fier d'entasser ses vers audacieux,
Et *debout sur le globe, on les déclame aux dieux.*

Si M. de Piis, *debout sur le globe*, a déclamé ces vers-là aux dieux, je crois que les dieux ont dû bien rire, ainsi que V. A. I.

LETTRE CCXXVIII.

La réception de M. *de Guibert* a eu lieu le 13 de ce mois (1). Il y a dans son discours de l'esprit, de la facilité, et le style a une sorte d'éclat qui en impose un moment à la multitude, mais qui n'est aux yeux des connaisseurs qu'un vernis fort commun aujourd'hui, et dont on se sert le plus souvent pour couvrir des idées fausses ou rebattues; aussi le succès qu'il a eu, quand l'auteur l'a prononcé, ne s'est pas soutenu à la lecture : on a senti généralement qu'il était beaucoup trop long, d'un ton emphatique et déclamatoire, rempli de ces figures usées et de ces mouvements de commande qui ne sont que l'affectation de la sensibilité, et qui n'en sont point l'expression. On y a remarqué beaucoup de phrases vicieuses, de mauvaises constructions, de défauts de convenance, une répétition fastidieuse des mêmes exclamations et des mêmes tournures d'éloge; nulle variété dans la marche, nul art dans les

(1) Le 13 février 1786.

transitions, et sur-tout un égoïsme très-opposé aux bienséances oratoires. On a été choqué avec raison de voir le récipiendaire, après avoir parlé plusieurs fois dans son discours, de la passion pour la gloire, en faire encore le sujet d'une longue péroraison, et s'écrier avec un enthousiasme de collége : « Noble et sublime passion, « souffre donc encore une fois que *je me vante* « d'être rempli de toi, etc. »! Le bon goût, qui n'est que le sentiment des convenances en tout genre, enseigne que l'amour de la gloire n'étant fait que pour ceux qui ont le droit d'y prétendre, il faut laisser à d'autres le soin d'en faire l'aveu comme une sorte de gloire, et ne point s'en vanter. Au lieu de nous arrêter sur cette amplification de collége, écoutons Cicéron s'écrier dans *Rome Sauvée :*

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire.

Il ne dit pas j'en suis *rempli*, et j'ose m'en *vanter*. Il vient de sauver les Romains, et ce qu'il vient de faire, il le dit en un seul mot, avec tout ce qui peut y donner une tournure intéressante, et écarter les idées de vanité, en ne montrant que les intérêts de Rome.

Des travaux des humains, c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
. . . . . .
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.

Voilà le ton d'un grand homme et l'art d'un orateur. Il y a loin de là à la rhétorique d'un jeune homme qui fait un lieu commun de la gloire.

Il ne fallait pas dire non plus : « Ah ! j'ado-« rais la gloire avant que vous m'admissiez parmi « vous, et c'était là tout mon *éclat.* » *L'éclat* est un mot dont on ne doit point se servir en parlant de soi. Il ne fallait pas, à propos d'un ouvrage de M. Thomas qui n'a point encore paru, nous dire : « Je me crois dans ce moment le droit *d'avancer* « *sa gloire* et vos jouissances, en vous annon-« çant que, quoique cet ouvrage n'eût pas encore « reçu la dernière touche du maître, il est plein « de morceaux du premier genre. » Indépendamment de cette expression recherchée *d'avancer la gloire*, personne n'a le droit de penser ni de dire que sa seule opinion sur un ouvrage donne de *la gloire* à l'auteur.

Mais le défaut qui règne le plus généralement dans ce discours, c'est le manque de justesse dans les idées. En parlant de cette époque où les prix de l'académie furent appliqués à l'éloge des grands hommes, il dit : *Vous conçûtes la noble et belle idée de vous faire le tribunal de la postérité.* Cette idée ne serait qu'absurde et ridiculement vaine, et l'académie ne l'a jamais eue. Elle sait bien qu'aucun corps ne représente la postérité, et n'a le droit de s'en faire le tribunal. Elle a voulu honorer la mémoire des grands hommes, et se rendre en ce sens l'interprète de la recon-

naissance et de la vénération publique. Assurément Descartes, Sully, Fénélon, Catinat, Molière, etc. étaient tout jugés par la postérité; et quand l'académie leur a décerné un éloge, elle n'a pas cru les citer à son tribunal.

Il loue M. Thomas sur *sa variété de tons, de couleurs, de formes, etc.;* et c'est précisément, comme tout le monde sait, ce qui lui manquait le plus. Son défaut le plus marqué est de n'avoir qu'un ton pour tous ses sujets. A propos de son poëme de *Jumonville*, qui n'était qu'une mauvaise déclamation en vers ampoulés, il observe que le choix de ce sujet marquait un homme qui se vouait à la gloire en commençant par la célébrer. Mais Jumonville était un officier français fort obscur, et qui ne fut connu que par sa fin malheureuse, ayant été tué dans une querelle avec les Anglais sur les frontières de l'Acadie; il n'y a point là de *gloire*, et c'est ce qu'on appelle chercher des rapports chimériques. Quand Descartes pleurant sa fille Francine, interrompt pendant quelque temps ses travaux pour se livrer à sa douleur, M. de Guibert croit voir *un souverain qui dans son désespoir abdiquerait l'empire.* Où est le bon sens dans cette comparaison? Ailleurs il soutient que l'auteur fait bien *d'exagérer la grandeur de ses héros* pour confondre l'envie *qui ne résiste que trop à l'admiration.* C'est par cette raison que l'orateur doit faire tout le contraire de ce que dit M. de Guibert. Si vous *exagérez*, vous donnez

prise à l'envie, qui, en montrant ce qu'il y a de faux, rend suspect même ce qu'il y a de vrai. Mais quand la louange a une juste mesure, c'est alors qu'il faut absolument que l'envie soit muette ou absurde. Il dit que M. Thomas *semblait avoir la conviction secrète de faire reculer devant son talent les bornes de la nature.* Cette phrase est barbare; car on ne dit point *avoir la conviction de faire*, mais la certitude de faire : elle est de plus insensée. Le dernier effort du talent serait d'atteindre les bornes de la nature : *les faire reculer* est l'idée d'un fou. *Les gens de lettres*, dit-il encore, *ont une sorte de dignité qui se conserve mieux loin du monde, et semblables aux éclairs qui sont plus imposants quand ils fendent le sein d'un nuage, etc.* Jamais des éclairs n'ont été *imposants*, et c'est une étrange disparate que d'allier ensemble *la dignité* et *les éclairs.*

Le style de M. de Guibert est tout aussi défectueux dans les expressions que dans les pensées. Il est plein de termes impropres ou recherchés, de tournures bizarres ou néologiques. « M. Thomas n'aurait jamais fait des témoignages de son « estime *une monnaie infidèle*... Il fallait *mettre à* « *côté de votre pensée* des modèles durables... « *Les femmes* aiment mieux *être senties que ju-* « *gées*... Versailles *brillant de la fraîcheur de sa* « *création, et s'embellissant, comme Salente, sous* « *la baguette d'Idoménée.* » Versailles comparé à Salente! Idoménée portant une baguette de fée!

Quelle disconvenance ridicule ! « Il était impos-« sible que M. Thomas ne laissât *dans la théorie* « *de cette belle branche de la littérature, quel-* « *ques traces de son passage.* » Des traces d'un *passage dans la théorie d'une branche!* Est-ce assez de figures incohérentes ? « Il *s'avance* vers « sa fin, *appuyé sur les idées* consolantes de Dieu « et de l'immortalité. » On dirait bien s'appuyer sur des idées. Mais quand on a établi une image physique, *il s'avance appuyé*, on ne doit point passer au moral, et *s'appuyer sur des idées*. C'est un des principes les plus reçus dans la métaphore. C'en est un aussi de varier les tournures et les mouvements de ses phrases. M. de Guibert n'a qu'une forme pour louer, c'est l'exclamation, la plus aisée de toutes, et par conséquent celle qu'il faut le moins prodiguer. Veut-il analyser l'éloge de Descartes? « *Comme* M. Thomas applau-« dit au mérite principal, etc. ! *comme* il fait sen-« tir le mérite de Descartes, etc. ! comme il fait « tour-à-tour estimer le caractère, etc. ! *comme* « on jouit de son affliction ! *comme* on pleure « avec lui ! » En voilà bien assez pour une fois ; et si l'auteur ne fût pas revenu à cette même formule, il n'y aurait rien à dire. Mais un moment après il passe à l'éloge de Marc-Aurèle, et reprend aussitôt les exclamations. « Et chacun de ces dé-« putés, comme il est peint ! Comme le Germain, « l'Espagnol, l'Africain ont chacun leur physio-« nomie, etc. ! » Cette monotonie est insuppor-

table. Le morceau qui m'a fait le plus de plaisir dans ce discours, c'est celui où il s'agit de la réception de M. Thomas à l'académie, encore y a-t-il quelques fautes.

Rien n'était plus propre à faire sentir tous les défauts du discours de M. de Guibert, que l'excellente réponse de M. de Saint-Lambert. Je crois ne pouvoir faire mieux que d'en transcrire ici une partie. C'est un modèle du ton mesuré, noble, intéressant, et de la sagesse d'idées et d'expressions qui conviennent particulièrement à cette sorte d'ouvrages.

« Continuez, monsieur, de faire servir l'éloquence de la prose et des vers à faire aimer aux hommes ce qu'ils doivent aimer, à leur faire craindre le vice et la langueur de l'ame; tirez nos esprits du sommeil qui menace de les engourdir. Le philosophe, environné de l'indifférence universelle pour le bien public, y reste sensible; il essaie de détruire des erreurs ou des abus funestes, de relever les mœurs, d'animer les esprits; il est révéré des âges suivants, il l'est même de ses contemporains, et les regrets et les éloges des hommes éclairés le suivent dans la tombe.

« Eh! monsieur, les applaudissements dont cette salle vient de retentir au nom de M. Thomas, ne vous ont-ils pas dit combien les hommes éclairés chérissent la mémoire de ceux dont les talents ont servi la vertu? Sans doute cette assemblée applaudissait à votre éloquence; mais elle était at-

tendrie par le souvenir de l'auteur illustre dont vous lui rappeliez tous les genres de mérite; elle y goûtait ce plaisir noble et pur d'entendre un homme, dont elle estime le caractère et les talents, louer un homme éloquent et vertueux; elle mêlait à vos hommages et à vos regrets, ses regrets et ses hommages; elle aimait à s'entretenir avec vous des travaux et des mœurs d'un sage à qui elle a dû de l'instruction, des exemples et des plaisirs. Ces applaudissements ont été la voix de la reconnaissance, et ils annonçaient le jugement de la postérité.

« J'ajouterai, monsieur, au bel éloge que vous venez de faire de M. Thomas, quelques faits, quelques réflexions qui ont dû échapper à ceux qui l'ont peu connu.

« Il perdit son père lorsqu'il était encore dans la première enfance; mais il eut le bonheur d'être élevé par une mère digne de présider à l'éducation d'un homme vertueux. Il apprit d'elle à préférer ses devoirs à tout, à ne pas se trouver malheureux de n'être pas riche. La nature secondait en lui de si belles leçons; et c'est à elle, autant qu'à la réflexion, qu'il a dû sa philosophie. Ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse, n'ont pas été surpris qu'il ait adopté les principes de cette secte sublime qui ressuscita quelques vertus dans la Grèce et l'Italie corrompues, et fit admirer des Traséas et des Helvidius sous le despotisme des plus vils empereurs. En commençant à vivre avec

ses contemporains, M. Thomas fut étonné des mœurs de son siècle; il vit que pour conserver les siennes dans leur pureté, il fallait borner ses besoins, et que pour conserver son repos, il ne fallait pas porter dans le monde ce zèle pour l'ordre et pour le bien public, qui en inquiète toujours les ennemis. Sénèque, Tacite, Plutarque, Corneille furent sa société favorite; il prit dans leur commerce l'amour de la gloire et l'habitude de ce plaisir d'admirer, qui le préserva toujours de l'envie. Ses succès dans ses études firent penser à sa famille qu'il pourrait se distinguer au barreau; mais l'amour des lettres le poursuivit au milieu des formes de la jurisprudence. Tantôt il commençait une tragédie, tantôt il terminait une ode; il s'essayait dans l'épopée, il composait des harangues : ses amis étaient charmés de ses essais; et dans l'âge où le talent doute si peu de lui-même, il entrevoyait la gloire.

« Il était enivré de ses espérances, lorsque sa mère vint le trouver et lui reprocher d'oublier l'étude des lois. Comment pouvait-il négliger les moyens de parvenir à une fortune qu'il aurait partagée avec elle et avec ses autres enfants? Elle versa quelques larmes. M. Thomas les vit couler. Il rassembla tous ses ouvrages, il les jeta au feu en présence de sa mère, et les vit brûler en fondant en larmes. Il n'a jamais fait de sacrifice qui lui ait autant coûté. Mais il a dit, et il faut l'en croire, que le souvenir de cette action avait été,

pendant toute sa vie, le plus délicieux de ses souvenirs.....

« C'est à son caractère qu'il a dû le genre, les beautés et même les défauts de ses ouvrages. Quel sujet pouvait tenter l'adorateur du mérite autant que l'éloge des grands hommes? Quel devait être le plus beau de ses éloges? Celui du héros dont la philosophie et les mœurs avaient tant de rapports à ses mœurs et à ses principes, celui de Marc-Aurèle. C'est son ame qui a imprimé à son style cette élévation continue qu'on lui a reprochée. Le désir de donner à l'homme le sentiment de sa dignité et de ses droits, de faire naître l'amour de la gloire, de soumettre par-tout la force à la raison, de censurer l'injuste libéralité des cours et leur faste puéril, de rappeler le règne de la justice, devait souvent ramener en lui les mêmes idées, lui dicter les mêmes tours, lui inspirer le même ton. Mais qu'il est difficile de soutenir ce ton avec autant de noblesse! Quel homme dans ce siècle a donné autant de dignité à la philosophie? On lui a reproché de n'être pas naturel, parce qu'il ne ressemble à rien de ce qu'on a vu : il n'a ni l'éloquence de Cicéron, ni celle de Bossuet; mais il a peut-être celle qui aurait convenu à Caton d'Utique : il n'a point ce caractère national, ce caractère français, dont on reconnaît l'empreinte dans les ouvrages de nos meilleurs écrivains; ses sentiments et son style sont à lui; s'il ne s'abandonne pas, s'il ne s'élance jamais, si sa marche est égale, elle est

rapide, et on le suit sans s'arrêter. S'il est des écrivains qu'on aime davantage, parce qu'ils ont l'expression d'une ame plus tendre, il en est peu qu'on admire aussi souvent : il n'a pas l'éloquence qui s'insinue, mais il a celle qui commande, et on se sent disposé à lui obéir. Il sera cher à jamais aux ames nobles et pures, qui lui rendront toujours une espèce de culte, parce que c'est en rendre à la vertu. »

LETTRE CCXXIX.

C'est actuellement un grand objet de curiosité de savoir quel est l'auteur des Mémoires qui viennent de paraître sous le nom de la *Fameuse Palatine*, qui joua un si grand rôle dans les troubles de la Fronde. On a voulu d'abord nous faire accroire qu'ils étaient originaux; mais cela ne pourrait se dire qu'à des gens qui ne sauraient pas distinguer le style de Corneille de celui de Voltaire. On s'aperçoit au premier coup-d'œil que ces Mémoires sont écrits d'*hier*. On s'est donc retranché à dire que le fonds était authentique, mais qu'on avait retouché le style, supposition qui n'est pas plus vraisemblable. Car qui aurait empêché le possesseur du manuscrit d'en constater l'authenticité? Et de plus, l'ouvrage imprimé tel qu'il avait été écrit par l'auteur, n'aurait-il pas été beaucoup plus curieux?

Ce qui donne le plus de prix à ces Mémoires, n'est-ce pas d'entendre parler l'historien qui lui-même a été acteur; de voir comme il se peint lui-même, et comme il peint ce qu'il a vu? Il est clair que celui qui nous a donné ces Mémoires, a voulu choisir un cadre piquant pour y faire entrer ses idées sur les événements et les personnages de ce temps-là, qui excite encore tant d'intérêt et de curiosité dans le nôtre: ce qui achève de le prouver, c'est que, ne voulant pas se donner la peine d'arranger un ouvrage, ni répéter ce qui était imprimé dans une foule de livres, il a rempli le sien de lacunes postiches, ressource très-commode pour ne s'arrêter que sur les faits qui lui permettaient des réflexions et des résultats. Au reste, l'auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'une personne de beaucoup d'esprit, qui possède à fond sa matière, et qui a saisi parfaitement le style du genre (1). Il a ce

(1) Cet auteur, qui garda long-temps l'anonyme, et qui même n'a jamais été généralement connu, était M. Senac de Meilhan, intendant de la Rochelle, de Provence et de Valenciennes. On a de lui des *Considérations sur le luxe*, un petit roman intitulé *les deux Cousins*, dans le genre de *Zadig*, un autre roman qui a pour titre *l'Émigré*, et des *Mélanges de littérature et de philosophie*, imprimés à Brunswick pendant la révolution. M. de Meilhan est mort à Vienne, il y a quelques années; il était fils du célèbre médecin Senac, à qui le maréchal de Saxe disait en mourant : *M. de Senac, j'ai fait un beau rêve.*

ton libre, noble et aisé, ce coup-d'œil rapide que doit donner la connaissance des hommes et de la cour, et l'habitude des *graces* en affaires, et même cette espèce de négligence convenable à quelqu'un qui est censé s'occuper des choses plus que des mots. Les faits qu'il rapporte sont par-tout; mais sa manière de raconter est à lui. Il y entremêle plusieurs anecdotes très-piquantes qu'on ne trouve point ailleurs, et qui sont ce qu'on appelle des traditions de vieux courtisans. Il s'est familiarisé avec les acteurs de ces Mémoires, au point qu'il les fait parler de manière à produire la plus grande illusion. Il y a sur-tout un morceau remarquable en ce genre; c'est celui où le coadjuteur fait à la Palatine l'exposé de ses vues, de ses motifs, de ses espérances, enfin de ce qu'il croit pouvoir perdre ou gagner en jouant le rôle qu'il joue. Quant aux résultats généraux, ils sont ceux de tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur la Fronde; témoin ce résumé qui prouve que les *principaux acteurs* n'ont rien fait de ce qu'ils devaient faire.

« Vous avez dû voir dans le cours des événements que je viens de vous faire parcourir, qu'il n'est aucun des personnages principaux qui ait su mettre à profit les moments décisifs. Aucun d'eux n'a connu ses forces; et ni Monsieur, ni M. le Prince, n'ont jamais su précisément ce qu'ils voulaient. Il m'est facile de vous convaincre de cette vérité par un tableau en raccourci des

fautes de chacun des acteurs qui ont rempli la scène.

« M. le prince aurait pu aspirer à la régence; c'était le seul objet digne de son ambition, et il n'en a jamais eu l'idée. Il a exposé sa liberté, sa vie, et la fortune de sa maison, pour le plaisir de ne pas se contraindre, et par l'appât des plus faibles avantages. Il s'est séparé de la cour vers laquelle son penchant l'attirait, et il a fait la guerre civile à laquelle il répugnait par principes.

« Monsieur détestait le cardinal Mazarin, et il a pu dix fois le faire arrêter au Luxembourg, le livrer au parlement, ou l'envoyer en Italie. Un moyen si simple n'est jamais tombé dans son esprit. Il s'est brouillé avec M. le prince; il a pu le faire arrêter chez lui, on lui en a donné le conseil, et il n'a pas osé. Il n'a eu qu'un pas à faire pour être régent, et il n'en pas eu la velléité.

« Le cardinal de Retz a pu s'opposer à la rentrée du roi à Paris, et il l'a précipitée contre l'avis de tous ses amis et contre ses intérêts.

« Enfin la reine, avec tout le poids de l'autorité, environnée de tout l'éclat du trône, avec des trésors à répandre pour diviser les partis et gagner les chefs, avec des armées à ses ordres, s'est laissée réduire à fuir de sa capitale.....

« César est le plus grand homme dont puisse se vanter l'humanité, parce qu'il est peut-être le seul qui ait su remplir tout son mérite. »

LETTRE CCXXX.

Il y a dans les provinces des gens d'esprit et de talent qui cultivent les lettres dans le silence, qui ne font point imprimer de petits vers dans les journaux, mais qui en font de très-agréables pour leur amusement et pour celui de leurs amis. Tel est un M. Desperoux, avocat à la Rochelle, qui, dans un voyage qu'il a fait à Paris, m'a communiqué une pièce de vers qui m'a paru d'une tournure ingénieuse, facile, agréable, et en général d'un bon goût, quoiqu'avec un peu de négligence. Je m'empresse d'autant plus de la mettre sous les yeux de V. A. I., que dans ce moment-ci les nouvelles littéraires n'offrent rien que des almanachs, et le plus mauvais de tous, c'est celui qu'on appelle *des Muses*, dont pourtant il faudra bien dire un mot.

LES ILLUSIONS POÉTIQUES.

En conscience il est assez plaisant
De voir, au gré du charme qui l'abuse,
Chaque rimeur se créer une muse,
L'interroger, et d'un ton complaisant,
Dès qu'au libraire il peut fournir un tome,
S'émerveillant d'avoir fait tout cela,
En rendre grace à ce brillant fantôme,
Et lui parler comme s'il était là.
Avec sa muse, Homère aussi parla,

Et sur sa trace on vit marcher Virgile,
D'autres encore ont pu suivre à la file;
Oui, mais pour vous, mes amis, alte-là:
Vous êtes seuls, il faut changer de style;
Le dialogue ici n'est plus utile,
Et cette muse, objet de nos débats,
Assurément ne vous répondra pas.

Ne croyez point que la noire satire
Ait sur ma plume épanché son venin,
Ni que l'accès d'un esprit trop chagrin
M'ait pu dicter ce que j'ose vous dire;
Dans ce tableau je n'ai fait que décrire
Et mon histoire et mes propres travers:
Le diable aussi m'a fait faire des vers,
Et jusqu'au bout je poussai le délire;
Avec orgueil j'appris à l'univers
Qu'au mont sacré j'avais aussi ma muse;
La déité fut alors mon excuse,
Et tous mes torts par elle étaient couverts.
Du moins, hélas! je crus qu'ils devaient l'être;
Dans mon erreur j'étais de bonne foi,
Et si quelqu'un osait s'en prendre à moi,
Que voulez-vous? Je n'en suis pas le maître,
Lui répondrai-je, un Dieu me fait la loi,
Et pour rimer sans doute il me fit naître.
D'après ce texte, on peut, sans m'outrager,
Me soupçonner de plus d'une sottise:
Je m'en accuse, et ce trait de franchise
Prouve qu'enfin j'ai su me corriger.

Presqu'au berceau, ma candide innocence

Balbutiait ces petits vers benins,
Dont les mamans, les oncles, les parrains
Par des bonbons attestent l'excellence.
Je vis bientôt mes vers adolescents
Dans le Mercure occuper une place;
Soigneusement j'y mettais pour préface :
Par monsieur tel, âgé de quatorze ans.
Il me souvient que je la mis long-temps,
Et qu'assez vieux (1), j'obtenais encor grace
Pour mon enfance, aux yeux des bonnes gens.
Lors, dans le monde où je fis mon entrée,
Par mes amis j'étais déja cité;
Les à-propos de la société
Tiraient déja de ma verve égarée
Maint impromptu la veille médité,
Qui dans un cercle avec art récité
Brille un quart-d'heure et meurt dans la soirée.

O mes amis! c'est ce qui m'a perdu;
Un grain d'encens me fit tourner la tête :
Je me piquai de l'honneur prétendu
D'avoir sans cesse une épigramme prête,
Et tour-à-tour un léger madrigal,
L'un pour Cloris, l'autre contre un rival.
On toléra ma première folie;
Mais je passai bientôt de la saillie
A la satire : un dangereux penchant
Ne me parut qu'un peu d'étourderie;
Je croyais rire, et je devins méchant.

---

(1) Allusion à M. François de Neufchâteau.

Tel est le fruit d'une absurde chimère;
Dans l'art d'écrire écolier téméraire,
Et de moi-même en secret enivré,
Je me croyais par ma muse inspiré,
Et de ses dons heureux dépositaire;
Je les répands, je m'empresse, je crains
De faire un vol à mes contemporains,
Qui de mes vers ne s'embarrassent guère.

Eh bien, messieurs, ce fidèle portrait,
Où je me peins sans beaucoup d'indulgence,
N'aurait-il point rappelé quelque trait
Qui vous convînt?... Pardon, je suis discret,
Et vous pouvez risquer la confidence;
Car, à-peu-près, je suis dans le secret,
Et je vous ai devinés tous d'avance.
Ah! je le vois, trop de sévérité
Vous effarouche, et rend l'aveu pénible :
« Quoi! direz-vous, il n'est donc plus possible,
« Lorsque l'amour, le loisir, la gaieté,
« Vont répandant une agréable ivresse,
« Dans un couplet de chanter sa maîtresse,
« Ni de réduire aux bornes d'un quatrain
« D'un mot plaisant [illegible]ns un peu malin? »
Rassurez-vous, on peut dans une orgie
D'un peu d'ivresse égayer la raison,
Le verre en main, prodiguer à foison
Ces petits riens où chacun se récrie,
Et qu'à l'instant l'auteur lui-même oublie :
Là seulement vos vers sont de saison.

Mais de sang-froid se proclamer poëte,

S'extasier sur ses productions,
Et revêtir ses folles visions
Du nom pompeux d'*influence secrète;*
Voilà l'excès que je dénonce ici;
Et plût au ciel qu'un rimeur trop crédule
D'un salutaire et juste ridicule
Ne ressentît que le trait adouci:
Voyez de loin s'accroître sur ses traces
Les contes vains, les soupçons odieux,
Et le mépris moins tolérable qu'eux,
Du bel esprit poétiques disgraces.
Si dans un cercle il lit, d'un ton soumis,
Ces petits vers qu'il avait tant promis,
On l'interrompt au bruit d'une charade,
Et son orgueil, trop souvent compromis,
Reçoit d'un sot quelque compliment fade,
De maint critique éprouve la boutade,
Et pour le plaindre il n'a jamais d'amis.
Bravant alors les affronts qu'il essuie,
Il s'écriera qu'il est persécuté:
De nos auteurs c'est sur-tout la manie,
Chacun veut l'être, et dans une élégie
Où l'on gémit de sa célébrité,
On vient apprendre à la postérité,
Que le mérite est proscrit par l'envie,
Et qu'on n'eut pas le droit d'être excepté.

Pareils travers n'ont point en vous fait naître
Du nom d'auteur la vaine ambition;
Si vous rimez, c'est sans prétention:
Je vous l'accorde, et c'est beaucoup peut-être.
Mais cet attrait d'un perfide plaisir

Ne rompt-il point, tandis qu'on fait une ode,
De nos devoirs le frein trop incommode?
Et ce robin qu'un beau feu vient saisir,
Tournant un vers dans son noble loisir,
Descendra-t-il à la prose du code?
Et cette femme empruntant de l'esprit,
Qui, tous les mois, dans les journaux s'affiche,
Daignera-t-elle, au prix d'un hémistiche,
D'un soin vulgaire.... Ah! chut, j'en ai trop dit.
J'entends déja maint rimeur qui s'escrime:
« De tous nos vers il va nous faire un crime,
« S'écrieront-ils, le trait est un peu vif;
« Ce fier censeur par un droit exclusif,
« Tout en rimant nous interdit la rime. »
Messieurs, de grace écoutez mes raisons:
Pour qu'on l'entende, il faut qu'un homme sage
De la folie emprunte le langage,
Lorsqu'il se trouve aux Petites-Maisons.

LETTRE CCXXXI.

Dans cette effervescence de tant d'esprits, comme aliénés par la manie de se produire, et qui, dans l'impuissance de rien édifier, cherchent du moins à détruire et à bouleverser, le monument de délire et d'audace le plus curieux, est sans contredit une lettre d'un chevalier *de Cubières* contre Boileau (1), adressée au marquis de

(1) Cette lettre a été publiée au mois de mai 1787.

Ximenès, qui avait écrit sur l'influence que l'auteur de *l'Art poétique* a eue sur la littérature française. Ce M. de Cubières (qu'il ne faut pas confondre avec son frère le marquis, écuyer du roi, homme très-aimable et de fort bon sens), est un des faiseurs de petits vers, formés à la fatuité, à l'impertinence et au mauvais goût, dans l'école de feu Dorat. Il est assez simple qu'un écrivain de cette trempe ne goûte pas infiniment Boileau. Le poëte de la raison doit avoir les mêmes ennemis qu'elle. Mais pourtant on ne pouvait pas s'attendre, même aujourd'hui, que l'on pût se porter à cet excès de fureur et de rage contre un écrivain mort il y a près de cent ans, et qu'on entassât contre lui plus d'injures que les Fréron n'en ont jamais vomi contre Voltaire. Quelques échantillons de cette incompréhensible diatribe pourront amuser V. A. I., qui certainement n'a jamais rien lu de semblable. Elle me dispensera sans doute d'y joindre la moindre réflexion ; ce serait vouloir disserter aux Petites-Maisons. Il ne s'agit que de prendre une idée de l'espèce de vertige qui tourne aujourd'hui tant de têtes, et surtout celles des jeunes gens.

« Vous me permettrez de voir dans l'auteur *du Lutrin* un parodiste adroit des auteurs de l'Iliade et de l'Énéïde; dans celui de *l'Art poétique* un imitateur ingénieux d'Horace, de la Frenaye-Vauquelin et de Saint-Geniés; dans celui des épîtres et sur-tout des satires, un glaneur furtif d'idées

et de mots épars çà et là; et dans tous ces écrits, enfin, des gerbes composées d'épis étrangers, ramassés dans des domaines qui ne lui appartenaient à aucun titre. Vous croyez que l'influence de Boileau a été très-heureuse, et je ne vois que le mal qu'il a fait.... Non-seulement *l'Art poétique* n'apprit rien aux maîtres de l'art, mais il retarda les progrès qu'auraient pu faire les élèves.... Que de germes il a étouffés dans le champ de la poésie! que d'aigles jeunes encore il a empêchés de grandir et de s'élever vers les cieux! que de talents il a tués, au moment peut-être où ils allaient se produire!.... Boileau ne voyant rien dans la nature qui mérite son attention, hors la poésie et les vers, ne songe pas qu'il faut que des vers disent quelque chose.... Que fallait-il à Boileau pour le contenter? D'harmonieuses billevesées... Le poëme de *Dulot vaincu*, ou *la Défaite des bouts-rimés*, est aussi supérieur au Lutrin, que l'Iliade l'est à *Dulot vaincu*. Je ne sache rien dans notre langue qu'on puisse comparer à *Dulot vaincu* pour le genre héroï-comique, si ce n'est le *Vert-vert* peut-être... Et vous croirez encore et vous soutiendrez que Boileau mérite notre reconnaissance!... Il flatte les grands et les heureux du siècle, et se moque de la vertu sans appui et du talent dans l'indigence.... La monotonie de Boileau et sa froide uniformité sont assez connues... Je ne serais pas surpris si quelques mémoires secrets nous apprenaient tôt ou tard que Racine a

fait en se jouant, ou du moins a extrêmement perfectionné les écrits de Boileau.... On n'a qu'à lire sa prose pour se convaincre qu'il faisait ses vers en compagnie. Elle est plus que médiocre, et il y a grande apparence qu'il la composait tout seul, et sur-tout qu'il ne la montrait pas avant de la faire imprimer. Celle de Chapelain est infiniment supérieure à la sienne; et, si je ne craignais de vous mettre en colère, je tenterais de vous prouver que Boileau était moins poëte que Chapelain, etc.»

Ce n'est pas la centième partie des extravagances de cette brochure; et, avant qu'elle parût, des littérateurs de cafés l'avaient annoncée comme devant faire une révolution. Voilà jusqu'où nous en sommes venus; voilà ce qu'a produit cette foule de journaux qui ont encouragé la démence effrontée, en lui donnant le nom de noble hardiesse, d'élan du génie, et donnant à la raison celui de pusillanimité et de froideur. Quel scandale dans un siècle instruit par celui de Louis XIV! —Heureusement V. A. I. ne nous jugera pas sur ces productions folles, soutenues par un troupeau d'étourdis, et méprisées souverainement par la bonne compagnie.

LETTRE CCXXXII.

On répand clandestinement, c'est-à-dire très-publiquement, une *Vie de Voltaire*, ou plutôt un panégyrique; car tout y est sur le ton de la louange, et même de la louange excessive. On commence par mettre Voltaire au-dessus des Titus, des Antonins, des Henri IV. L'auteur a oublié que la gloire d'avoir fait le bonheur d'un grand empire est avant tout; qu'il n'y a rien à y comparer, et que c'est même sous ce point de vue que la place des souverains sur la terre est la première de toutes.

Cet ouvrage d'ailleurs n'est pas sans mérite ni sans intérêt. Il y a des faits sur lesquels l'auteur a été bien instruit, particulièrement ceux qui regardent la première moitié de la *Vie de Voltaire*, sur laquelle il dit avoir eu des renseignements de Thiriot, le plus ancien ami qu'ait eu l'auteur de la Henriade, et qui savait par cœur tout ce qu'il avait fait et tout ce qu'il avait dit. Il y a pourtant des faits et des époques qui manquent d'exactitude, et de plus une foule de choses que l'historien a ignorées. Le style est très-inégal, tantôt d'un petit écolier de collége, tantôt d'un homme d'esprit qui plaisante agréablement, ou d'un homme qui pense. Les uns attribuent ce livre à un abbé *du Verney*, pauvre diable, qui du vivant de Vol-

taire voulait écrire sa vie, et demandait des mémoires à tous les amis de cet homme célèbre; les autres à M. *de Lally-Tolendal*, fils du malheureux Lally. Je serais tenté de croire que tous les deux ont travaillé en commun; que les phrases sont de l'abbé, et que ce qu'il y a de bon est de M. de Tolendal, d'autant que celui-ci, dans ses mémoires, a montré de l'esprit, du talent et du courage. Ce qui vient encore à l'appui de ma conjecture, c'est que l'affaire du comte de Lally est traitée dans ce livre avec un degré d'intérêt et un détail qui semblent indiquer la main de son fils. L'auteur dit en propres termes qu'il a lu sept fois la procédure de M. de Lally; et quel autre que son fils aurait pu supporter une pareille tâche! On sait d'ailleurs que M. de Tolendal était fort lié avec Voltaire pendant les dernières années de sa vie.

LETTRE CCXXXIII.

Les *nouveaux Mémoires de J. J. Rousseau* n'ont pas fait les mêmes sensations que les premiers; d'abord le temps était bien différent: la littérature était alors au premier rang des objets de curiosité et d'intérêt public; aujourd'hui et d'ici à long-temps, elle ne sera qu'un objet fort secondaire, à moins qu'on ne sache l'allier à de plus grands objets. De plus, ces derniers Mémoires

sont inférieurs aux premiers; ceux-ci intéressaient pour Rousseau naissant, et les commencements obscurs d'un talent célèbre sont toujours un spectacle attachant; c'en était un aussi que ses premières inclinations, ses premières bizarreries, les premières erreurs de son imagination; elles avaient, au milieu de ces diverses destinées, quelque chose de la douceur et de l'agrément du premier âge; mais dès qu'il est venu à Paris (et là commencent ces nouveaux Mémoires), dès qu'il est devenu un auteur, toutes ses passions se noircissent en s'échauffant; le fond de son caractère qui était un excès monstrueux d'orgueil et de défiance, prend la teinte la plus sombre; sa triste et funeste imagination se peuple de fantômes hideux; il en est poursuivi jusqu'à son dernier moment; il devient entièrement fou, mais d'une très-méchante folie, qui le rend injuste, ingrat, calomniateur; il soupçonne tout le monde sans motifs; il accuse tout le monde sans preuve; il se persuade que le globe de la terre ne se meut que pour lui nuire, que les puissances ne s'agitent que contre lui, que toute la génération actuelle n'est occupée que de lui. La plus puérile vanité se montre à tout moment à côté de l'égoïsme le plus tyrannique. Rien de tout cela n'est propre à faire aimer l'ouvrage ni l'auteur; mais il y a un morceau de 40 ou 50 pages qui contiennent l'histoire d'une grande passion, qui fut même, dit-il, la seule de sa vie, pour madame la comtesse d'Hou-

detot : ce morceau est écrit avec un charme de sentiment particulier à Rousseau; dès qu'il s'agit de passions, on le retrouve tout entier. Son imagination était naturellement passionnée, et tous ses sentiments n'étaient guère que de l'imagination; c'est le meilleur instrument pour bien écrire.

Dans l'espace de huit jours tout le monde a lu ces Mémoires, et au bout de huit jours on n'en parlait plus. Je suis même persuadé que lorsqu'une génération de plus aura éloigné les objets qui piquent encore aujourd'hui la malignité, ces Mémoires qui ont fait tant de bruit ne paraîtront plus qu'un recueil d'extravagances et de petitesses bizarres, dans lequel plusieurs morceaux sont d'un grand écrivain, et tout le reste d'un déplorable fou.

LETTRE CCXXXIV.

M. *de Bièvre*, qui a dû principalement au jeu de Molé le succès du *Séducteur*, ouvrage rempli de défauts dans le plan et dans le style, n'a pas été si heureux dans sa nouvelle comédie *des Réputations*. Il était bien difficile de faire cinq actes avec un sujet si vague, et qui semblait n'offrir qu'une espèce de vaudeville en dialogue, sur toutes les prétentions du jour. En effet, la pièce de M. de Bièvre n'est pas autre chose; et si l'on peut broder quelques scènes sur un si mince

canevas, il eût fallu, pour en faire un ouvrage, une partie du talent que Molière a mis dans *les Femmes savantes;* il eût fallu des caractères et une intrigue. La pièce de M. de Bièvre n'a pas même de sujet; ou s'il y en a un, il est si bien caché, qu'il est impossible de l'apercevoir; on ne peut pas même démêler son dessein. La femme qui veut faire des *réputations,* méprise souverainement celui qu'elle prône et qu'elle protége, et certainement ce n'est pas le caractère des prôneurs d'aujourd'hui. Chaque société a la prévention la plus aveugle pour son héros du moment, et déraisonne de la meilleure foi du monde : cela du moins pouvait fournir des traits de comique, parce qu'il y en a toujours dans un personnage qui ne se doute pas de son ridicule; mais tout ce qui est arrangé est froid. La pièce d'ailleurs est surchargée de personnages épisodiques, tous plus ou moins satiriquement dessinés; mais la satire ne peut jamais faire le fond d'un ouvrage dramatique, et celle qui est dans les *Réputations* est même trop vague pour avoir l'intérêt de la malignité. Au total, rien n'est plus confus, plus embrouillé, plus décousu, plus vide que cette prétendue comédie qu'on avait annoncée avec beaucoup de prétention, et qui a été si outrageusement sifflée d'un bout à l'autre, que la représentation n'a fini qu'à neuf heures, parce que les acteurs, interrompus à tout moment, se sont obstinés contre le public, qui plusieurs fois leur a

crié de s'en aller. A l'égard du style, on ne peut guère en juger sur une représentation si tumultueuse; il faut attendre que la pièce soit imprimée, et peut-être ne le sera-t-elle pas de longtemps, s'il est vrai, comme on le dit, que l'auteur la retravaille pour la mettre en état d'être jouée. Une tragédie d'*Adner et Zulma*, de M. Maisonneuve, a été mieux accueillie, et ne vaut guère mieux; c'est un roman composé de toutes les situations rebattues depuis cent ans, qui produit quelques instants d'effets au milieu d'un long ennui, et les vers ne réparent pas, à beaucoup près, le vice de l'action. Cette tragédie est du même auteur que *Roxelane et Mustapha*, pièce fort médiocre, mais dont le sujet était mieux choisi et mieux traité.

M. *d'Aguesseau*, élu à la place de M. *de Paulmy* (1), n'a pas encore pris séance à l'académie; et, avant sa réception, nous sommes obligés de procéder incessamment à une élection nouvelle, pour remplacer le cardinal *de Luynes* (2). Cette place est vivement disputée entre M. *Vicq-d'Azyr* et M. *de Florian;* il serait difficile de prévoir lequel des deux l'emportera; mais tous deux auront beaucoup de voix et emploient toutes sortes de sollicitations.

---

(1) Mort en 1787.

(2) Mort en 1788.

M. *Dupaty* a fait paraître le plaidoyer qu'il a prononcé à Rouen en faveur de ces trois malheureux condamnés depuis cinq ans à la roue (1). Il a pleinement triomphé; il a fait pleurer vingt mille personnes qui l'écoutaient, et les juges eux-mêmes qui ont prononcé l'arrêt de la décharge des accusés, et leur ont permis de prendre les premiers juges à partie.

Ce plaidoyer n'a pas produit à la lecture le même effet qu'à l'audience; il fait voir combien le défaut de goût nuit au talent. L'orateur en a beaucoup; mais son éloquence est infectée de tous les vices à la mode; la déclamation se trouve à côté d'un beau mouvement, une belle idée est noyée dans les longueurs, la diction est remplie de mauvaises constructions, d'expressions impropres, de figures mal placées ou mal choisies. Un des plus grands défauts de M. Dupaty, est de vouloir produire toujours de grands effets, d'appeler toujours une grande attention sur ce qu'il va dire, et de perdre trop de temps en préparations oratoires. Au lieu d'être entraîné, il s'arrange de loin pour entraîner. Il avertit toujours de ce qui se passe en lui, au lieu de le communiquer sans le dire. Il prodigue les mouvements de l'ode, les élans poétiques, très-différents de ceux de l'orateur; il est souvent obscur et diffus, tantôt procédant par petits paragraphes coupés, tantôt par

(1) Ce mémoire fut publié en 1786.

des périodes à perte d'haleine. Il n'a de mesure sur rien, et au milieu de tous ses défauts, il a des traits de la plus grande beauté, du pathétique, de l'élévation, des expressions fortes, des idées lumineuses. Son talent tient à son ame, qui est noble et sensible, et son mauvais goût à une chaleur de tête dont il n'est plus en état de se corriger, et qui malheureusement gâte tout ce qu'il fait.

Le parlement a rendu un arrêt il y a quelques jours, qui condamne le mémoire de M. Dupaty, pour les trois hommes condamnés à la roue, à être brûlé par la main du bourreau, et ordonne une information contre l'auteur (1). On a répandu dans le monde un Précis de ce qui s'est passé à ce sujet au parlement. Il est d'une tournure ironique et piquante, et on l'attribue à M. *de Condorcet*, qui avait déja imprimé, relativement à cette affaire, des *Réflexions d'un citoyen non-gradué*. L'arrêt dont il s'agit a été rendu sur le requisitoire de M. Séguier, qui a occupé trois audiences, et qui est, dit-on, de douze heures de lecture. On ne sait pas encore s'il sera imprimé.

---

(1) Cet arrêt fut rendu le 11 août 1786.

LETTRE CCXXXV.

1786.

On a sifflé à la Comédie-Française une prétendue tragédie intitulée, *Scanderberg*, qu'il n'a pas été possible d'achever. Cette rapsodie insensée, ridicule et barbare, n'est pas le premier ouvrage de la même force dont l'auteur nous ait fait présent; c'est un nommé *Dubuisson*. L'ouvrage était si scandaleusement mauvais, que le *Journal de Paris*, malgré sa bienveillance naturelle pour les mauvais écrivains, n'a pu s'empêcher d'en parler comme le public. Voilà-t-il pas que ce fou de Dubuisson, qui était à Bruxelles pendant qu'on le sifflait à Paris, s'est mis dans une colère épouvantable contre les journalistes, et a écrit en capitan de comédie, qu'il viendrait *leur couper les oreilles*. Sur quoi l'on a dit que c'était un terrible ennemi des *oreilles;* qu'il ne se contentait pas de les déchirer, qu'il voulait encore les couper. Cependant le tout s'est passé en paroles, et les journalistes ont gardé leurs oreilles qui sont même encore assez longues.

Thémistocle, autre espèce de tragédie, de celles qu'on appelle lyriques, et qui ne sont le plus souvent ni lyriques ni tragiques, a été joué à Paris avec aussi peu de succès qu'à Fontainebleau. Les paroles sont d'un M. *Morel*, la musique est de

Philidor. Les connaisseurs y trouvent du mérite; le public en a applaudi quelques beaux morceaux. Mais l'ouvrage en total est sans effet. Le sujet est beaucoup trop sévère pour l'Opéra, et cela confirme ce que j'ai toujours pensé, que les sujets d'histoire n'étaient pas faits pour ce théâtre, qui est particulièrement consacré à la fable.

Le marquis de *Chatellux* a publié le journal de ses voyages en Amérique, en deux volumes *in*-8°. C'est un ouvrage agréable et instructif, fait par un homme d'esprit, un militaire éclairé dans son métier, et un philosophe aimable. On peut lui reprocher un peu trop de ces petits détails de voyages qui ne sont intéressants que pour celui qui les écrit; d'autres qui ne le sont que pour les sociétés de l'auteur; quelques-uns de ces jeux de mots, de ces pointes plus pardonnables en conversation que dans un livre; mais en général la lecture en est amusante, l'itinéraire est bien tracé, et les mœurs sont bien décrites; en sorte que le lecteur voyage en effet et s'instruit avec l'auteur, ce qui est le principal mérite de ces sortes de livres. Un autre mérite particulier à celui-ci, c'est que chaque fois que la route le conduit dans un des endroits que les événements de la guerre d'Amérique ont rendus remarquables, il en prend occasion de raconter le fait historique avec toute l'exactitude d'un homme du métier, et cette espèce de mémorial est fort intéressante. L'ouvrage est terminé par

une lettre à M. *Madisson* sur le gouvernement des États-Unis, qui m'a paru bien pensée et bien écrite. Le style de l'auteur, dans le cours du livre, est celui d'une narration familière et enjouée, telle qu'on l'adresserait à un ami; cependant il s'élève quelquefois avec le sujet, comme, par exemple, dans le portrait du célèbre Washington.

LETTRE CCXXXVI.

Il n'y a que l'envie d'imprimer tout, qui ait pu nous procurer les lettres de mademoiselle *Aïssé*, dont on vient de publier le recueil en un petit volume. Cette mademoiselle Aïssé était une jeune esclave grecque, achetée au berceau par M. *de Fériol*, notre ambassadeur à la Porte, amenée par lui en France et élevée dans sa maison. Elle était d'une figure agréable, avait une ame honnête et sensible, de la grace et de l'esprit. Elle fut éperduement aimée du chevalier *Daydie*, homme de mérite, estimé du régent qui se connaissait en hommes, et mort en 1758. Mademoiselle Aïssé était morte en 1733. Elle avait eu la délicatesse de ne jamais consentir à l'épouser, quoiqu'elle eût un enfant de lui : elle craignit de faire un trop grand tort à sa considération et à sa fortune par un mariage si disproportionné. Ce caractère est intéressant; mais ce qu'on nous a donné de ses lettres l'est fort peu. Elles sont écrites de-

puis 1726, jusqu'à l'année de sa mort, et adressées à une femme de Genève, son intime amie. C'était dans le temps où la dévotion s'était emparée d'elle, et il paraît que les conseils et les remontrances de cette dame genevoise y avaient beaucoup contribué. On voit, par quelques détails de ces lettres, qu'alors les mœurs étaient encore très-sévères à Genève; les choses ont bien changé depuis. Les combats de l'amour et de la dévotion auraient pu jeter de l'intérêt dans la correspondance de mademoiselle Aïssé; mais il n'en est presque pas question. Elles sont remplies de ces petits détails particuliers qui ne sont rien à un tiers, des tracasseries qu'elle éprouve de la part de madame *de Fériol*, femme capricieuse, hautaine et jalouse, du moins si l'on en croit la jeune Grecque. (Cette madame de Fériol était la mère de M. *d'Argental*, encore vivant aujourd'hui, qui s'est plaint beaucoup de la publication de ces lettres, et avec raison.) Joignez-y quelques nouvelles du jour, qui n'ont plus de valeur le lendemain, quelques anecdotes courantes, la plupart fort hasardées, et plusieurs notoirement fausses, des plaintes continuelles sur le mauvais état de sa santé et de celle de son amant : voilà tout ce qu'on trouve dans ces lettres écrites avec une facilité excessivement négligée, et rarement relevée par ces traits d'un naturel ingénieux, qui sont le premier mérite du style épistolaire. On voit bien que c'est une femme d'esprit qui écrit,

mais une femme abattue, triste et retirée, qui ne s'intéresse à rien, ce qui est un moyen sûr de ne pas intéresser les autres. Il y a pourtant quelques endroits écrits avec agrément; en voici un assez remarquable, parce qu'il est d'un jugement sain, et qu'il pourrait être, sur-tout aujourd'hui, une leçon fort bonne, quoique probablement fort inutile. Elle parle d'une actrice de l'Opéra nommée *Pélissier*, à qui elle reproche la multiplicité de ses gestes. « Il me semble que dans le rôle d'amoureuse, quelque violente que soit la situation, la modestie et la retenue sont choses nécessaires : toute passion doit être dans les inflexions de la voix et dans les accents. Il faut laisser aux hommes et aux magiciens les gestes violents et hors de mesure : une jeune princesse doit être plus modeste. » Qu'aurait-elle donc dit de nos jours, si elle eût vu des femmes exprimer l'amour comme des bacchantes, et la colère comme des furies, et acteurs et actrices ne parler qu'à coups de poing, et prendre l'emportement pour de la passion, et la démence pour de la chaleur? Un morceau qu'on est bien aise de trouver aussi dans ce recueil, c'est une lettre de *Saint-Aulaire* au cardinal *de Fleury*, en 1727, dans un moment où le ministère de France pouvait avoir beaucoup d'influence dans les intérêts politiques. Comme il reste peu de chose de Saint-Aulaire, à qui un petit nombre de jolis vers a fait quelque réputation, on lit avec curiosité ce

qui vient de lui, et puis on n'est pas fâché de voir comment un homme d'esprit sait flatter un homme en place.

« Voici la conjoncture la plus digne d'occuper une intelligence du premier ordre; il n'est point de puissance en Europe, qui ne désire le secours de votre éminence pour la conservation de ses droits, ou l'établissement de ses prétentions. Le beau rôle que vous allez faire jouer à notre aimable monarque! Qu'il est heureux d'avoir un aussi bon guide dans le chemin de la vraie gloire! Celle de conquérir le monde ne vaut pas celle de le pacifier. Celle-là peut se faire craindre de quelques-uns, celle-ci est sûre de se faire aimer de tous : son ambition ne sera pas bornée à subjuguer quelques nouveaux sujets aux dépens des anciens; ses plus ardents désirs seront de contribuer au repos de ses amis; c'est dans le repos général qu'il cherche le bien. On va voir si l'amour de la justice, la candeur, la modération, la fidélité à sa parole, n'ont pas un succès aussi heureux, que les ruses et les artifices de l'ancienne politique; mais, en instruisant le roi de ses intérêts, n'oubliez pas le plus important, c'est de vous conserver. Je tremble, quand je songe au chaos que vous avez à débrouiller, à la quantité d'intérêts que vous avez à concilier. Il est d'autres craintes que les plus heureux succès ne feraient qu'augmenter. Puis-je espérer de retrouver en vous cette douce urbanité qui nous en-

chante? Quelle modestie pourrait tenir contre la gloire qui vous menace? »

Cette lettre est bonne pour une lettre travaillée et ostensible. La dernière phrase est fort jolie. *La gloire qui vous menace* est un tour à la *Fontenelle*.

Il était bien juste que M. le marquis de *Montesquiou* complimentât sa belle-fille sur les succès de *Maupertuis*. Il lui a adressé une petite épître tournée avec élégance et avec goût, à un ou deux vers près.

A MADAME LA BARONNE DE MONTESQUIOU.

De vos talents, de vos graces naïves,
La renommée a-t-elle assez parlé?
Du spectateur, ou séduit, ou troublé,
N'a-t-on pas vu les émotions vives,
A votre gré, passer, en un moment,
Du désespoir, à la joie, à l'ivresse,
Et tous les cœurs chérir également,
Et leur erreur, et leur enchanteresse?
De tout cela je ne parlerai pas;
J'écouterai, j'applaudirai tout bas,
Sur son bonheur on doit être modeste;
Et si le cœur se tait, en pareil cas,
De son silence il est payé de reste:
Mais, n'en déplaise à vos admirateurs,
J'en sais plus qu'eux, je connais l'ame pure
D'où s'élevaient ces accents enchanteurs.
Celui que charme une aimable imposture,
S'informe-t-il dans le sein du plaisir,

Si c'est de l'art, ou si c'est la nature?
Tel qui la peint ne sait que la saisir :
Mais lui devoir tout ce que l'on exprime,
Ne cherchant rien que dans son propre cœur,
Y trouver tout, la grace, la candeur,
La vertu douce et la vertu sublime;
Dans ses tableaux n'oubliant aucun trait,
Représenter Galathée, Émilie,
Lisette, Rose, Annette, Mélanie,
En ne montrant jamais que son portrait :
Eh bien, voilà, grace aux jeux de Thalie,
Ce qu'on a vu, ce qu'à peine on croirait :
Pour vos amis ce n'est plus un mystère;
Vous le voyez, je suis dans le secret,
N'osant parler et ne pouvant me taire.

LETTRE CCXXXVII.

Les comédiens français ont dépensé environ trente mille francs pour nous donner à grands frais une détestable rapsodie, intitulée, *les Amours de Bayard.* L'auteur est le sieur *Monvel,* qui a passé du théâtre de Paris sur celui de Stockholm. La pièce est tirée d'un mauvais roman, mais elle est bien plus mauvaise encore. Il n'y a nulle intrigue, nul intérêt, nulle vraisemblance, nulle raison ni dans les évènements de la pièce, ni dans les caractères. Madame de Rendan, la maîtresse de Bayard, annoncée comme la plus sévère des prudes, se jette à la tête dès le premier acte,

comme la plus facile des veuves. Bayard parle un jargon de ruelle. Un amiral Bonivet, petit-maître surarné, s'exprime et se conduit comme le Versac de Crébillon fils, et donne à madame de Rendan une fête chez elle et malgré elle. Le dialogue est plat et ridicule. Le tout a été sifflé le premier jour, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais, comme il y a un combat en champ-clos avec tout l'appareil de ce temps-là, ce spectacle a fait tout pardonner et la pièce se joue, comme on en a joué tant d'autres, qui ont été depuis entièrement oubliées, et qui le méritaient moins que cette monstrueuse production, le scandale du bon sens et du bon goût.

L'Oncle et les Tantes, comédie en trois actes, de M. le marquis *de la Salle*, jouée au même théâtre, a été beaucoup mieux accueillie, ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit une copie des *Tuteurs* de *Palissot*, du *Dédit* de *Dufresny*; enfin de tout ce que l'on connaît. Il n'y a ni intérêt ni intrigue, et les caractères sont des caricatures triviales; mais il y a de la facilité dans le dialogue, de l'agrément dans quelques détails, et la pièce est bien jouée.

Ce qui ne vaut guère mieux, est un opéra de *la Toison d'or*, dont la musique est d'un Allemand nommé *Vogel*, et les paroles à-peu-près aussi allemandes que la musique; mais on sait qu'un opéra ne tombe jamais tout-à-fait et a toujours quelques représentations.

Le marquis *de Marnesia* vient de donner un nouveau poëme *sur la Nature champêtre*, en cinq chants, *in sylvam ne ligna feras*. Après *Saint-Lambert* et l'abbé *Delille*, il restait peu de chose à faire en ce genre, et il s'en faut de beaucoup que l'auteur soit de force à lutter contre eux. Il a plus d'amour pour la campagne, que de talent pour la versification. Mais, s'il manque souvent de poésie, son style a du moins, en général, le naturel que donne un sentiment vrai. Ses vers, où la faiblesse et le prosaïsme se font sentir trop fréquemment, ne sont pas de mauvais goût, et plusieurs morceaux ont de la douceur et de l'élégance. Le plus grand inconvénient de cet ouvrage, c'est le défaut de plan et de marche; il va au hasard et ne mène à rien. Il reproche à Virgile, dans sa préface, le ton didactique qu'il accuse de trop de sévérité, et il oublie que tout ouvrage régulier (et un poëme tel que le sien est de ce genre) doit avoir un but marqué, et que l'art consiste à sauver la sécheresse des préceptes par les agréments du style et la variété des tons et des épisodes; ce que Virgile a si parfaitement exécuté dans ses *Géorgiques*.

Une chose qui peut étonner, c'est que M. de Marnesia, qui écrit assez naturellement en vers, est plus d'une fois recherché et boursoufflé dans ses notes. On voit que le mauvais exemple l'a séduit, et qu'il tombe dans le galimatias, en cherchant la force. Il paraît avoir senti vivement

le mérite du poëme des *Saisons*, mais pas assez tous les vices de celui des *Mois*, dont il fait l'éloge le plus ridiculement exagéré. Il prétend qu'il y a une *conspiration* contre *Roucher*, comme il y en avait une contre *Racine*, et que la postérité vengera l'un comme elle a vengé l'autre. Voilà deux noms bien étrangement accolés! Je crois que V. A. I. lira avec plaisir le morceau suivant du poëme *sur la Nature champêtre*. Je l'ai choisi, parce qu'il n'est pas, comme presque tout le reste, une répétition de lieux communs usés.

« ..... Avant de créer, interrogez la terre;
Observez, méditez, suivez son caractère:
Guide certain, par lui laissez-vous inspirer;
Vous devez l'embellir, et non pas l'altérer.
La terre sait parler; l'homme qui sait l'entendre,
Rend son langage encor plus sensible et plus tendre.

La paix de ce vallon, son calme, sa fraîcheur,
Dans l'ame répandaient une douce langueur;
La mobile pensée avec incertitude
Errait, sans se fixer, dans cette solitude.
Capable de distraire, et non pas d'inspirer,
Elle faisait jouir, mais laissait désirer:
Et ses beautés encore au sensible génie
Demandaient plus de grace avec plus d'énergie;
Il s'anime, compose, et cet asyle heureux
Est bientôt plus riant et plus voluptueux.
La verdure y renaît, et plus fraîche et plus vive;
L'onde plus mollement y caresse sa rive:

Sur les bords des ruisseaux le goût sème des fleurs,
Émaille les gazons de plus riches couleurs,
Des saules ondoyants il épaissit l'ombrage,
Et forme pour l'amour des temples de feuillage.

Mais, s'il veut des amants enchanter les regards,
Il veut aussi parler à l'ame des vieillards;
Par un doux souvenir les ramener encore
Aux moments fortunés d'une trop courte aurore:
Mais comment parvenir à captiver leurs cœurs,
S'il ne leur présentait que des tableaux de fleurs?
A des sens émoussés, à la raison tranquille,
Le beau ne plaît qu'autant qu'il se joint à l'utile.
Pour charmer la raison, les graces et les ris
Aux guirlandes de Flore unissent des épis,
Et le vieillard, séduit par cette heureuse adresse,
En croyant seulement admirer la richesse,
Les trésors accordés aux soins industrieux,
Trouve la volupté dans ces aimables lieux:
Errant avec lenteur sur des rives fleuries,
Son esprit s'abandonne aux douces rêveries:
Il revoit le passé sans trouble et sans douleur,
Et ses premiers travaux flattent encor son cœur.
Au déclin de ses jours, sans trouble et sans envie,
Il sourit aux talents qui charmèrent sa vie:
Il anime et chérit l'héritier de ses goûts.
Au sein des plaisirs purs l'homme n'est point jaloux.
Ce sont les jours passés dans le luxe des villes,
Dans le vide de l'ame et dans les soins futiles,
Qui laissent après eux les longs regrets, l'ennui,
Et le triste bonheur de condamner autrui;
Mais le sage habitant des champêtres demeures
Dans le calme et la paix a vu couler ses heures:

A Pomone attaché, de Flore adorateur,
Ses cheveux ont blanchi dans le sein du bonheur;
Et, prêt à terminer sa paisible carrière,
Il applaudit au goût qui répand la lumière:
Il laisse un art plus sûr guider les jeunes mains
Et de charmes plus vrais embellir les jardins.

Les Italiens ont donné *la Dot*, de M. *Desfontaines*, tombée à Fontainebleau comme trop libre, et applaudie à Paris précisément dans les endroits qui avaient déplu davantage à la cour. Au reste, il faut convenir qu'ici la cour avait raison, et que notre parterre, gâté par les spectacles des boulevards, n'a pas à beaucoup près l'oreille aussi délicate qu'autrefois.

Je joins ici une fable de M. *Delille*.

LA ROSE ET L'ÉTOURNEAU,

FABLE.

L'aimable fille du printemps,
La rose, à qui tout rend hommage,
Vit au nombre de ses amants
Un étourneau du voisinage;
Sans regret il avait quitté
De ses frères la troupe errante,
Pour ranger son ame inconstante
Sous l'empire de la beauté.
Perché sur un buisson d'épine
Où la rose tenait sa cour,
Il ne cessait à sa voisine
De jurer un fidèle amour.

« Mille autres amants, lui dit-elle,
« Chaque jour m'en jurent autant;
« Mais, si je cessais d'être belle,
« Aucun d'eux ne serait constant.
« — Ah! dit l'oiseau, vous verriez naître
« En moi des feux toujours nouveaux;
« J'ose en prendre à témoin le maître
« Des roses et des étourneaux. »
Le petit dieu, dans sa volée,
Entendit faire ce serment;
Il retint son souffle un moment,
Et la nature fut glacée.
La rose en perdit ses appas;
Son éclat, sa fraîcheur, passèrent;
Zéphyrs, papillons délogèrent;
L'étourneau ne délogea pas.
« Calmez, lui dit-il, vos alarmes;
« Si mon cœur suffit à vos vœux,
« Il vous reste bien plus de charmes
« Qu'il n'en faut pour me rendre heureux. »
Sans faire une épreuve nouvelle,
L'amour, étonné du succès,
A la fleur rendit ses attraits,
Et l'oiseau seul fut aimé d'elle.

De la rose facilement
On devine la ressemblance,
C'est moi qui suis l'oiseau constant,
Mais je n'ai pas sa récompense.

LETTRE CCXXXVIII.

Pour signaler plus que jamais la ridicule manie de mutiler sur le théâtre de l'Opéra nos chefs-d'œuvre du Théâtre-Français, on ne pouvait mieux choisir que *les Horaces* de *Corneille* et la *Phèdre* de *Racine*. Nous avions déja vu *les Horaces* en ballet, et le fameux *qu'il mourût*, rendu par un grand coup de pied qui avait bien aussi quelque prétention à être sublime. Ce ballet fut sifflé et il n'en reste que la chanson plaisante de M. *Piis* sur le ballet des *Cu-riaces*. L'Opéra n'a pas été plus heureux, malgré la protection marquée que les gluckistes accordaient à l'élève de *Gluck*, *Saliery*, auteur de la monstrueuse musique des *Danaïdes*.

Les Horaces sont tombés à la cour et à la ville, ce qui n'a pas empêché le *Journal de Paris* de nous assurer que s'il y avait quelqu'un capable de transformer en opéra la tragédie de Corneille, c'était le célèbre M. *G.*, très-digne en effet de dépenailler les belles scènes et les beaux vers du père du théâtre, et de faire des haillons de la robe de Melpomène.

La profanation n'était pas moindre à l'égard de *Phèdre*, et l'on sent combien le vaste et profond développement d'une passion vraiment tragique doit perdre dans le mouvement rapide et

varié des machines d'un opéra. Cependant, comme il y a de belles choses dans la musique, et que madame *Saint-Huberti* joue supérieurement Phèdre, on a bien voulu oublier Racine, et l'opéra a eu du succès. La musique est de M. *Lemoine*. L'auteur des paroles (car c'est ainsi que l'on appelle à l'Opéra ceux qui défigurent les paroles de nos tragédies) a du moins gardé l'anonyme. Au reste, pour soutenir ces superfétations lyriques, on ne manque pas de terminer le spectacle par des ballets pantomimes, où se réunissent les talents les plus enchanteurs. Deux nouvelles danseuses qui n'ont que douze ans, mesdemoiselles *Rose* et *Laure*, sont aujourd'hui les idoles régnantes et l'espérance des amateurs. La dernière sur-tout est étonnante par la perfection où elle est déja arrivée. Le public l'a nommée l'*Amour*.

L'abbé *de Boismont* (1) laisse une place vacante à l'académie, et une abbaye à donner. Il ne manquera pas de concurrents pour briguer l'une et l'autre : mais la meilleure pièce de la succession a été enlevée de son vivant : c'est un prieuré de quarante mille livres de rente qu'il a résigné à l'abbé *Maury*, il y a environ un an, après une première attaque d'apoplexie. Une seconde l'a emporté depuis quelques jours. Il y a dans ce qu'il a écrit pour la chaire, de l'esprit, du talent,

(1) Mort en 1787.

de beaux morceaux, et beaucoup de mauvais goût. Il avait la manie de lire en société de petits ouvrages de galanterie, des romans, des comédies, le tout rempli d'affectation et de faux bel-esprit, et toujours froid à la glace. Il était d'ailleurs assez bon comédien, et il jouait les *Crispin* presque aussi-bien que notre garde-des-sceaux, qui, dans ce genre, a la réputation de pouvoir seul remplacer *Préville*. C'est dommage que les grands talents soient ainsi déplacés; rien ne rappelle davantage le vers de Voltaire :

Tout s'arrange au hasard, et rien n'est à sa place.

LETTRE CCXXXIX.

Ce qui occupe actuellement tout Paris, c'est l'ouverture du lycée qui vient de se faire avec le plus grand éclat. Cet établissement s'est formé sur les débris du musée, élevé par M. Pilatre du Rosier, et tombé avec lui. Des personnes de la première distinction, telles que le marquis de Montesquiou, le duc de Villequier, le marquis de Montmorin et autres, ont pensé qu'en faisant revivre cet établissement, en lui donnant plus d'étendue, une forme plus solide et une plus grande considération, on pouvait le rendre national. Ils en ont parlé à Monsieur, et à monseigneur le comte d'Artois, qui se sont déclarés

protecteurs du Lycée : c'est le nom qu'on a donné à cette espèce d'académie. Les sommes qu'ils ont fournies, jointes à celles qu'ont avancées les fondateurs, ont servi à payer le cabinet de physique, estimé cinquante mille francs, et le loyer de l'emplacement qui est très-beau et très-vaste, loyer qui monte à quinze mille francs. On a établi six cours publics, un de physique, un de mathématiques, un d'anatomie, un de chimie, un d'histoire, un de littérature, et quatre cours de langues, l'anglais, l'italien, l'espagnol, et l'allemand. Les professeurs sont M. Marmontel pour l'histoire, ayant M. Garat pour adjoint; M. de Condorcet pour les mathématiques, ayant M. de la Croix pour adjoint; M. Fourcroy pour la chimie; M. Sue pour l'anatomie; M. Monge pour la physique, ayant pour adjoint M. Gingembre. On m'a fait l'honneur de me confier la chaire de littérature. L'abonnement pour les souscripteurs est de quatre louis, et pour ce prix modique, qui est celui que l'on donne ordinairement dans chacun des cours particuliers qui ont eu lieu jusqu'ici dans Paris, on peut aujourd'hui suivre à son choix dix cours réunis au Lycée. Ainsi jamais l'on n'a procuré plus de facilités et plus de moyens à l'instruction. Les discours d'ouverture pour les mathématiques, l'histoire et la littérature ont eu assez de succès pour que le public en ait demandé aux professeurs une seconde lecture. Chacun d'eux donne deux leçons par semaine, et

tous ont été présentés à Monsieur. Le nombre des souscripteurs passe déja six cents. Les femmes y sont admises comme les hommes, et l'élite de la cour et de la ville, dans les deux sexes, compose ces assemblées : la plus grande décence, la plus grande attention, règnent dans ces séances de plus de trois cents personnes, où les sciences et les lettres paraissent avec un éclat qui rappelle les beaux jours d'Athènes. Si la légèreté française ne fait pas de ceci, comme de tout, une affaire de mode, et qu'on ne laisse pas languir par négligence ce qu'on a d'abord adopté avec enthousiasme, ce sera vraiment une très-belle institution, et qui fera d'autant plus d'honneur à la France, qu'elle n'a point de modèle dans l'Europe. C'est ce que j'ai tâché de faire sentir dans la péroraison de mon discours d'ouverture, et je prends la liberté de la mettre ici sous les yeux de V. A. I.

« En vous invitant à ce Lycée, on a voulu y réunir tous les genres d'instruction et d'amusement. En est-il un plus noble, plus intéressant, que celui qu'on vous y propose ? C'est de vivre et de converser avec les grands hommes de tous les âges, depuis Homère jusqu'à Voltaire, et depuis Archimède jusqu'à Buffon. Ce ne sera donc pas en vain que notre nation se glorifiera d'avoir mieux connu que les autres les avantages de la sociabilité, et tous les plaisirs des ames honnêtes et des esprits cultivés. Il existera chez elle un lieu

d'assemblée où les amateurs se réuniront pour étudier les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, et dont heureusement ne sera point exclu ce sexe qui par sa seule présence avertit de donner à l'instruction des formes plus douces et plus attirantes, commande à tout ce qui a reçu quelque éducation, la décence et la réserve si nécessaires dans les assemblées littéraires, et par un tact sûr et une sensibilité prompte, répand sur toutes les impressions qu'il partage, plus de charme et plus d'effet. Ici paraîtront ces auteurs immortels que le temps a consacrés, non plus comme dans les écoles, hérissés de tout l'appareil du pédantisme, non plus comme sur nos théâtres, entourés d'illusions et de prestiges, mais avec la grandeur qui leur est propre, et la simple majesté de leur génie. Ici leurs noms ne seront prononcés qu'avec les témoignages d'une vénération que n'affaiblira point l'aveu de quelques fautes mêlées à tant de beautés. C'est auprès de vous que viendra se refugier leur gloire outragée, et que reposeront entiers, au milieu de vos hommages, leurs monuments que l'on voudrait mutiler. Nous sommes tous également leurs admirateurs et leurs disciples. Ce n'est point ma faible voix qui fera leur éloge; c'est votre admiration qui marquera leurs beautés, et je croirai avoir atteint le but le plus désirable pour moi, si mes pensées ne vous paraissent autre chose que vos propres souvenirs. Peut-être aussi pourrai-je me flatter de n'avoir pas été tout-à-

fait inutile, si le peu de moments que vous passerez ici vous porte à en consacrer quelques autres à l'étude de ces écrivains classiques, mal connus dans la première jeunesse, faits pour être sentis dans un âge plus mûr, mais trop souvent négligés dans les distractions d'une vie dissipée. L'on ne s'instruit bien que par ses propres réflexions : c'est l'habitude et le choix de la lecture qui entretient le goût du beau et l'amour du vrai; et pour finir par un précepte du grand homme qui a mis si souvent des vérités utiles dans des vers charmants : »

S'occuper, c'est savoir jouir;
L'oisiveté pèse et tourmente,
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

LETTRE CCXL.

L'ouvrage que le président *Dupaty* vient de publier, en deux volumes, sur son *Voyage d'Italie*, est un monument curieux de ce malheureux goût qui infecte aujourd'hui l'esprit et même le talent, dans un si grand nombre d'écrivains de toute espèce : il est ici plus choquant que partout ailleurs. Ce livre est intitulé, *Lettres sur l'Italie* (1). Ces prétendues *Lettres* n'ont rien, absolu-

(1) Ces lettres furent publiées en 1788.

ment rien, qui tienne le moins du monde de ce genre épistolaire qui promet de la facilité, de la grace et de l'enjouement, et doit ressembler à la conversation, et non pas à la composition. Rien n'empêche d'y mettre tout l'esprit, toute l'imagination que l'on voudra ou que l'on pourra; mais rien n'est si déplacé, si fatigant, que de faire d'une lettre un poëme, un cantique, une ode, un dithyrambe : rien n'est si ridicule que d'être sur le trépied en écrivant à ses amis, de prononcer des oracles en style ampoulé, et de les couper en petits paragraphes pour avertir encore mieux de l'effort qu'on a fait et de l'admiration qu'on prétend. Jamais cette manie si commune et si facile de faire de la prose poétique, n'a été poussée si loin et n'a été si mal-à-propos employée que dans l'ouvrage de M. Dupaty; et ce qu'il y a de pis, c'est que cette prose poétique est souvent du plus mauvais goût. La recherche d'expressions la plus bizarre, les tournures les plus entortillées, la bouffissure, l'obscurité, le galimatias néologique, font d'autant plus de peine, qu'au milieu de tout ce fatras on aperçoit des traits d'esprit, de sentiment, d'imagination, qui montrent l'homme de mérite à côté du mauvais écrivain. Ce qu'il y a de mieux, ce sont quelques descriptions de tableaux et de monuments, où il y a de la vivacité et de l'énergie, et quelques morceaux sur la législation. C'est ici sur-tout que l'auteur paraît être sur son terrain; ce sont les matières dont il

s'est le plus occupé, et sur lesquelles il pense le mieux, mais toujours avec un mélange de bon sens et de faux esprit; toujours des phrases qu'on n'entend pas, et des assertions pour le moins très-hasardées. Voici ce qu'il dit du gouvernement de Naples.

« Le gouvernement est tel dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

« L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape, et les barons, mais sur-tout entre les barons et le roi.

« Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi, n'est pas terminé encore.

« Mais cela ne tardera pas : c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les éléments primitifs de chaque société; suivant que, dans ses commencements, les forces y sont plus ou moins divisées; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

« Les barons peuvent encore faire emprisonner

leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

« Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

« C'est sur-tout en Sicile que les barons sont tyrans.

« Il n'y a pas un an qu'on y prêchait que les véritables souverains, c'étaient les barons : on priait pour les barons à la messe.

« Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

« Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déja fait.

« Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

« Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue? Non, car elle est despotique.

« Le roi, sans doute, peut déja presque tout opprimer et détruire; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.....

« Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait; c'est que le roi les paie; c'est qu'ils sont en petit nombre; c'est qu'ils

sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

« Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part elle ne se sent davantage.

« Mais en France la vénalité des charges ! me dit un avocat napolitain. — Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches; et malheur aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres. Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran !.....

« Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres; ils balaient toutes les antichambres; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugements : ils font pitié.

« Ils ne font pas corps entre eux; mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux. On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à-présent quatre-vingts ans; l'un d'eux quatre-vingt-quatorze.

« Leur âge nuit nécessairement à la célérité de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi; mais rien n'y nuit davantage que l'incerti-

tude d'une procédure, uniquement formée d'une jurisprudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

« Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

« Il y en a qui gagnent cinquante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

« Les écrits que j'ai vus sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence, car nulle vertu; et nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

« Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

« Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

« On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

« Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité mar-

quée. J'ai vu les autres, ainsi que les clients, leur prendre la main et la baiser.

« Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique, mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh! ne sait-on pas que notre roi est un polichinelle qui n'a pas de volonté!* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

« La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

« On vend l'impunité.

« On emprisonne beaucoup, par conséquent légèrement; mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice. On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

« Mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans; les trois quarts y périssent : le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

« Quels tyrans que les mauvaises lois! et sur-tout les mauvaises lois criminelles! »

Depuis quelques années la Sicile et le royaume de Naples ont été l'objet de la curiosité des voyageurs et sur-tout des Anglais. Nous avions déja

un *Voyage de Sicile*, par M. Brydone, traduit en français, et dont la lecture est très-agréable. Celui qui vient de paraître, traduit aussi de l'anglais, est d'un M. Swinburne; et ce qui donne un nouveau prix à cette traduction, c'est que l'écrivain français, homme très-instruit, a fait le même voyage, et que dans ses notes il joint ses observations à celles de l'auteur anglais, soit pour y ajouter, soit pour les rectifier (ce qui est rare), soit pour les commenter et les discuter. L'ouvrage d'ailleurs est par lui-même très-instructif; tous les objets y sont traités avec détail et avec soin; commerce, agriculture, antiquités, arts, gouvernement, etc. C'est en total un bon livre. Il est imprimé par Didot, et je l'ai mis au nombre de ceux dont V. A. I. m'a ordonné l'acquisition.

CHANSON A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN.

Quand on veut médire
Du tiers et du quart,
Sur nous la satire
Tombe tôt ou tard.
Vous chansonnez,
Vous chansonnez,
Belle insipide;
Vous en aurez, vous en aurez
A votre tour,
Et ce bel Ovide
Qui vous fait sa cour.
Ce pontife en vogue

Est-il déja mis
Sur le catalogue
De vos favoris?
En fait d'amour,
En fait d'amour,
Nul ne se presse;
Tant et si bien, tant et si bien
Il s'y prendra,
Qu'à la fin peut-être l'esprit vous viendra.

Non, ne me parlez point de ces temples antiques,
On y chante de mauvais vers;
Les vôtres sont charmants, les saints et leurs reliques
Ont toujours trompé l'univers.
Vous ne trompez jamais : c'est un fort bel exemple
Qui n'est pas commun dans les cours;
Le séjour d'un grand homme est pour moi le vrai temple,
La foule n'y court point, mais moi j'irai toujours.
J'irai dans Chanteloup, retraite révérée,
Par l'amitié, les arts, les vertus consacrée.
On pouvait l'appeler le temple de l'honneur,
Quand il reçut Choiseul, qu'on pleure et qu'on admire;
C'est le temple du goût quand Choiseul veut écrire;
C'est pour moi, quand j'y suis, le temple du bonheur.

Je joins ici d'autres couplets que M. le duc de Nivernois fit pour une dame fort jolie, qui se piquait d'être janséniste.

Que dans vos yeux Jansénius
Trouve de fortes armes!
Que la bulle *Unigenitus*

Tient peu contre vos charmes!
Que pour vous, Iris, de bon cœur
Je me fais janséniste;
Mais ayez pour moi la douceur
D'une ame moliniste.

Je soutiendrai vos doux appas
En docteur de Cythère,
Contre eux on ne me verra pas
Signer le formulaire;
Et si jamais votre courroux
Me condamne ou m'exile,
Je n'en appellerai qu'à vous,
Point au futur concile.

N'allez pas, comme avec Quesnel,
En casuiste légère,
Me faire un procès criminel,
Je crains votre colère.
Pour mes tendres réflexions,
Quelle heureuse fortune,
Si de cinq propositions,
Vous en acceptez une.

LETTRE CCXLI.

Le tableau qui paraît avoir réuni le plus de suffrages, et qui semble même hors de toute comparaison, c'est celui de *David*, qui représente la mort de *Socrate*; cet artiste était déja célèbre par son tableau des *Horaces*. Je croirais,

autant que je puis m'y connaître par sentiment, qu'il s'est encore surpassé cette année, et c'est l'avis de beaucoup d'amateurs. La première conception, la principale idée de son tableau est sublime. Socrate s'entretient avec ses amis de l'immortalité de l'ame, lorsque l'enfant chargé d'apporter la cigüe aux criminels, lui remet le breuvage fatal, en détournant les yeux et en pleurant. Le philosophe est représenté prenant de la main droite le vase sans le regarder, et dans l'attitude d'un homme qui, tout occupé d'une conversation importante, ne l'interrompt pas pour s'arrêter à une action indifférente. Sa main gauche, dont le doigt du milieu est élevé vers le ciel, montre l'objet de son discours, et la plus parfaite indifférence, l'oubli le plus entier exprimé dans le geste qu'il fait pour prendre le vase; il est impossible de n'en être pas frappé au premier coup-d'œil, ainsi que de l'expression de son visage et de cette main qui montre le ciel. La douleur et l'admiration sont différemment représentées dans les autres personnages du tableau. On admire sur-tout un vieillard qui semble craindre de regarder Socrate, puisqu'il est tourné de manière à ne pas le voir, et qui paraît plongé dans une méditation douloureuse. Les détails de l'exécution, pour ce qui regarde le matériel de l'art, sont très-soignés, au jugement des gens du métier, et toutes les voix se réunissent pour placer David à la tête de l'école

française d'aujourd'hui. Les seules critiques que que j'aie entendu faire de ce tableau portent sur le coloris. De tout temps ç'a été la partie faible des peintres français.

On estime beaucoup un tableau de la clémence d'Auguste, de *Vincent*. La tête de Cinna et celle d'Auguste sont bien caractérisées; mais la manière dont *Livie* témoigne son admiration, a paru forcée. Après ces deux tableaux, dont le second est bien inférieur à l'autre, il n'y a rien dans le genre de l'histoire qui s'élève au-dessus du médiocre. Mais ce qui est fort au-dessous, c'est un tableau de *Doyen*, Priam aux genoux d'Achille, qui prouve de plus en plus le mauvais goût de cet artiste qu'on avait voulu vanter, il y a trente ans, et qui dans le fait n'a jamais eu que quelques parties de détails et n'a jamais fait un bon ouvrage. Il n'a de chaleur que dans la tête, et ne connaît point la nature. Il faut absolument qu'un peintre ait de l'esprit, et Doyen n'en a point. Quel contre-sens absurde de jeter Priam à plate terre, de manière qu'on ne voit pas même son visage! Est-ce ainsi qu'*Homère*, le premier des peintres, nous le représente touchant de ses *mains tremblantes* les *mains cruelles* et *homicides du meurtrier de son fils?* C'est là ce qu'il fallait imiter. Mais dans une attitude telle que celle du Priam de Doyen, où est la noblesse, où est la vérité, où est l'expression qu'on attend?

La mort de *Coligny*, de *Suvée*, ne vaut pas

mieux; la figure de Coligny ne dit rien; ceux des assassins qui portent des flambeaux ont l'air de regarder ce qui se passe, et pas un n'est dans une attitude menaçante; rien ne montre le danger ni le courage du héros.

On sait qu'il y a toujours dix bons peintres de genre sur un d'histoire. Cette année est sûrement une des plus heureuses et des plus fertiles. Madame *Lebrun* s'est distinguée, entre autres, par des progrès signalés. Plusieurs portraits caractérisés ont paru d'une grande beauté; on a été frappé de ses draperies; ses touches sont animées et ses figures vivantes. Le portrait de madame *Raymond*, de la comédie italienne, semble respirer; mais ce qu'on préfère à ses autres productions, c'est celle où elle s'est peinte elle-même tenant sa fille entre ses bras. Le sourire de la tendresse maternelle n'a jamais eu plus de douceur, et son attitude de tête est pleine d'intérêt et de graces.

Madame *Guyard* n'a pas cette année soutenu la concurrence, comme elle avait fait dans le dernier salon, où elle s'était peinte avec deux jeunes élèves à ses côtés. Ce tableau charmant est certainement son chef-d'œuvre.

Spaendonck a soutenu sa réputation du plus grand peintre fleuriste que nous ayons, et un jeune homme, nommé *Valenciennes*, a montré un grand talent pour le paysage. Il y a des morceaux agréables de *Robert* et plusieurs de fort

médiocres. Il se néglige et travaille trop vîte. Un saint François d'Assise et un Pâris, de Giroust, donnent beaucoup d'espérance, les connaisseurs trouvent ces deux tableaux d'un bon *faire*. Mais ce qui tient du prodige, c'est *Vernet* qui à l'âge de soixante-treize ans n'est pas baissé, mais a paru même tout nouveau. On peut dire de cet homme, que la nature l'a mis dans son secret; mais heureusement on ne peut plus dire comme on disait il y a vingt ans : *qu'il n'y a de marine en France que celle de Vernet.*

La sculpture n'a pas été à beaucoup près au niveau de la peinture. Tout a été trouvé plus ou moins médiocre. Le gouvernement donne pourtant de nouveaux encouragements aux artistes. Le roi commande tous les deux ans quatre statues de nos plus grands hommes; mais le directeur des bâtiments, le comte d'*Angivillers*, ne choisit pas toujours bien. C'est sur-tout dans la dispensation des honneurs publics qu'il faut apporter un jugement sévère, sans quoi l'on déprécie les plus grandes récompenses, et l'on compromet le goût d'une nation.

La mort du marquis *de Paulmy* laisse une place vacante à l'académie; c'était un bon bibliographe, qui depuis trente ans passait sa vie au milieu de ses livres. Sa bibliothèque était la plus belle qu'il y eût à Paris après celle du roi. M. le comte d'Artois l'a achetée quatre cent mille francs. Sa place à l'académie paraît destinée à M. d'Agues-

seau de Fresne; c'est un homme de mérite que V. A. I. a pu connaître à Pétersbourg, d'où il est revenu il n'y a pas long-temps. Il s'est distingué dans sa place d'avocat-général, et d'ailleurs le nom de *d'Aguesseau*, comme celui de Lamoignon, semble appartenir aux lettres.

J'ai remis chez M. de Simolin les deux premiers volumes du dictionnaire de la police, suivant les ordres de V. A. I. J'aurai l'honneur de lui faire passer les volumes suivants, à mesure qu'ils paraîtront, en réservant toujours le dernier pour servir de modèle au relieur.

LETTRE CCXLII.

M. Séguier a obtenu enfin la permission de faire paraître son requisitoire (1); il est pour le moins aussi volumineux que les deux mémoires de M. Dupaty, et c'est beaucoup dire. Il semble que, parmi nous, l'éloquence du Palais soit brouillée à jamais avec la précision. Toutes les Verrines de Cicéron, qui forment sept discours, et où il s'agit d'examiner trois ans d'administration, ne sont pas à beaucoup près si longues que les mémoires du président de Bordeaux et le requisitoire de l'avocat-général de Paris. La harangue de Dé-

(1) Ce requisitoire fut publié avec l'arrêt en 1786.

mosthènes *pour la couronne*, qui est l'apologie de sa vie entière, et l'histoire d'Athènes, ne ferait pas la moitié de ces énormes plaidoiries, tant nos gens de robe sont sujets à prendre pour de l'éloquence, la malheureuse profusion des inutilités.

Le requisitoire n'est pourtant pas un ouvrage sans mérite. L'élocution en est facile et pure, et au milieu de cette prolixité, il y a peu de mauvais goût. On y distingue un morceau d'une bonne logique : c'est celui où il démontre à M. Dupaty qu'il y a des cas où le plaignant et le dénonciateur peuvent être des témoins nécessaires : ce principe est juste, et on a eu tort de le nier. Quant au fond du procès des trois hommes condamnés à la roue, on ne peut encore asseoir une opinion certaine. M. Séguier nie formellement tous les faits allégués par M. Dupaty. Il faudrait avoir les pièces sous les yeux pour savoir qui des deux a raison. Le conseil du roi en jugera.

LETTRE CCXLIII.

Les *imbroglio* du théâtre d'Italie et d'Espagne, qui servirent autrefois de modèle au nôtre, avant que Molière nous eût fait connaître la bonne comédie, commencent à revenir à la mode depuis le grand succès de *Figaro*. Tout le monde veut puiser aujourd'hui à cette source que le bon goût avait fermée pendant plus de cent ans, et ces

vieilleries paraissent toutes nouvelles à la multitude ignorante; ensorte qu'il en est des ouvrages dramatiques comme des modes, où l'on rajeunit ce qui était ancien, faute de pouvoir trouver du nouveau. Deux pièces de ce genre ont attiré la foule aux Italiens et aux Variétés; l'une s'appelle *les Méprises par ressemblance*, grossière et maladroite copie de la comédie si gaie des *Ménechmes;* l'autre a pour titre *Ruse contre ruse*: elle est tirée d'Augustin March, auteur espagnol. Cette dernière, sur-tout, a un succès prodigieux, en raison de l'excessive indulgence que l'on porte à ce qu'on nomme les petits spectacles. Car le public a pour chaque théâtre une mesure relative; il ne juge pas à celui des Italiens comme à celui des *Français*, ni aux *Variétés* comme aux *Italiens*. *les Méprises* sont d'un M. Patras, qui a fait quelques parodies. *Ruse contre ruse* est d'un acteur des Variétés dont je ne sais pas le nom; toutes ces brillantes nouveautés n'en font pas un à leurs auteurs.

Les Amours de Bayard ont repris faveur, graces aux efforts des comédiens qui servent de tout leur cœur leur ancien camarade Monvel, et qui aiment beaucoup à soutenir les ouvrages dont le succès leur appartient; graces aussi aux efforts des journalistes, grands prôneurs des petits talents, et par qui le public se laisse souvent mener tout en se moquant d'eux: Monvel en arrivant de Suède à Paris, n'a négligé aucun de ces petits moyens.

Il va nous donner une pièce de Boissi, *les deux Nièces*, comédie en cinq actes, qu'il a mise en trois; car il est bien juste qu'un si grand écrivain s'occupe à raccommoder les pièces des autres, ce qui est encore plus aisé que de recommencer les siennes.

Deux concurrents partagent les voix de l'académie. M. Vicq-d'Azir, secrétaire de la société royale de médecine, et qui a fait quelques éloges historiques, où il y a plus d'esprit et de connaissances que de talent; et M. de Rulhières, connu principalement par une excellente satire sur *les Disputes*, l'un des meilleurs morceaux de ce genre qu'on ait faits depuis Boileau. Il est vraisemblable que ce dernier l'emportera.

On a lu avec autant d'empressement que d'intérêt un ouvrage qui est un véritable service rendu à l'humanité. C'est le rapport des commissaires de l'académie des sciences, sur les inconvénients et les abus de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, sur la nécessité d'y substituer quatre hôpitaux aux quatre extrémités de la ville, et sur le meilleur plan de construction qu'on doit adopter. Ce travail, entrepris par ordre du roi, a été rédigé par M. Bailly, notre confrère. Il a le mérite bien rare de la convenance parfaite du style au sujet. L'auteur a senti que des savants, chargés d'examiner une matière si intéressante pour le bien public, devaient procéder par des calculs et des démonstrations irrésistibles, et tirer toute leur force de l'évidence.

Elle est portée au plus haut point : c'est un exposé de faits incontestables et de principes fondés sur la saine physique : il faut avouer que les détails font frémir, et que le résultat est effrayant. Il est prouvé que toutes les sources les plus meurtrières d'une contagion irremédiable, sont rassemblées dans cet hospice établi autrefois par la charité, et devenu le gouffre où va s'ensevelir incessamment la dernière classe du peuple de la capitale. Un calcul de proportion avec la mortalité des autres hôpitaux, démontre que celui de l'Hôtel-Dieu a coûté à l'état cent mille citoyens dans l'espace de soixante-quinze ans. L'inexcusable négligence et même les motifs d'intérêt particulier qui ont jusqu'ici protégé ces terribles abus, objet continuel de la réclamation des gens de lettres et des plaintes de tous les honnêtes gens, font voir qu'il n'est que trop commun dans les états très-peuplés, d'ignorer ce que vaut un homme, tandis qu'on le sait à merveille dans les pays qui le sont moins. Les riches ne savent pas le prix de l'argent; mais aussi les riches détruisent de grandes fortunes par le désordre, et les pauvres s'enrichissent par l'économie. Il y a lieu d'espérer que cet ouvrage, qui a produit une sensation très-vive, ne sera pas inutile, et que le gouvernement qui a voulu connaître le mal, veut enfin le réparer. On peut dire que ce rapport écrit par M. Bailly est éloquent, parce qu'il ne l'est pas plus ni autrement qu'il ne doit l'être. Quand les faits parlent

si haut, il faut bien se garder d'y ajouter rien. Mais combien de déclamateurs auraient voulu, dans un pareil sujet, ne nous occuper que d'eux-mêmes! Quel déluge de phrases qui auraient étouffé la vérité et l'intérêt! M. Bailly, en homme de goût et de talent, s'est seulement appliqué à ne blesser ni l'oreille, ni les sens, en traçant des objets si souvent dégoûtants par eux-mêmes, et à ménager la délicatesse du lecteur, sans diminuer l'effet de la chose. C'était là précisément la sorte d'élégance qu'il fallait chercher et qu'il a trouvée.

LETTRE CCXLIV.

L'académie française n'a point donné de prix d'éloquence cette année. Le sujet était l'*Éloge de Louis XII*. Nous n'avons reçu que huit discours. Un seul a mérité une mention honorable; il est du chevalier de Florian, qui vient de le faire imprimer. Il est écrit avec facilité et élégance; il y a même quelques traits de sensibilité; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait ni rempli, ni même conçu son sujet, et la forme qu'il a prise n'était rien moins qu'heureuse. Il a supposé une conversation entre Louis XII mourant, Bayard et le garde-des-sceaux Poncher, en présence de son successeur. Le roi, dans son lit de mort, fait une confession générale de toutes ses fautes en politique qui furent graves, et Bayard et Poncher

lui répondent en lui racontant à lui-même tout le bien qu'il a fait à la France. Jamais fable dramatique ne fut plus mal établie. Ce n'est pas au lit d'un roi prêt à expirer qu'une pareille conversation peut avoir lieu; et quoi de plus froid que de raconter à un homme ses propres actions? Il est résulté de là que Louis, forcé de s'accuser lui même, montre ses fautes sous un jour trop odieux, et que ceux qui lui parlent de ce qu'il sait mieux qu'eux, se refusent nécessairement tous les développements oratoires et philosophiques dont le sujet était susceptible. L'auteur a trouvé le jugement de l'académie trop sévère; mais je ne crois pas que le public soit de cet avis.

Le prix d'*encouragement* fondé par M. de Valbelle a été décerné à M. de Murville, qui vient de donner au Théâtre-Français une comédie en un acte, intitulée *Melcour et Verseuil*, avec quelque succès. Le fond en est très-faible et le nœud peu vraisemblable; mais il y a quelques détails agréables, et la pièce est de ce ton de persifflage que nos acteurs d'aujourd'hui saisissent à merveille. Le prix de l'ouvrage le plus utile a été remis à l'année prochaine, quoique une partie des académiciens fût d'avis de couronner l'ouvrage de M. de Lacretelle, *sur le préjugé des peines infamantes*. Il est à présumer que l'année prochaine il obtiendra ce qu'on lui a refusé; car on fait peu d'ouvrages utiles, et parmi ceux qui pourraient l'être, peu sont assez bien faits pour mériter un prix.

Le prix de *vertu* a été adjugé à un huissier-priseur nommé Poultier, qui a refusé une succession de deux cent mille livres qu'on voulait lui laisser au préjudice des héritiers naturels. Il a reçu la médaille, et s'est acquis une nouvelle gloire en donnant la valeur du prix de douze cents livres à un pauvre portier qui avait fait le même sacrifice que lui, et avec plus de mérite, puisqu'il était plus pauvre. Ce bonhomme a refusé un legs de sept cents livres, somme assez considérable pour lui, et ne s'est point donné de repos qu'il n'ait trouvé l'héritier naturel du testateur. L'académie n'a pu le couronner, parce que, suivant les termes du fondateur de ce prix, l'action doit s'être passée dans l'année. M. Poultier a fait très-noblement ce que nous aurions fait (si nous l'avions pu) très-justement.

Rien n'a plus attiré l'attention, dans notre séance de la Saint-Louis, et plus excité d'intérêt que l'annonce d'un prix extraordinaire de mille écus, fondé par une personne du plus haut rang qui ne veut pas être nommée, (on croit que c'est M. le comte d'Artois, ou M. le prince de Condé) pour le meilleur ouvrage en vers sur la mort de ce généreux prince de Brunswick, qui a péri dans l'Oder, en voulant sauver deux malheureux entraînés par les eaux. Voilà certes un beau sujet et un beau prix.

M. de Saint-Lambert, chancelier, faisant les fonctions de directeur, a lu une espèce de plan

pour l'*Éloge de Louis XII*, plan si bien fait, qu'il n'est pas vraisemblable que parmi ceux qui disputent nos prix, il y eût quelqu'un en état de le remplir. M. Gaillard a lu des *Réflexions sur la Pucelle d'Orléans*, considérées comme sujet de poëme épique. Il croit ce sujet le plus beau qu'on puisse traiter; j'en doute fort.

Marmontel a lu un des morceaux qu'il destine à la partie littéraire de la nouvelle *Encyclopédie*; celui-ci roulait sur les études relatives à l'éloquence. Il a paru fort sainement pensé, et a fini par un mouvement fort beau sur les différents objets qui peuvent encore mettre en action le talent de l'orateur, dans les gouvernements absolus où l'éloquence n'influe en rien sur l'administration. La séance a été terminée par la lecture de l'*Éloge de Marivaux*, par feu M. d'Alembert. Cet éloge a paru beaucoup trop long, l'analyse y est trop fréquente et trop détaillée, et le ton de plaisanterie trop recherché.

Ce qui valait mieux que tout cela, c'est un discours que nous avions entendu le matin dans la chapelle du Louvre. Pour obvier à la satiété que doit produire le panégyrique de saint Louis, prêché depuis plus de cent ans, l'académie a statué qu'il serait permis à l'orateur qu'elle nomme tous les ans pour ce panégyrique, de traiter le sujet qu'il voudrait, en disant un mot du saint roi. L'abbé de la Boissière a parlé sur la charité, mais en homme véritablement éloquent, formé sur les

bons modèles, et sur-tout exempt de tous les vices et de tous les travers dont le style est depuis long-temps infecté parmi nous. La seconde partie était, à la vérité, fort inférieure à la première; mais celle-ci était vraiment une belle chose. Il a tiré les larmes de tous les yeux, et si cet homme-là n'augmente pas le nombre de nos bons orateurs, il me trompera bien.

LETTRE CCXLV.

1787.

L'assemblée des notables a fait éclore jusqu'ici quantité de calembours et d'épigrammes, une jolie chanson de M. le vicomte de Ségur, et beaucoup de mauvais vers. Lebrun, que la protection de M. de Vaudreuil a fait mettre tout récemment sur la liste des pensionnaires de la cour, a cru devoir se signaler, et sur ce que l'on connaît de lui, l'on s'attendait à son amphigouri ordinaire, dans lequel il se trouve par-ci par-là quelques vers heureux. Point du tout. Il a voulu apparemment devenir sage, et n'a été que plat. Mais afin qu'il y eût quelque chose de plus plat encore, un de ses amis, M. Chénier, que Palissot nous annonce comme l'espérance du théâtre, et qui n'a encore fait que deux pièces sifflées, s'est mis aussi à chanter les notables, et nous a régalés de vers plus *notablement* mauvais que ceux de

Lebrun. Ce Lebrun fait depuis trente ans un poëme sur *la Nature*, dont on parle depuis quelques mois dans les sociétés où il le lit. C'est de lui que Palissot disait qu'*il avait sa réputation dans sa poche*. Sur quoi l'abbé Delille observait assez gaiement, qu'*il n'en était pas des réputations comme des olives, que les pochetées n'étaient pas les meilleures*.

Le Mierre, pour se consoler de la chûte de Céramis (1), a voulu recrépir un Térée qui était tombé, il y a vingt-cinq ans, à la première représentation, et qui cette fois n'a guère été plus heureux (2). La pièce a été huée outrageusement depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais, comme les résurrections sont aujourd'hui fort à la mode, temoin, en dernier lieu, *les Amours de Bayard*, le Mierre ne s'est pas rebuté et a fait redonner la pièce, après avoir retranché deux ou trois cents vers qui avaient excité le plus de murmures. Ses bons amis du Journal de Paris n'ont pas manqué d'imprimer dans leur feuille, que *Térée* avait repris faveur; mais, comme il n'y avait pas une ame à la quatrième représentation, il a fallu y renoncer, et la tapisserie de *Térée* n'a pas été aussi heureuse que le bûcher de *la Veuve du Malabar*. Je me souviens que dans la nou-

(1) En 1785.

(2) En 1787.

veauté cette tapisserie que Philomèle envoie à Progné sa sœur, et sur laquelle elle a représenté à l'aiguille les attentats de Térée, produisait quelque effet entre les mains de Mademoiselle Clairon qui la développait sur la scène; mais il n'y a point aujourd'hui d'actrice en état de faire valoir un pareil moyen, et l'auteur avait pris le parti de faire attacher la tapisserie à un coin du théâtre; ce qui ressemblait parfaitement aux tableaux des chantres du Pont-Neuf. Le parterre, en voyant ce beau spectacle, a demandé *le violon* qui en est l'accompagnement ordinaire. A la fin de la pièce paraissait Philomèle qui faisait entendre par signe qu'on lui avait arraché la langue; *c'est ce qui fait que votre sœur est muette.* On a beaucoup ri; mais il n'est point du tout étonnant qu'aujourd'hui l'on prenne pour de la tragédie ces atrocités dégoûtantes. On demandait à le Mierre si sa pièce était bien tragique. *Tragique!* dit-il: *c'est la rue des Boucheries;* et il disait vrai; mais après tout, cela n'était pas pis que le cœur de *Gabrielle de Vergy* qui a fait fortune. Il n'y a qu'heur et malheur, *et habent sua fata libelli.*

LETTRE CCXLVI.

Œdipe à Colonne, opéra de M. Guillard, tiré de la tragédie de Sophocle que M. Ducis avait déja imitée dans son *Œdipe chez Admète*, a réussi

beaucoup, graces à la musique de Sacchini, jugée d'autant plus favorablement qu'il était mort. Mais je n'en suis pas moins persuadé que ces sortes de sujets qui appartiennent essentiellement à la tragédie, ne sont point faits pour l'Opéra. Ces grands caractères, ces sentiments profonds qui exigent un développement long et gradué, sont peu favorables à la musique, qui demande sur-tout une marche rapide et variée; car la variété est essentielle à l'opéra, comme l'unité à la tragédie; et cette différence de principes est une preuve que ces deux genres ne peuvent pas se confondre. Il peut y avoir des exceptions, comme dans tout, mais elles sont rares, et je ne crois pas qu'*OEdipe* soit du nombre. Les malheurs, les plaintes, les ressentiments d'OEdipe sont d'une monotonie fatigante que l'on sentira nécessairement, quand la mode de vouloir des tragédies à l'Opéra sera passée comme tant d'autres. *OEdipe à Colonne*, considéré comme ouvrage de poésie, est aussi mal écrit que mal conçu; ce sont des vers d'écolier; mais la musique les fait passer au théâtre, et la sottise et l'esprit de parti les louent dans les journaux.

Au reste, le roi vient de rendre un édit très-conforme au vœu de tous les gens de goût, et qui défend de prendre désormais les pièces du Théâtre-Français pour faire des opéras. Sans cette défense, tous les chefs-d'œuvre de nos maîtres auraient été impitoyablement défigurés, et pas un n'aurait échappé.

Le Comte d'Albert, opéra-comique de Sédaine, a eu le plus grand succès au Théâtre-Italien. C'est une espèce de proverbe en pantomime; il n'y a aucune espèce d'intrigue; ce sont des tableaux arrangés pour la scène et pour le musicien; mais l'ensemble produit de l'effet. Il ne faut pas parler du style; il est même évident que l'auteur dispose ses pièces de manière à pouvoir s'en passer. Ce sont des canevas que l'on pourrait remplir sans paroles. Tout y est en action et en spectacle. C'est un genre particulier qui se rapproche en quelque sorte des drames de Shakespeare, et ce genre me paraît assez bien placé au Théâtre-Italien, qui n'est point un théâtre régulier, et avec la musique qui prend tous les tons et qui aime à en changer. On aurait tort de juger ces sortes de pièces par les règles de l'art; mais aussi elles ont, plus que d'autres, besoin d'acteurs qui aient le talent de la pantomime. Une exécution médiocre ne serait pas supportable. Heureusement pour Sédaine, madame *Dugazon* est un prodige dans ce genre. Il faut l'avoir vue pour concevoir qu'on puisse se métamorphoser à ce point, et qu'une femme qui paraît être naturellement *Babet* ou *Colette* quand elle les joue, le lendemain paraisse être tout aussi naturellement *Nina* ou *la comtesse d'Albert*, et soit au même degré de perfection dans la naïveté villageoise et dans la noblesse et l'énergie des sentiments et des situations les plus pathétiques. On dit que Garrick, en Angleterre, a eu le même

talent; mais en France nous ne l'avions pas encore vu.

LETTRE CCXLVII.

Servez d'antiques mets sous des noms empruntés
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.

(VOLTAIRE.)

Telle est la devise de nos infatigables manœuvres de librairie. Toutes les productions qui sortent de nos presses ne sont presque que des bibliothèques retournées. L'un de ces grands compilateurs, feu l'abbé de la Porte, qui avait fait une espèce de fortune sans aucune dépense d'esprit, disait fort bien : *Il n'est pas nécessaire de faire des livres; il suffit d'en imprimer;* et depuis lui, la méthode s'est bien perfectionnée. On ne fait que nous redonner sous de nouveaux titres ce que les gens instruits ont vu par-tout, et toujours avec des avertissements pompeux et des préfaces fastueuses qui nous promettent des merveilles. Tel est un recueil d'anecdotes en trois volumes *in*-8°, qui a pour titre : *Galerie de l'ancienne Cour, ou Mémoires-anecdotes, pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV.* On ne manque pas de dire beaucoup de mal, dans la préface, de toutes les histoires anciennes et modernes, et de se plaindre que dans aucune on n'a songé à peindre l'homme. Selon l'auteur de

la préface, on ne trouve cette peinture que dans des anecdotes, et il promet de classer les siennes de manière qu'il en résultera un portrait vivant, et qu'on met en abrégé l'esprit, le caractère et la politique des hommes célèbres des deux derniers règnes. Après ce beau préambule, que trouve-t-on? Des anecdotes littéralement copiées dans tous les livres les plus connus, rassemblées sans choix, sans liaisons, sans goût, sans discernement; un morceau de Voltaire à côté d'un lambeau de quelque plat écrivain, ce qui forme la plus étrange bigarrure. La seule chose qui donne quelque prix à ce recueil, c'est un certain nombre de faits tirés des Mémoires manuscrits de Saint-Simon, ouvrage curieux, mais quelquefois suspect de partialité. C'est sur-tout pour ce qui regarde notre temps, que l'auteur a puisé dans les sources les plus méprisées, entre autres dans les *Mémoires secrets*, publiés sous le nom de Bachaumont. Ce n'est pas l'aimable compagnon de Chapelle; c'était un vieux président imbécille qui passait sa vie chez une madame Doublet, laquelle dame tenait un bureau de nouvelles. Quiconque arrivait était obligé d'écrire les siennes sur un grand livre qui était toujours sur la table. On peut juger ce que valaient ces nouvelles dans une ville comme Paris, celle de l'Europe où l'on débite le plus de mensonges, et où le plus souvent l'histoire du jour se trouve fausse le lendemain. Après le nom de ce Bachau-

mont, je ne sais qui a imprimé clandestinement cet amas d'absurdités ramassées dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et les hommes les plus célèbres en tout genre sont outragés et calomniés avec l'impudence et la grossièreté des beaux-esprits d'antichambre. La bonne compagnie de la capitale n'est pas la dupe de toutes ces sottises; mais malheureusement les provinciaux et les étrangers, moins à portée de savoir la vérité, s'imaginent trouver dans ces rapsodies, ce qu'il y a de plus curieux en politique et en littérature; c'est un des plus funestes abus qu'on ait faits de l'art si utile de l'imprimerie.

Pour en revenir à notre nouveau compilateur, que penser d'un homme qui transcrit bonnement une anecdote telle que celle-ci?

« Un seigneur de la cour de Turin se rendit à Ferney pour y voir Voltaire, et passa même quelques jours avec lui. Avant de quitter l'auteur de *la Henriade*, il le pria de lui indiquer à Paris quelqu'un avec qui il pût prendre une idée de tous les écrits qui paraissent en France. Voltaire, après avoir rêvé un moment, lui dit: « Adressez-« vous à ce coquin de F...; il n'y a que lui qui « puisse faire ce que vous demandez. » Ce seigneur témoigna beaucoup d'étonnement : « Ma « foi oui, répliqua Voltaire, c'est le seul homme « qui ait du goût; je suis obligé d'en convenir, « quoique je ne l'aime pas, et que j'aie de bon-« nes raisons pour le détester. »

Il est bon de savoir où le compilateur a pris cette belle anecdote : c'est dans les feuilles de Fréron, qui s'est bien gardé, comme de raison, de nommer le prétendu seigneur, et qui certes n'y aurait pas manqué, si le fait avait pu être vrai. C'est donc sur l'autorité de Fréron qu'il faut croire que Voltaire regardait Fréron comme le *seul homme de France qui eût du goût?* il est vrai que pour s'attirer plus de créance, il se donne le nom de *coquin;* cela ne lui coûte rien pour rendre son histoire plus vraisemblable. En effet, on croira sans peine que Voltaire a pu parler ainsi de Fréron; mais à qui persuadera-t-on qu'il ait pu rendre un pareil témoignage à un satirique si décrié, dont la partialité grossière était avouée, même par ses partisans; qui tenait boutique ouverte de louanges et d'injures; qui a constamment dénigré tous les talents supérieurs, et exalté ce qu'il y avait de plus mauvais : qui ne voit clairement que jamais Voltaire n'a pu ni penser ni dire une pareille sottise? Il fallait toute l'effronterie de Fréron pour imprimer une pareille fable; mais qui peut être assez bête pour y ajouter foi, si ce n'est l'auteur des *Anecdotes?*

« Tout le monde sait, dit-il ailleurs, que Vol-
« taire n'avait pas vingt ans, lorsqu'il produisit
« son *OEdipe* au théâtre. »

Tout le monde sait qu'il en avait vingt-quatre, car *OEdipe* est de 1718, et l'auteur était né en 1694.

Il prétend que le succès d'*Œdipe* engagea le régent à faire sortir Voltaire de la Bastille. C'est encore une fausseté; il en était sorti en 1717, et il assista à la première représentation de sa pièce.

Le compilateur raconte que Voltaire maltraita un jour, à l'académie, le vieux Danchet qui était d'un avis contraire au sien, et que Fontenelle lui dit : *M. Voltaire, vous justifiez bien la répugnance que nous avons toujours eue de vous admettre parmi nous.* Quand on rapporte des faits si peu probables, il faut citer les autorités. Il serait possible que Fontenelle eût parlé ainsi à un tiers; il ne l'est guère qu'un homme si poli ait adressé en face une parole si dure et si injurieuse à un homme tel que Voltaire, ni qu'il ait dit, *M. Voltaire.* Fontenelle n'était pas capable d'un pareil oubli des convenances les plus ordinaires. De plus, tous ceux qui ont vécu avec l'auteur de la *Henriade*, savent qu'il était fort poli et fort modéré dans la discussion.

Autre conte du compilateur.

« Pour célébrer les victoires de Louis XV, Voltaire imagina un ballet héroïque, ayant pour titre, *le Temple de la Gloire.* S. M. y était désignée sous le nom de *Trajan.* Ce spectacle fut d'abord exécuté par des seigneurs et des dames de la cour, entre lesquels brillait sur-tout la favorite. On avait banni ce jour-là toute étiquette, et Voltaire se trouva placé dans la loge du roi,

derrière S. M. Sur la fin de la pièce, il ne put tenir à son ravissement, et saisissant le monarque entre ses bras il s'écria avec transport : *Hé bien, Trajan, vous reconnaissez-vous là?* Des gardes à l'instant viennent punir ce manque de respect et enlèvent Voltaire; mais, au fond, le mouvement était flatteur pour le roi, et il fit grace au téméraire enthousiaste..»

Ce conte absurde est d'un homme qui n'a jamais rien vu. Personne n'ignore que l'*étiquette* n'est jamais plus sévèrement gardée que dans les spectacles de la cour, et cela est tout simple. Il était impossible que Voltaire fût dans la loge du roi, derrière lui. Il ne l'est pas moins qu'il ait pu le prendre dans ses bras, ni donner lieu aux gardes d'arrêter une saillie si folle. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que l'auteur du *Temple de la Gloire*, se trouvant, après le spectacle, à quelque distance du roi, qu'il avait voulu représenter sous le nom de *Trajan*, dit à M. de Richelieu, de manière que le roi put l'entendre : *Trajan est-il content?* Voilà comme le fait s'est passé. Il y a loin de là à l'histoire extravagante rapportée dans les *Anecdotes*.

Il confond maladroitement *Nanine* et *Sémiramis*, à propos d'une question que Voltaire fit à Piron. « *Nanine*, dit-il, eut le plus grand succès. L'auteur, en sortant, demanda malicieusement à Piron ce qu'il en pensait. » Celui-ci répondit gaiement : « Je pense que vous vou-

« driez bien que ce fût Piron qui l'eût faite. » D'abord il n'est pas vrai que *Nanine eut le plus grand succès*. Elle en eut un fort médiocre; ce n'est qu'avec le temps que l'on sentit le charme de cet ouvrage. De plus, comment le compilateur n'a-t-il pas senti que, dans le cas où il se serait agi d'une pièce qui aurait beaucoup réussi, la réponse de Piron n'aurait pas eu le sens commun? C'est à propos de *Sémiramis* que le mot a été dit, et qu'il paraît être placé, non pas par rapport au mérite de la pièce, qu'assurément Piron aurait été fort heureux de pouvoir faire, mais parce qu'elle avait été assez mal reçue, et que tout le monde en disait du mal. C'est en pareil cas que Piron pouvait dire : *vous voudriez bien que je l'eusse faite;* et l'auteur de *Sémiramis* répondit fort à propos : *Je vous aime assez pour cela*, et non pas *je vous estime assez*, comme le dit le compilateur qui se trompe en tout.

Voilà bien des méprises sur le seul article de Voltaire. On ne finirait pas si l'on voulait relever toutes celles qui se rencontrent dans ce recueil, sur-tout par rapport aux gens de lettres, sur lesquels la malignité et la crédulité s'élevèrent toujours en raison de leur renommée.

LETTRE CCXLVIII.

Il y a long-temps que l'on connaissait de réputation les *Mémoires manuscrits* de Saint-Simon : l'original appartient au roi ; il est composé de douze gros volumes in-4°, d'une écriture très-fine et souvent par abréviation, ce qui en rend la lecture très-pénible. L'abbé de Voisenon fut chargé, par le ministère, d'en rédiger un abrégé qui contiendrait ce que ces Mémoires pouvaient renfermer de plus important. Ce Précis de l'abbé de Voisenon était de trois volumes in-4° : les copies s'en multiplièrent, et enfin, quelqu'un de ces fureteurs de manuscrits, qui savent tout au plus les lire, mais qui font métier de les vendre, a imaginé d'abréger encore l'Abrégé de l'abbé de Voisenon, et l'a donné à un libraire qui en a imprimé trois volumes in-8° ; c'est bien la plus informe compilation qu'on ait jamais répandue dans le public pour faire des dupes, et il y en a eu en foule sur le titre seul. Il faut que le misérable manœuvre qui a barbouillé ce croquis, n'entendît pas même ce qu'il transcrivait. La plupart des phrases sont enchevêtrées pêle-mêle, sans distinction ni séparation de sens, et souvent même le sens est contredit par la ponctuation, sans compter les fautes d'orthographe qui font encore une foule d'autres contre-sens. La méthode de

l'ouvrage n'est pas moins fautive; ce sont des morceaux isolés, pris çà-et-là, qui, le plus souvent même, ne sont pas terminés. La négligence a été poussée au point qu'on renvoie à des articles qui ne se trouvent point dans l'ouvrage; et c'est pourtant cet abominable salmigondis que tout Paris s'est empressé d'acheter, et j'avoue à ma honte que j'y ai été attrappé comme tous les badauds, mes compatriotes. Ce qui me console un peu, c'est que le fond d'intérêt qui règne dans ces Mémoires, et qu'on aperçoit malgré toutes les sottises du compilateur, engagera sans doute quelqu'un de ceux qui possèdent l'Abrégé de l'abbé de Voisenon, à le publier tel qu'il est, et alors nous aurons un livre véritablement curieux.

Le long séjour du duc de Saint-Simon à la cour, et ses liaisons étroites avec le régent, l'ont mis à portée d'être bien instruit de mille particularités intéressantes sur le caractère et la conduite des personnages principaux, et sur les ressorts secrets des évènements; c'était un homme d'esprit et d'honneur, mais frondeur et chagrin, et qui n'était pas exempt de partialité. Il faut le lire avec précaution comme tous les faiseurs de Mémoires, et le comparer avec les autres Mémoires du temps; c'est le seul moyen de démêler la vérité dans les faits où il n'est pas d'accord avec ses contemporains. Quant au style, c'est celui d'un homme du monde qui écrit au courant de la plume, avec plus de facilité pour exprimer tout

ce qu'il veut dire, que de goût et de talent pour choisir son expression; elle est quelquefois heureuse, souvent incorrecte, négligée, embarrassée dans les constructions; on y remarque des tournures et des locutions que l'auteur affectionne, et qui sont de ces modes passagères du langage, qui varient selon les temps et selon le ton du jour.

LETTRE CCXLIX.

Les nouveautés tombent les unes sur les autres, aux Français comme aux Italiens. Celle qui a fait la chûte la plus lourde, c'est une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *les Rivaux*, de M. Imbert. Il a fallu baisser la toile au commencement du troisième acte. Il est bon de savoir que ce M. Imbert est chargé de l'article des spectacles dans le *Journal de Paris*, et rédacteur de la partie littéraire du *Mercure*. Mais, comme la plupart du temps ces associés journalistes ne se pressent pas de se nommer au public, à qui leur nom n'inspirerait pas beaucoup de confiance, il n'y a guères que les gens de lettres qui soient dans le secret, et qui savent, quand les journalistes disent *nous*, que nous signifie *tel* ou *tel*; et c'est à la faveur de cette obscurité que les juges à la feuille et à la semaine, prononcent leurs petits jugements, sans que le public se doute de leurs petits intérêts. Cette fois-ci, pourtant, le secret a été éventé à force de

ridicule. M. Imbert n'a pas manqué de tancer vertement le public, dans le *Journal de Paris*, pour n'avoir pas voulu écouter sa pièce, et jamais l'amour-propre offensé n'a fait un acte de révolte plus absurde. La pièce avait été donnée anonyme, et l'auteur lui-même n'a pas osé dire qu'il y eût la moindre apparence de cabale. Il est donc clair que si les spectateurs n'ont pas voulu entendre plus de deux actes, c'est que leur patience était à bout, et il serait plaisant qu'ils n'eussent pas le droit d'abréger leur ennui. Beaucoup de pièces sont tombées de cette manière, et il n'y a pas un seul exemple qu'un ouvrage interrompu au milieu de la représentation ait été mal jugé. Ce qui le prouve, c'est que les plus violentes cabales, qui n'ont jamais eu lieu que contre des ouvrages de mérite, n'ont pu faire autre chose que d'en troubler ou d'en retarder le succès, et n'ont point empêché qu'on ne les entendît; et pour ce qui est des pièces ou médiocres, ou même mauvaises, pour peu qu'à travers tous les défauts possibles, elles soutiennent assez la curiosité, pour que le spectateur veuille voir ce qui arrivera, elles vont toujours jusqu'à la fin. Il est donc évident que lorsqu'elles n'y vont pas, c'est qu'il n'y a rien qui puisse en racheter les fautes, et en faire supporter la représentation; car il n'est pas possible de supposer que les hommes rassemblés s'accordent à ne pas vouloir écouter ce qui pourrait leur faire quelque plaisir. D'après ces notions incontestables,

que penser d'un auteur qui prétend n'avoir pas été jugé, parce que le public n'a pas jugé possible de l'entendre jusqu'au bout! C'est le plus misérable sophisme de l'amour-propre. Mais M. Imbert ne s'en est pas tenu là. Dans son article du *Journal*, il a réprimandé gravement le public sur cette *manière de juger* qu'il trouve *décourageante*, comme s'il était fort nécessaire d'encourager la malheureuse facilité des mauvais écrivains. On a été très-surpris que le *Journal de Paris* prît si hautement la défense d'une pièce que tout le monde avait jugée détestable; on a demandé qui était celui qui s'érigeait ainsi en censeur du public, et l'on a su que c'était M. Imbert qui trouvait fort mauvais qu'on eût sifflé M. Imbert, et cela a paru tout simple; mais en même temps son article lui a donné un bien plus grand ridicule que sa pièce.

Dans le même temps, *le Prisonnier anglais*, pitoyable drame de M. Desfontaines, n'était pas mieux traité aux Italiens, malgré la musique de Grétry. Mais pour cette fois, une mauvaise pièce a produit une réforme utile. Comme celle-ci n'avait pas été achevée, l'on en a demandé une autre à la place, et le public ne pouvant pas s'accorder avec les comédiens, le tumulte a été si grand, le parterre s'est porté ce jour-là et le lendemain à de si grandes indécences, qu'on a pris le parti de l'asseoir comme à la Comédie-Française. Il est étrange qu'il ait fallu des excès si multipliés

pour détruire un abus qui n'existe qu'ici, et qui est un reste de barbarie, celui d'assembler cinq cents personnes debout pendant trois heures, pour jouir d'un spectacle et juger une pièce; mais enfin, il vaut mieux tard que jamais, et les banquettes seront établies à Pâques à la Comédie-Italienne. Il ne restera plus que le parterre de l'Opéra, à la vérité mieux composé que celui des Italiens, mais qu'il faudra bien aussi asseoir quelque jour.

Quelque temps auparavant on avait joué à ce même Théâtre-Italien, un drame de ce fou de Mercier, intitulé *Natalie*, imprimé il y a quinze ans. Mais, malgré l'excessive indulgence qu'on porte à ce spectacle, et qui a fait supporter d'autres drames du même auteur, que les Français n'ont pas voulu jouer, *Natalie* a été huée, et aussitôt Mercier a adressé, dans *le Journal de Paris*, une lettre à cette *Natalie*, qui commence par ces mots : *Natalie, vous êtes mon enfant.* Il rappelle *son enfant* auprès de lui pour le perfectionner, ce qui fera sans doute une fort belle éducation. La lettre, d'ailleurs, est du style ordinaire de Mercier : c'est tout dire.

Au milieu de toutes ces pauvretés, que par malheur on appelle de la littérature, un ouvrage d'un mérite réel, est une bonne fortune assez rare. Vous en aurez pourtant un de cette espèce, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est au Théâtre-Italien. M. Andrieux y a donné *les Étourdis*,

comédie en trois actes et en vers, qui a beaucoup de succès, et qui est faite pour en avoir toujours. Le fond de l'intrigue est assez peu de chose; c'est un jeune homme qui se fait passer pour mort, afin de faire payer ses dettes par son oncle. Ce n'est pas du comique de caractère; mais c'est du comique de détail, qui est de fort bon goût. L'auteur a tiré de ce fond si mince une foule de scènes dont l'intention et l'effet sont comiques. Un dialogue facile et vrai, d'une gaieté soutenue, sans jargon, sans quolibet, sans faux esprit; un style ingénieux et naturel, plein de jolis vers et de saillies fort plaisantes; un développement aisé et clair dans la marche de la pièce; des personnages qui ont tous la physionomie et le langage qui leur sont propres; assez d'intérêt pour un ouvrage de ce genre, et fondé principalement sur le rôle d'une jeune personne qui a la sensibilité douce et naïve de son âge : voilà ce qui doit distinguer cette comédie de la foule de ces bagatelles éphémères. C'est sans contredit la plus jolie que nous ayons vue depuis *les Fausses Infidélités*, et la seule qui soit écrite de manière à être lue avec plaisir.

La mode des satires et des libelles se soutient toujours, parce que tout le monde veut avoir de l'esprit, et que c'est la façon la plus aisée de s'en passer, en le remplaçant par la méchanceté. M. de Champcenetz, qui a déja été enfermé deux ou trois fois pour sa mauvaise conduite et ses pamphlets satiriques, n'a pas été dégoûté de ce noble

métier par les punitions qu'il lui a attirées. Il a répandu un petit écrit qui contient une parodie du songe d'*Athalie*, avec des notes. Cette parodie insipide et grossière est en partie contre madame de Sillery (Genlis), et en partie contre M. de Buffon. Les honnêtes gens ont été indignés de voir outrager un vieillard octogénaire, un homme qui fait honneur à la nation, et qui, dans ce moment, lutte contre la mort; c'est le comble de l'infamie et de l'atrocité. On y a joint une épigramme platement insolente, contre madame de Staël, fille de M. Necker, et femme de l'ambassadeur de Suède. Madame de Sillery a eu des torts, sans doute, mais ce n'est pas une raison pour l'insulter grossièrement. Toutes ces ordures sont balayées, au bout de quelques jours, comme la boue des rues; mais elles sont continuellement remplacées par d'autres. Il est vrai qu'on a fait justice de l'auteur de cette parodie, et une justice qui lui sera peut-être plus sensible que les punitions qu'il a éprouvées; car ces misérables faiseurs de libelles ont autant d'amour-propre que de malignité. Celui du sieur Champcenetz est un peu humilié par cette excellente épigramme, que l'on attribue à M. de Rulhières, accoutumé à en faire de bonnes, mais qui n'en convient jamais :

Être haï, mais sans se faire craindre,
Être puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris;

En recherchant la haine, il trouve le mépris.
En jeux de mots grossiers parodier Racine,
Faire un pamphlet fort plat d'une scène divine,
Débiter pour dix sous un insipide écrit,
C'est décrier la médisance,
C'est exercer sans art un métier sans profit.
Il a bien assez d'impudence,
Mais il n'a pas assez d'esprit.
Il prend, pour mieux s'en faire accroire,
Des lettres de cachet pour des titres de gloire;
Il croit qu'être honni, c'est être renommé;
Mais si l'on ne sait plaire, on a tort de médire;
C'est peut-être méchant, il faut savoir écrire,
Et c'est pour de bons vers qu'il faut être enfermé.

LETTRE CCL.

Jamais l'académie n'a été moins heureuse que cette année dans le concours de poésie et d'éloquence. Nous avions quatre prix à donner; nous n'avons pu en donner un seul : un prix de fondation particulière pour le meilleur catéchisme de morale, déja remis deux fois, et qu'enfin le fondateur a retiré, voyant qu'il était remis pour la troisième : un prix extraordinaire de mille écus, fondé par M. le comte d'Artois, pour la meilleure ode ou le meilleur poëme en l'honneur du prince de Brunswick, dont le dévouement héroïque a retenti dans le monde entier, et a fait tant d'honneur à l'humanité; jamais plus beau sujet ne fut

proposé à la poésie : un prix ordinaire d'éloquence, dont le sujet était l'*Eloge de Louis XII, père du peuple*, déja remis l'année dernière, et remis encore cette fois-ci, et renvoyé à deux ans; enfin le prix de poésie cette année : voilà bien des palmes à cueillir, et les concurrents ne nous ont pas manqué. Nous avons eu cent dix pièces de vers, et pas une qui ne fût au-dessous du médiocre. Une trentaine d'ouvrages de prose encore plus mauvais que les vers. Voilà jusqu'où est venue la corruption générale du goût et la décadence des talents, depuis qu'on ne lit plus que de détestables journaux et qu'on s'instruit dans les cafés; depuis que la populace littéraire parle sans cesse au public, parle toute seule, et donne le ton à la jeunesse, trop disposée à prendre de mauvais principes qui flattent l'amour-propre, l'ignorance et la paresse. Les leçons du lycée qui ont toujours le plus grand succès, pourraient combattre la contagion; mais ce ne sont pas les faiseurs qui viennent les entendre; c'est ce qu'on appelle le monde, la bonne compagnie : ainsi elles ne peuvent tout au plus qu'éclairer le goût des juges, et non pas guider les jeunes écrivains. On peut bien s'attendre que ceux-ci ne sont pas contents du jugement de l'académie, qui se fait tous les ans une centaine d'ennemis; ils crient, ils clabaudent, mais heureusement dès qu'ils s'avisent d'imprimer, nous sommes trop bien vengés. C'est ce qui vient d'arriver à M. Roucher, qui a voulu en appeler au

tribunal du public, où il n'est pas accoutumé à gagner sa cause (1). Il nous avait envoyé un poëme aussi mal conçu que mal écrit : il commence par nous apprendre qu'il travaille à un poëme de *Gustave-Vasa :* il se suppose voyageant dans toutes les cours de l'Europe, et visitant les souverains les plus célèbres, dans le dessein de prendre telle vertu de celui-ci, telle qualité de celui-là, le tout pour en former le caractère de son héros. Voilà sans doute un plaisant projet : voilà un héros bien traité et dont le portrait sera fort ressemblant, s'il est composé de tout ce qui appartient à d'autres. A-t-on jamais rien imaginé de plus ridicule? Apelles ou Praxitèle ont pu faire une Vénus, avec les différentes beautés de plusieurs femmes; personne n'avait vu Vénus : il s'agissait de donner l'image idéale de la plus belle femme possible. Mais, quand l'original existe, il est inoui que pour le peindre on aille chercher les visages d'autrui. C'est à ce point que M. Roucher manque de sens et d'esprit; mais il faut entendre ce beau début, qui suffira pour juger du reste :

Poëte voyageur conduit par l'espérance,
Jaloux de conquérir l'épopée à la France, etc.

Je ne m'arrête pas à cette construction prosaïque et traînante du second vers, *conquérir l'é-*

---

(1) Roucher fit imprimer, en 1786, son poëme intitulé *Maximilien-Jules-Léopold, duc de Brunswick-Lunebourg.*

popée à la France; il y a ici quelque chose de plus curieux à remarquer, c'est le changement de ces deux premiers vers, à l'impression. Dans la copie envoyée à l'académie, il y avait :

Poëte voyageur, émule en espérance
Du chantre qui conquit l'épopée à la France.

Dans cette version, la France possédait l'épopée, et M. Roucher ne se donnait que pour l'*émule* de celui qui l'a *conquise*. Ici c'est toute autre chose, nous n'avons plus d'épopée. L'auteur nous l'ôte de sa pleine autorité; mais heureusement il promet de nous la rendre. Si l'on cherche la cause d'un changement si singulier, la voici : c'est qu'il a craint de révolter l'académie en lui disant que *la Henriade* ne méritait pas le nom d'épopée; mais, n'ayant plus rien à attendre de nous, il n'a pas eu le même respect pour le public et ne s'est pas cru obligé d'être aussi modeste. Il a dit nettement à la France : Vous n'avez point d'épopée, et je vais vous la conquérir. Tous ces calculs, d'une modestie hypocrite et d'un insolent amour-propre, sont vraiment curieux. Au reste, on est dispensé d'être modeste et d'estimer les vers de Voltaire, lorsqu'on en fait comme ceux que je viens de transcrire, lorsqu'on fait des *vers* qui *promettent* à *Gustave* les vertus de *Titus* et de *Louis XVI*, apparemment parce que *Gustave* n'en avait pas assez des siennes; lorsqu'on *emprunte l'esprit philosophique* de *Joseph*, pour le prêter au libéra-

teur de la Suède; lorsqu'on apprend le *secret d'unir les combats et les arts;* comment *la famille d'un peuple entier prospère;* comment un *Nestor* est *assuré de vieillir;* comment *Frédéric* est *lié à la paix* par la victoire, et l'*art pour un roi de changer de gloire.* Tout cet amas d'absurdités, de platitudes et de solécismes, annonce évidemment la conquête de l'épopée. Il finit aussi bien qu'il a commencé; car il se fait dire par l'humanité, que la mort du prince de Brunswick était *nécessaire* pour apprendre aux rois à être humains.

LETTRE CCLI.

M. Pieyre de Nîmes a débuté dans la carrière dramatique, par une pièce en cinq actes, *l'École des Pères*, qui a eu beaucoup de succès. L'ouvrage tient plus du drame que de la comédie. L'intrigue en est faible, la marche des premiers actes est lente; et en général il y a plus de talent dans la pièce que de connaissance du théâtre. Les caractères sont plutôt esquissés que finis, excepté celui du père, qui est, à peu de chose près, ce qu'il devait être; les situations sont plutôt indiquées que remplies. Mais il y a de l'intérêt dans les derniers actes; et ce qui doit faire le plus d'honneur à l'auteur et donner le plus d'espérance, c'est qu'il y règne un bon esprit et un bon goût de style. C'est une chose vraiment extraor-

dinaire aujourd'hui qu'un auteur qui pendant cinq actes ne dit rien que de sensé et s'exprime toujours naturellement. Sa versification est facile, pure, souvent élégante; il y a des vers heureux, des détails agréables, et jamais rien n'est hors de place ni appelé de loin. En un mot, quand il saura faire un plan, comme il sait dialoguer, il pourra faire de bonnes comédies. Son ouvrage, tel qu'il est, est le meilleur qu'on ait donné en ce genre depuis bien des années. Il est vrai que le talent dramatique est extrêmement rare. Nous n'avons plus que des bagatelles que le jeu des acteurs fait valoir et qui ne sont plus rien à la lecture. Beaumarchais, qui a plus de gaieté et de talent comique que tous les autres, manque de goût et de jugement : il aime mieux faire des monstres à la manière espagnole, que de véritables comédies, et les succès prodigieux qu'il obtient ne le ramèneront pas à la bonne route; tous les autres ne méritent pas même d'être nommés. Palissot, Rochon, Vigée, Cailhava, etc., n'ont rien fait que de très-médiocre. Il n'est pas étonnant qu'un provincial qui a de l'esprit, du sens et de bons principes, fasse beaucoup mieux pour son coup d'essai; mais il faut qu'il acquière de la force comique et qu'il apprenne à approfondir ses idées. Je crains qu'il n'ait peu d'invention. Il a donné à la suite de *l'École des Pères* une comédie en un acte, intitulée *les Amis à l'épreuve;* le fond en est très-usé : ce sont deux amis amou-

reux de la même femme et qui veulent réciproquement se la céder. On ne pouvait se tirer de ce sujet qui a toujours été manqué, que par des développements et des combats de passions, et des incidents qui varient la situation principale. Le seul projet de ne faire qu'un acte de ce sujet, prouve que l'auteur ne l'avait pas conçu; aussi n'est-ce qu'une suite de conversations froides, et la pièce, pour qui le nom de l'auteur sollicitait l'indulgence, n'a pu se soutenir même à la faveur de *l'École des Pères.*

Il faut convenir aussi que l'Opéra-Comique a nui beaucoup au Théâtre-Français : la dangereuse facilité d'obtenir des succès en ce genre, à la faveur d'un musicien qui supplée le talent du poëte, entraîne au Théâtre-Italien une foule de jeunes écrivains parmi lesquels plusieurs auraient pu faire mieux, s'ils eussent été obligés de faire de plus grands efforts. Dans une carrière plus difficile, il est reconnu que les circonstances font beaucoup au talent, et que bien des esprits restent au-dessous de ce qu'ils auraient été, s'ils eussent été placés dans des circonstances plus faites pour développer leurs forces. La Comédie-Italienne joue au moins une nouveauté par semaine; aucune n'est jugée sévèrement. Les plus mauvaises tombent à force d'ennui ou de platitude; les autres, après quelques représentations, disparaissent. Presque toutes sont absolument oubliées au bout de l'année, et celles qui restent

au théâtre, ne pouvant être lues, ne procurent aucune réputation à leurs auteurs, et loin de rien faire pour l'art, contribuent à sa décadence.

Il serait bien inutile d'entretenir V. A. I. de toutes ces frivolités éphémères, *la Négresse, Pauline et Valmont, Renaud d'Ast*, etc. qui ont été accueillies. Il faudrait pouvoir lui envoyer les acteurs et sur-tout mademoiselle Renaud, dont la voix charmante suffit pour soutenir une pièce de ce genre avec deux ariettes. Il y a quelque temps qu'on lui jeta une couronne de fleurs sur le théâtre, à une représentation de *Renaud d'Ast;* et au bout de huit jours il n'y avait personne à cette même pièce. On en donne tant qu'elles se nuisent par la multiplicité, et la nouveauté même n'est plus un ragoût quand elle revient tous les jours.

Les comédiens français ne sont ni si féconds ni si heureux en nouveautés; excepté la pièce de M. Pieyre, tout a tombé chez eux. *L'Hercule mourant* de M. Lefebvre n'a pu aller au-delà de quatre représentations. Une comédie en cinq actes, de madame de Beauharnais n'a pu aller jusqu'à la fin; encore lui a-t-on disputé l'honneur de cette chûte, et l'on prétend que le chevalier de *Cubières* s'est fait siffler sous un autre nom. Une *Antigone*, tragédie de M. D**, qui depuis quinze ans est parvenu à faire recevoir une pièce, sur sept ou huit qu'on a refusées, a été huée le premier jour, et a disparu le second. Le *Térée* de

le Mierre n'a pas eu un meilleur sort. Les comédiens français ne savent plus où donner de la tête, et les pièces qu'ils ont entre les mains ne leur promettent pas plus de fortune. Heureusement les petites loges et la mode du spectacle remédient à tout. Il y a actuellement sept théâtres à Paris, et il y a du monde à tous, les Comédies Française et Italienne, l'Opéra, les Variétés, l'Ambigu-Comique, les comédiens de Beaujolais, et ceux de Nicolet. Les petits spectacles se sont mis au niveau des grands. Ils affichent des pièces nouvelles, et comptent les représentations; ils annoncent des pièces *demandées*. Il ne leur manque plus que d'être critiqués dans les journaux; mais c'est le seul honneur qu'ils n'aient pu obtenir. Les journalistes croiraient déroger à leur dignité, s'ils rendaient compte d'une pièce des Variétés, de Nicolet ou d'Audinot, quoique souvent celles dont ils parlent ne vaillent pas mieux.

A cette multitude de spectacles il faut encore joindre les Bouffons-Italiens qu'on a fait venir à Versailles par abonnement, et qui doivent jouer trente opéras-comiques pendant six mois. La cour et la ville s'y ennuient, dit-on; mais qu'importe pourvu qu'on passe le temps; c'est la plus grande affaire et la plus difficile de ce qu'on appelle la bonne compagnie. Les affaires publiques qui occupent tous les esprits sont oubliées, jusque aux mémoires de Kornman et de Beaumarchais, et de Linguet contre Panckoucke. Mais les gens sages

qui méprisent toutes ces misérables querelles, aliment passager et frivole de l'oisiveté et de la malignité, ont distingué un excellent ouvrage de M. Target, qui a le titre de Mémoire, parce qu'il s'applique à une affaire particulière, mais qui est en effet un traité aussi profond qu'éloquent sur l'état civil des protestants en France, ou plutôt sur le refus insensé de donner un état civil à trois millions d'habitants de ce royaume. Si quelque chose peut contribuer à détruire enfin cette horrible barbarie de notre législation qui, dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres, est fort au-dessous des sauvages, puisqu'elle renverse tous les droits naturels de l'homme, ce doit être ce bel ouvrage de l'un des meilleurs esprits que nous ayons; il est aussi bien écrit que bien pensé. M. Target qui l'a travaillé avec plus de loisir et de soin qu'un mémoire de palais, a joint le style d'un bon académicien à la raison d'un philosophe. Cependant à peine en a-t-on parlé, parce que d'autres objets attirent l'attention de la multitude, et que des libelles scandaleux où l'on diffame cinq ou six personnes connues, sont bien autrement courus qu'une dissertation sérieuse qui n'intéresse que le sort d'une partie de la nation.

Les clients de M. Dupaty ont été jugés par le conseil, après cinq ans de prison, et l'arrêt qui les condamnait à la roue a été cassé. Ils sont renvoyés par-devant un bailliage; ainsi l'affaire n'est

pas encore prête à finir. Il y en a déja un des trois de mort dans les cachots, les autres y pourront bien mourir aussi, avant que les formes de ce que nous nommons notre jurisprudence aient permis de prononcer un jugement définitif.

Au reste, cette affaire n'est rien en comparaison d'une autre sur laquelle le même M. Dupaty vient de donner un mémoire. Il s'agit de sept hommes condamnés il y a dix-huit ans par un bailli de la province de Metz, pour un crime dont se sont depuis reconnus coupables des Bohémiens, justiciés en Allemagne. Il ne s'agit plus de sauver les sept malheureux inconnus. Quatre furent pendus après avoir souffert la question où ils n'avaient rien avoué; deux autres moururent aux galères; le dernier s'en sauva et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Le bailli a écrit qu'il les avait jugés suivant *la jurisprudence du parlement de Metz*. Il ne s'agit plus que de *réhabiliter leur mémoire*. Il vaudrait bien mieux *réhabiliter* notre législation dans l'esprit des honnêtes gens.

LETTRE CCLII.

Les spectacles, depuis la rentrée, ne nous offrent rien de bien intéressant. On a donné à l'Opéra, *Alcindor*, sujet de féeries, paroles de M. Rochon, musique de Dezède, le tout excessivement médiocre; mais les décorations et les danses n'ont

pas laissé de soutenir l'ouvrage. Aux Italiens, *Azémia*, opéra-comique de M. de la Chabeaussière, mis en musique par M. d'Aleyrac, a eu du succès. Le sujet est un peu rebattu. C'est un jeune homme élevé dans une île déserte, à qui son père a fait accroire que les femmes étaient une espèce d'animal très à craindre pour l'homme. Cette petite fiction, tout usée qu'elle est, amène quelques scènes agréables, que le jeu de madame Dugazon fait valoir. Il y a aussi quelques jolis airs; tout cela réuni, fait aller les deux premiers actes assez passablement; mais le troisième acte est un bien mauvais roman.

Les comédiens français ont remis une tragédie de *Briséis* (1), jouée, il y a environ vingt-cinq ans, avec fort peu de succès. L'auteur est M. Poinsinet de Sivri, cousin de feu Poinsinet, que ses ridicules avaient rendu célèbre, quoiqu'il ne fût pas sans esprit: celui-ci est un homme de lettres instruit et laborieux, auteur d'une traduction de Pline le naturaliste, qui est fort médiocre, mais dont les notes sont utiles et instructives, et prouvent un travail estimable. Sa tragédie de *Briséis* ne prouve point de talent dramatique; la diction en est extrêmement faible, quoique beaucoup plus correcte et plus naturelle que celle de la plupart des pièces qu'on nous donne depuis vingt ans. La fable n'en vaut rien. Le caractère d'Achille

(1) Cette pièce fut remise au théâtre le 11 mai 1787.

y est défiguré; des amours et des reconnaissances romanesques ôtent à cette pièce la simplicité et la dignité qu'on attendait d'un sujet antique et d'une imitation de *l'Iliade*. Le public avait senti tous ces défauts dans la nouveauté; mais, pour les faire pardonner cette fois-ci, on a employé un moyen qui doit faire plaindre l'auteur forcé d'y avoir recours. On a mis dans le *Journal de Paris* une lettre où l'on nous annonçait que le produit de cette pièce devait servir à payer la pension du fils de M. de Sivri, que son père n'avait pas le moyen de nourrir. Cette manière de solliciter l'indulgence, n'est peut-être ni fort délicate, ni fort honorable pour les lettres; mais du moins elle a produit son effet, et la pièce a été accueillie.

L'Inconstant, autre comédie en cinq actes et en vers de M. Colin, est écrit avec beaucoup plus de facilité et d'agrément, et ce mérite, soutenu du jeu séduisant de Molé, a fait oublier la faiblesse de l'ouvrage, qui n'est guère qu'une copie de *l'Irrésolu*, de Destouches, fort inférieure à l'original, et qui n'a pas même de dénouement; car *l'Inconstant*, après avoir flotté entre deux ou trois mariages, finit la pièce en disant qu'il va se jeter dans un cloître. Il n'y a d'ailleurs, ni caractère, ni intrigue, ni situations. Voici comment *l'Inconstant* justifie son caractère.

M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.

A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause:
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté:
On veut fixer en vain cette mobilité:
Vains efforts; il échappe; il faut qu'on se promène:
Ce défaut est celui de la nature humaine.
La constance n'est point la vertu d'un mortel;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile; autour de lui tout change:
La terre se dépouille et bientôt reverdit;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je? En moins d'un jour tour-à-tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface; en un mot,
Tout change: changeons donc, puisque c'est notre lot.

Le marquis de Chatellux vient d'imprimer une brochure sur le sujet proposé par l'abbé Raynal, si la découverte de l'Amérique a été plus avantageuse que nuisible à l'humanité. Il prouve très-bien l'affirmative. Ce morceau me paraît ce qu'il a fait de mieux. Il est bien pensé et même assez bien écrit, plein de résultats lumineux et de vérités utiles.

M. de Rulhières vient de faire paraître la seconde partie de ses *Éclaircissements historiques*, et c'est en faire l'éloge que de dire qu'elle est digne de la première. C'est, sans contredit, des nombreux ouvrages imprimés sur cette matière, le mieux fait et le mieux écrit. Son *Introduction*

est d'autant plus remarquable, qu'écrivant au nom du gouvernement, il ne dissimule pas le reproche qu'on a fait si souvent à ce même gouvernement, ce fond de légèreté et d'inconséquence qui caractérise notre nation. Il règne dans tout ce morceau un ton de sévérité qui manque à tous nos historiens, et que j'y ai toujours désiré.

LETTRE CCLIII.

L'académie a nommé, dans un même jour, M. Vicq-d'Azyr à la place de Buffon, et M. le chevalier de Boufflers, à celle de l'archevêque de Lyon (1). Comme nous sommes au moment de l'examen des prix, que suivent les vacances immédiatement, les deux nouveaux académiciens remettront à l'hiver prochain la cérémonie publique de leur réception.

Feu Sacchini avait ébauché deux actes d'un opéra de M. Guillard, intitulé : *Arvire et Évelina*. M. le Berton, musicien français, a fait le troisième, et cette composition mixte a été reçue avec assez d'indulgence, à cause du nom de Sacchini. Les paroles sont fort médiocres, et le sujet, emprunté d'une tragédie anglaise nommée

(1) Buffon et M. de Montazet moururent en 1788, l'un le 16 avril, l'autre le 2 mai.

Caractacus (car tous nos spectacles deviennent anglais comme nos modes), est une espèce d'*imbroglio* presque inintelligible; mais à l'Opéra, l'on n'y regarde pas de si près. On a remis, au même spectacle, *la Toison d'Or*, qui n'avait pas eu de succès dans sa nouveauté, et qu'on est parvenu à soutenir un peu avec la grande ressource des ballets, de manière à procurer à cette mauvaise rapsodie lyrique, un petit succès d'été.

L'inimitable madame Dugazon a fait celui d'un opéra-comique encore plus mauvais, qui s'appelle Sargines, et que Monvel a tiré d'un conte de M. d'Arnaud. Je ne connais pas le conte; quant au drame, je n'ai rien vu de plus inepte et de plus ridicule; c'est un chevalier français, du temps de Philippe-Auguste, lequel chevalier a un fils qui paraît annoncer peu de dispositions; et, pour lui en donner, son père le met chez un paysan pour apprendre les exercices de la chevalerie. Il se trouve, dans le même endroit, une cousine du jeune homme qui entreprend son éducation, et commence par lui apprendre à lire. Une leçon de lecture amène la déclaration d'amour, précisément comme dans l'opéra d'*Églé* une leçon de musique amène l'aveu qu'Églé fait à Mysis. Le mot, *je vous aime*, fait le nœud des deux scènes, et Monvel a eu recours encore au vers si connu de *la Métromanie* :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est le livre? dit *Sargines* à sa cousine ; et cette leçon de l'amour fait une telle révolution dans le jeune élève, que lorsque son père vient pour s'informer de ses progrès, il ne peut, pendant toute une scène, dire un seul mot. Ensuite, il est question de le faire battre à l'escrime contre un écuyer, et toute la basse-cour forme un chœur qui lui crie, *Courage*. Il n'en est pas moins battu; mais à la fin de la pièce, il sauve la vie à Philippe-Auguste dans une bataille; et sa maîtresse qui s'est armée pour mener son élève au combat, de son côté, sauve la vie au père de son amant. Il n'y a pas dans tout ce prétendu drame une scène qui ait le sens commun, et le style est à l'avenant.

Moi je ne crois pas au bonheur
Dont la source n'*est pas au cœur.*

Ce sont les deux vers qu'on a le plus applaudis : on peut juger du reste. Mais l'auteur s'est servi des grands moyens qui sont en usage aujourd'hui; une bataille sur le théâtre, des évolutions militaires, des drapeaux, et sur-tout un incendie. Les incendies ne manquent jamais leur effet, et il est plus aisé de mettre le feu au théâtre, que d'en mettre dans la pièce. Un village en flammes, des mères qui emportent leurs petits enfants, le bruit du canon; tout cela transporte nos badauds, et ne coûte rien à l'auteur.

A l'égard du Théâtre-Français, le public s'y rend de jour en jour plus difficile, et pour les acteurs et pour les auteurs; il semble que sa patience soit à bout : les représentations sont souvent orageuses, et les nouveautés tombent les unes sur les autres. En voilà deux en trois semaines, qui n'ont pas été achevées; une comédie en cinq actes de M. Lantier, *l'Inconséquent*, qui n'a pu aller jusqu'à la fin du second; et une tragédie de M. Fallet, *Alphée et Zarine*, qui n'a été jusqu'au cinquième acte, que parce que le public a pris le parti de s'en amuser comme d'une farce. Peu de jours auparavant, on avait si outrageusement sifflé Larive dans le rôle d'Orosmane, qu'il a pris le parti de renoncer au théâtre et de demander sa retraite. Il vient de s'engager pour Naples, où il doit jouer pendant trois mois.

Au milieu de ces bourasques, nous avons la consolation de voir éclore un jeune talent qui donne les plus belles espérances, mademoiselle Desgarcins, âgée de dix-sept ans, demoiselle fort bien née, et que la mauvaise fortune et l'instinct de la nature ont amenée d'abord à l'école dramatique, et ensuite au théâtre, où elle a eu le succès le plus mérité, dans les rôles d'Atalide, de Zaïre, d'Iphigénie, de Chimène, de Palmyre, etc.; à la figure près (car elle n'est pas jolie), elle promet de nous rendre la célèbre Gaussin. Je n'ai jamais entendu une voix plus touchante, plus nette, plus flexible. Tous ses accents sont

justes, tous ses mouvements naturels et nobles : enfin, je lui crois un talent réel. Il ne nous faudrait plus qu'un acteur qui en eût autant, et le théâtre pourrait se relever.

Nous sommes inondés de brochures et de romans. Ces derniers, pour la plupart, sont traduits de l'anglais. Le nom de l'auteur de *Cécilia*, miss Burnet, m'a engagé à lire sa *Georgina* (1); mais il s'en faut bien qu'elle y ait soutenu la réputation qu'elle s'est justement acquise; c'est une suite d'épisodes sans liaisons, un amas d'histoires détachées, et dont le fond est fort commun; point de caractères marqués, point d'intrigue soutenue, point de nœud attachant, tout est esquissé et décousu; seulement on reconnaît de temps en temps, dans les peintures de mœurs, la touche facile, naturelle et gaie qui distingue l'auteur. D'ailleurs la traduction, qui paraît faite à la hâte, n'est pas exempte de fautes de style et de goût.

LETTRE CCLIV.

Excepté le début de mademoiselle Desgarcins, qui continue toujours avec un succès très-mérité, nos spectacles n'offrent rien d'intéressant. Les pièces tombent les unes sur les autres, aux Français comme aux Italiens. Ceux-ci ont risqué un *Siége de Mézières*, de Durosoy; mais, malgré tout

(1) *N. B. Georgina* n'est pas de miss Burnet.

l'appareil militaire, il a fallu lever ce siége dès le premier jour. Le chevalier de Cubières, après avoir postulé long-temps auprès des comédiens français, est parvenu à faire jouer *la jeune Épouse*, comédie en trois actes, mais non pas à la faire supporter du public, et il a fallu la retirer à la troisième représentation. On a sifflé ensuite une pièce en cinq actes de M. Vigée, *la Belle-Mère*, qui se traîne actuellement dans la solitude, et ne se traînera pas long-temps. Les théâtres sont si peu courus dans ce moment-ci, que les représensentations même qu'on donne au profit des malheureux qui ont été ruinés par le désastreux ouragan qui a ravagé, il y a un mois, plusieurs provinces de France, n'attirent plus le concours qu'on devrait attendre de la compassion universelle qu'ils ont excitée. *Athalie*, jouée pour les pauvres, n'a pas rapporté cinq mille livres; et dans une occasion pareille, *Coriolan*, donné il y a quatre ans, rapporta plus de dix mille francs. Cette disproportion prouve la différente disposition des esprits dans différents temps.

Une des plus bizarres idées qui soient venues à Sedaine, c'est de refaire, en opéra-comique, l'*Amphitryon*, un des chefs-d'œuvre de Molière, et de le faire jouer au grand Opéra. Sans parler de la prodigieuse distance des deux écrivains, quelle entreprise, que de réduire aux formes de la musique, l'excellente plaisanterie d'un dialogue que tout le monde sait par cœur! La pièce a été

mal reçue; mais l'administration de l'Opéra, dévouée à Grétry, a prodigué, pour soutenir sa musique, toutes les ressources des ballets, et cela suffit pour faire aller la pièce quelque temps. Cette musique est si mauvaise, que le morceau qu'on y applaudit le plus, est un *pont-neuf* fort médiocre, mais assez gai, très-inférieur aux barcarolles de Venise. Il n'y a pas d'apparence que cette rapsodie soit jamais reprise.

Nous avons donné (1) le prix d'éloquence à un *Éloge de Louis XII*, dont l'auteur est l'abbé Noël, qui avait obtenu l'année dernière un *accessit* en vers. Sa prose est fort supérieure à sa poésie, et son discours lui fera honneur. Le sujet m'a paru bien traité; j'attends que l'ouvrage soit imprimé, pour en porter un jugement plus détaillé.

Nous n'avons pas été aussi heureux en vers. Sur quarante pièces, il n'y en avait pas une qui fût du moins passable. Nous avons pris le parti de fixer pour l'année prochaine le sujet du prix de poésie, pour rendre le concours plus facile, en dispensant les auteurs de choisir un sujet.

Le prix d'encouragement a été accordé à M. de Saint-Ange, qui travaille depuis quinze ou seize ans à une traduction en vers des *Métamorphoses*. Il a du talent pour la versification, mais son goût n'est pas sûr; il ne travaille pas assez ses vers; il aurait besoin d'être guidé et de revenir sur sa

(1) Le 25 août 1788.

composition, et malheureusement il n'est ni laborieux, ni docile, et ce sera encore un talent avorté, faute d'une meilleure culture.

Le prix de vertu est décerné à une fille de Noyon, que cette ville appelle son héroïne, et à bien juste titre, puisqu'elle a eu le courage d'exposer trois fois de suite sa vie pour sauver celle de trois ouvriers qu'elle a retirés d'une fosse d'aisance où ils expiraient, et qu'elle a rendus à leur famille. Elle viendra de Noyon recevoir le prix. Elle a déja été récompensée par le gouvernement. Son nom est Catherine Vasseul.

Le prix fondé pour l'ouvrage le plus utile a été adjugé au livre de M. Necker, sur l'*importance des opinions religieuses*. Toutes ces occupations académiques nous ont forcés de remettre, après les vacances, la réception du chevalier de Boufflers et de M. Vicq-d'Azyr.

LETTRE CCLV.

Depuis qu'on ne parle plus des notables, c'est Beaumarchais qui occupe la scène, et ses procès, ses querelles, son *Tarare*, font éclore presque autant de pamphlets que l'assemblée des notables en a produit pour et contre ; car les petites choses nous occupent pour le moins autant que les grandes; et les controverses de M. de Calonne et de M. Necker sur la dette publique, n'ont pas échauffé

les esprits plus que les Mémoires du banquier Kornman contre Beaumarchais, et ceux de Beaumarchais contre Kornman. Le nom de ce dernier est depuis long-temps connu dans la banque; mais il a voulu l'être autrement. Il a intenté, contre sa femme, un procès d'adultère...; on n'aurait fait qu'en rire comme de coutume; mais il a attaqué un magistrat (M. Lenoir) comme corrupteur, et Beaumarchais comme agent de corruption; et tout le monde a ouvert les yeux et les oreilles, avec d'autant plus de curiosité, que M. Lenoir, qui avait joui d'un très-grand crédit, venait de le perdre par l'exil de M. de Calonne, et que Beaumarchais faisait répéter depuis deux mois l'opéra de *Tarare* que tout Paris attendait. De plus, le mémoire de Kornman était mieux écrit que ne le sont ordinairement ces sortes de *factum*. Il y a de l'intérêt dans le récit des faits, et des morceaux éloquents. C'est l'ouvrage d'un avocat de Lyon nommé Bergasse, homme d'esprit, qui a joué d'abord un rôle dans le magnétisme, ce qui ne l'a pas mené loin; mais qui, trouvant une affaire où il pouvait impliquer des personnages faits pour attirer l'attention du public, s'est emparé de celle-ci. Le déchaînement contre Beaumarchais a été universel. L'activité intrigante qui l'a jeté dans toutes les affaires, le ton d'importance et l'air de crédit qu'il a pris dans le temps du ministère de M. de Maurepas qui le protégeait, les injures et les sarcasmes qu'il a

distribués contre des gens de toute sorte d'états, et peut-être aussi les cent représentations de son *Figaro*, lui ont fait une foule d'ennemis, et le public a pris parti contre lui dans cette dernière affaire, aussi chaudement qu'il s'était déclaré en sa faveur dans le procès de Goësman, qui, en lui attirant un arrêt de blâme, fit sa célébrité et sa fortune. Il est vrai que cette fois il ne s'est pas défendu à beaucoup près aussi bien : ce n'est pas qu'il n'ait raison dans le fond, mais il s'agissait de mettre les rieurs de son côté, ce qui dans ce pays est le point capital; et son mémoire est du plus mauvais goût. Il y en a toujours eu quelques traces, même dans ce qu'il a écrit de mieux. Le jargon et les quolibets ont toujours été à son usage; mais beaucoup d'esprit, de gaieté et de verve rachetait ce défaut. Aujourd'hui il paraît que ses succès, dans le genre polémique, l'ont gâté. Dans le temps de sa faveur, on lui passait le mauvais avec le bon; il s'est accoutumé à croire qu'il pouvait tout hasarder en fait de facéties et de calembourgs, et il est devenu un plat et grossier turlupin : cependant, effrayé du cri qui s'élevait contre lui, il a voulu retarder la représentation de son *Tarare*. Mais, comme on avait fait de très-grandes dépenses pour cette pièce, le baron de Breteuil a répondu à toutes ses instances par un seul mot, *Tarare*, qui n'a jamais été mieux appliqué. On en a donné une répétition générale, où l'on claquait, selon l'usage nouvel-

lement introduit. Le public a sifflé le cinquième acte. L'intrépide Beaumarchais a paru dans une loge et a dit ces propres paroles : *Messieurs, vous avez sifflé mon cinquième acte, et vous avez eu raison; il n'est pas encore fait. C'est malgré moi qu'on a donné cette répétition. Mais je puis vous promettre que vous en serez plus contents à la représentation.* Le lendemain on a fait courir une parodie du récit de *Théramène*, où l'on rappelle l'aventure de St.-Lazare, et l'affaire de Kornman, et le mémoire de Mirabeau, etc.

LETTRE CCLVI.

Malgré les orages élevés de tout côté contre Beaumarchais, et les satires qui ne cessent de pleuvoir sur lui, en prose et en vers, la première représentation de *Tarare*, que l'on croyait devoir être très-tumultueuse, a été très-tranquille, et la pièce fort applaudie (1). On a demandé les deux auteurs avec obstination; mais Beaumarchais, encore plus obstiné que le public, n'a point voulu paraître, et il a fallu que l'on se contentât de voir l'auteur de la musique, Saliery, qui, certainement, n'était pas celui des deux que demandait

(1) Cet opéra fut représenté, pour la première fois, le 8 juin 1787.

le plus la curiosité générale. Ce n'est pas que la musique n'ait fait plaisir; elle a contribué beaucoup au succès, Elle a paru bien adaptée aux paroles; son récit est expressif et rapide, presque autant que le dialogue parlé, et plusieurs airs, plusieurs chœurs fort beaux, ont fait regretter qu'il n'y en eût pas davantage. Mais le drame est si long que, si le musicien eût voulu se donner carrière, le spectacle n'aurait fini qu'à minuit. *Tarare* a donc fait voir à l'Opéra bien des nouveautés différentes. C'est la première fois que le poëte n'a pas été asservi au musicien, et qu'au contraire le musicien s'est mis à la mesure du poëte; c'est la première fois que l'orchestre a bien voulu renoncer à ses prétentions ordinaires de dominer sur le chant de la scène et de couvrir la voix des acteurs, et que l'on a entendu parfaitement les paroles d'un opéra; enfin il n'était pas d'usage à ce théâtre de demander les auteurs, du moins il y en avait très-peu d'exemples; ce n'est pas qu'il n'y ait eu des pièces dont le succès a été bien plus grand, mais cette fois-ci on voulait voir Beaumarchais, et il faut toujours de l'extraordinaire avec lui. Rien ne l'est plus que son *Tarare*, et il n'y a pas moins de nouveauté dans l'ouvrage qu'il y en a eu dans la représentation. C'est une drôle de chose qu'un opéra tout-à-la-fois tragique, comique, satirique et philosophique. Et si le style, qui n'est assurément ni poétique ni lyrique, ne prouve pas beaucoup de talent, *Tarare*

prouve du moins que l'auteur a eu l'esprit de deviner qu'à l'époque de satiété où nous sommes, au défaut du talent nécessaire pour faire un ouvrage bon dans son genre, il fallait mettre tous les genres ensemble et mêler tous les tons, la tragédie, la parodie, la satire et la philosophie. Ces sortes de salmis plaisent toujours à la multitude pendant quelque temps, et le singulier prend pour un moment la place du beau.

Le sujet de *Tarare* est tiré tout entier d'un conte intitulé *Sadak et Kalasrade* qui se trouve dans le *Cabinet des Fées* : c'est dire assez qu'il n'y faut pas chercher beaucoup de vraisemblance. Beaumarchais y a joint un prologue, qui est une allégorie métaphysique fort difficile à expliquer, mais dont le résultat moral est celui-ci que l'on apprend à la fin de la pièce :

Mortel, ton destin sur la terre
Ne dépend point de ton état;
Il dépend de ton caractère.

Le génie de la nature et le génie du feu (c'est ainsi qu'on les appelle) paraissent dans ce prologue, et avec eux les ombres de tous les personnages que l'on doit voir dans la pièce, et qui ne sont encore que des êtres possibles, et non des êtres existants. Deux de ces ombres doivent être, l'une, le roi d'Ormus, *Atar*; et l'autre, le soldat, *Tarare*. Mais comme il arrive à la fin que les cruautés d'*Atar* lui font perdre le trône et la vie,

et que les vertus de *Tarare* en font un roi, l'action et le dénouement développent le systême moral de la pièce, et les deux génies, principaux acteurs du prologue, reparaissent alors pour confirmer ce principe.

A l'égard de la pièce, c'est une suite d'incidents, de tableaux et de fêtes qui, à l'aide de la musique et du spectacle qui est riche et varié, attachent au moins la curiosité s'ils intéressent peu le cœur. Comme il n'y a dans l'action rien de préparé, rien de gradué, rien de développé, il ne peut guères y avoir d'intérêt; mais, au milieu de ce fracas d'évènements merveilleux, on dit, comme en lisant un conte de fées : Voyons ce que cela deviendra : le rôle d'*Astasie*, maîtresse de *Tarare*, qui lui est enlevée par *Atar*, le roi d'Ormus, est fort peu de chose : c'est un personnage purement passif. *Atar* est une bête féroce qui distribue des coups de poignard à droite et à gauche, qui a sans cesse *la mort* dans la bouche, et qui est furieux sur-tout, parce qu'il imagine que *Tarare*, son soldat, est plus heureux que lui. Il lui enlève *Astasie*, bien moins par amour pour elle, que par haine contre lui. Ce rôle est celui de la méchanceté en démence. Pour *Tarare*, on croirait que c'est lui qui doit être le héros de la pièce : point du tout; c'est un chef des eunuques du roi Atar, un castrat italien nommé Calpigi. Il doit sa place à *Tarare*, et comme celui-ci risque des démarches très-hasardeuses pour tirer sa maîtresse

Astasie du serrail où elle est enfermée, il n'en sort que par les secours réitérés de Calpigi qui se dévoue à tout moment aux plus affreux dangers pour sauver *Tarare*. Ce Calpigi est en même temps le bouffon de la pièce, comme il en est le héros. Il trompe le sultan et le fait rire. C'est un personnage très-particulier qu'un *soprano* du conservatoire de Naples, qui se signale dans un serrail d'Asie par l'héroïsme de l'amitié, et qui chante des facéties dans le moment où il court risque d'être empalé. Cela peut n'être pas fort naturel; mais cela ne laisse pas d'être amusant, quand on n'y regarde pas de si près. Cet opéra est encore lardé d'un grand-prêtre de Brama, ambitieux et hypocrite, qui veut faire nommer son fils *Altamor*, général de l'armée d'Ormus contre les chrétiens qui menacent de l'assiéger. Cette invasion des chrétiens n'a aucune suite, et il n'en est plus question, passé le second acte. Mais elle donne lieu à une cérémonie fort magnifique qui se passe dans le temple de Brama. C'est ce dieu qui, par l'organe d'un de ses ministres, doit nommer le général, et le pontife fait choix d'un jeune enfant à qui il persuade aisément que l'inspiration divine doit lui nommer Altamor. L'enfant, avant d'en venir à ce choix, commence par dire au peuple, qu'il lui reste des chefs assez renommés pour dissiper toutes ses craintes. Il nomme entre autres *Tarare*. Dès qu'il a prononcé ce nom, tout le peuple le répète avec des acclamations, regarde

Tarare comme celui que le ciel a choisi, et ne veut plus rien entendre. Le pontife fait des reproches à l'enfant qui répond :

Le ciel m'inspirait Altamor;
Tarare est sorti de ma bouche.

C'est un des endroits qui ont produit le plus d'effet.

A l'égard du style, c'est un mélange de dureté, de barbarie et de platitude. L'auteur ne connaît pas le rhythme du vers et fait des césures avec des mots coupés en deux. Il y a pourtant quelques endroits dialogués avec vivacité; mais on ne finirait pas, si l'on voulait citer tous les vers ridicules.

LETTRE CCLVII.

Sedaine a enfin reçu le prix de sa très-longue persévérance. Il a été élu à la grande pluralité, pour remplir la place de M. Watelet (1); mais, comme si l'académie lui avait porté malheur, huit jours après son élection, il a essuyé la plus lourde chûte qui se puisse. Son *Amphitryon*, joué à Versailles, est tombé à plat. Le ridicule de l'exécution est en raison de l'extravagance du projet. Il est vrai qu'aujourd'hui nos auteurs qui ne sont

(1) Cette élection fut faite le 9 mars 1786.

pas forts pour l'invention, au lieu de faire des opéras, trouvent plus commode de dépenailler nos tragédies; mais du moins, en changeant le fond, ils changent la forme, et adaptent le tout comme ils peuvent à la coupe musicale. Sedaine a été bien plus loin : il a imaginé de prendre l'*Amphitryon* de Molière, non pas pour le tailler en opéra, mais pour récrire scène par scène et sans rien changer à la marche de la pièce, un ouvrage qui est un chef-d'œuvre de style. On ne peut se figurer ce que c'est qu'une comédie de Molière récrite par Sedaine. La platitude et l'ineptie ne peuvent pas aller plus loin. Aussi la révolte a été générale; et, ce qui peint bien notre bon public, les mêmes gens qui huit jours auparavant nous forçaient la main pour faire entrer Sedaine à l'académie, ont été les premiers à se moquer de nous et à s'écrier en *chorus :* Comment peut-on recevoir à l'académie un pareil écrivain? Eh! messieurs, nous ne l'avons pas reçu, c'est vous qui l'avez fait entrer; et s'il vous a amusés si souvent malgré son style, il faut bien lui pardonner de vous ennuyer une fois. Qui sait d'ailleurs si vous n'applaudirez pas à Paris ce que vous avez sifflé à la cour? Ce ne serait pas la première fois, et il ne faut encore jurer de rien.

Voilà ce qu'on répond à ceux qui crient le plus fort; mais il est sûr que le cri est si général, que, si la pièce eût été jouée huit jours plus tôt, jamais Sedaine ne serait entré à l'académie.

Le roi a demandé qui est-ce qui répondrait à Sedaine le jour de sa réception ? On lui a dit que c'était le Mierre. Sur quoi il a cité fort plaisamment ces vers de *Richard, cœur de lion :*

> Quand les bœufs sont deux à deux,
> Le labourage en va mieux.

La réception est fixée au 27 de ce mois.

Le prix d'encouragement de cette année a été donné à M. Roucher, apparemment pour l'encourager à mieux écrire.

On ne dira pas la même chose à M. de Florian : ce n'est pas par le style que pèche son *Numa*. Il est écrit avec élégance et facilité. Il y a des morceaux de description bien faits, de l'esprit, des choses bien pensées, des idées ingénieuses, un épisode qui a quelque intérêt ; mais on lui rappellera le conseil de Boileau :

> Et consultez long-temps votre esprit et vos forces.

Il y a loin de quelques petites pièces dont le fond est par-tout, et dont le dialogue est agréable, à la grande machine d'un ouvrage en douze livres, où l'on prétend joûter contre le *Télémaque ;* il ne faut pas s'exposer légèrement à un parallèle si dangereux. La fable de *Numa* est mal inventée et le sujet mal choisi. C'est dans la fable qu'il faut puiser, quand on veut se livrer aux fictions poétiques. L'histoire, et sur-tout une histoire aussi connue que celle des Romains, ou gêne trop

l'imagination, ou vous jette dans l'invraisemblance. C'est détruire toute illusion que de faire de Rome le théâtre de tant d'évènements publics dont jamais personne n'a entendu parler, et du bon roi Numa un héros de roman. Il faut laisser cela à l'auteur de la *Clélie* et du *Cyrus*. Il faut sur-tout dans un long ouvrage écrit en prose poétique, soutenir l'attention et l'intérêt par des ressorts attachants, et mener le lecteur par une route où il se retrouve toujours. Il n'aime point à revenir sur ses pas ni à prendre en haine et en dédain ce qui lui a d'abord inspiré de l'admiration et de l'amour. Le cœur ne se fait point à ces secousses continuelles qu'on prend pour de l'invention et de la variété, et qui ne sont que des disparates qui fatiguent. Il faut, en variant les situations, que ce qui a été l'objet de l'intérêt dans les premiers livres, le soit encore dans les derniers. Le cœur ne veut pas être trompé. *Numa* en total manque de plan, de conduite, de vraisemblance, et d'effet. C'est dommage : on voit que l'auteur a travaillé beaucoup trop vîte, et qu'il pouvait mieux faire.

La mode du jour est de faire dans la société ce qu'on appelle des *synonymes*, c'est-à-dire des définitions où l'on distingue les nuances des mots qui semblent avoir le plus de rapport; tel a été l'objet du livre de l'abbé Girard, continué par notre confrère Beauzée. L'abbé Roubaud, célèbre dans l'école économique, vient de donner un livre

dans ce genre, en quatre volumes, que je n'ai pas encore eu le temps de lire, parce que le travail continuel du Lycée me laisse bien peu de moments. Ce livre a eu du succès, et a réveillé le goût des synonymes. Cet exercice est assez utile; il accoutume à se faire des idées justes sur l'acception des mots. Voici entre autres essais de cette nature, qui courent manuscrits, un petit morceau de M. de Vaines, qui m'a paru bien fait.

Vérité, franchise, sincérité.

« La *vérité* paraît tenir aux principes, la *franchise* au caractère, et la *sincérité* à l'innocence.

« On peut apprendre à dire la *vérité*. C'était une des deux choses que les Perses enseignaient à leurs enfants. La *franchise* ne s'apprend pas; elle naît de la noblesse et de l'indépendance de l'ame. Ne l'attendez ni des tyrans ni des esclaves. La *sincérité* vient du cœur; et, quand elle n'est pas sur les lèvres, elle se montre dans les yeux.

..... Sa noble intégrité,
Sur ses lèvres toujours plaça la *vérité*.

(*Adélaïde du Guesclin.*)

Ce mot m'est échappé, pardonnez ma *franchise*.

(*Henriade.*)

Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence :
A sa *sincérité* je dois ma confiance.

(*Zaïre.*)

« Couci était *vrai*, Henri IV *franc*, et Zaïre *sincère*.

« Voulez-vous n'être pas trompé? Interrogez l'homme *vrai*, laissez parler l'homme *franc*, et regardez la femme *sincère*.

« J'aime à trouver la *vérité* dans l'amitié, la *franchise* dans le commerce, et la *sincérité* dans l'amour.

« Pour prouver que ces distinctions ne sont pas seulement subtiles, et que ces qualités sont réellement distinctes, prenez les défauts qui les avoisinent et dans lesquels elles dégénèrent, lorsqu'elles ne se renferment point dans leur juste mesure; et vous verrez qn'ils ne peuvent se transporter indifféremment de l'une à l'autre; que la *vérité* peut devenir dure, la *franchise* brusque, et la *sincérité* indiscrète.

« Je redoute la sévérité de ce philosophe lorsqu'il me dit la *vérité;* je suis bien sûr de savoir de ce vieux militaire tout ce qu'il pense, mais il mêle trop de brusquerie à sa *franchise;* la *sincérité* de cette jeune personne est si aimable! Pourquoi faut-il que j'aie à me plaindre de son indiscrétion? »

On a joué avec succès, avant la clôture du Théâtre-Français, une comédie en trois actes de M. Desfaucherets, intitulée *le Mariage secret*. C'est encore une nouveauté avec laquelle je n'ai pas encore eu le loisir de faire connaissance, et que je me propose de voir à la rentrée.

Brizard, Préville, madame Préville, et made-

moiselle Fanier ont quitté le théâtre. Les deux dernières sont une perte fort médiocre : celle de Préville sera peut-être long-temps irréparable. Quant à Brizard, il avait de bien beaux moyens et quelquefois une sorte de chaleur machinale; mais si peu d'intelligence! mais laissant tomber la moitié de ses rôles, faute de les entendre et de les sentir! mais sachant si peu dire des vers! mais souvent si faible et si froid! M. de Voltaire écrivait à propos de lui : *On dit que Brizard est froid. Comment peut-on être froid?* On en faisait pourtant de grands éloges et on en fait de grands regrets. Cela ne prouve que notre indigence. La tragédie est un art à-peu-près perdu pour nous.

LETTRE CCLVIII.

Au milieu des fatras politiques dont nous sommes accablés de toute part, on ne fait pas une grande attention aux ouvrages de pur agrément; mais on ne laisse pas d'en faire et même d'en lire, ne fût-ce que pour se délasser des raisonnements et des calculs. Les brochures satiriques ont toujours de l'avantage sur toutes les autres, et c'est ce qui a donné un moment de vogue à un *Almanach des grands hommes*, facétie que Rivarol, le satirique d'aujourd'hui le plus accrédité, parce qu'il est le plus méchant, nous a donnée pour étrennes de la nouvelle année, et qui

paraît avoir remporté le prix sur tous les almanachs du jour, ce qui n'est pas peu de chose. Ce titre de *grands-hommes* est une contre-vérité. C'est la nomenclature de tous les écrivains les plus obscurs, dont les vers sont ensevelis dans les journaux et les recueils, et dont la prose est enterrée dans la poussière des boutiques. Il m'est arrivé, en parcourant cet *Almanach*, de lire cinquante noms de suite dont jamais je n'avais entendu parler: ce qui a fait dire que ce Rivarol connaissait bien mauvaise compagnie. Il est sûr qu'on ne peut pas avoir une plus vaste érudition en fait de mauvais ouvrages. Chaque nom est accompagné d'un éloge ironique comme le titre, et tourné souvent avec esprit et gaieté. Mais on conçoit que cette uniformité de plan doit, au bout de quelques pages, amener l'ennui malgré la malignité, trop peu flattée d'ailleurs quand la satire s'exerce sur des inconnus. Mais heureusement pour l'auteur on ne lit guère de suite ces sortes de productions. Chacun cherche, en ouvrant le livre au hasard, un article piquant, et ceux qui doivent l'être le plus sont ceux qui tombent sur des auteurs plus connus, et même sur des gens du monde; car l'auteur n'a rien épargné. Le marquis de Montesquiou, le vicomte de Ségur et autres sont encadrés dans son tableau de proscriptions. Il a trouvé moyen d'y faire entrer l'abbé Delille, à qui il en veut depuis long-temps. Il a soin pourtant d'avertir que ce n'est pas l'auteur

des *Géorgiques* et des *Jardins* qu'il place parmi ses grands hommes, mais celui d'un quatrain sur M. de Buffon, qui en effet ne vaut pas grand'chose. Mais qu'importe qu'un bon poëte ait fait un quatrain médiocre? Je ne vois pas trop le sel de cette plaisanterie. Ce qu'il y a de pis, c'est que ce quatrain même est défiguré avec une infidélité odieuse. L'abbé Delille avait dit, en parlant de la nature et de son historien :

En la peignant, il paya ses bienfaits.

Le vers est dur, mais non pas absurde. Sautreau, dans son *Almanach des Muses*, avait eu la bêtise d'imprimer ainsi ce vers :

En la *peignant*, il *peignit* ses bienfaits.

Mais Rivarol, qui a plus d'esprit que Sautreau, savait bien que c'était lui, et non pas l'abbé Delille, qui avait écrit cette sottise, et pourtant il n'a pas manqué d'en profiter; c'est une petite ruse de guerre bien digne de nos satiriques et de nos journalistes.

Il paraît deux petits volumes de *Lettres écrites de Lausanne*, qu'on lit avec plaisir; elles sont d'une madame Charrier, qui demeure à Lausanne, et que j'ai vue quelquefois à Paris. Elle écrit avec esprit et même avec sensibilité, quoique son style ne soit ni égal ni pur, et qu'il y ait des tournures et des expressions qui sentent le terroir. Son ouvrage est une espèce de roman, et ce n'est pas

sous ce point de vue qu'on peut le louer. Le roman est mal imaginé. Dans la première partie, ce sont les amours d'une jeune fille de Lausanne et d'un jeune Anglais qui commencent par promettre cet intérêt toujours attaché aux amours de cet âge, et qui finissent par être insipides et ne rien produire du tout : c'est une conception avortée. Dans la seconde partie, c'est une Anglaïse nommée Caliste, dont le caractère est intéressant, mais qui aime l'homme le plus sot et le plus froid, et tous les malheurs de Caliste sont l'effet de l'imbécillité de son amant, qui se laisse aimer le plus tranquillement du monde, et ne fait rien pour épouser sa maîtresse. Il y a d'ailleurs une exaltation de vertus, hors de nature, qui n'a pas laissé que de plaire à nos femmes, parce que l'exagération en tout genre est à la mode. Mais si l'ensemble de cet ouvrage n'est pas bon, les détails ne sont pas sans mérite et sans intérêt.

M. de Florian, très-impatient de s'ouvrir les portes de l'académie, multiplie ses productions plus qu'il ne les soigne. Il vient de nous donner une nouvelle pastorale, intitulée *Estelle;* c'est une cadette qu'il donne à *Galathée;* mais elle ne vaut pas l'aînée. Celle-ci se sentait de l'éducation qu'elle avait reçue chez Cervantes, qui avait surtout le talent de prendre le ton et le caractère de ses personnages. Estelle est moins une bergère qu'une académicienne; et son amant, son mari, son père, sa mère, tous les acteurs du roman, ont

l'esprit et le style de l'auteur. Il écrit avec élégance, et quoique, dans les épisodes de la pastorale, la vraisemblance soit un peu forcée, il y a des moments d'intérêt et des traits de sentiment. Ses vers qu'il a mêlés à sa prose ne sont pas aussi soignés. Ils sont le plus souvent faibles et prosaïques; il y a pourtant quelques romances qui ont de la douceur et de la simplicité. Voici les deux qui m'ont paru les meilleures.

Que j'aime à voir les hirondelles
A ma fenêtre tous les ans,
Venir m'apporter des nouvelles
De l'approche du doux printemps!
Le même nid, me disent-elles,
Va revoir les mêmes amours;
Ce n'est qu'à des amants fidèles
A vous annoncer les beaux jours.

Lorsque les premières gelées
Font tomber les feuilles des bois,
Les hirondelles rassemblées
S'appellent toutes sur les toits:
Partons, partons, se disent-elles;
Fuyons la neige et les autans:
Point d'hiver pour les cœurs fidèles,
Ils sont toujours dans le printemps.

Si par malheur dans le voyage,
Victime d'un cruel enfant,
Une hirondelle mise en cage
Ne peut rejoindre son amant,

Vous voyez mourir l'hirondelle
D'ennui, de douleur et d'amour,
Tandis que son amant fidèle,
Près de là, meurt le même jour.

Ah! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami : rendez-le moi;
J'ai son amour : il a ma foi.

Si par sa voix tendre et plaintive
Il charme l'écho de vos bois,
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encor lui : rendez-le moi;
J'ai son amour : il a ma foi.

Si, même en n'osant rien vous dire,
Son seul regard sait attendrir;
Si, sans jamais faire rougir,
Sa gaieté fait toujours sourire;
C'est encor lui : rendez-le moi;
J'ai son amour : il a ma foi.

Si, passant près de sa chaumière,
Le pauvre, en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau,
Et qu'il obtienne encor la mère;
Oh! c'est bien lui : rendez-le moi;
J'ai son amour : il a ma foi.

LETTRE CCLIX.

En attendant les nouveautés que le retour de Fontainebleau nous prépare, il faut jeter un coup-d'œil sur celles qui ont paru et disparu depuis trois mois. Il n'y en a eu aucune à l'Opéra depuis *la Toison d'or*, qui se traîne bien languissamment, et qui n'a eu encore que sept représentations, données de loin en loin dans l'espace de deux mois, uniquement parce que l'ouvrage est protégé par l'administration plus que par le public. Aux Italiens, pendant que *Nina* et *Richard* attirent toujours la foule, on a placé par intervalles quelques bagatelles qui sont tombées et dont les titres sont déja aussi oubliés que les noms des auteurs sont inconnus. Car ce genre de pièces est si facile, que l'on compte environ cent rimailleurs qui travaillent pour le Théâtre-Italien, et qui ne seront jamais nommés que dans les almanachs de théâtre. *Le Mariage d'Antonio*, petite pièce dont la musique est de la fille de Grétry, a été plus heureux, graces à l'indulgence que son âge et son père lui ont obtenue. M. Desforges, auteur de *Tom Jones à Londres*, et de *la Femme Jalouse*, a fort mal-à-propos employé son talent sur une anecdote russe qui lui a fourni un drame sans décence et sans vraisemblance, intitulé *Feudor et Lizinka*. C'est un monstre révoltant, mais

un incendie l'a sauvé d'une chûte complète. Voilà depuis quelques années la quatrième pièce qui se soutient par le feu qu'on met au théâtre, ce qui est plus aisé que d'en mettre dans l'ouvrage.

Les Français ont donné un mauvais acte, intitulé *Apelles et Campaspe*, tombé le premier jour et qui ne s'est pas relevé. Ensuite, un M. Chénier, jeune aspirant qui fait profession d'un grand mépris pour nos meilleurs écrivains, a fait jouer à Fontainebleau une tragédie d'*Azémire*, qui a été sifflée outrageusement depuis le commencement jusqu'à la fin. Cet accueil ne l'a pas rebuté, et huit jours après il a voulu prendre sa revanche au Théâtre-Français. Mais, craignant le préjugé défavorable que pouvait faire naître la déconvenue de Fontainebleau, il a cru devoir user d'une petite ruse, déja employée plus d'une fois. On a fait afficher *Zaïre* pour avoir un peu de monde, et, la toile levée, un acteur est venu annoncer qu'une indisposition subite d'un de ses camarades empêchant de donner *Zaïre*, on priait le public d'agréer à la place une tragédie nouvelle. C'était notre *Azémire* qui n'a pas été mieux traitée à Paris qu'à Fontainebleau. Il faut voir s'il aura le courage d'essayer une troisième tentative. Il s'est ôté même la ressource de s'en prendre à la cabale; car assurément personne n'attendait *Azémire* à la place de *Zaïre*.

M. le marquis de Chastelux, en publiant le journal de ses *Voyages dans l'Amérique septentrio-*

nale, écrit avec toute la liberté d'un commerce épistolaire, ne s'attendait pas que quelques plaisanteries sur les Quakers, quelques traits hasardés avec une légèreté que pouvaient excuser le genre et le ton de son ouvrage, lui attireraient la furieuse diatribe que M. Brissot de Warville vient de lui adresser. C'est un de ces fous de sang-froid, de ces inspirés qui se sont faits les singes de J. J. Rousseau, et qui, en répétant avec une lourde emphase les mots de vertu et d'humanité, se croient aussi éloquents que lui. Il combat à outrance dans une longue brochure deux ou trois propositions qu'on pouvait réfuter en deux pages, et ce texte lui fournit matière à une explosion d'injures brutales qui en bonne police devraient être punies. Il y a dans cet écrit autant de mauvaise foi que de fureur. Ce sont des sophismes entassés pour amener des invectives. On voit que l'auteur n'a eu d'autre but que de faire du bruit, et qu'il a crié bien haut pour qu'on s'arrêtât à l'entendre. Il affecte de confondre les quakers d'aujourd'hui, que tout le monde laisse fort tranquilles, avec Guillaume Penn et ses premiers disciples qui furent persécutés, et il ne tient pas à lui qu'on ne prenne pour autant de frères et de martyrs tous ceux qui ne portent point de boutons à leur habit et qui tutoient tout le monde. Il fait le plus extravagant éloge des *enthousiastes* et des *illuminés*, et il affecte d'oublier que ce sont deux espèces d'hommes très-différentes; que l'en-

thousiasme peut être louable et avoir de fort bons effets, mais qu'un illuminé ne peut jamais être qu'un sot ou un fripon. Il ne songe pas combien l'hypocrisie des prétendus illuminés a produit de maux et de crimes. Enfin, ne pouvant se dissimuler à lui-même combien le ton de sa brochure est révoltant par son amertume et ses grossièretés, il prend un parti désespéré, et augmentant la liste des paradoxes insensés que l'impudence a osé risquer de nos jours, il soutient que c'est ainsi qu'il faut écrire; il regrette, il préconise le style violent et forcené que la raison et la politesse ont fait généralement condamner. Il veut absolument qu'on dise des *injures*. Il va jusqu'à dire en propres termes : « *Mais les injures, dira-* « *t-on, ne prouvent rien : elles prouvent un ca-* « *ractère.* » Et il croit avoir dit quelque chose qui ait du sens : il ne prévoit pas la réponse péremptoire : Oui, mais quel caractère? L'orgueil, l'insolence et la brutalité. Voilà ce qui dicte les injures contre un homme qui n'en a pas dit.

LETTRE CCLX.

Le discours que M. de Rulhière a prononcé à sa réception (1) suffirait seul pour justifier le

(1) Le 4 juin 1787.

choix de l'académie. Il se distingue de la plupart des discours académiques par le fond et par le style. C'est un ouvrage substantiel, plein d'idées justes et fines, sans affectation de finesse; plein d'esprit sans recherche d'esprit. Il est écrit avec une pureté de goût et un choix d'expressions qui sont rares dans tous les temps et sur-tout dans celui-ci. Nous avons des discours de réception, où il y a plus de mouvements oratoires et une trempe d'esprit plus forte; mais chacun suit le genre de son talent. M. de Rulhière n'est point un orateur, et n'était pas obligé de l'être. C'est un excellent écrivain, un homme du très-petit nombre de ceux qui connaissent ce grand secret de l'art d'écrire. V. A. I. en jugera par un morceau fort intéressant que je vais mettre sous ses yeux; c'est le tableau de la révolution qui s'est faite dans les lettres, vers l'an 1749, à l'époque de l'*Encyclopédie*.

« Alors commençait une révolution générale dans les lettres et dans les mœurs; et jamais, par le concours des circonstances, la littérature et la société n'ont eu dans cette capitale une époque plus singulière. L'esprit du siècle de Louis XIV allait céder à un nouvel esprit; ses dernières nuances n'étaient pas entièrement effacées; elles se mêlaient et se confondaient avec d'autres nuances qui, devenant chaque jour plus sensibles, n'ont pas tardé à les faire disparaître.

« Il faut tracer d'abord une esquisse de cette

révolution; et ensuite il me sera plus aisé de faire sentir comment un habile orateur (1), maître du ton qu'il voulait prendre, et dont le talent souple et flexible s'est toujours plu à céder et à obéir aux différentes impressions de son siècle, nous offre dans ses ouvrages ce contraste d'esprits divers et de goûts opposés qu'il a vu régner pendant sa vie. Vous approuverez sans doute, messieurs, que je présente cette esquisse dans sa juste étendue. Les évènements qui ont le plus d'éclat dans l'histoire, ont eu souvent moins d'influence que ce changement général dont je vais retracer le souvenir. On a vu quelques-uns de vous y prendre part; et en lisant, en votre présence et devant une pareille assemblée, l'histoire de cette révolution dans les lettres françaises, j'oserai, pour un moment, me comparer à Hérodote lisant dans les jeux olympiques les évènements célèbres de la Grèce.

« La première époque dont je parle, et qu'il faut indiquer avec précision, est l'année 1749.

« Fontenelle, près de finir sa longue carrière, faisait encore les délices des plus spirituelles sociétés, l'ornement de tous les corps littéraires, et semblait rapprocher et unir les deux siècles. Je ne dois pas rappeler ici qu'associé dès son plus jeune âge aux travaux des Corneilles, il avait pris,

(1) M. l'abbé de Boismont, que M. de Rulhière remplaçait à l'académie.

dans la culture des lettres, le charme qu'il avait répandu sur les plus hautes sciences, qu'il avait fait tomber les voiles mystérieux dont elles s'étaient si long-temps enveloppées, et les avait familiarisées avec les femmes, en écartant tout l'appareil du pédantisme; mais je rappellerai qu'il jouissait, dans son extrême vieillesse, de cette première révolution due à lui seul, qu'il voyait les savants, ses disciples, par-tout recherchés, ou accueillis à son exemple et à sa suite. On dit que ce n'était pas dans les sciences un génie créateur: disons du moins qu'il emprunta le feu du génie, comme Prométhée avait dérobé le feu du ciel pour en faire présent aux hommes, et qu'il s'en servit, comme lui, pour donner une nouvelle ame au sexe aimable qu'il éclaira, et dont la beauté est le symbole.

« Voltaire n'avait pas encore pris sur son siècle cet empire suprême dont nous l'avons vu s'emparer, lorsque, dans sa vieillesse, les suffrages unanimes de l'Europe lui eurent déféré le sceptre littéraire; mais du fond de sa retraite de Cirey, revenant à Paris, nous instruire, nous émouvoir et nous charmer, heureux rival de tous les génies de son temps et de tous les génies des siècles passés; toujours avide de succès, de gloire et de conquêtes, il régnait sur la scène, sans régner sur nos opinions. Déja cependant il avertissait les Français de tous leurs travers, en même temps qu'il chantait encore tous leurs triomphes; il nous

inspirait l'horreur du fanatisme, naturalisait parmi nous les découvertes et les beautés hardies des philosophes et des poëtes anglais, composait pour la compagne de sa retraite un Essai sur le caractère et le génie des nations, poursuivait les détracteurs des lettres et les critiques infidèles, suffisait presque seul aux lecteurs les plus assidus, et était l'éternel sujet de tous nos entretiens.

« Montesquieu, déja sûr de sa gloire par ses premiers travaux, partageant ses jours entre les délices de Paris et le sauvage désert de la Brède, où le premier en France, et seul encore, il avait rapporté d'Angleterre le goût des jardins agrestes; Montesquieu achevait l'ouvrage des méditations de sa vie entière. Il publiait l'*Esprit des lois :* la profondeur de son génie et la richesse de son imagination versaient sur ces matières sublimes autant et plus de charmes que Fontenelle n'en avait répandu sur les hautes sciences; et désormais les plus secrètes intentions des législateurs, leurs fautes et leurs devoirs furent pour jamais révélés au genre humain.

« Un ouvrage non moins vaste, et dont Aristote et Pline n'avaient laissé que d'imparfaits modèles, l'*Histoire de l'homme et de la nature* parut cette même année. Cette grande partie de la philosophie fut exposée dans toute sa magnificence. Notre langue même parut s'embellir dans un style dont la majesté se maintient toujours sans orgueil et sans faste. Il avait fallu au travail d'Aristote les

conquêtes d'Alexandre; il avait fallu, pour le travail de Pline, que Rome fût maîtresse du monde: et, de nos jours, c'est au seul génie du naturaliste français que tous les souverains et tous les peuples s'empressent d'offrir, en tributs volontaires, tout ce que la nature, sur la surface entière du globe, produit encore de nouveau, de rare, ou d'inconnu.

« A cette même époque, Rousseau, encouragé par sa réputation naissante, allait essayer de nouveau et fortifier dans les solitudes cette voix éloquente qui devait bientôt faire revivre tous les devoirs maternels, et ramener le bonheur sur le premier âge de la vie. C'est encore à cette même époque qu'une nombreuse société se rassemblait sous deux chefs renommés, et véritablement dignes d'elle, pour former l'immense collection de toutes les connaissances acquises par les travaux des siècles.

« Un mouvement général se fit alors dans l'esprit humain. Ces profondes études, sortant toutes à-la-fois des retraites solitaires où elles s'étaient mûries, répandirent tout-à-coup de nouvelles idées, de nouvelles lumières, des espérances nouvelles. La vigilance du gouvernement, toujours attentive parmi nous au choix des connaissances qu'il laisse s'étendre dans la nation, n'était point, dans ce temps, inquiète, soupçonneuse et craintive. Ce soin était confié à un magistrat illustre, d'un nom cher aux muses, capable lui-même d'éclairer son

siècle, et dont les vertus nobles, simples et familières s'accordent avec l'étonnante facilité de son génie, assis maintenant au milieu de vous, messieurs, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul.

« Cependant presque tous les genres de littérature étaient cultivés avec un égal applaudissement; et cette autre impulsion donnée sous le précédent règne, ne paraissait pas s'être ralentie. Le terrible Crébillon, qui exprima si bien le délire des passions les plus atroces, la joie de la haine, et les pleurs de la rage, s'était seul approprié cette partie du domaine tragique, et, dans un long silence, méditait un dernier succès. La scène se soutenait dans ce point de perfection qui a rendu ses jeux les plus comiques, un des plus nobles plaisirs de l'esprit. On allait chaque jour applaudir au théâtre la vraie peinture des ridicules de ce temps-là, si vivement tracée dans *le Méchant*, *le Glorieux*, *le Métromane*, dans *la Coquette corrigée* et *les Dehors trompeurs*, ouvrages de plusieurs hommes célèbres, qui, sur les traces de Molière, achevaient de rendre la comédie une école de mœurs. Que si d'autres abandonnaient ces traces trop difficiles à suivre, s'ils commençaient à quitter la touche du ridicule pour celle du pathétique, c'était pour nous présenter le tableau simple et touchant, mais toujours élégant et embelli, de nos erreurs et de nos fautes. L'éloquence de la chaire conservait, non

toute la supériorité qu'elle avait acquise, mais, si j'ose m'exprimer ainsi, toute la vogue qu'elle avait précédemment obtenue. Souvent la multitude venait attendre, dès le point du jour, l'orateur qui ne devait paraître qu'à la chûte du soleil. Cette fameuse société, qui, alors répandue sur toute la terre, prenait de nation à nation, comme parmi nous d'homme à homme, le caractère qui convenait le mieux aux conjonctures, qui enseignait les sciences aux Chinois, les arts aux Sauvages, les belles-lettres aux Européens; cette société remplissait avec éclat presque toutes les chaires. Ce fut elle qui la première perfectionna parmi nous l'art de la prédication; et dans un temps moins favorable, elle en soutenait encore la gloire. Le talent de ses orateurs, mûri par de longues études, et long-temps exercé dans les provinces sous la censure de leurs vieillards, revenait étonner la capitale, et quelquefois faire trembler la cour. Si, dans la foule des auditeurs, quelques-uns étaient plus attirés par la curiosité que par la persuasion, s'ils venaient uniquement chercher dans ce concours le spectacle qu'offrait ce concours même; du moins le goût d'une solide occupation, le plaisir de juger un talent nouveau, de comparer entre eux ceux qui faisaient hésiter la renommée, tout entretenait dans cette capitale l'amour de l'esprit, l'occupation des belles-lettres, le charme des conversations ingénieuses.

«Il semble dans la destinée de l'esprit humain,

et l'expérience de tous les siècles peut nous le faire croire, que la philosophie doive toujours succéder aux belles-lettres, les Aristotes aux Euripides, les Sénèques aux Térences, les Galilées aux Tasses, les Lockes aux Miltons. Mais le temps où une nation est éclairée par cette brillante aurore des sciences, avant que les lettres soient penchées vers leur déclin, n'est-il pas un de ses plus beaux âges? Est-il dans l'univers un spectacle plus digne d'admiration, que cette ravissante saison des pays septentrionaux, qui, pendant sa longue durée, laisse voir tout ensemble, et les feux du couchant conservant long-temps encore leur éclatante lumière, et les rayons naissants du jour éclairant déja tout l'espace du monde.

« La prospérité du gouvernement paraissant alors affermie, aucune impression chagrine ne se faisait sentir dans les esprits; et cette heureuse capitale, où les délices de la société sont mieux connues qu'en aucun lieu du monde, ne parut, dans aucun temps, les connaître mieux elle-même. Des vieillards, formés dans la politesse du précédent règne, possédaient l'art, devenu si rare, de converser avec agrément et avec égalité. La fatuité même, ce défaut français, qui prend toujours la couleur de son siècle, ou, pour mieux dire, la couleur du moment, était polie, ingénieuse et brillante. Les hommes de lettres, par-tout accueillis, cherchaient par-tout à plaire.

« Mais, comme dans les sociétés politiques les

avantages d'une extrême opulence sont toujours accompagnés de tous les maux, ou du moins de tous les dangers du luxe; on dirait aussi qu'il y a des dangers inséparables d'une extrême richesse littéraire : la profusion, les raffinements, le faux éclat, le désir de briller, l'amour de la nouveauté, en un mot, un vain luxe d'esprit, commençaient à se faire craindre. La frivole vanité du bel-esprit était devenue, dans Paris, une vanité dominante, une prétention générale, une sorte d'épidémie occasionnée par la durée même d'une saison si belle. Les moindres amateurs des lettres, suivant la médiocrité ou l'aisance de leur fortune, s'érigeaient, les uns en Aristarques, capables d'égarer le goût par leurs conseils; les autres en Mécènes, capables d'avilir les talents par leur protection.

« Le mal et le bien, tout changea dans le court espace de quelques années; mais les causes qui influent sur le génie des peuples et sur l'état général de la société, ne sont pas aussi simples que souvent elles le paraissent, et elles se compliquent de beaucoup de manières. Cette année même, où se produisirent tous ensemble ces grands ouvrages philosophiques, nous vîmes commencer une suite d'évènements malheureux, qui peu-à-peu et de jour en jour ôtèrent au gouvernement cette approbation, cette estime publique dont il avait joui jusques-là; et, pendant que nous passions de l'amour des belles-lettres à l'amour

de la philosophie, la nation, par un autre changement qui tenait à des causes bien différentes, passa de l'applaudissement aux plaintes, des chants de triomphe au bruit de perpétuelles remontrances, de la prospérité aux craintes d'une ruine générale, et d'un respectueux silence sur la religion à des querelles importunes et déplorables.

« Ne craignez pas, messieurs, que je veuille imprudemment franchir les limites d'une discussion littéraire; mais enfin un nouvel horizon, et souvent obscurci de nuages, se formait autour de nous. Il était difficile que les hommes de lettres conservassent le ton de la louange, sans se dégrader; que des esprits qui se tournèrent rapidement vers les grands objets de l'administration publique, de la morale, des lois, de l'éducation, de l'étude générale de la nature, eussent encore cette souplesse, cette adresse ingénieuse qui se plaît à cacher une partie de ses pensées, pour faire mieux ressortir celles des autres. Et comme dans nos prospérités ils avaient été les plus flatteurs, ou du moins comme leurs flatteries avaient eu plus d'éclat, dans cette espèce de chagrin général, leurs plaintes acquirent aussi plus de célébrité; on craignit leurs opinions; on craignit leur société; on calomnia les lettres auprès du gouvernement; on chercha à les rendre odieuses et suspectes. Ces deux époques si diverses se trouvent marquées dans deux ouvrages bien dif-

férents en effet, et composés, à peu d'années de distance, par deux académiciens célèbres, et tous deux secrétaires de cette académie. Duclos s'écrie : « Les gens de la cour sont ceux dont les lettres « ont le plus à se louer. Formez des liaisons à la « cour; un homme de lettres estimable n'y es- « suiera point de faste offensant. » Et quelques années s'étaient à peine écoulées, que d'Alembert se plaint qu'ils soient persécutés par ceux-mêmes qui ont le plus d'intérêt à les défendre; il les exhorte à la noble pauvreté, et il s'écrie : « Le « moyen le plus sûr pour vous faire respecter, « est de vivre unis, s'il vous est possible, et pres- « que renfermés entre vous. » On croirait voir la plus étonnante contrariété entre ces deux auteurs contemporains ; et vainement voudrait-on l'expliquer par la différence de leurs caractères : ce n'est point une opinion différente qu'ils énoncent, c'est un fait contraire qu'ils déposent; et leur apparente contradiction ne tient qu'au changement général et rapide, survenu dans un si court intervalle.

« Cependant la capitale, si long-temps prompte et docile imitatrice des sentiments, des goûts, des opinions de la cour, cessa, dans le même temps, d'avoir pour elle cette unique déférence. Ce fut alors que s'éleva parmi nous ce que nous avons nommé l'*empire de l'opinion publique*. Les hommes de lettres eurent aussitôt l'ambition d'en être les organes et presque les arbitres. Un

goût plus sérieux se répandit dans les ouvrages d'esprit; le désir d'instruire s'y montra plus que le désir de plaire. *La dignité d'homme de lettres*, expression juste et nouvelle, ne tarda pas à devenir une expression avouée, et d'un usage reçu..., etc. etc. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME DE LA CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Livres de fonds du même Libraire.

(On trouve dans son magasin un assortiment considérable de bons ouvrages dans tous les genres.)

Oeuvres complètes de Marmontel, historiographe de France, secrétaire-perpétuel de l'Académie française, nouvelle édition, augmentée de plusieurs morceaux de littérature inédits, ornée d'un beau portrait gravé par Leroux d'après un tableau original de Roslin, et de 38 gravures d'après les dessins de Desenne et de Choquet, 18 vol. in-8°, imprimés avec des caractères neufs par F. Didot. Prix de la souscription, 6 fr. le vol.

Les mêmes, papier vélin, fig. avant la lettre, 12 fr. le vol.

Oeuvres complètes de Démosthène et d'Eschine, en grec et en français, traduction de l'abbé Auger; nouvelle édition, revue et corrigée par J. Planche, professeur de rhétorique au collége royal de Bourbon, enrichie d'un beau portrait de Démosthène, gravé d'après l'antique, par M. Mécou; 10 vol. in-8°. Prix de chaque vol. 9 fr.

Les mêmes, papier vélin, 20 fr. le vol. 25 seulement ont été tirés de ce papier.

Antiquités romaines, ou Tableau des mœurs, usages et institutions des Romains, ouvrage principalement destiné à faciliter l'intelligence des auteurs classiques latins; par Adam, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur français; 2 vol. in-8°, imprimés par F. Didot. Prix, 12 fr. et 15 fr. reliés en basane.

Les mêmes, papier vélin, 24 fr. Vingt seulement ont été tirés sur ce papier.

Oeuvres complètes de l'abbé Millot, de l'Académie française, comprenant l'histoire générale, ancienne et moderne, l'histoire d'Angleterre, et l'histoire de France, nouvelle édition continuée jusqu'à nos jours par MM. Millon, Delille de Salles, etc. 12 vol. in-8° imprimés par Firmin Didot. Prix de chaque vol. 6 fr.

Les mêmes œuvres, 18 vol. in-12, ornés pour l'Histoire de France de jolies gravures. Prix de chaque vol. 3 fr.

Chacun des ouvrages de Millot se vend séparément.

Dictionnaire universel de la Langue française, avec le latin et les étymologies; manuel de grammaire, d'orthographe et de néologie, extrait comparatif, concordance et supplément de tous les dictionnaires, par Boistè. 1 vol. in-4°. Prix 25 fr. et 28 fr. relié; 2 vol. in-8° oblong, prix, 18 fr. et 21 fr. rel. en un volume.

Lycée, ou Cours de Littérature ancienne et moderne, par J. F. la Harpe; nouvelle édition classique et complète; quatre tomes en 5 vol. in-8°. Prix, br. 30 fr. et 37 fr. 50 c. reliés en basane-racine tranche marbrée.

Œuvres complètes de Racine, avec les commentaires de la Harpe; 7 vol. in-8° ornés de figures d'après les dessins de Moreau. Prix, 36 fr.

Théâtre complet de Racine avec le commentaire de la Harpe; 5 vol. in-8°, ornés d'un beau portrait et de figures d'après Moreau. Prix des 5 vol. brochés 15 fr.; reliés en basane-racine, 21 fr.

La vie et les aventures de Robinson Crusoé, traduction revue et corrigée sur la belle édition donnée par Stockdale en 1790, augmentée de la vie de l'auteur, et ornée d'un portrait et de 19 belles estampes, gravées par Delvaux, Dupréel et Delignon; 3 vol. in-8°. Prix 15 fr. et 20 fr. reliés.

Les mêmes, grand papier vélin, 24 fr.

Vie de Poggio Bracciolini, secrétaire des Papes Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V, Jean XXIII, Martin V, Eugène IV, Nicolas V; prieur des arts, et chancelier de Florence; ou Mémoires pour servir à l'histoire politique et littéraire de l'Italie pendant le XVe siècle; par W. Shepherd, traduit de l'anglais, avec des notes du traducteur français; 1 vol. in-8°, imprimé par Firmin Didot. Prix, 6 fr.

UNIV. OF MICHIGAN,
JUL 10 1914

c.

de
sins

le la
ures
és en

ction
stock-
année
Del-
fr. et

Boni-
re V,
prieur
pour
lant le
, avec
primé